L'H

D

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME SECOND.

L' I

I

Ce c
de
or
le
M
&

Pa

HÔT

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures; enrichie de Cartes géographiques & de figures.

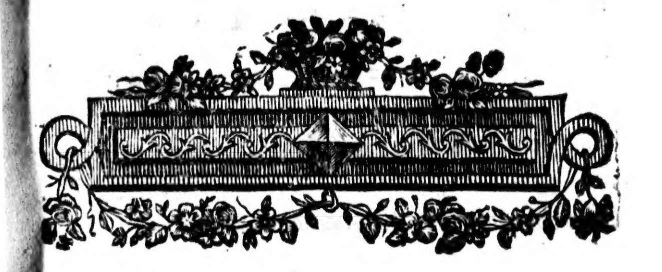
Par M. DE LA HARPE, *de l'Académie Française.*

TOME SECOND.



A PARIS,
HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXXX.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

LIVRE III.

Voyages au Sénégal & sur les côtes d'Afrique jusqu'à Sierra-Léona.

CHAPITRE PREMIER.

Voyages de Cadamosto sur la riviere du Sénégal & dans les pays voisins. Azanaghis. Teggazza. Côte d'Antérota. Pays de Budomel. Pays de Gambra.

APRÈS avoir parcouru les principales Isles placées dans l'Océan Atlantique vis-à-vis le continent Africain, & dont les Européens se sont emparés

à la même époque où ils commencerent à reconnaitre la côte occidentale de cette partie du monde, nous allons, en retournant un peu sur nos pas, suivre avec les Voyageurs cette même côte, depuis le désert de Zara jusqu'à Sierra-Léona, où commence la Guinée proprement dite.

Avant de passer par le Détroit de Gibraltar dans l'Océan, qui baigne la côte occidentale d'Afrique, on trouve sur les bords de la Méditerranée les contrées connues autrefois des Anciens & qui forment ce que les Modernes ont appellé Barbarie; Alger & son domaine, qui est l'ancienne Numidie; Tunis, qu'on croit être Carthage; Tripoli, la grande Syrte, Barca, tout ce qui composait les possessions Romaines jusqu'au Mont Atlas. Au-delà du Détroit est le Royaume de Fez, l'Empire de Maroc, autrefois la Mauritanie Tingitane, Dara, Tafilet, pays gouvernés jadis par Syphax & par Bocchus, mais sous la dépendance ou la protection des Romains, qui avaient poussé leurs conquêtes jusqu'au Désert.

A l'Orient, les Romains possédaient encore l'Egypte & la Nubie, & connaissaient quelques Ports de la mer Arabique. La grande région qu'ils appellaient Ethiopie, & que nous nommons Abyssinie, ne leur était connue que de nom. Elle ne l'est guères d'avantage aux Modernes, qui pourtant en ont fréquenté quelques Ports, comme Adel, Zéyla, Suaquen, &c. mais qui n'ont pas pénétré dans l'intérieur des terres. A l'égard de la

côte orientale d'Afrique que nous avons vu découvrir par les Portugais, après qu'ils eurent doublé le Cap des Tourmentes, & qui contient les Royaumes de Mozambique, de Quiloa, de Monbaſſa, de Mélinde, tout ce qu'on appelle le Zanguébar & la côte d'Ajan ; les commerçans de Tyr & de Phénicie y deſcendaient par la voie beaucoup plus courte de la mer Rouge, dans des temps dont il nous reſte bien peu de traces. Nous avons vu que par la même voie les Arabes ou Maures de la Mecque, ceux de Barbarie, & plus récemment les Turcs, y venaient commercer quand les Portugais y arriverent. Mais quand ces mêmes Portugais, quand les Anglais & les Français aborderent en Guinée, ils n'y trouverent que des Nègres & des ſerpens. Là commence donc pour nous la deſcription d'une nouvelle terre découverte par les Modernes pour le malheur de ſes Habitans, qui depuis n'ont pas ceſſé d'être vendus aux Nations de l'Europe, pour exploiter les poſſeſſions du nouveau monde & celles des Indes.

Avant de parler de la Guinée proprement dite, nous nous arrêterons d'abord ſur les pays voiſins de la riviere du Sénégal, en remontant dans l'intérieur des terres & dans les contrées ſituées entre cette riviere & celle de Gambra.

Cadamosto.

Un Vénitien nommé Cadamosto, qui était au service de l'Infant de Portugal, Don Henry, & que nous avons cité à l'Article des Isles du Cap-Verd & des Canaries, voyagea aussi sur les bords du Sénégal & de la Gambra, & nous a laissé quelques détails sur ces contrées. Il parle d'abord des *Azanaghis*, peuples Maures qui habitent cette partie du désert la plus voisine du Sénégal, & qu'on appelle *Zanagha*, sans doute à cause du voisinage de ce fleuve, ainsi nommé par les Naturels du pays, & dont nous avons fait Sénégal. La partie de l'Afrique que nous considérerons dans ce Chapitre & dans les deux suivans, est entre le huitieme & le dix-huitieme degré de latitude Nord.

Cadamosto observe d'abord qu'au Sud du détroit de Gibraltar, la côte qui est celle de Barbarie, n'est pas habitée au-delà du *Cap Cantin*, d'où l'on trouve jusqu'au Cap Blanc une région sablonneuse & déserte, qui est separée de la Barbarie par des montagnes du côté du Nord, & que ses Habitans nomment *Zara*. Du côté du Sud, elle touche au pays des Nègres, & dans sa largeur, elle n'a pas moins de cinquante ou soixante journées. Ce désert s'étend jusqu'à l'Océan. Il est couvert de sable blanc, si aride & si uni, que le pays étant d'ailleurs fort

Cadamosto.

bas, il n'a l'apparence que d'une plaine jusqu'au *Cap Blanc*, qui tire aussi son nom de la blancheur de son sable, où l'on n'apperçoit aucune sorte d'arbre ou de plante. Cependant rien n'est si beau que ce Cap. Sa forme est triangulaire, & les trois pointes qu'il présente, sont à la distance d'un mille l'une de l'autre.

Derriere le Cap Blanc, dans l'intérieur des terres, on trouve à six journées du rivage une ville nommée *Hoden*, qui n'a pas de murs, mais qui est fréquentée par les Arabes & les caravanes de Tombuto & des autres régions plus éloignées de la côte. Leurs alimens sont des dattes & de l'orge. Ils boivent le lait de leurs chameaux. Le pays est si sec qu'ils y ont peu de vaches & de chèvres. Ils sont Mahométans, & fort ennemis du nom Chrétien. N'ayant point d'habitations fixes, ils sont sans cesse errans dans les déserts, & leurs courses s'étendent jusques dans cette partie de la Barbarie, qui est voisine de la Méditerranée. Ils voyagent toujours en grand nombre, avec un train nombreux de chameaux, sur lesquels ils transportent du cuivre, de l'argent & d'autres richesses, de la Barbarie & du pays des Nègres à Tombuto, pour en rapporter de l'or & de la *malaguette*, qui est une espèce de poivre. Leur couleur est fort basanée. Les deux sexes ont pour unique vêtement

Cadamosto.

une sorte de robe blanche, bordée de rouge. Le hommes portent le turban, à la maniere des Mores, & vont toujours nuds pieds. Leurs déserts sont remplis de lions, de panthères, de léopards & d'autruches, dont l'Auteur vante les œufs après en avoir mangé plusieurs fois.

Les Portugais établis dans le golfe d'Arguim, commerçaient avec les Arabes qui venaient sur la côte. Pour l'or & les Nègres qu'ils tiraient d'eux, ils leur fournissaient différentes sortes de marchandises, telles que des draps de laine & d'autres étoffes, des tapis, de l'argent & des *alkazélis (a)* Le Prince fit bâtir un château dans l'Isle d'Arguim, pour la sûreté du commerce; & tous les ans il y arrivait des caravelles de Portugal. Les Négocians Arabes menaient au pays des Nègres quantité de chevaux de Barbarie, qu'ils y changeaient pour des esclaves. Un beau cheval leur valait souvent jusqu'à douze ou quinze Nègres. Il ne faut pas que nous soyons étonnés de cette disproportion, puisque parmi nous un bon cheval coûte cent pistoles & un bon soldat vingt écus. Les Arabes y portaient aussi de la soie de Grenade & de Tunis, de l'argent & d'autres marchandises pour lesquels ils recevaient des

(*a*) Espèce de vêtement.

esclaves & de l'or. Ces esclaves étaient amenés à *Hoden*, d'où ils passaient aux montagnes de Barka, & delà en Sicile. D'autres étaient conduits à Tunis & sur toute la côte de Barbarie ; le reste venait dans l'Isle d'Arguim, &, chaque année, il en passait sept ou huit cens en Portugal. Cadamosto.

Avant l'établissement de ce commerce, les caravelles Portugaises, au nombre de quatre & quelquefois davantage, entraient bien armées dans le golfe d'Arguim, & faisaient pendant la nuit des descentes sur la côte pour enlever les Habitans de l'un & l'autre sexe qu'elles vendaient en Portugal. C'est ce que les Européens appellent le droit des gens, lorsqu'ils sont les plus forts. Ils poussèrent ainsi leurs courses au long des côtes jusqu'à la riviere du Sénégal, qui est fort grande, & qui sépare la Nation des Azanaghis de la premiere contrée des Nègres de la côte *(a)*.

Les Azanaghis habitent plusieurs endroits de la côte au-delà du Cap Blanc. Ils sont voisins Azanaghis.

(a) Nous nous servons de cette expression pour distinguer les Nègres de Guinée, les seuls dont nous nous occupions dans le cours de cet Ouvrage, des Nègres qui habitent des contrées intérieures appellées par les Géographes Nigritie, qui tirent leur nom du grand fleuve Niger.

Cadamosto.

des déserts, & peu éloignés des Arabes de Hoden. Ils vivent de dattes, d'orge & du lait de leurs chameaux. Comme ils sont plus près du pays des Nègres que de Hoden, ils y ont tourné leur commerce, qui se borne à tirer d'eux du millet & d'autres secours pour la commodité de leur vie. Ils mangent peu, & l'on ne connait pas de Nation qui supporte si patiemment la faim. Les Portugais en enleverent un grand nombre & les aimaient mieux pour esclaves que des Nègres. Il est vrai qu'on vient de dire qu'ils mangeaient peu. Mais l'esclave qui mange le moins, n'est pas toujours le meilleur, même pour l'avarice.

Cadamosto attribue une coutume fort singuliere à la Nation des Azanaghis. Ils portent, dit-il, autour de la tête une sorte de mouchoir qui leur couvre les yeux, le nez & la bouche; & la raison de cet usage est que, regardant le nez & la bouche comme des canaux fort sales, ils se croient obligés de les cacher aussi sérieusement que d'autres parties auxquelles on attache la même idée dans des pays moins barbares. Aussi ne se découvrent-ils la bouche que pour manger.

Ils ne reconnaissent aucun maître; mais les plus riches sont distingués par quelques témoignages de respect. En général, ils sont tous fort pauvres, menteurs, perfides, & les plus grands

Cadamosto.

voleurs du monde. Leur taille est médiocre. Ils se frisent les cheveux qu'ils ont fort noirs & flottans sur leurs épaules. Tous les jours, ils les humectent avec de la graisse de poisson, &, quoique l'odeur en soit fort désagréable, ils regardent cet usage comme une parure. Ils n'avaient connu d'autres Chrétiens que les Portugais, avec lesquels ils avaient eu la guerre pendant treize ou quatorze ans. Cadamosto assure que lorsqu'ils avaient vu des vaisseaux, spectacle inconnu à leurs Ancêtres, il les avaient pris pour de grands oiseaux avec des aîles blanches, qui venaient de quelques pays éloignés. Ensuite les voyant à l'ancre & sans voiles, ils avaient conclu que c'était des poissons. D'autres observant que ces machines changeaient de place, & qu'après avoir passé un jour ou deux dans quelque lieu, on les voyait le jour suivant à cinquante milles, & toujours en mouvement au long de la côte, s'imaginerent que c'étaient des esprits vagabonds, & redoutaient beaucoup leur approche. En supposant que ce fut des créatures humaines, ils ne pouvaient concevoir qu'elles fissent plus de chemin dans une nuit qu'ils n'étaient capables d'en faire dans trois jours; & ce raisonnement les confirma dans l'opinion que c'était des esprits. Plusieurs esclaves de leur Nation que Cadamosto avait vus à la Cour du Prince

Cadamosto.

Henry, & tous les Portugais qui étaient entrés les premiers dans cette mer, rendaient là-dessus le même témoignage.

Teggazza.

Environ six journées dans les terres au-delà de Hoden, on trouve une autre ville nommée *Teggazza*, qui signifie caisse d'or, d'où l'on tire tous les ans une grande quantité de sel-de-roche, qui se transporte sur le dos des chameaux à Tombuto, & delà dans le Royaume de *Melli*. Les Arabes vagabonds, qui font ce commerce, disposent, en huit jours, de toute leur marchandise, & reviennent chargés d'or.

Le Royaume de Melli est situé dans un climat fort chaud, & fournit si peu d'alimens pour les bêtes que de cent chameaux qui font le voyage avec les caravanes, il n'en revient pas ordinairement plus de vingt-cinq. Aussi cette grande région n'a-t-elle aucun quadrupède. Les Arabes mêmes & les Azanaghis y tombent malades de l'excès de la chaleur. On compte quarante journées à cheval, de Teggazza à Tombuto; & trente de Tombuto à Melli. Tout le pays de Tombuto qui est situé dans la Nigritie, touche au grand désert de Zara, ou peut-être même en fait partie. Il nous est fort peu connu, & celui de Melli encore moins. Cadamosto ayant demandé aux Maures quel usage les Marchands de Melli font du sel, ils

Cadamosto.

répondirent qu'il s'en consumait d'abord une petite quantité dans le pays, & que ce secours était si nécessaire à ces peuples situés près de la Ligne, que sans un tel préservatif contre la putridité qui naît de la chaleur, leur sang se corrompt bientôt. Ils emploient peu d'art à le préparer. Chaque jour, ils en prennent un morceau qu'ils font dissoudre dans un vase d'eau ; &, l'avalant avec avidité, ils croient lui être redevables de leur santé & de leurs forces. Le reste du sel est porté à Melli en grosses pièces, deux desquelles suffisent pour la charge d'un chameau. Là, les Habitans du pays le brisent en d'autres pièces, dont le poids ne surpasse pas les forces d'un homme. On assemble quantité de gens robustes qui les chargent sur leur tête, & qui portent à la main une longue fourche, sur laquelle ils s'appuient lorsqu'ils sont fatigués. Dans cet état, ils se rendent sur le bord d'un grand fleuve dont l'Auteur n'a pu savoir le nom.

Lorsqu'ils sont arrivés au bord de l'eau, les maîtres du sel font décharger la marchandise & placent chaque morceau sur une même ligne, en y mettant leur marque. Ensuite toute la caravane se retire à la distance d'une demi-journée. Alors d'autres Nègres, avec lesquels ceux de Melli sont en commerce, mais qui ne veulent point être vus, & qu'on suppose Habi-

Cadamosto.

tans de quelques Isles, s'approchent du rivage dans de grandes barques, examinent le sel, mettent une somme d'or sur chaque morceau, & se retirent avec autant de discrétion qu'ils sont venus. Les Marchands de Melli retournant au bord de l'eau, considerent si l'or qu'on a laissé leur parait un prix suffisant. S'ils en sont satisfaits, ils le prennent & laissent le sel. S'ils trouvent la somme trop petite, ils se retirent encore en laissant l'or & le sel; & les autres, revenant à leur tour, mettent plus d'or, ou laissent absolument le sel. Leur commerce se fait ainsi sans se parler & sans se voir; usage ancien qu'aucune infidélité ne leur donne jamais occasion de changer. Quoique l'Auteur trouve peu de vraisemblance dans ce récit, il assure qu'il le tient de plusieurs Arabes, des Marchands Azanaghis, & de quantité d'autres personnes dont il vante le témoignage.

Il demanda aux mêmes Marchands pourquoi l'Empereur de Melli, qui est un Souverain puissant, n'avait point entrepris par force ou par adresse de découvrir la Nation qui ne veut ni parler ni se laisser voir. Ils lui raconterent que peu d'années auparavant, ce Prince ayant résolu d'enlever quelques-uns de ces Négocians invisibles, avait fait assembler son Conseil, dans lequel on avait résolu qu'à la premiere caravane,

quelques Nègres de Melli creuſeraient des puits au long de la riviere, près de l'endroit où l'on plaçait le ſel, & que, s'y cachant juſqu'à l'arrivée des étrangers, ils en ſortiraient tout-d'un-coup pour faire quelques priſonniers. Ce projet avait été exécuté. On en avait pris quatre, & tous les autres s'étaient échappés par la fuite. Comme un ſeul avait paru ſuffire pour ſatisfaire l'Empereur, on en avait renvoyé trois, en les aſſurant que le quatrieme ne ſerait pas plus maltraité. Mais l'entrepriſe n'en eut pas plus de ſuccès. Le priſonnier refuſa de parler. Envain l'interrogea-t-on dans pluſieurs langues. Il garda le ſilence avec tant d'obſtination, que rejettant toute ſorte de nourriture, il mourut dans l'eſpace de quatre jours. Cet événement avait fait croire aux Nègres de Melli que ces Négocians étrangers ſont muets. Les plus ſenſés penſerent, avec raiſon, que le priſonnier dans l'indignation de ſe voir trahi, avait pris la réſolution de ſe taire juſqu'à la mort. Ceux qui l'avaient enlevé rapporterent à leur Empereur qu'il était fort noir, de belle taille & plus haut qu'eux d'un demi-pied, que ſa lèvre inférieure était plus épaiſſe que le poing, & pendante juſqu'au-deſſous du menton; qu'elle était fort rouge & qu'il en tombait même quelques gouttes de ſang; mais que ſa

Cadamoſto.

Cadamosto.

lèvre supérieure était de la grandeur ordinaire : qu'on voyait entre les deux ses dents & ses gencives, & qu'aux deux coins de la bouche il avait quelques dents d'une grandeur extraordinaire ; que ses yeux étaient noirs & fort ouverts : enfin que toute sa figure était terrible.

Cet accident fit perdre la pensée de renouveller la même entreprise ; d'autant plus que les étrangers, irrités apparemment de l'insulte qu'ils avaient reçue, laisserent passer trois ans sans reparaitre au bord de l'eau. On était persuadé à Melli, que leurs grosses lèvres s'étaient corrompues par l'excès de la chaleur, & que n'ayant pu supporter plus long-temps la privation du sel, qui est leur unique remede, ils avaient été forcés de recommencer leur commerce. La nécessité du sel en est établie mieux que jamais dans l'opinion des Nègres de Melli ; ces faits attestés avec les mêmes circonstances par beaucoup de Voyageurs, ne sont pas faciles à vérifier. S'ils sont vrais, cette bonne-foi réciproque & si constante dans le commerce des Nations Nègres, prouve qu'il n'y a point de meilleur lien que l'intérêt. Les uns avaient besoin de sel, & les autres voulaient de l'or.

Cadamosto.

L'or qu'on apporte à Melli se divise en trois parts ; une qu'on envoie par la caravane de Melli à *Kokhia*, sur la route du grand Caire & de la Syrie ; les deux autres à Tomburo, d'où elles partent séparément, l'une pour *Toët* & delà pour Tunis en Barbarie ; l'autre pour Hoden, d'où elle se répand jusques aux villes d'Oran & d'One, dans l'intérieur du Détroit de Gibraltar, & jusqu'à Fez, Maroc, Arzila, Azafi, & Messa, hors du Détroit. C'est dans ces dernieres places que les Italiens & d'autres Nations Chrétiennes viennent recevoir cet or pour leurs marchandises. Enfin le plus grand avantage que les Portugais aient tiré du pays des Azanaghis, c'est qu'ils trouverent le moyen d'attirer sur les côtes du golfe d'Arguim quelque partie de l'or qu'on envoie chaque année à Hoden, & de se le procurer par leurs échanges avec les Nègres.

Dans les régions des Mores basanés, il ne se fabrique point de monnoie. On n'y en connait pas même l'usage, non plus que parmi les Nègres. Mais tout le commerce se fait par des échanges d'une chose pour une autre, quelquefois de deux pour une. Cependant les Azanaghis & les Arabes ont, dans quelques-unes de leurs villes intérieures, de petites coquilles, qui leur tiennent lieu de monnoie courante. Les Vénitiens en

Cadamoſto.

apportaient du Levant, & recevaient de l'or pour une matiere ſi vile. Les Nègres ont pour l'or un poids qu'ils appellent mérical, & qui revient à la valeur d'un ducat. Les femmes des déſerts de Sara, portent des robes de coton, qui leur viennent du pays des Nègres, & quelques-unes des eſpèces de frocs qu'on appelle *alkhazeli*. Mais elles n'ont pas l'uſage des chemiſes. Les plus riches ſe parent de petites plaques d'or. Elles font conſiſter leur beauté dans la groſſeur & la longueur de leurs mammelles. Dans cette idée, à peine ont-elles atteint l'âge de ſeize ou dix-ſept ans, qu'elles ſe les ſerrent avec des cordes, pour les faire deſcendre quelquefois juſqu'à leur genoux. Oppoſez à cette coutume celle des femmes d'Europe, qui mettent des corps de baleine pour faire remonter leur gorge, & ces contrariétés dérangeront un peu les idées du beau abſolu. Les hommes montent à cheval, & font leur gloire de cet exercice. Cependant l'aridité de leur pays ne leur permet pas de nourrir un grand nombre de ces animaux, ni de les conſerver long-temps. La chaleur eſt exceſſive dans cette immenſe étendue de ſables, & l'on y trouve fort peu d'eau. Il n'y pleut que dans trois mois de l'année, ceux d'Août, de Septembre & d'Octobre. Cadamoſto fut informé qu'il y paraît quelquefois

de grandes troupes

de grandes troupes de sauterelles jaunes & rouges, de la longueur du doigt. Elles vont en si grand nombre qu'elles forment dans l'air une nuée capable d'obscurcir le soleil, & de douze ou quinze milles d'étendue. Ces incommodes visites n'arrivent que tous les trois ou quatre ans; mais il ne faut pas espérer de vivre dans les lieux où l'armée des sauterelles s'arrête, tant elle cause de désordre & d'infection. L'Auteur en vit une multitude innombrable, en passant sur les côtes.

Cadamosto.

Après avoir doublé le Cap Blanc, la caravelle Portugaise qui portait Cadamosto, continua sa course jusqu'à la riviere de *Sannaga* ou du Sénégal, qui sépare le désert & les Azanaghis du pays des Nègres. Cinq ans avant le voyage de Cadamosto, cette grande riviere avait été découverte par trois caravelles du Prince Henry, comme on l'a vu dans le récit des premiers établissemens, & depuis ce temps-là il ne s'était point passé d'année où le Portugal n'y eût envoyé quelques vaisseaux.

Sénégal.

La riviere du Sénégal a plus d'un mille de largeur à son embouchure, & l'entrée en est fort profonde. Avant que de se resserrer dans son lit, elle offre une Isle, qui présente un Cap vers la mer. Des deux côtés, on trouve des bancs de sable & des basses qui s'étendent

Cadamosto.

Sénégal.

assez près du rivage, ce qui oblige les vaisseaux d'observer le cours de la marée pour entrer dans la riviere ; on y remonte l'espace de soixante-&-dix milles, suivant le témoignage que l'Auteur en reçut d'un grand nombre de Portugais, qui y étaient entrés dans leurs caravelles. Depuis le Cap Blanc, qui en est à trois cens quatre-vingt milles, la côte se nomme Antérota, & borde le pays des Azanaghis ou des Mores basanés. Cette côte est continuellement sablonneuse jusqu'à vingt milles de la riviere.

Cadamosto fut extrêmement surpris de trouver la différence des Habitans si grande dans un si petit espace. Au Sud de la riviere, ils sont extrêmement noirs, grands, bien faits & robustes. Le pays est couvert de verdure, & rempli d'arbres fruitiers. De l'autre côté, les hommes sont basanés, maigres, de petite taille, & le pays sec & stérile.

Peuples d'Antérota.

Les peuples d'Antérota sont également pauvres & féroces. Ils n'ont pas de villes fermées, ni d'autres habitations que de misérables villages dont les maisons sont couvertes de chaume. La pierre & le ciment ne leur manqueroient pas, mais ils n'en connaissent pas l'usag[illegible] n'a pas de revenu certain : mais les Seigneurs du pays, pour gagner sa faveur, lui font présent

de chevaux & d'autres bêtes, telles que des vaches & des chèvres. Ils y joignent différentes sortes de légumes & de racines, sur-tout du millet. Il ne subsiste d'ailleurs que de vols & de brigandages. Il enlève, pour l'esclavage, les peuples des pays voisins. Il ne fait pas plus de grace à ses propres sujets. Une partie de ces esclaves est employée à la culture des terres qui lui appartiennent : le reste est vendu soit aux Azanaghis & aux marchands Arabes qui les prennent en échange pour des chevaux, soit aux vaisseaux Chrétiens depuis que le commerce est ouvert avec eux. Chaque Nègre peut prendre autant de femmes qu'il est capable d'en nourrir. Le Chef n'en a jamais moins de trente ou quarante, qu'il distingue entr'elles suivant leur naissance & le rang de leurs peres. Il les entretient dans certaines habitations huit ou dix ensemble, avec des femmes pour les servir, & des esclaves pour cultiver les terres qui leur sont assignées. Elles ont aussi des vaches & des chèvres, avec des esclaves pour les garder. Lorsqu'il les visite, il ne fait porter avec lui aucunes provisions, & c'est d'elles qu'il tire sa subsistance pour lui-même & pour tout son cortège. Tous les jours, au lever du soleil, chaque femme de l'habitation où il arrive, prépare trois ou quatre couverts de différentes viandes, telles que du chevreau,

Cadamosto.

Sénégal.

Cadamosto.

Sénégal.

du poisson & d'autres alimens du goût des Nègres, qu'elle fait porter par ses esclaves au logement du Chef, de sorte qu'en s'éveillant il trouve quarante ou cinquante mets qu'il se fait servir, suivant son appétit. Le reste est distribué entre ses gens. Mais, comme ils sont toujours en fort grand nombre, la plupart sont toujours affamés. Il se promène ainsi d'une habitation à l'autre, pour visiter successivement toutes ses femmes : ce qui lui procure ordinairement une nombreuse postérité. Mais lorsqu'une femme devient grosse, il n'approche plus d'elle. Tous les Seigneurs suivent le même usage.

Ces Nègres font profession de la Religion Mahométane, mais avec moins de lumieres & de soumission que les Mores blancs. Cependant les Seigneurs ont toujours près d'eux quelques Azanaghis, ou quelques Arabes pour les exercices de leur culte; & c'est une maxime établie parmi les grands de la Nation, qu'ils doivent paraitre plus soumis aux loix divines que le peuple. Cette opinion qui est assez généralement celle des grands de toutes les Nations, est-elle fondée sur la reconnaissance ou sur la politique ?

Les Nègres du Sénégal sont toujours nuds, excepté vers le milieu du corps, qu'ils se couvrent de peaux de chèvres, à-peu-près dans la

forme de nos hautes-chausses. Mais les grands & les riches portent des chemises de coton que les femmes filent dans le pays. Le tissu de chaque pièce n'a pas plus de six pouces de largeur ; car ils n'ont pu trouver l'art de faire leurs pièces plus larges. Ils sont obligés d'en coudre cinq ou six ensemble, pour les ouvrages qui demandent plus d'étendue. Leurs chemises tombent jusqu'au milieu de la cuisse. Les manches en sont fort amples ; mais elles ne leur viennent qu'au milieu du bras. Les femmes sont absolument nues depuis la tête jusqu'à la ceinture ; le bas est couvert d'une jupe de coton, qui leur descend jusqu'au milieu des jambes. Les deux sexes ont la tête & les pieds nuds ; mais ils ont les cheveux fort bien tressés, ou noués avec assez d'art, quoiqu'ils les aient fort courts. Les hommes s'emploient, comme les femmes, à filer & à laver les habits.

Le climat est si chaud qu'au mois de Janvier la chaleur surpasse celle de l'Italie au mois d'Avril ; & plus on avance, plus on la trouve insupportable. C'est l'usage pour les hommes & les femmes de se laver quatre ou cinq fois le jour. Ils sont d'une propreté extrême pour leurs personnes ; mais leur saleté, au contraire, est excessive dans leurs alimens. Quoiqu'ils soient d'une ignorance & d'une grossiereté étonnante

Cadamosto. Sénégal.

ſur toutes les choſes dont ils n'ont pas l'habitude ; l'art & l'habileté même ne leur manque pas dans les affaires auxquelles ils ſont accoutumés. Ils ſont ſi grands parleurs que leur langue n'eſt jamais oiſive. Ils ſont menteurs & toujours prêts à tromper. Cependant la charité eſt entr'eux une vertu ſi commune, que les plus pauvres donnent à dîner, à ſouper & le logement aux étrangers, ſans exiger aucune marque de reconnaiſſance.

Ils ont ſouvent la guerre dans le ſein de leur Nation ou contre leurs voiſins. Leurs armes ſont la *targette*, eſpèce de bouclier qui eſt composé de la peau d'une bête qu'ils nomment *danta*, & qui eſt fort difficile à percer ; la *zagaye*, ſorte de dard qu'ils lancent avec une dextérité admirable, armée de fer dentelé ; ce qui rend les bleſſures extrêmement dangereuſes : une eſpèce de cimeterre, courbé en arc, qui leur vient de Gambra, car s'ils ont du fer dans leur pays, ils l'ignorent, & leurs lumieres ne vont pas juſqu'à le pouvoir mettre en uſage. Ils ont auſſi une ſorte de javeline qui reſſemble à nos demi-lances. Avec ſi peu d'armes, leurs guerres ſont extrêmement ſanglantes, parce qu'ils portent peu de coups inutiles. Ils ſont fiers, emportés, pleins de mépris pour la mort qu'ils préfèrent à la fuite. Ils n'ont point de cavalerie, parce qu'ils

Cadamosto.

Sénégal.

ont peu de chevaux. Ils connaissent encore moins la navigation, & jusqu'à l'arrivée des Portugais, ils n'avaient jamais vu de vaisseaux sur leurs côtes. Ceux qui habitent les bords de la riviere ou le rivage de la mer ont de petites barques qu'ils nomment *zapolies & almadies*, composées d'une pièce de bois creux, dont la plus grande peut contenir trois ou quatre hommes. Elles leur servent pour la pêche, ou pour le transport de leurs ustensiles au long de la riviere. Ils sont les plus grands nageurs du monde, comme le font en général tous les peuples sauvages.

Pays de Budomel.

Après avoir passé la riviere de Sénégal, Cadamosto continua de faire voile au long de la côte, jusqu'au pays de *Budomel*, qui est plus loin d'environ huit cens milles. Toute cette étendue est une terre basse sans aucune montagne. Budomel est le nom du Prince Nègre qui régnait sur cette côte.

L'Auteur remarque qu'en ce pays les deux sexes sont également portés au libertinage. Budomel pressa beaucoup Cadamosto de lui apprendre quelque secret pour satisfaire plusieurs femmes. Il était persuadé que les Chrétiens avaient là-dessus plus de lumieres que les Nègres. Un petit-maître Français lui aurait répondu que le vrai moyen était de n'en aimer aucune.

Cadamosto.

Sénégal.

Budomel était toujours accompagné d'environ deux cens Nègres ; mais ce cortège n'étant retenu près de lui par aucune loi, les uns se retirent, d'autres viennent ; & par la correspondance qui règne entr'eux, les places sont toujours remplies. D'ailleurs il se rend sans cesse à l'habitation du Prince quantité de personnes des habitations voisines. A l'entrée de sa maison, on rencontre une grande cour, qui conduit successivement dans six autres cours, avant que d'arriver à son appartement. Au milieu de chacune est un grand arbre, pour la commodité de ceux que leurs affaires obligent d'attendre. Tout le cortège du Prince est distribué dans ces cours, suivant les emplois & les rangs. Mais, quoique les cours intérieures soient pour les plus distingués, il y a peu de Nègres qui approchent familierement de la personne du Prince. Les Azanaghis & les Chrétiens sont presque les seuls qui aient l'entrée libre dans son appartement & qui aient la liberté de lui parler. Il affecte beaucoup de grandeur & de majesté. On ne le voit chaque jour au matin que l'espace d'une heure. Le soir, il parait pendant quelques momens dans la derniere cour, sans s'éloigner beaucoup de la porte de son appartement; & les portes ne s'ouvrent alors qu'aux grands du premier ordre. Il donne néanmoins des audiences à ses sujets ;

Cadamosto.

Sénégal.

mais c'est dans ces occasions qu'on reconnait l'orgueil des Princes d'Afrique. De quelque condition que soient ceux qui viennent solliciter des graces, ils sont obligés de se dépouiller de leurs habits, à l'exception de ce qui leur couvre le milieu du corps. Ensuite lorsqu'ils entrent dans la derniere cour, ils se jettent à genoux, en baissant le front jusqu'à terre ; & des deux mains, ils se couvrent la tête & les épaules de sable. Personne, jusqu'aux parens du Prince, n'est exempt d'une si humiliante cérémonie. Les supplians demeurent assez long-temps dans cette posture, continuant de s'arroser de sable. Enfin, lorsque le Prince commence à paraitre, ils s'avancent vers lui, sans quitter le sable & sans lever la tête. Ils lui expliquent leur demande, tandis que feignant de ne les pas voir, ou du moins affectant de ne les pas regarder, il ne cesse pas de s'entretenir avec d'autres personnes. A la fin de leurs discours, il tourne la tête vers eux, & les honorant d'un simple coup-d'œil, il leur fait sa réponse en deux mots. Cadamosto, qui fut témoin plusieurs fois de cette scène, s'imagine que Dieu n'aurait pas plus de respects à prétendre, s'il daignait se montrer à la race humaine. Quand on voit le Chef de quelques

Cadamosto.

Sénégal.

peuplades Nègres écraser ainsi de sa morgue ridicule ses sujets aussi misérables que lui, ceux qui, chez les Nations policées, sont élevés par leur rang au-dessus des autres hommes, doivent sentir aisément que l'orgueil n'est pas la mesure de la vraie grandeur.

La complaisance de Budomel alla si loin pour Cadamosto, qu'il le conduisit dans sa Mosquée à l'heure de la priere. Les Azanaghis ou les Arabes, qui étaient ses Prêtres, avaient reçu ordre de s'y assembler. En entrant dans le temple, avec quelques-uns de ses principaux Nègres, Budomel s'arrêta d'abord & tint quelque temps les yeux levés au Ciel. Ensuite ayant fait quelques pas, il prononça doucement quelques paroles ; après quoi, il s'étendit tout de son long sur la terre, qu'il baisa respectueusement. Les Azanaghis & son cortège se prosternerent & baiserent la terre à son exemple. Il se leva, mais ce fut pour recommencer dix ou douze fois les mêmes actes de religion ; ce qui prit plus d'une demi-heure.

Aussitôt qu'il eut fini, il se tourna vers Cadamosto, en lui demandant ce qu'il pensait de ce culte, & le priant de lui donner quelque idée de la Religion des Chrétiens. Cadamosto eut la hardiesse de lui répondre, en

Cadamosto.

Sénégal.

présence de ses Prêtres, que la Religion de Mahomet était fausse, & que celle de Rome était la seule véritable. Ce discours fit rire les Arabes & Budomel. Cependant, après un moment de réflexion, ce Prince dit à Cadamosto qu'il croyait la Religion des Européens fort bonne, parce qu'il n'y avait que Dieu qui pût leur avoir donné tant de richesses & d'esprit. Il ajouta que celle de Mahomet lui paraissait bonne aussi, & qu'il était même persuadé que les Nègres étaient plus sûrs de leur salut que les Chrétiens, parce que Dieu était un maître juste; que donnant aux Chrétiens leur Paradis dans ce monde, il fallait que dans l'autre il réservât de grandes récompenses aux Nègres qui manquaient de tout dans celui-ci. Il y avait dans ce discours plus de sens qu'on n'en devait attendre d'un despote Nègre, tel qu'on vient de le peindre.

La chaleur est si excessive dans les régions des Nègres, qu'il n'y croît ni froment, ni riz, ni aucune sorte de grain qui puisse servir à leur nourriture. Les vignes n'y viennent pas plus heureusement. Ils ont mis leurs terres à l'épreuve en y jetant diverses semences qu'ils reçoivent des vaisseaux Portugais. Le froment demande un climat tempéré & de fréquentes pluies qu'ils n'ont presque jamais, car ils passent neuf mois sans voir tomber une goutte d'eau du Ciel,

Cadamosto.

Sénégal.

c'est-à-dire, depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois de Juin. Cependant ils ont du millet, des féves & des noisettes de diverses couleurs. Leur fève est large, plate, & d'un rouge assez vif. Ils en ont aussi de blanches. Ils plantent au mois de Juillet pour recueillir au mois de Septembre. Comme c'est le temps des pluies, les rivieres s'enflent & donnent à la terre une certaine fécondité. Tout l'ouvrage de l'agriculture & de la moisson ne prend ainsi que trois mois. Mais les Nègres entendent peu l'économie, & sont d'ailleurs trop paresseux pour tirer beaucoup de fruit de leur travail. Ils ne plantent que ce qu'ils jugent nécessaire pour le cours de l'année, sans penser jamais à faire des provisions qu'ils puissent vendre. Leur méthode pour cultiver la terre, est de se mettre cinq ou six dans un champ, & de la remuer avec leurs épées, qui leur tiennent lieu de hoyaux & de bêches. Ils ne l'ouvrent pas à plus de quatre pouces de profondeur. Mais les pluies lui donnent assez de fertilité pour rendre avec profusion ce qu'on lui confie avec tant de négligence.

Leurs liqueurs sont l'eau, le lait, & le vin de palmier. Ils tirent la derniere d'un arbre qui se trouve en abondance dans le pays, & qui n'est pas celui qui produit la datte, quoiqu'il soit

de la même espèce. Cette liqueur qu'ils appellent *mighol*, en sort toute l'année. Il n'est question que de faire deux ou trois ouvertures au tronc & d'y suspendre des calebasses pour recevoir une eau brune qui coule fort lentement; car, depuis le matin jusqu'au soir, un arbre ne remplit pas plus de deux calebasses. Elle est d'un fort bon goût, & si l'on n'y mêle rien, elle enivre comme le vin. Cadamosto assure que les premiers jours elle est aussi agréable que nos meilleurs vins; mais elle perd cet agrément de jour en jour jusqu'à devenir aigre. Cependant elle est plus saine le troisieme ou le quatrieme jour que le premier, parce qu'en perdant un peu de sa douceur elle devient purgative. Cadamosto en faisait usage & la trouvait préférable au vin d'Italie. Le mighol n'est pas en si grande abondance que tout le monde en ait à discrétion. Mais, comme les arbres qui le produisent sont répandus dans les campagnes & les forêts, chacun se procure une certaine quantité de liqueur par son travail, & les mieux partagés sont toujours les Seigneurs, qui emploient plus de gens à la recueillir.

Les Nègres ont diverses sortes de fruits, qui n'ont pas beaucoup de ressemblance avec ceux de l'Europe, mais qui sont excellens sans le secours d'aucune culture, quoiqu'ils pussent être

Cadamosto.
Sénégal

encore meilleurs, si l'on prenait soin de les cultiver. En général le pays est rempli d'excellens pâturages & d'une infinité de beaux arbres qui ne sont pas connus en Europe. On y trouve aussi quantité d'étangs ou de petits lacs d'eau douce, remplis de poissons qui ne ressemblent point aux nôtres; sur-tout d'un grand nombre de serpens d'eau que les Nègres nomment *kalkatrici*.

Ils ont une huile dont ils font usage dans leurs alimens sans que l'Auteur ait pu découvrir d'où ils la tirent & de quoi elle est composée. Elle a trois qualités remarquables : son odeur, qui ressemble à celle de la violette; son goût, qui approche de celui de l'olive; & sa couleur qui teint mieux les vivres que le safran.

On trouve dans le pays différentes sortes d'animaux, mais sur-tout une prodigieuse quantité de serpens, dont quelques-uns sont fort venimeux. Les plus grands, qui ont jusqu'à deux toises de longueur, n'ont pas d'aîles, comme on a pris plaisir à le publier. Mais ils sont si gros, qu'on en a vu plusieurs qui avalaient une chèvre d'un seul morceau.

Le pays de Sénégal n'a pas d'autres animaux privés que des bœufs, des vaches & des chèvres. Il ne s'y trouve pas de moutons, parce qu'ils ne

s'accommodent pas d'un climat si chaud. Ainsi, la Nature a pourvu, suivant la différence des pays, à toutes les nécessités du genre-humain. Elle a fourni de la laine aux Européens, qui ne pourraient s'en passer dans un pays aussi froid que celui qu'ils habitent; au-lieu que les Nègres, qui n'ont pas besoin d'habits épais dans leurs chaudes contrées, ne peuvent élever des moutons; mais le Ciel y supplée en leur donnant du coton, qui convient mieux à leur pays. Leurs bœufs & leurs vaches sont moins gros que ceux d'Italie, ce qu'il faut encore attribuer à la chaleur. C'est une rareté parmi eux qu'une vache rousse. Elles sont toutes noires ou blanches, ou tachetées de ces deux couleurs. Les animaux de proie, tels que les lions, les pantheres, les léopards & les loups, sont en grand nombre. Les éléphans sauvages y marchent en troupes, comme les sangliers dans l'Etat de Venise; mais ils ne peuvent jamais être apprivoisés comme dans les autres pays. Cet animal étant fort connu, l'Auteur observe seulement qu'il est d'une grosseur extraordinaire. On en peut juger par les dents qu'on en apporte en Europe. Mais il n'en a que deux de cette espèce, à la machoire inférieure, comme le sanglier; avec la seule différence que celles du sanglier tournent

Cadamosto. Sénégal.

la pointe en haut, & que celles de l'éléphant la tournent en bas. Cadamosto avait cru, sur les récits communs, avant son voyage, que les éléphans ne pouvaient plier les genoux & qu'ils dormaient debout. Il déclare que c'est une étrange fausseté, & qu'il les a vus, non-seulement plier les genoux en marchant, mais se coucher & se lever comme les autres animaux. On n'apperçoit jamais leurs grandes dents avant leur mort. Quelque sauvages qu'ils soient naturellement, ils ne font aucun mal lorsqu'ils ne sont point attaqués. Mais si quelqu'un les irrite, ils se défendent avec leur trompe, que la Nature leur a donnée à la place du nez, & qui est d'une excessive longueur. Ils l'étendent & la resserrent à leur gré. S'ils saisissent un homme avec cet instrument redoutable, ils le jettent presqu'aussi loin qu'on jette une pierre avec la fronde. C'est envain qu'on croît pouvoir échapper par la fuite. Ils sont d'une vîtesse surprenante. Les plus jeunes sont ordinairement les plus dangereux. La portée des femelles est de trois ou quatre petits à-la-fois. Ils se nourrissent de feuilles d'arbres & de fruits qu'ils attirent jusqu'à leur bouche avec le secours de leur trompe. L'Auteur, pendant tout le séjour qu'il fit chez les Nègres, ne découvrit pas d'autres quadrupèdes

pèdes que ceux qu'on vient de nommer. Mais il vit un grand nombre d'oiseaux, & sur-tout quantité de perroquets, que les Nègres haïssent beaucoup, parce qu'ils détruisent leur millet & leurs légumes. Ces oiseaux ont beaucoup d'adresse à construire leurs nids. Ils ramassent quantité de joncs & de petits rameaux d'arbres dont ils forment un tissu qu'ils ont l'art d'attacher à l'extrémité des plus faibles branches; de sorte qu'y étant suspendu, il est agréablement balancé par le vent. Sa forme est celle d'un ballon de la longueur d'un pied. Ils n'y laissent qu'un seul trou pour y servir de passage, lorsqu'ils veulent se garantir des serpens, à qui la pesanteur ne permet pas de les attaquer dans cette retraite.

Cadamosto.

Sénégal.

Les femmes des Nègres ont l'humeur fort gaie, sur-tout dans leur jeunesse, & prennent beaucoup de plaisir à la danse & au chant. Le temps de ce divertissement est la nuit, à la lueur de la lune.

Rien ne causait tant d'admiration à ces barbares que les arquebuses & l'artillerie de la caravelle Portugaise. Cadamosto ayant fait tirer un coup de canon devant quelques Nègres, qui étaient montés à bord, leur effroi se fit connaître malgré eux par de violentes agitations,

Cadamosto.
Sénégal.

& parut croître encore lorsqu'il leur eut déclaré que d'un seul coup de cette furieuse machine, il pouvait ôter la vie tout-d'un-coup à cent Mores. Après être un peu revenus de leur frayeur, ils déclarerent à leur tour qu'une chose si pernicieuse ne pouvait être que l'ouvrage du diable. Leur étonnement fut plus doux lorsqu'ils entendirent le son d'une cornemuse. Les différentes parties de cet instrument leur firent croire d'abord que c'était un animal qui chantait sur différens tons. Cadamosto riant de leur simplicité, les assura que c'était une simple machine, & la mit entre leurs mains sans être enflée. Ils reconnurent que c'était effectivement l'ouvrage de l'art; mais ils demeurerent persuadés que des sons si doux & si variés, ne pouvaient venir que du pouvoir divin, en donnant pour raison, qu'ils n'avaient rien entendu de semblable. Tout leur paraissait également admirable jusqu'aux moindres instrumens du vaisseau. Ils répétaient sans cesse que les Européens devaient être des sorciers beaucoup plus habiles que ceux de leurs pays, & peu inférieurs au diable même : que les Voyageurs de terre trouvaient de la difficulté à tracer le chemin d'une place à l'autre; au-lieu qu'avec leurs vaisseaux, ceux-là ne manquaient pas

leur route sur mer, à quelque distance qu'ils fussent de la terre.

Cadamosto.

Sénegal.

Les Nègres sucent le miel dans la gaufre, & laissent la cire comme une chose inutile. L'Auteur ayant acheté d'eux quelques ruches, leur apprit la maniere d'en tirer du miel, & leur demanda ensuite ce qu'ils croyaient qu'on pût faire du reste. Ils répondirent qu'ils ne le croyaient bon à rien. Mais ils furent fort surpris de lui en voir faire de la chandelle qu'il alluma en leur présence. Les Blancs, s'écrierent-ils, n'ignorent rien.

Un si long séjour ayant donné l'occasion à l'Auteur de connaitre la plus grande partie du pays, il résolut, après avoir acheté quelques esclaves, de doubler le Cap-Verd pour faire de nouvelles découvertes & tenter la fortune. Il se souvenait d'avoir entendu dire au Prince Henry, qu'au-delà du Sénégal il y avait une autre riviere nommée *Gambra*, d'où l'on avait déjà rapporté quantité d'or, & qu'on ne pouvait faire ce voyage sans acquérir d'immenses richesses. Une si belle espérance lui fit regagner sa caravelle & mettre aussi-tôt à la voile.

Un jour, au matin, il découvrit deux bâtimens dont il s'approcha. L'un appartenait à

Cadamoſto.

Sénégal.

Antonio Uſo Dimarco, Gentilhomme Génois, & l'autre à quelques Portugais qui étaient au ſervice du Prince Henry. Ils s'avançaient de concert vers les côtes d'Afrique, dans le deſſein de paſſer le Cap-Verd, & de chercher fortune en faiſant de nouvelles découvertes. Ils firent voile enſemble vers le Sud, ſans ceſſer de voir la terre, &, dès le jour ſuivant, ils découvrirent le Cap.

Après avoir doublé le Cap-Verd, ils continuerent leur courſe, en conſervant toujours la vue de la terre. Ce côté du Cap forme un golfe. La côte en eſt baſſe & couverte de beaux arbres, dont la verdure s'entretient ſans ceſſe; c'eſt-à-dire, que les feuilles nouvelles ſuccédant ſans intervalle à celles qui tombent, on ne s'apperçoit jamais, comme en Europe, que les arbres ſe flétriſſent. Ils ſont ſi près de la mer qu'on s'imaginerait qu'ils en ſont arroſés. La perſpective eſt ſi belle qu'après avoir navigué à l'Eſt & à l'Oueſt, l'Auteur déclare qu'il n'a jamais rien vu de comparable. Le pays eſt arroſé de pluſieurs petites rivieres dont on ne peut tirer aucun avantage, parce qu'il eſt impoſſible aux vaiſſeaux d'y entrer.

Enfin ils arriverent à l'embouchure d'une fort

grande riviere. Dans sa moindre largeur, elle n'avait pas moins de trois ou quatre milles, & rien ne paraissait s'y opposer à la navigation. Ils y entrerent avec confiance, &, le jour suivant, ils apprirent que c'était la riviere de Gambra.

Cadamosto.

Sénégal.

Les caravelles s'y engagerent l'une à la suite de l'autre. Mais à peine eurent-elles remonté l'espace de trois ou quatre milles, qu'elles se virent suivies d'un grand nombre d'almadies, sans pouvoir juger d'où elles venaient. Elles revirerent de bord, & s'avancerent vers les Nègres, après avoir pris soin de se couvrir de tout ce qui pouvait servir à les défendre contre les fleches empoisonnées. Le combat paraissait inévitable. Les almadies se trouvaient déjà sous la proue du vaisseau de Cadamosto, qui était le plus avancé; &, se divisant en deux lignes, elles le tinrent dans leur centre. Elles étaient au nombre de quinze, qui portaient environ cent cinquante Nègres, tous bien faits & de belle taille. Ils avaient des chemises blanches de coton, & sur la tête une sorte de chapeau blanc, relevé d'un côté, avec une plume qui leur donnait l'air guerrier. A la proue de chaque almadie, un Nègre couvert d'une targette ronde qui semblait être de cuir, observait les

Gambra.

Cadamosto. Sénégal.

objets & les événemens. Dans la situation où ces barbares étaient aux deux côtés du vaisseau, ils cesserent de ramer, &, tenant leurs rames levées, ils regardaient la caravelle avec admiration. Ils demeurerent ainsi tranquilles jusqu'à l'arrivée des deux autres bâtimens, qui s'étaient hâtés de retourner à la vue du péril. Lorsqu'ils les virent fort proches, ils abandonnerent leurs rames, &, sans autre préparation, ils se mirent à lancer leuts fleches. Les trois caravelles ne firent aucun mouvement ; mais elles tirerent quatre coups de canon qui rendirent les Nègres comme immobiles. Ils mirent leurs arcs à leurs pieds, & jetant les yeux de tous les côtés avec les dernieres marques de frayeur, ils paraissaient chercher la cause d'un bruit si terrible. Cependant s'étant rassurés lorsqu'ils eurent cessé de l'entendre, ils reprirent courage & recommencerent à tirer avec beaucoup de furie. Ils n'étaient plus qu'à la distance d'un jet de pierre. Les Portugais leur envoyerent quelques coups d'arquebuse dont le premier perça un Nègre au milieu de la poitrine, & le fit tomber mort. Sa chûte effraya les autres, mais elle ne les empêcha point de continuer leur attaque. On leur tua beaucoup de monde, sans perdre un seul homme sur les trois vaisseaux. Ils se retirerent enfin.

Cadamosto. Sénégal.

Çadamosto chercha l'occasion, pendant les jours suivans, de faire connaître aux Habitans du pays qu'on ne pensait point à leur nuire. Les Interprètes s'approcherent d'une almadie, saluerent les Nègres dans leur langue, & leur demanderent pourquoi ils avaient attaqué des étrangers qui ne desiraient que leur amitié, comme ils s'étaient procuré celle des Nègres du Sénégal. Les Nègres répondirent qu'ils avaient entendu parler des Blancs & de leur arrivée au Sénégal; qu'il fallait être bien méchant pour former avec eux quelque amitié, puisqu'on n'ignorait pas que leur nourriture était la chair humaine, & qu'ils n'achetaient des Nègres que pour les dévorer: que, pour eux, ils ne voulaient avoir aucune liaison avec des gens si cruels; qu'ils s'efforceraient de les tuer, & qu'ils feraient présent de leurs dépouilles à leur Prince, qui faisait son séjour à trois journées de la mer; que leur pays se nommait Gambra. Si nous avons soupçonné plusieurs peuples Nègres d'être antropophages, on voit qu'ils n'avaient pas meilleure opinion de nous.

Les Commandans des trois caravelles n'en résolurent pas moins de remonter la riviere l'espace de cent milles, dans l'espérance de trouver des peuples mieux disposés. Mais ils trouverent de

Cadamosto.

Sénégal.

la résistance dans leurs matelots, qui, dans l'impatience de retourner en Europe, déclarerent ouvertement qu'ils n'iraient pas plus loin. Cadamosto & les autres Chefs, se défiant de leur autorité, prirent le parti de mettre le lendemain à la voile pour retourner au Cap-Verd.

Cadamosto fut plus heureux dans un second Voyage qu'il fit au pays de Gambra, qu'il avait résolu de mieux reconnaitre. Accompagné de ce même Génois qui l'avait suivi, il remonta la riviere & mit dans sa chaloupe quelques Interprètes, qui parvinrent enfin à inspirer quelque confiance aux Nègres. Deux d'entr'eux, qui entendaient parfaitement le langage des Interprètes, monterent sur le vaisseau de Cadamosto. Ils marquerent beaucoup de surprise en voyant l'intérieur de la caravelle, avec toutes ses voiles & tous ses agrêts. Ils ne parurent pas moins étonnés de la couleur & de l'habillement des étrangers.

On leur fit beaucoup de civilités, & l'on y joignit quelques petits présens dont ils parurent extrêmement satisfaits. Cadamosto leur demanda le nom de leur Prince, ils répondirent qu'il s'appellait *Forosangoli*; que sa résidence était entre le Sud-Ouest à neuf ou dix journées

Cadamosto.

Sénégal.

de distance ; qu'il était tributaire du Roi de Melli, le plus grand Prince des Nègres ; mais que des deux côtés de la riviere, il y avait quantité d'autres Seigneurs dont la demeure était moins éloignée ; que si Cadamosto souhaitait d'en être connu, ils lui en feraient voir un qui se nommait Batti-Mansa. Cette offre fut si bien reçue, que redoublant les caresses, on garda les deux Nègres dans la caravelle, en continuant de remonter suivant leur direction. Enfin l'on arriva près du lieu où Batti-Mansa faisait sa résidence ; &, suivant le calcul de l'Auteur, on ne pouvait être à moins de quarante milles de l'embouchure.

Cadamosto députa au Prince, avec les deux Nègres, un de ses interprètes, qu'il chargea de quelques présens. Aussitôt que les Messagers eurent expliqué leur commission à Batti-Mansa, il envoya quelques Nègres à la caravelle. On fit avec eux un traité d'amitié, & divers échanges pour de l'or & des esclaves ; mais la quantité d'or n'approchait pas des espérances qu'on avait conçues sur le récit des peuples du Sénégal, qui étant fort pauvres, avaient une haute idée des richesses de leurs voisins. D'ailleurs les Nègres de la Gambra n'estimaient pas moins leur or que les Portugais. Cependant ils mar-

Cadamosto. Sénégal.

querent tant de goût pour les bagatelles de l'Europe, que les échanges furent assez avantageux. Pendant onze jours que les caravelles demeurerent à l'ancre, il y vint des deux côtés de la riviere, un grand nombre de ces barbares, les uns attirés par la curiosité, d'autres pour vendre leurs marchandises, entre lesquelles il se trouvait toujours quelques anneaux d'or. Ils apporterent du coton cru & travaillé. La plupart des pièces étaient blanches, quelques-unes rayées de bleu, de rouge & de blanc. Ils avaient aussi de la civette, des peaux de l'animal du même nom; de gros singes & de petits, qu'ils donnaient à fort bon marché, c'est-à-dire, pour la valeur de neuf ou dix liards. L'once de civette ne revenait pas à plus de neuf ou dix sous. Ils ne la vendaient point au poids, mais à la quantité.

Les caravelles étaient continuellement remplies d'une multitude de Nègres, qui ne se ressemblaient ni par la figure ni par le langage. Ils arrivaient & s'en retournaient librement dans leurs almadies, hommes & femmes, avec autant de confiance que si l'on s'était connu depuis long-temps. Ils n'ont pas d'autres instrumens que leurs rames pour la navigation. Leur usage est de ramer debout, sans tenir les rames appuyées

Cadamoſto. Sénégal.

ſur le bord de la barque. Elles ſont de la forme d'une demi-lance, longue de ſept ou huit pieds, avec une planche ronde, de la grandeur d'une aſſiette, qui eſt attachée à l'extrémité. Ils s'en ſervent fort adroitement au long des côtes & dans leurs rivieres; mais la crainte d'être pris par leurs voiſins & vendus pour l'eſclavage, ne leur permet guères de ſe haſarder trop loin dans la mer.

Cadamoſto s'étant apperçu que la fièvre commençait à ſe mettre parmi ſes gens, fit conſentir les autres Chefs à regagner l'embouchure du fleuve. Les ſoins qu'il avait donnés au commerce, ne l'avaient point empêché de faire ſes obſervations ſur les uſages du pays. Il avait remarqué que la Religion des Nègres de la Gambra, conſiſte en diverſes ſortes d'idolâtrie. Ils reconnaiſſent un Dieu, mais ils ſont livrés à toutes les ſuperſtitions de la ſorcellerie. On voit parmi eux quelques Mahométans, qui n'ont pas néanmoins d'habitations fixes, & qui portent leur commerce dans d'autres contrées, ſans que les gens du pays connaiſſent leurs marches & leurs diverſes relations. Il y a peu de différence, pour les alimens, entre les Nègres de la Gambra & ceux du Sénégal. Mais ils mangent de la chair de chiens, uſage que l'Auteur n'a vu dans au-

Cadamofto.

Sénégal.

cun lieu, & que pourtant on retrouve ailleurs. Leur habillement eft de toile de coton, qu'ils ont en abondance, ce qui eft caufe qu'ils ne vont pas nuds comme au Sénégal, où le coton eft plus rare. Les femmes font vêtues comme les hommes; mais elles prennent plaifir dans leur jeuneffe à fe faire, fur les bras, fur le cou & fur la poitrine, différentes figures avec la pointe d'une aiguille chaude. La chaleur du climat eft extrême, & ne fait qu'augmenter à mefure qu'on avance vers le Sud. Cadamofto le trouva beaucoup plus chaud fur la riviere qu'au rivage de la mer, parce que la grande quantité d'arbres qui couvrent fes bords y tient l'air renfermé. Il en vit un d'une groffeur prodigieufe, près d'une fource d'eau très-fraiche où les Matelots faifaient leurs provifions. Ayant pris la peine de le mefurer, il lui trouva dix-fept coudées de tour. L'arbre était creux; mais fon feuillage n'en était pas moins verd, & fes branches répandaient une ombre immenfe. Il s'en trouve néanmoins de plus grands encore; d'où l'on peut conclure que le pays eft fertile; auffi eft-il arrofé par un grand nombre de ruiffeaux.

Il eft rempli d'éléphans; mais les Nègres n'ont encore pu trouver l'art de les apprivoifer.

Cadamoſto.

Sénégal.

Pendant que les caravelles étaient à l'ancre dans le fleuve, trois éléphans ſortis des bois voiſins, vinrent ſe promener ſur le bord de l'eau. On y envoya auſſi-tôt la chaloupe avec quelques gens armés; mais, à leur approche, les éléphans rentrerent dans l'épaiſſeur du bois. Ce ſont les ſeuls que l'Auteur ait vus vivans. Gnumi-Manſa, Seigneur Nègre, lui en fit voir un jeune, mais mort. Il l'avait tué dans les bois, après une chaſſe de deux jours. Les Nègres n'ont pour armes dans les chaſſes, que leurs arcs & des zagayes empoiſonnées. La méthode eſt de ſe placer derriere les arbres, & quelquefois au ſommet. Ils paſſent d'un arbre à l'autre en pourſuivant l'éléphant, qui de la groſſeur dont il eſt, reçoit pluſieurs bleſſures avant que de pouvoir ſe tourner & faire quelque réſiſtance. Il n'y a pas d'homme qui osât l'attaquer en pleine campagne, ni qui pût eſpérer de lui échaper par la fuite. Mais cet animal eſt naturellement ſi doux, qu'il ne fait jamais de mal s'il n'eſt offenſé. Les dents de celui que l'Auteur avait vu mort, n'avaient pas plus de trois paumes de long; ce qui marquait aſſez qu'il était fort jeune en comparaiſon de ceux qui ont les dents longues de dix ou douze paumes. Jeune comme il était, il avait autant de chair que cinq ou ſix bœufs

Cadamoſto.

Sénégal.

enſemble. Le Seigneur Nègre fit préſent à Cadamoſto de la meilleure partie, & donna le reſte à ſes chaſſeurs. Cadamoſto apprenant qu'il pouvait ſe manger, en fit rôtir & bouillir quelques morceaux, pour ſe mettre en droit de raconter dans ſon pays, qu'il avait fait ſon dîner de la chair d'un animal qu'on n'y avait jamais vu, mais il la trouva fort dure & d'un goût déſagréable ; ce qui ne l'empêcha point d'en faire ſaler une partie, dont il fit préſent au Prince Henry à ſon retour. Il obſerve que l'éléphant a le pied rond comme les chevaux, mais ſans ſabot ; & qu'à la place il a reçu de la Nature une peau noire, dure & fort épaiſſe, avec cinq gros durillons ſur le devant, qui ont la forme d'autant de têtes de clous. Le pied du jeune éléphant avait une paume de diamètre. Gnumi Manſa fit préſent à Cadamoſto d'un autre pied d'éléphant qui avait trois paumes & un pouce de largeur, & d'une dent longue de douze paumes. L'Auteur porta l'un & l'autre au Prince Henry, qui les envoya peu de temps après à la Ducheſſe de Bourgogne, comme une curioſité des plus rares.

La riviere de Gambra & toutes les eaux de la même côte, ont un grand nombre de ces ſerpens qui ſe nomment *calkatrici*, & d'autres

animaux qui ne ſont pas moins redoutables. On y voit quantité de chevaux marins, animaux amphibies, qui reſſemblent beaucoup à la vache marine. Ils ont le corps auſſi gras qu'une vache de terre, mais les jambes fort courtes, & le pied fourchu, la tête large comme le cheval & deux dents monſtrueuſes, qui s'avancent comme celles du ſanglier. L'Auteur en a vu de deux paumes & demi de longueur. Cet animal ſort de l'eau pour ſe promener ſur la rive, & marche à la maniere des quadrupèdes; Cadamoſto ſe vante qu'aucun Chrétien n'en avait vu avant lui, excepté peut-être dans le Nil. Il vit auſſi des chauves-ſouris, ou plutot des chouettes, longues de trois paumes, & quantité d'autres oiſeaux fort différens des nôtres, mais preſque tous fort bons à manger.

Cadamoſto.

Sénégal.

En quittant le pays du Prince Batti-Manſa, les trois caravelles mirent peu de jours à deſcendre la riviere. Elles emportaient aſſez de richeſſes pour inſpirer le deſir de s'avancer plus loin au long des côtes, & perſonne ne marqua d'éloignement pour cette entrepriſe.

Ils remonterent juſqu'à l'embouchure de la riviere nommée, par les Portugais, *Rio-Grandé*: mais les Nègres du pays n'entendirent pas le

Cadamosto.

Sénégal.

langage de leurs interprètes. On acheta d'eux quelques anneaux d'or en convenant du prix par signes. *Rio-Grandé* fut le terme de ce second Voyage de Cadamosto, qui retourna en Portugal.





CHAPITRE II.

Voyages d'André Brue. Rufisco. Nègres Séreres. Nègres de Cayor. Nègres du Siratik. Foulis. Royaume de Galam. Nègres de Mandinga. Presqu'Isle & Royaume de Kassan. Canton de Jéréja. Kachao. Bissao. Bissagos. Kazégut. Roi de Cabo. Commerce de gommes. Maures du Désert. Bambuk. Ben Salomon : détails sur son Pays.

Sénégal. Brue.

BRUE était Directeur - Général de la Compagnie Française d'Afrique, vers la fin du dernier siécle & au commencement de celui-ci : ses Voyages, qui ont été fréquens, eurent tous pour objet le bien du commerce & l'intérêt de sa Patrie. C'était un bon Citoyen & un homme éclairé. C'est d'après ses Mémoires que le Pere Labat a composé son Afrique Occidentale. Nous ne rapporterons, des voyages de Brue, que ce qui nous semblera propre à faire connaitre

Sénégal.
Brue.

le pays & les mœurs. Les révolutions des Compagnies commerçantes & les démêlés des Nations rivales, n'entrent point dans notre plan, & ne peuvent appartenir qu'à une Hiſtoire du Commerce.

Le premier voyage de Brue, eſt celui qu'il fit par terre de Rufiſco juſqu'au Fort-Louis ſur le Sénégal. Rufiſco eſt ſituée ſur la côte à trois lieues de l'Iſle de Gorée. Cette Iſle voiſine du Cap-Verd, l'Iſle d'Arguim, près du Cap Blanc, & le comptoir de Portendic, près de Tanit, le Fort Saint-Louis à l'embouchure de la riviere du Sénégal, & celui de Saint-Joſeph ſur le bord de cette même riviere à trois cens lieues de ſon embouchure, près des Cataractes de Felu, étaient, comme l'on ſait, les principales poſſeſſions des Français en Afrique; ils n'y ont plus aujourd'hui que l'Iſle de Gorée.

Rufiſco.

Rufiſco n'eſt qu'une corruption de *Rio-Freſco*, Riviere fraîche, nom que les Portugais donnerent à cet endroit, arroſé par un petit ruiſſeau, qui, coulant entre des bois, conſerve en tout temps ſa fraîcheur. C'eſt une dépendance du Royaume de Cayor, & un port de commerce. Le Roi de Cayor qui ſe nomme le *Damel*, entretient à Rufiſco des Officiers & un *Alkadi* (mot Arabe qui ſignifie le *Juge*, que les Eſpagnols ont emprunté des Maures & dont

Sénégal.

Brue.

ils ont fait *Alcade.*) L'emploi de cet Alkadi eſt de percevoir les droits du port & les revenus du Damel.

La chaleur eſt inſupportable à Ruſiſco pendant le jour, ſur-tout à midi, dans le cours même du mois de Décembre. Du côté de la mer, le calme eſt ordinairement ſi profond qu'on n'y reſſent pas le moindre ſouffle ; & les bois arrêtent auſſi le mouvement de l'air du côté des terres. Auſſi les hommes & les animaux n'y peuvent-ils reſpirer, ſur-tout au long de la côte dans la baſſe marée ; car la réverbération du ſable y écorche le viſage & brûle juſqu'à la ſemelle des ſouliers. Ce qui rend encore cet endroit plus dangereux, c'eſt la puanteur prodigieuſe de quantité de petits poiſſons pourris que les Nègres y jettent, & qui répandent une mortelle infection. On les y met exprès, pour les laiſſer tourner en pourriture, parce que les Nègres ne les mangent que dans cet état. Ils prétendent que le ſable leur donne une ſorte d'odeur nitreuſe, qu'ils eſtiment beaucoup.

Chaque vaiſſeau Français donne aux Officiers du Damel une certaine quantité de marchandiſes, pour le droit de prendre du bois & de l'eau. Les Nègres qu'ils emploient ordinairement à leur fournir ces proviſions, & qui les apportent ſur leur dos juſqu'aux chaloupes, ſe croient

Sénégal.

Brue.

bien payés de leur travail par quelques bouteilles de *ſangara*, c'eſt-à-dire, d'eau-de-vie.

De Ruſiſco, Brue s'avança dans un pays ſablonneux, qui ne paraiſſait pas néanmoins ſans culture. Au milieu du chemin il trouva un grand lac d'eau ſaumache, formé par un petit ruiſſeau dont l'eau ne laiſſait pas d'être fort douce, & ſur le bord duquel il s'arrêta pour faire rafraîchir ſon cortège. Ce lac, ſuivant le témoignage des Habitans, ſe décharge dans la mer entre le Cap-Verd & le Cap Manuel. Il eſt rempli de poiſſon, qui eſt pêché par une ſorte de faucon avec autant d'adreſſe que par les Nègres. Brue tua un de ces animaux, dans le temps qu'il prenait ſon vol, avec un poiſſon entre ſes ſerres, de la forme d'une ſardine, & du poids de trois ou quatre livres. Le lac s'appelle *Séreres*, du nom de quelques Tribus des Nègres qui habitent les lieux voiſins, & qui forment un peuple très-remarquable.

Nègres Séreres.

Ces Séreres, qui ſe trouvent principalement répandus autour du Cap-Verd, ſont une Nation libre & indépendante, qui n'a jamais reconnu de Souverain. Ils compoſent dans les lieux de leur retraite, pluſieurs petites Républiques, où ils n'ont pas d'autres loix que celles de la Nature. Ils nourriſſent un grand nombre de beſtiaux. Brue prétend que la plupart n'ayant

aucune idée d'un Être Suprême, croient que l'ame périt avec le corps; ils sont entierement nuds. Ils n'ont aucune correſpondance de commerce avec les autres Nègres. S'ils reçoivent une injure, ils ne l'oublient jamais. Leur haine se tranſmet à leur poſtérité & tôt ou tard elle produit la vengeance. Leurs voiſins les traitent de ſauvages & de barbares. C'eſt outrager un Nègre que de lui donner le nom de Sérere. Ainſi, ces hordes d'eſclaves regardent comme une injure le titre d'homme libre. Cette Nation d'ailleurs eſt ſimple, honnête, douce, généreuſe & très-charitable pour les étrangers. Elle ignore l'uſage des liqueurs fortes. Ils enterrent leurs morts hors de leurs villages, dans des huttes rondes, auſſi bien couvertes que leurs propres habitations. Après y avoir placé le corps dans une eſpèce de lit, ils bouchent l'entrée de la hute avec de la terre détrempée, dont ils continuent de faire un enduit autour des roſeaux qui ſervent de murs, juſqu'à l'épaiſſeur d'un pied. L'édifice ſe termine en pointe, de ſorte que ces lieux de ſépulture, paraiſſent comme un ſecond village, & que les tombes des morts ſont en beaucoup plus grand nombre que les maiſons des vivans. Comme les Séreres n'ont point aſſez d'induſtrie pour faire des inſcriptions ou d'autres marques ſur ces monumens, ils ſe contentent de mettre

Sénégal.

Brue.

Sénégal.
Brue.

au fommet un arc & quelques fleches fur ceux des hommes, & un mortier avec un pilon fur ceux des femmes : le premier marque l'occupation des hommes, qui eft prefqu'uniquement la chaffe, & l'autre celle des femmes, dont l'emploi continuel eft de piler du riz ou du maïs.

Il n'y a pas de Nègres qui cultivent leurs terres avec autant d'art que les Séreres. Si leurs voifins les traitent de fauvages, ils font bien mieux fondés à regarder les autres Nègres comme des infenfés, qui aiment mieux vivre dans la mifere & fouffrir la faim, que de s'accoutumer au travail pour affurer leur fubfiftance. Leur langage eft différent de celui des Jalofs, & parait même leur être tout-à-fait propre. Ils ont pour boiffon le vin de *latanier*.

Les Séreres reçurent le Général Français avec beaucoup d'humanité, & lui préfenterent du *kuskus*, du poiffon, des bananes, avec d'autres alimens du pays. Il partit fi tard de leur village, que l'excès de la chaleur le força de s'arrêter, après avoir fait trois lieues; n'en ayant pu faire que fept dans le courant de la journée, il arriva le foir dans un village des Jalofs, qui était la réfidence d'un des plus grands Marbuts ou Prêtres du pays. Ce faint Nègre s'était attendu à recevoir la vifite & des préfens du Général Français; mais il vit fes efpérances trompées. L'Alcadi de Rufifco

Sénégal.

Brue.

& une femme mulâtre qui avaient ſuivi Brue avec quelques Français, que la ſeule curioſité conduiſait, ſe mirent à genoux devant le Marbut, & lui baiſerent les pieds; après quoi, il prit la main de la Signora, l'ouvrit & cracha dedans. Enſuite la lui faiſant tourner trois fois autour de la tête, il lui frotta de ſa ſalive le front, les yeux, le nez, la bouche & les oreilles, en prononçant, pendant cette opération, quelques prieres arabes. Il reçut leurs préſens, & leur promit un heureux voyage. La Signora fut raillée de ſa ſuperſtition à ſon retour, & de s'être laiſſée oindre de la ſalive du vieux Marbut.

Le jour ſuivant, comme la marche était fort lente, Brue ſe donnait le plaiſir de la chaſſe en chemin. Au milieu des bois, il découvrit les traces de quelques éléphans, & bientôt il en apperçut dix-huit ou vingt, les uns couchés comme un troupeau de vaches, d'autres occupé à baiſſer des branches, dont ils mangeoint les feuilles & les petits rameaux. La caravane n'en était pas à la portée du piſtolet. Cependant comme il ne paraiſſait pas qu'ils y fiſſent attention, les gens du Général leur tirerent quelques coups de fuſil, auxquels ils ne parurent pas plus ſenſibles qu'à la piqure des mouches, apparemment parce que les balles ne les toucherent que par derriere ou aux côtés, dans des endroits où leur peau eſt impénétrable.

Sénégal.
Brue.

Ils arriverent le lendemain à *Makaya*, une des résidences du Damel, qui s'y était rendu pour recevoir les Français. Devant la porte du palais, ils trouverent une garde de quarante ou cinquante Nègres, avec un grand nombre de guiriots, ou de musiciens, qui se mirent à chanter les louanges du Général, aussi-tôt qu'ils le virent à portée de les entendre. Les grands Officiers se présenterent pour le recevoir & l'introduire à l'audience du Roi. Il ne fut pas aisé à Brue, qui était d'une taille puissante, de passer par la porte de ce Versailles du Royaume de Kayor; le guichet était si bas, qu'il était obligé de se courber beaucoup. L'enclos contenait quantité de bâtimens, entre lesquels il y avait un *kalde* ou une salle d'audience, ouverte de tous côtés. Le Damel y était assis sur un petit lit, dont la Compagnie Française lui avait fait présent; il se leva lorsque Brue fut entré, & lui présentant la main, il l'embrassa, avec beaucoup de remerciemens de s'être détourné si loin de sa route pour le voir. Le Général lui fit son compliment, & lui offrit les présens de la Compagnie, avec deux barils d'eau-de-vie. L'ordre fut donné pour le traiter aux dépens de la Cour, & pour renvoyer à Rufisco les chevaux & les chameaux qu'il y avait loués. Il fut conduit ensuite à l'audience des femmes du

Sénégal.

Brue.

Roi. Ce Prince en avait quatre légitimes, ſuivant la loi de Mahomet ; mais ſes concubines étaient au nombre de douze, malgré les remontrances des Marbuts. Un jour qu'ils lui reprochaient cette intempérance ; il leur répondit que la loi était faite pour eux & pour le peuple ; mais que les Rois étaient au-deſſus. Cette réponſe d'un petit Prince barbare, & la réponſe de Samuel aux Juifs lorſqu'ils lui demanderent un Roi, prouvent quelle idée l'on s'eſt faite, en tout temps, de la Royauté, même dans les pays où il ſemblait qu'on eût moins à en abuſer.

Les femmes du Damel ayant pris ſoin de fournir des proviſions au Général, il ſe crut obligé de leur faire quelques préſens. C'était le Roi qui ſe chargeait lui-même de ces détails, lorſqu'il avait la raiſon libre ; mais ſa paſſion pour l'eau-de-vie ne lui permettait pas d'être un moment ſans en boire ; il était ivre auſſi long-tems qu'il avait de cette liqueur. Quatre jours ſe paſſerent avant que le Général pût le trouver en état de l'entendre, & ſes deux barils étaient déjà preſqu'épuiſés.

Enfin Brue partit avec toutes les commodités que le Prince lui avait fait eſpérer pour ſon voyage, & après avoir pris les arrangemens les plus favorables pour le commerce. Les bagages furent chargés, & l'on partit ſous la conduite

Sénégal.

Brue.

d'un Officier qui accompagna la caravane une partie du chemin.

On arriva le soir dans un village, où les gens du Roi prirent un bœuf au milieu du premier troupeau qui se présenta. Ils enleverent de même une vache & un veau. La chair en était excellente. Mais les maîtres de ces animaux firent leurs plaintes au Général, qui leur donna, pour les consoler, un ou deux flacons d'eau-de-vie. Le jour suivant, après s'être mis en marche de grand matin, on s'arrêta vers midi pour faire reposer l'équipage. Le hasard fit trouver un grand troupeau de vaches, dont le lait fut d'autant plus agréable, qu'on n'avait apporté de Makaya que de l'eau fort mauvaise. On arriva de bonne-heure dans le village d'un parent du Roi, qui, étant averti de l'approche du Général, vint au-devant de lui avec un cortège de vingt cavaliers fort bien montés. Il montait lui-même un cheval-barbe de haute taille, qui lui avait coûté vingt esclaves. La journée suivante fut fort longue; mais, au travers d'un beau pays, dont la plus grande partie était cultivée. On y voyait des plaines entieres couvertes de tabac. Le seul usage que les Nègres fassent du tabac est pour fumer, car ils ne savent ni le mâcher, ni le prendre en poudre.

On arriva le soir à Biurt, à l'embouchure

de la riviere du Sénégal, près du Fort-Louis. Brue dans un voyage assez court, n'avait pas laissé de recueillir quelques observations sur les états du Damel.

Sénégal.

Brue.

Quoique les Nègres de Kayor, payens & Mahométans, aient l'usage de la polygamie, il ne leur est pas permis d'épouser deux sœurs. Le Damel se croyant dispensé de cette loi, avait deux sœurs entre ses femmes. Les Marbuts & les Mahométans zélés en murmuraient, mais secrettement, parce que ce Prince n'était pas traitable sur ce qui pouvait blesser ses plaisirs. Il ne doutait pas de l'existence d'un paradis; mais il déclara naturellement à Brue qu'il n'espérait pas d'y être reçu, parce qu'il avait été fort méchant, & qu'il ne se sentait, disait il, aucune disposition à devenir meilleur. Effectivement il s'était rendu coupable de mille actions cruelles. Il avait dépouillé, banni, ou tué ceux qui avaient eu le malheur de lui déplaire. Comme il possédait deux Royaumes, celui de Kayor & celui de Baul, il se croyait plus grand que tous les Monarques de l'Europe, & faisant quantité de questions à Brue sur le Roi de France, il demandait comment il était vêtu, combien il avait de femmes, qu'elles étaient ses forces de terre & de mer, le nombre de ses gardes, de ses palais, de ses revenus, & si les Seigneurs de sa Cour étaient

Nègres de Kayor.

Sénégal.
Brue.

auſſi-bien vêtus que les Seigneurs Nègres ; & lorſque Brue s'efforçait de lui donner une idée de la grandeur du Roi de France, ce qui lui paraiſſait le plus incroyable, c'était qu'un ſi grand Roi n'eût qu'une femme. Il demandait comment il pouvait faire, lorſqu'elle était enceinte ou malade. Le Général répondit qu'il attendait qu'elle ſe portât mieux. Bon, lui dit le Monarque Nègre, il a trop d'eſprit pour être capable de tant de patience.

Un jour, il fit préſent au Général d'une femme, qui paraiſſait d'une condition ſupérieure à l'eſclavage. En effet, elle avait été l'épouſe d'un des principaux Officiers de ſa Cour. Son mari, la ſoupçonnant d'infidélité, aurait pu ſe faire juſtice de ſes propres mains ; mais, comme elle était d'une famille diſtinguée, il avait pris le parti de porter ſes plaintes au Roi, qui, l'ayant jugée coupable, l'avait condamnée à l'eſclavage, & l'avait donnée à Brue. Les parens de cette malheureuſe femme vinrent ſolliciter les Français en ſa faveur, & ſupplierent le Général d'accepter en échange, une eſclave beaucoup plus jeune, dont il aurait par conſéquent plus de profit à tirer. Il y conſentit ; & l'autre fut conduite auſſitôt par ſa famille hors des Etats du Damel. Cette rigueur dans la punition, rend les femmes des grands aſſez chaſtes. Comme

Sénégal.

Brue.

le droit de les vendre appartient au Roi, après leur correction, elles sont sûres de ne jamais trouver en lui qu'un juge inexorable, qui accorde toujours une prompte justice aux maris dont il reçoit les plaintes.

Le port de Rufisco ne recevant guères que des barques & des chaloupes, le Damel, qui souhaitait beaucoup de voir un vaisseau, pria le Général d'en faire venir un près de cette ville. Brue lui répondit qu'il était fâché de ne le pouvoir, parce qu'il n'y avait point assez d'eau pour un bâtiment tel qu'il le desirait; mais qu'il en ferait venir un de dix pièces de canon, qui servirait à lui donner quelqu'idée de ceux qui en portent jusqu'à cent pièces. Il fit amener effectivement une corvette, appareillée dans toute sa pompe, avec les pavillons déployés. Le Damel & tous ses courtisans se rendirent sur le rivage pour jouir de ce spectacle. On fit faire quantité de mouvemens à ce petit vaisseau, & les Français s'étaient attendus que le Roi monterait à bord; mais soit qu'il craignît la mer, ou qu'ayant à se reprocher ses extorsions & ses violences, il appréhendât qu'ils ne le retinssent prisonnier, il n'osa se procurer cette satisfaction. Lorsqu'il eut rassasié sa curiosité, il demanda au Général de combien les grands

Sénégal.

Brue.

vaisseaux surpassaient celui qu'il avait vu. Sans répondre directement à cette question, Brue lui conseilla d'envoyer de ses Officiers pour être plus sûr de ce qu'il voulait savoir, par le témoignage de ses propres gens. L'ordre fut donné à quelques Nègres d'aller prendre les mesures. Ils revinrent tout chargés des cordes qu'ils avaient employées, & qu'ils étendirent devant le Damel. Quel canot! s'écria-t-il, & que la science des blancs est prodigieuse!

Pour donner de l'amusement au Général, ce Prince fit un jour en sa présence la revue d'une partie de ses troupes, sous la conduite du *Kondi*, son Lieutenant-Général. Ce corps d'armée montait à cinq cens hommes, armés de sabres d'arcs & de fleches, & couverts de cottes de maille, qui consistaient en deux morceaux d'étoffe de la forme d'une dalmatique. Le fond était de coton blanc, rouge ou d'autres couleurs, parsemé de caracteres arabes, que les Marbuts croient également propres à jeter l'effroi parmi leurs ennemis, & à garantir ceux qui les portent de toutes sortes de blessures; à la réserve néanmoins de celles des armes à feu, parce que l'invention, leur a-t-on dit, est postérieure au temps de Mahomet. Sous ces cottes de mailles, les Nègres ont une multitude d'amuletes, qu'ils

appellent grisgris, & celui qui en est le plus chargé, doit être le plus brave, parce qu'il a moins de périls à redouter.

Sénégal.

Brue.

Le Kondi s'étant mis à la tête de sa troupe, la disposa sur quatre rangs, & fit avertir le Roi, qu'il était prêt à le recevoir. Ce Prince était dans le magasin que la Compagnie avait fait bâtir à Rufisco. Quoiqu'il ne fût pas fort éloigné de cette petite armée, il monta à cheval, & prenant sa lance, il fit les mêmes mouvement que s'il eût été prêt de combattre. Brue fut obligé de prendre aussi un cheval pour l'accompagner. Ils s'avancerent jusqu'au milieu de la ligne. Le Kondi, à la vue de son maître, ôta son turban, & se jetant à genoux, se couvrit trois fois la tête de poussiere. Mais le Roi, qui n'était plus qu'à dix pas, lui fit porter ses ordres par un de ses guiriots militaires. Le Kondi, après les avoir reçus dans la même situation, se couvrit la tête, & fit commencer les exercices. Ensuite il reprit sa premiere posture, en attendant de nouveaux ordres qu'il reçut encore, & qui ne produisirent que des mouvemens fort irréguliers.

Les serpens sont fort communs dans tout le pays, depuis Rufisco jusqu'à Byurt. Ils sont extrêmement gras, & leur morsure est fort dangereuse. Les grisgris passent dans l'esprit des Nègres

Sénégal.
Brue.

pour un charme tout-puissant contre ces terribles animaux. Les Voyageurs remarquent qu'il y a une espèce de sympathie entre les serpens & les Nègres. On voit ces monstres se glisser librement dans les cabanes où ils dévorent les rats & quelquefois la volaille. S'il arrive qu'un Nègre soit mordu, il applique aussitôt le feu à la partie brûlée, ou la couvre de poudre à tirer, qu'il brûle dessus. Il s'y fait une cicatrice qui fixe le venin, lorsque le remède est assez promptement employé; mais s'il vient trop tard, la mort est infaillible. La Nation des Séreres n'est pas si familiere avec les serpens que les autres Nègres, parce que n'ayant pas de Marbuts ni de grisgris, elle ne se fie qu'à ses précautions pour s'en garantir. Elle leur déclare une guerre ouverte, avec des trappes qu'elle tend avec beaucoup d'adresse, & qui en prennent un grand nombre. Elle mange leur chair qu'elle trouve excellente.

Plusieurs de ces serpens ont jusqu'à 25 pieds de long, sur un pied & demi de diamètre. Mais les Nègres prétendent que les plus grands sont moins à craindre que ceux qui n'ont que deux pouces d'épaisseur, & quatre ou cinq pieds de longueur. On a du moins plus de facilité à éviter les premiers, parce qu'ils peuvent être apperçus de plus loin, & qu'ils n'ont pas tant d'agilité

que

Sénégal.

Brue.

que les petits. Il y en a de verds qu'on a peine à diſtinguer dans l'herbe. D'autres ſont tachetés, ou ſemblent briller de différentes couleurs. On prétend qu'il s'en trouve de rouges, dont les bleſſures ſont incurables. Les plus grands ennemis des ſerpens ſont les Aigles, dont le nombre eſt fort grand dans le pays. Il ne s'en trouve pas de ſi gros dans aucune région du monde; mais il n'y a pas de lieu non plus où leur repos ſoit moins troublé; car la pointe des fleches ne fait pas plus d'impreſſion ſur eux que la morſure des ſerpens. Il faut que leurs plumes ſoient extrêmement fermes & ſerrées. Ils portent un ſerpent entre leurs griffes, & le mettent en pièces pour ſervir de nourriture aux aiglons, ſans en recevoir le moindre mal.

Les huttes des habitans ſont de paille; mais plus ou moins commodes, ſuivant l'induſtrie du poſſeſſeur. La forme en eſt ronde. Elles n'ont pour porte qu'un trou fort bas, comme la gueule d'un four; de ſorte qu'ils ne peuvent y entrer qu'en rampant. Comme elles n'ont pas d'autre ouverture pour recevoir la lumiere, & que le feu qu'on y entretient continuellement répand une épaiſſe fumée, il n'y a au monde que des Nègres qui puiſſent les habiter, ſur-tout à cauſe de la chaleur, qui vient également de la voûte & d'un fond de ſable brûlé qui en fait le plan-

Sénégal.

Brue.

cher. Leurs lits sont composés de petits pieux, placés à deux doigts l'un de l'autre, & joints ensemble par une corde. Aux quatre coins, d'autres pieux un peu plus gros, servent à soutenir tout l'édifice. Les Nègres de quelque distinction mettent une natte sur ces chalits.

Brue éprouva à son tour les perfidies du Damel. Ce Prince persuadé, comme tous les Rois nègres, du besoin qu'avaient les Européens de commercer en Afrique & d'y chercher des Esclaves, ne songeait qu'à mettre au plus haut prix possible la permission qu'il accordait à ses sujets de leur fournir des vivres, & de faire des échanges avec eux. Il faisait sans cesse de nouvelles demandes à la compagnie, qui étaient ou rejettées ou éludées. Des brouilleries passageres occasionnaient des réconciliations, ou de nouveaux traités toujours accompagnés, suivant l'usage, de présens & de quelques barils d'eau-de-vie. La concurrence des marchands Anglais que Brue voulait écarter, rendit le Damel encore plus fier & plus exigeant. Enfin il alla jusqu'à faire arrêter Brue en trahison. Il fallut payer une somme pour lui faire rendre la liberté, & peut-être pour lui sauver la vie; car le Damel menaçait de lui couper la tête. Brue s'en vengea en éloignant de la côte tous les vaisseaux, qui voulaient en approcher pour faire le commerce. Mais il fallut encore faire la

paix, & Brue formait de nouveaux projets de vengeance, lorſqu'il fut rappellé dans ſa patrie.

Sénégal. Brue.

Nègres du Siratik.

Dans un autre voyage ſur le fleuve Sénégal, Brue viſita le pays des Foulis & leur Empereur, qui ſe nomme Siratik, nom que quelques voyageurs donnent auſſi à ſes Etats. Le fleuve Sénégal, en remontant depuis ſon embouchure juſqu'aux cataractes de Felu dans le royaume de Galam, au-delà deſquelles on n'a pas remonté, arroſe dans ſon cours tortueux le pays des Foulis, celui des Jalobs, des Mandingos & de Bambuk. Nous verrons le voyageur Brue pénétrer juſqu'à Galam, en ſuivant toujours la navigation du fleuve.

Brue reçut dans ſon voyage un exprès du Siratik pour lui apprendre l'impatience que ce Prince avait de le voir, ou plutôt de recevoir le paiement de ſes droits. Il continua ſa navigation juſqu'au village de Burty, à l'extrémité orientale de l'iſle d'Yvoire, ou il eſt ſéparé de l'iſle de Bilbas par un bras du Sénégal. L'iſle de Bilbas eſt longue d'environ 35 lieues, ſur deux & quatre de largeur. Le terroir reſſemble beaucoup à celui de l'iſle d'Yvoire. Son principal commerce conſiſte auſſi dans la multitude des dents d'éléphans, qui s'achetent ſur le pied de ſix ſols pour le poids de dix livres. Les cuirs ſe donnent à 40 ſols pièce; les moutons & les chèvres pour trois ſols, & les autres alimens à pro-

Sénégal.

Brue.

portion. Mais ſi les Nègres font un préſent, ils s'attendent à recevoir le double. Par exemple, s'ils vous donnent un bœuf, ils s'attendent à recevoir cinq ou ſix aunes d'étoffe, au-lieu que ſi vous l'achetiez au marché, il ne vous coûterait que vingt ou trente ſols.

En arrivant au port de Ghiorel, centre du commerce de ce canton, Brue fit tirer trois coups de canon, pour annoncer ſon arrivée. A peine eut-il mouillé l'ancre, qu'il reçut la viſite du Farba. Ce Nègre, qui était oncle du Siratik, & qui avait toujours eu beaucoup d'affection pour les Français, fut reçu d'eux avec beaucoup de civilité. Il promit au Général de dépêcher ſur-le-champ un exprès au Roi ſon neveu. Dès le même ſoir *Bukar Siré*, un des fils du Siratik, qui avait ſes terres entre Ghiorel & Gumel, ſe rendit à bord, & répondit au Général de l'amitié que ſon pere avait conçue pour lui ſur la ſeule réputation de ſon mérite. Ce compliment fut accompagné d'un préſent de deux bœufs gras & d'une petite boëte d'or du poids d'une once. Le Général fit auſſi ſes préſens au Prince, & le ſalua de pluſieurs coups de canon à ſon départ. Enſuite ayant fait deſcendre ſes Facteurs pour commencer le commerce, il trouva dans le village tant d'avidité pour ſes marchandiſes, que ſes barques furent bientôt chargées de celles du p

Sénégal.

Brue.

Le Siratik n'eut pas plutôt appris l'arrivée des Français, qu'il fit complimenter Brue par son grand *Bouquenet*, c'est-à-dire par le grand Maître de sa maison. Cet Officier était un vieillard vénérable, de fort belle taille, avec la barbe & les cheveux gris; ce qui marque parmi les Nègres une vieillesse fort avancée. Mais il n'en paraissait pas moins vigoureux ni moins vif & moins poli. Son nom était *Baba Milé*. Après les premiers complimens, il reçut le paiement des droits & les présens annuels. C'étaient des étoffes noires & blanches de coton, quelques pièces de drap & de serge écarlatte, du corail, de l'ambre jaune, du fer en barre, des chaudrons de cuivre, du sucre, de l'eau-de-vie, des épices, de la vaisselle & quelques pièces de monnoie d'argent au coin d'Hollande, avec un surtout de drap écarlatte à la maniere du Brandebourg, & deux boëtes pour renfermer la plus précieuse partie du présent. Le Bouquenet reçut aussi les droits qui revenaient aux femmes du Prince, & qui montaient à la moitié des premiers, sans oublier ce qui lui revenait à lui-même. Le Kamalingo, ou le Lieutenant-Général du Roi, qui est ordinairement l'héritier présomptif de la couronne, vint recevoir à son tour le présent ou le droit annuel qui lui devait être payé. Tous ces présens pouvaient monter à la valeur de quinze ou dix-huit cens livres. Ensuite

Sénégal.
Brue.

le Bouquenet offrit au Général, de la part du Roi, trois grands bœufs ; &, l'ayant invité à ſe rendre à la Cour, il fit paraitre les Officiers qui étaient nommés pour le conduire. On avait déjà préparé un grand nombre de chevaux pour les gens de ſa ſuite, & des chameaux pour tranſporter ſon bagage.

Le jour ſuivant, Brue prit terre au bruit de ſon canon, & ſe mit en marche pour la Cour de Siratik. Son cortége était compoſé de ſix de ſes facteurs, deux interpretes, deux trompettes, deux haut-bois, & quelques domeſtiques, avec douze Laptos, ou Nègres libres, bien armés. Il traverſa un pays fort uni & bien cultivé, plein de villages & de petits bois. En approchant de *Bukar*, il découvrit de vaſtes prairies, dont les parties baſſes ſe ſentaient déjà de l'inondation qui commençait à gagner dans le pays. Ce qui reſtait de terrein ſec était ſi couvert de toutes ſortes de beſtiaux, que les guides du Général avaient peine à lui faire trouver un paſſage : le convoi ne put arriver à Bukar qu'à l'entrée de la nuit.

Le Prince Siré, à qui le village appartenait, vint au-devant des François à la tête de trente chevaux. Auſſi-tôt qu'il eut apperçu le Général, il s'avança au grand galop, en ſecouant ſa zagaye, comme s'il eût voulu la lancer. Brue l'aborda de la même maniere, c'eſt-à-dire, avec le piſtolet en

Sénégal.

Brue.

joue. Mais, lorfqu'ils furent près l'un de l'autre, ils mirent pied à terre & s'embrafferent. Enfuite étant remontés à cheval, ils entrerent dans le village, & le Prince conduifit fon hôte dans une maifon qu'il avait fait préparer pour lui, dans le même enclos que celle de fes femmes. Après l'avoir introduit dans fon appartement, il le laiffa feul, mais au même moment le Général fut conduit à l'audience de la Princeffe. Elle lui parut d'une taille médiocre, mais très-bien faite, jeune & fort agréable. Ses traits étaient réguliers, fes yeux vifs & bien fendus, fa bouche petite, & fes dents extrêmement blanches. Son teint couleur d'olive aurait beaucoup diminué les agrémens de fa figure, fi elle n'eût pris foin de la relever avec un peu de rouge.

Elle reçut Brue fort civilement, & le remercia de fes préfens avec beaucoup de grace. Il fit fucceffivement fa vifite à deux ou trois autres femmes du Prince; après quoi, retournant auprès de lui, il y paffa le tems jufqu'à l'heure du fouper. Il fut reconduit alors dans fon appartement, où il trouva plufieurs plats de kuskus, du fanglet, des fruits & du lait en abondance, qui lui étaient envoyés par les femmes du Prince. Quoiqu'il fe fût fait préparer à fouper par un cuifinier de fa nation, la civilité lui fit goûter de tous les mets Africains. Après qu'il eut foupé, le Prince vint,

Sénégal.

Brue.

s'aſſit ſans cérémonie, mangea quelque choſe du deſſert, but pluſieurs coups de vin & d'eau-de-vie, & ſe mit à fumer avec lui, juſqu'à ce qu'on fût venu l'avertir que tout était prêt pour le folgar ou le bal. L'aſſemblée était compoſée de toute la jeuneſſe du village, qui danſe & chante, tandis que les plus âgés ſont aſſis ſur des nattes autour de celle où ſe fait le folgar. Ils s'y entretiennent agréablement; & cette converſation, dont ils font un de leurs plus grands plaiſirs, s'appelle *Kalder*: chacun parle librement. C'eſt dans ces cercles qu'on remarque, diſent les Voyageurs, l'étendue ſurprenante de leur mémoire, & combien ils feraient de progrès dans les ſciences, ſi leurs talens naturels étaient cultivés par l'étude. Je croirais volontiers que cette admiration des Voyageurs était un préjugé qui en remplaçait un autre. Ils s'imaginaient d'abord trouver dans les Nègres des animaux ſtupides, & tout ſurpris de voir qu'on peut être noir & avoir de l'intelligence, ils finiſſaient par eſtimer trop ce qu'ils avaient trop mépriſé. Ces Nègres, ſans doute, ſont ſuſceptibles de culture. Mais l'infériorité naturelle de cette race d'hommes parait démontrée par une longue expérience & par les plus sûrs témoignages.

Le village de Bukar eſt ſitué ſur une petite éminence, au centre d'une grande plaine. L'air y eſt fort ſain. Les maiſons reſſemblent à toutes

Sénégal.

Brue.

celles du pays. Elles ſont rondes & ſe terminent en pointe, comme nos glacieres de France ; les fenêtres en ſont fort petites, apparemment pour ſe garantir des moucherons, qui ſont extrêmement incommodes dans tous les pays-bas. Le folgar auquel Brue fut invité, ſe tint au milieu du village. Il dura deux heures, & ne fut interrompu que par une pluie violente, qui força tout le monde de ſe mettre à couvert.

Le lendemain, on vint, de la part du Prince, s'informer de la ſanté du Général. Cette politeſſe fut ſuivie du déjeûner. Le Prince ayant envoyé du kuskus & du lait, parut auſſi-tôt lui-même, & ſe mit à table avec Brue. Enſuite ils partirent enſemble, eſcortés d'environ quarante chevaux. La route ſe trouva remplie d'une foule de peuple, qui s'était raſſemblé de tous les lieux voiſins, pour voir les Européens & pour entendre leur muſique. En approchant de Gumel, Brue vit venir à ſa rencontre le Kamalingo, ſuivi de vingt cavaliers, qui le complimenterent au nom du Siratik. Ce grand Officier de la couronne portait des hautes-chauſſes fort larges, avec une chemiſe de coton, dont la forme reſſemblait à celle de nos ſurplis. Autour de la ceinture, il avait un large ceinturon de drap écarlatte, d'où pendait un cimeterre, dont la poignée était garnie d'or. Son chapeau & ſon habit

Sénégal.

Brue.

étaient revêtus de grifgris ; & , dans fa main , il portait une longue zagaye. Le Général le reçut avec une décharge de fa moufqueterie. Ils continuerent leur marche , & traverferent le village de Gumel pour fe rendre au Palais du Roi , qui en eft éloigné d'une demi - lieue.

La demeure de ce Prince eft compofée d'un grand nombre de cabanes, qui font environnées d'un enclos de rofeaux verds, entrelacés & défendus par une haie vive d'épinesnoires fi ferrées, que le paffage en eft impoffible aux bêtes fauvages. Le Roi informé de l'approche du Général, envoya les principaux Seigneurs de fa Cour au-devant de lui ; de forte qu'en arrivant au palais , fon train était d'environ trois cens chevaux. Toutce cortége defcendit à la premiere porte , excepté le Général , le Prince Siré & le Kamalingo, qui entrerent à cheval, & qui ne mirent pied à terre qu'à deux pas de la falle d'audience.

Brue trouva le Siratik affis fur un lit, avec quelques-unes de fes femmes & de fes filles, qui étaient à terre fur des nattes. Ce Prince fe leva, fit quelques pas au-devant de lui, la tête découverte, lui donna plufieurs fois la main, & le fit affeoir à fes côtés. On appella un interprete. Alors Brue déclara qu'il était venu pour renouveller l'alliance qui fubfiftait depuis un temps immémorial, entre le Siratik & la Com-

pagnie Françaiſe. Il proteſta que, dans toutes ſortes d'occaſions, la Compagnie était prête à l'aider de toutes ſes forces. Il inſiſta ſur les avantages que les ſujets du Prince tiraient de cet heureux commerce ; &, pour concluſion, il l'aſſura de ſes ſentimens particuliers de reſpect & de zèle. Pendant que l'interprete expliquait ce diſcours, Brue obſerva que la ſatisfaction du Siratik s'exprimait ſur ſon viſage. Il prit pluſieurs fois la main du Général pour la preſſer contre ſa poitrine. Ses femmes & ſes courtiſans répétaient avec la même joie : *Les Français ſont une bonne Nation : ils ſont nos amis.*

Le Siratik répondit d'un ton fort civil, qu'il rendait graces au Général d'être venu de ſi loin pour le voir, qu'il avait une véritable affection pour la Compagnie & pour ſa perſonne en particulier ; qu'il voulait oublier quelques ſujets de plainte qu'il avait reçus des agens de la Compagnie ; que, dans la confiance qu'il prenait à ſon caractere, il lui accordait la liberté d'établir des comptoirs dans toute l'étendue de ſes Etats, & de bâtir des Forts pour leur ſûreté. Enfin il conclut en aſſurant les Français de ſa faveur & de ſa protection. Il combla le Général de careſſes. Il lui fit l'honneur de le faire fumer dans ſa propre pipe. Enfin il le reconduiſit lui-même juſqu'à la porte de la ſalle.



Sénégal.

Brue.

Deux Officiers, qui étaient à l'attendre, le menerent ensuite à l'audience des Reines & des Princesses filles du Roi. Il fit à toutes ces Dames des présens moins considérables par le prix que par leur nouveauté. Une des Reines ayant observé que pendant l'audience du Siratik, il avait regardé avec beaucoup d'attention une jeune Princesse de dix-sept ans, qui était sa fille, s'imagina qu'il avait pris de l'amour pour elle, & proposa au Roi de la lui donner en mariage. Ce Prince y consentit aussitôt, & fit offrir au Général les premiers postes de son Royaume avec un grand nombre d'esclaves. Brue s'excusa sur ce qu'étant marié, sa Religion ne lui permettait d'avoir qu'une femme : cette réponse fit naître quantité de réflexions & de discours entre les Dames Nègres, sur le bonheur des femmes de l'Europe. Elles demanderent à Brue comment il pouvait vivre si long-temps sans la sienne, & ce qu'il pensait de sa fidélité dans une si longue absence.

Le lendemain, le Siratik se rendit à la salle d'audience pour y administrer la Justice à ses Sujets. Brue curieux d'assister à ce nouveau spectacle, obtint d'être placé dans un lieu où il pouvait tout voir sans être apperçu. Il trouva le Siratik environné de dix vieillards, qui écoutaient les parties séparément & qui lui rappor-

taient ce qu'ils avaient entendu. Après quoi, ce Prince, sur l'avis des mêmes Conseillers, prononçait la décision. Elle était exécutée sur-le-champ. Brue n'apperçut point d'Avocat ni de Procureur. Chacun plaidait sa propre cause. Dans les causes civiles, il revient au Roi un tiers des dommages. Il y a peu de crimes capitaux parmi les Nègres. Le meurtre & la trahison sont les seuls qui soient punis de mort. La punition ordinaire est le bannissement; c'est-à-dire, que le Roi vend les coupables à la Compagnie, & dispose de leurs effets à son gré. Un débiteur insolvable est vendu avec toute sa famille jusqu'à la pleine satisfaction du créancier, & le Roi tire son tiers dans cette vente.

Quoique ce canton ne fût pas le plus fertile du pays, la culture y faisait régner l'abondance. Les Habitans sont beaucoup plus industrieux que le commun des Nègres. Ils font un commerce considérable avec les Mores du désert.

L'or qui se trouve dans le pays des Foulis leur vient de Galam; car il ne parait pas qu'il y ait des mines dans les Etats du Siratik : mais ils ont l'ivoire en abondance. Le pays au Sud de la riviere est rempli d'éléphans, comme le côté du Nord l'est de tigres, de lions & d'autres animaux féroces. Ces peuples ont aussi quantité

Sénégal.

Brue.

d'esclaves, autant de leur propre contrée que des régions voisines. Quoiqu'ils les emploient à cultiver leurs terres, la nécessité les force quelquefois de les vendre.

Foulis du Siratik.

Le pays des Foulis depuis le lac de Kayor jusqu'au village *d'Embakané*, c'est-à-dire, de l'Ouest à l'Est, a près de cent quatre-vingt seize lieues. On ignore l'étymologie de leur nom. La plupart sont d'une couleur fort basanée; mais on n'en voit pas qui soient d'un beau noir, tel que celui des Jalofs au Sud de la riviere. On prétend que leurs alliances avec les Mores ont imbu leur esprit d'une teinture de mahométisme, & leur peau de cette couleur imparfaite. Ils ne sont pas non plus si hauts & si robustes que les Jalofs. Leur taille est médiocre, quoique fort bien prise & fort aisée. Avec un air assez délicat, ils ne laissent pas d'être propres au travail.

Ils aiment la chasse, & l'exercent avec beaucoup d'habileté. Leur pays est rempli de toutes sortes d'animaux, depuis l'éléphant jusqu'au lapin. Outre le sabre & la zagaye, ils se servent fort adroitement de l'arc & des fleches. Ceux qui ont appris des Français l'usage des armes à feu, s'en servent aussi avec une adresse surprenante. Ils ont l'esprit plus vif que les Jalofs & les manieres plus civiles. Ils sont passionnés pour les merceries de l'Europe, & cette raison les

Sénégal.

Brue.

rend fort careſſans à l'égard de tous les marchands.

Ils aiment la muſique ; & les perſonnes du premier rang ſe font honneur de ſavoir toucher de quelque inſtrument, tandis que les Princes & les Seigneurs Jalofs regardent cet exercice comme un opprobre. Ils en ont de pluſieurs ſortes, & leur ſymphonie n'eſt pas ſans agrément. Leur inclination pour la danſe leur eſt commune avec tous les Nègres. Après des jours entiers d'un travail ou d'une chaſſe pénible, trois ou quatre heures de danſe ſervent à les rafraîchir.

Leur habillement reſſemble beaucoup à celui des Jalofs ; mais ils ſont plus curieux dans le choix de leurs étoffes ; leurs voiſins donnent la préférence au rouge ; le jaune eſt leur couleur favorite. Les femmes ne ſont pas de haute taille ; mais elles ſont bien faites, belles & d'une complexion délicate.

Brue traverſa une ſeconde fois les états du Siratik, pour aller juſqu'au Royaume de Galam.

Il partit du fort Saint-Louis avec deux barques, une grande chaloupe & quelques canots chargés des marchandiſes les plus propres au commerce, & d'une proviſion de vivres pour trois mois. Les gens de ſon cortége étoient

Sénégal.

Brue.

choisis. Quoiqu'il lui manquât quelques marchandises particulieres, stipulées dans les articles du Traité, pour le paiement des droits, & que les Princes Nègres soient scrupuleusement attachés à ces conventions, il se flatta que la réputation qu'il s'était établie, par sa conduite, leur ferait agréer tout ce qu'il voudrait offrir.

Sa petite flotte alla mouiller dans l'Isle de *Roc* où le Général Français avait établi un comptoir l'année d'auparavant. Mais, trouvant que les Mores y étaient venus, & qu'ils avaient emporté toute la charpente du magasin, il prit le parti d'abandonner un poste si dangereux, pour transporter le comptoir à *Hovalalda*.

Entre ces deux postes, le pays est coupé par de profondes vallées, où les lions & les éléphans se rassemblent en grand nombre. Les éléphans y sont si peu farouches, qu'ils ne s'effraient pas de la vue des hommes, & qu'ils ne leur font aucun mal, s'ils ne sont attaqués les premiers. Ces fonds, ou ces terres basses, produisent des épines d'une prodigieuse hauteur, qui portent des fleurs d'un beau jaune & d'une odeur fort agréable. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que l'écorce de ces épines étant de différentes couleurs, l'une rouge, l'autre blanche, noire ou verte, & la couleur du bois étant presque la même que celle de

l'écorce,

Sénégal.

Brue.

l'écorce, toutes les fleurs ne laissent pas d'avoir une parfaite ressemblance. Elles forment le plus bel ombrage du monde, s'il était possible d'en jouir sans être cruellement tourmenté par les chenilles rouges dont elles sont couvertes, & qui forment des pustules sur tous les endroits de la peau où elles tombent. Le seul remède est de laver les parties infectées avec de l'eau fraîche, qui dissipe tout-à-la-fois l'enflure & la douleur. Le bois des épines est si dur & si serré, que l'Auteur le prit pour une espèce d'ébène.

Brue arriva à Ghiorel. Le Siratik le pria de lui prêter quelques laptos, pour l'accompagner à la chasse d'un lion, qui avait fait depuis peu de grands ravages dans le pays. Brue lui en accorda quatre. S'étant joints aux chasseurs du Roi, ils trouverent ce furieux animal, qui se défendit avec tout le courage qu'il a reçu de la Nature. Il tua deux Nègres, il en blessa dangereusement un troisieme, qu'il aurait achevé, si du coup le plus heureux, un des laptos du Général ne l'eût tué sur-le-champ. Il fut porté au Palais comme en triomphe, & le Roi fit présent de sa peau au Général. C'était un des plus grands lions qu'on eût jamais vus dans le pays. Ce combat en rappelle un autre rapporté par Jannequin, & qui prouve avec quelle intrépidité les Nègres attaquent

Sénégal.

Brue.

ces animaux formidables si bien armés par la Nature.

Le Chef d'une des Tribus du désert, voulant faire connaitre son courage & son adresse aux Français, les fit monter sur quelques arbres, près d'un bois fort fréquenté des bêtes farouches. Il montait un excellent cheval, & ses armes n'étaient que trois javelines, que les Nègres appellent zagayes, avec un coutelas à la moresque. Il entra dans la forêt, où rencontrant bientôt un lion, il lui fit une blessure. Le fier animal accourut vers son ennemi, qui feignit de fuir, pour l'attirer dans l'endroit où il avait placé les Français. Alors le Kamalingo tournant tout-d'un-coup, l'attendit d'un air ferme & lui lança une seconde javeline, qui lui perça le corps. Il descendit aussi-tôt, & prenant un épieu, il alla au-devant du lion, qui venait à lui la gueule ouverte, avec un furieux rugissement; il lui enfonça son épieu dans la gueule même. Ensuite sautant sur lui, le sabre à la main, il lui coupa la gorge. Après sa victoire, qui ne lui coûta qu'une légere blessure à la cuisse, il prit quelques poils du lion, & les attacha comme un trophée à son turban. Jannequin confesse que ces Nègres du désert l'emportent tellement sur les Européens, pour la force & le courage, qu'un de ces barbares renversait aisément d'une seule

main le plus robuste des Français ; de sorte que s'il était question d'en venir aux coups dans un combat d'homme à homme, il ne doute pas que l'avantage ne demeurât toujours aux Negres. Le courage est d'habitude comme toutes les qualités de l'ame. Les Nègres sont familiarisés en quelque sorte avec ces animaux féroces dont leur pays est peuplé & dont l'aspect épouvanterait, peut-être, nos plus braves guerriers ; accoutumés à braver d'autres dangers. Les Nègres ont su dompter ces monstres terribles, & n'ont pas su échapper à leurs Tyrans qui ont subjugué leur imagination, après les avoir enchaînés par la force d'un art meurtrier. Notre plus grand avantage sur eux, est l'idée qu'ils ont de notre supériorité & l'habitude où ils sont de craindre & de servir les Européens.

Sénégal.

Brue.

Brue partit de Ghiorel, & continua de remonter le Sénégal jusqu'au village d'Embakané, près des frontieres du royaume de Galam. Mais il eut, dans cet intervalle, un spectacle fort étrange. Tout d'un coup le soleil fut éclipsé par un nuage épais, pendant l'espace d'un quart-d'heure. Les Français reconnurent bientôt que c'était une légion de sauterelles. En passant au-dessus de la barque, elles la couvrirent d'excrémens. Quelques-uns de ces animaux étant tombés dans le même tems, ils parurent entierement

Sénégal.

Brue.

verds, plus longs & plus épais que le petit doigt, avec deux dents effilées & très-propres à la destruction. Cette terrible armée fut plus de deux heures à traverser la riviere. Brue n'apprit pas qu'elle eût causé beaucoup de mal dans le pays. Il supposa qu'un vent Sud-Est, qui s'éleva aussitôt, & qui devint fort violent, la poussa vers le désert, au Nord du Sénégal, où elle périt apparemment faute de subsistance.

Les rives du Sénégal, depuis Embakané jusqu'à Tuabo, sont couverts de ronces fort piquantes. Elles ont la forme de l'if, & le nombre en est si grand qu'elles ne permettent pas de marcher au long de la riviere pour tirer les barques contre le courant. En arrivant à Tuabo, Brue trouva une nouvelle espèce de singes, d'un rouge si vif, qu'on l'aurait pris pour une peinture de l'art. Ils sont fort gros & moins adroits que les autres singes. Les Nègres les nomment *Patas*, & paraissent persuadés que c'est une sorte d'hommes sauvages qui refusent de parler, dans la crainte d'être forcés au travail & vendus pour l'esclavage. Rien n'est si divertissant. Ils descendaient du haut des arbres jusqu'à l'extrémité des branches, pour admirer les barques à leur passage. Ils les considéraient quelque tems; &, paraissant s'entretenir de ce qu'ils avaient vu, ils abandonnaient la place à ceux qui arrivaient après

Sénégal.

Brue.

eux. Quelques-uns devinrent familiers juſqu'à jeter des branches ſéches aux Français, qui leur répondirent à coups de fuſil. Il en tomba quelques-uns ; d'autres demeurerent bleſſés, & tout le reſte tomba dans une étrange conſternation. Une partie ſe mit à pouſſer des cris affreux ; une autre à ramaſſer des pierres pour les jeter à leurs ennemis ; quelques-uns ſe viderent le ventre dans leurs mains, & s'efforcerent d'envoyer ce préſent aux ſpectateurs ; mais, s'appercevant à la fin que le combat était inégal, ils prirent le parti de ſe retirer.

Un Marbut que le Général avait rencontré à Tuabo, & qui avait conſenti à l'accompagner, parce qu'il ſavait pluſieurs langues de différentes nations du pays, lui apprit qu'il était arrivé depuis peu une grande révolution dans le royaume de Galam, par la dépoſition de Tonka Mouka, dernier Roi de cette contrée, & par l'élévation de Tonka Bukari ſur le trône. Brue feignit de ne pas croire ce récit, & ſe crut obligé, pour l'intérêt de la Compagnie, de payer les droits aux deux concurrens.

Cependant il trouva la confirmation de cette nouvelle en arrivant à *Ghiam*. Mais il fut beaucoup plus frappé de la viſite d'un homme qui ſe faiſait nommer le Roi des Abeilles. En effet, elles le ſuivaient comme les moutons ſuivent leur

Sénégal.

Brue.

Berger. il en avait le corps si couvert, sur-tout la tête, qu'on aurait cru qu'elles en sortaient. Elles ne lui faisaient aucun mal, ni à ceux qui qui se trouvaient avec lui. Lorsqu'il se sépara des Français, elles le suivirent comme leur Général; car, outre celles qui fourmillaient sur son corps, il en avait des millions à sa suite (*a*). Ghiam fut un lieu de merveille pour la caravane Française. On leur fit voir, sur les mêmes arbres que les Patas fréquentaient, un grand nombre de serpens de l'espèce des viperes. Le Chirurgien du Général en tua un, & l'ayant mesuré, il lui trouva neuf pieds de long sur quatre pouces de diamètre. Les Nègres s'imaginent que les serpens de la race de celui qu'on a tué ne manquent pas de venger sa mort sur quelque parent du meurtrier. Mais ce qui est remarquable, c'est que les singes vivent en parfaite intelligence avec ces monstrueux reptiles. La riviere abonde à Ghiam en crocodiles, beaucoup plus gros & plus dangereux que ceux qui se trouvent à l'embouchure. Les Laptos du Général en prirent un de vingt-cinq pieds de long, à la grande joie des habitans, qui se

(*a*) Nous avons vu, il y a quelques années, un homme qui avait le même secret, & qui en fit l'expérience devant l'Académie des Sciences de Paris.

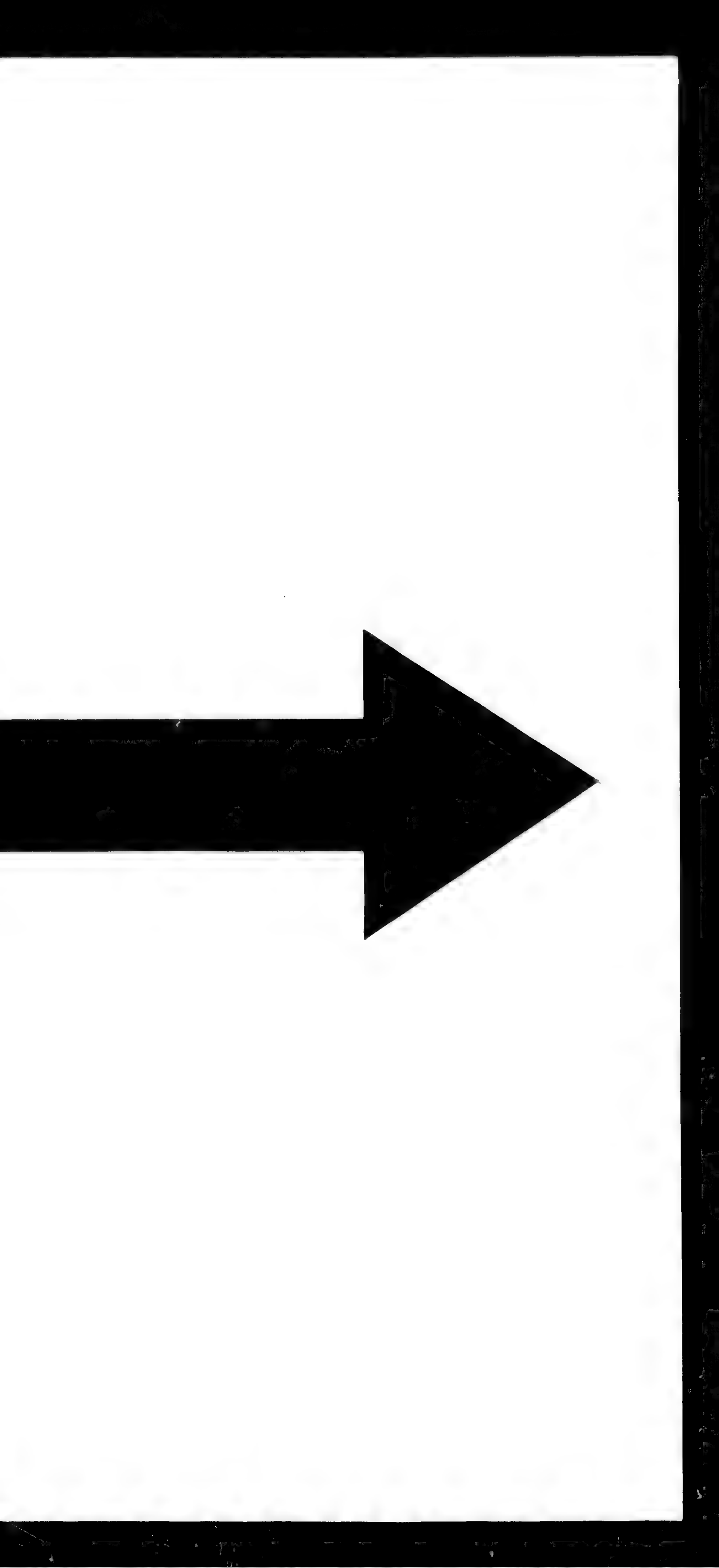
figurerent que c'était le pere de tous les autres, & que sa mort jeterait l'effroi parmi tous les monstres de sa race. Sénégal. Brue.

Brue visita Dramanet, ville fort peuplée, sur la rive Sud du Sénégal. Elle n'a pas moins de quatre mille habitans, la plupart Mahométans les plus justes & les plus habiles Négocians qu'on connaisse entre les Nègres. Leur commerce s'étend jusqu'à *Tombuto*, qui, suivant leur calcul, est cinq cens lieues plus loin dans les terres. Ils en apportent de l'or & des esclaves *Bambarras*, qui tirent ce nom du pays de *Bambarra kana*, d'où ils sont amenés. C'est une grande région située entre Tombuto & Kassan, fort peuplée quoique stérile, & peu connue d'ailleurs des Géographes. Les marchands de Dramanet font quelque trafic d'or avec les Français du Sénégal, mais ils en portent la plus grande partie aux Anglais de la riviere de Gambra.

Pendant que Brue envoyait reconnaître la riviere de Faléme, qui se jette dans celle du Sénégal, il prit la résolution de visiter les cataractes de Felu. Ces cataractes sont formées par un rocher qui coupe entierement la riviere, & d'où elle tombe, avec un bruit épouvantable, de la hauteur d'environ quarante brasses. Les montagnes qui préparent cette chûte d'eau, commencent à une demi-lieue du village de Felu, & rendent



[redacted]



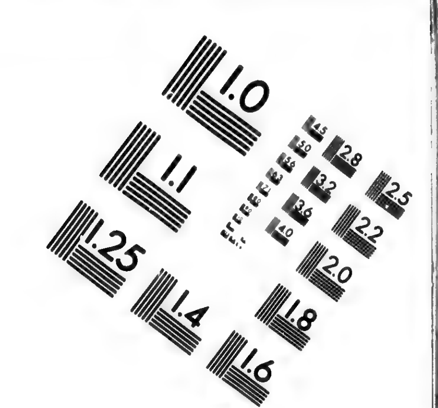
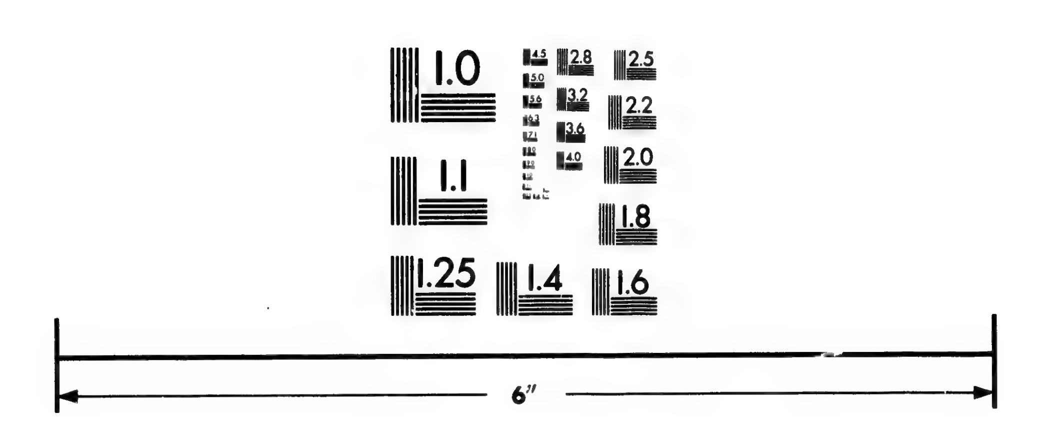
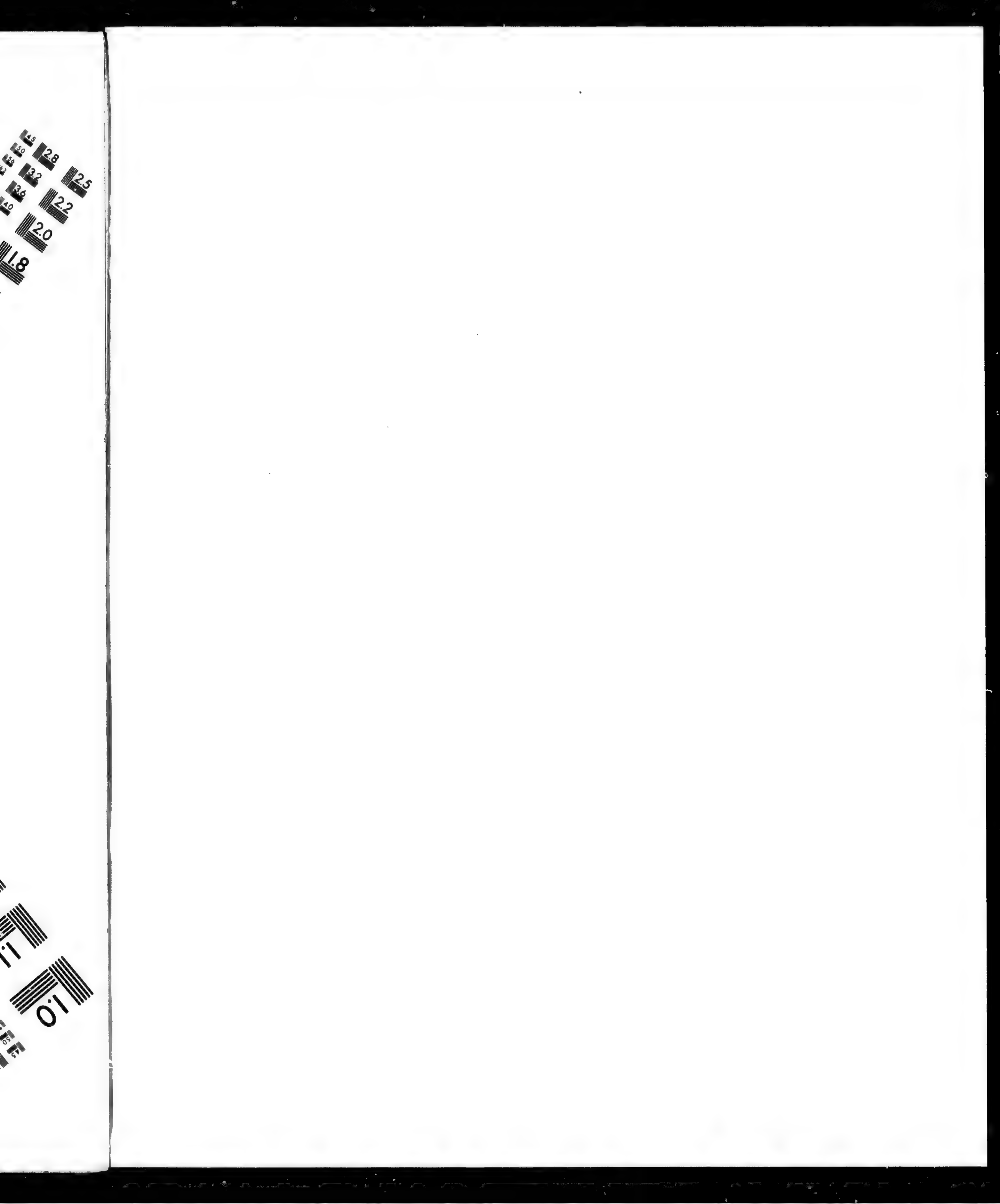


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

Sénégal.

Brue.

le pays presque inaccessible. Le courant même de la riviere, au-dessus de la cataracte, est interrompu par quantité de rocs qui le rendent dangereux pour les canots, sur-tout pour ceux des Nègres, qui ne sont pas par-tout aussi bons matelots que bons nageurs. Brue laissa ses barques deux lieues au-dessous du rocher de Felu, & fit le reste du chemin à pied jusqu'aux cataractes, où se termine le royaume de Galam.

Royaume de Galam.

Nègres Mandingos.

Au Nord & au Nord-Ouest, il est borné par le désert de Zara, région fort vaste où les Maures ont des habitations mobiles, & par quelques villages des Foulis de la dépendance du Siratik. A l'Est & au Nord-Est, ses bornes sont le royaume de Kassan.

Le titre du Roi de Galam est Tonka, qui signifie Roi. Les principaux Seigneurs du pays, qui sont autant de petits Rois lorsqu'ils ont pu parvenir au gouvernement d'un village, se font nommer *Siboyez*. Le commun des habitans portent le nom de *Sarakolez*, tiré sans doute du lieu même de leur habitation, parce qu'en langage du pays *kolez* signifie riviere. Ils sont inquiets & turbulens, capables de détrôner leurs Rois sur les moindres prétextes; paresseux d'ailleurs, & si peu portés à s'éloigner de leur pays, que leurs plus longues courses ne vont gueres au-delà de Jaga, cinq journées au-dessus du rocher de Felu,

Sénégal.

Brue.

ou au-delà de Bambuk, grande contrée au Sud, qui mérite des obſervations particulieres dans un article ſéparé. Ils amenent des eſclaves de Jaga; & de Bambuk ils apportent de l'or.

La nation, qu'on appelle les *Mandingos*, eſt originaire de Jaga; mais elle s'eſt établie dans le pays de Galam, où elle eſt devenue fort nombreuſe, avec aſſez d'union pour former une eſpèce de République, qui n'a pas plus de conſidération pour le Roi qu'elle ne juge à propos. Tout le commerce du pays eſt entre les mains des Mandingos. Ils l'étendent dans les royaumes voiſins; & n'étant pas moins ardens pour la religion de Mahomet que pour les richeſſes, ils font gloire d'être tout-à-la-fois Marchands & Miſſionnaires. Ils ſe qualifient tous du nom de Marbuts, que les Français ont changé en celui de *Marabous*; c'eſt-à-dire, Religieux & Prédicateurs. Si l'on excepte les vices propres aux Nègres, il y a peu de reproches à faire à leur nation. Elle eſt douce, civile, amie des Etrangers, fidèle à ſes promeſſes, laborieuſe, induſtrieuſe, capable, dit-on, de tous les arts & de toutes les ſciences. Cependant tout leur ſavoir conſiſte à lire & écrire l'Arabe. On a peine à juger ſi c'eſt par inclination qu'ils aiment les Etrangers, ou pour le profit qu'ils tirent d'eux par le commerce.

Les habitans naturels du pays de Bambuk, qui

Sénégal.

Brue.

se nomment *Malinkops*, ont reçu aussi les Mandingos, & les ont même incorporés avec eux jusqu'à ne former qu'une même nation, où la religion, les mœurs & les usages des Mandingos ont si absolument prévalu, qu'il n'y reste aucune trace des anciens Malinkops.

Mais outre le pays de Jaga, d'où sont venus les Mandingos du royaume de Galam, on trouve au Sud de Bambuk une vaste contrée, ou un royaume qui porte leur nom. Cette région nommée Mandinga est extrêmement peuplée, d'autant plus que les femmes y sont d'une rare fécondité, & qu'on n'en tire aucun esclave. On n'y vend du moins que les criminels. L'abondance des habitans s'est quelquefois trouvée si excessive, qu'il s'en est formé des colonies dans diverses parties de l'Afrique, sur-tout dans le pays où le commerce est en honneur. Telle est l'origine des Mandingos de Galam, de Bambuk & de plusieurs autres lieux.

Des cataractes de Felu jusqu'à celles de Govina, qui sont encore plus hautes & plus inaccessibles, la distance est d'environ quarante lieues. La riviere se trouve comme pressée entre deux hautes montagnes, non que le canal n'ait assez de largeur; mais il est rempli de rocs au travers desquels il semble que l'eau se soit ouvert un passage en chariant toute la terre qui les environnoit.

Sénégal. Brue.

Elle coule ainsi par cent boyaux fort rapides, dont aucun ne paraît navigable. Au-delà de ces détroits, on trouve une belle Isle sans nom, vis-à-vis le village de *Lantu*, qui est sur la rive droite de la riviere. La situation de cette Isle serait fort commode pour un établissement, & pour un magasin de marchandises, d'où le commerce pourrait s'étendre sur les deux bords de la riviere, & plus haut jusqu'au-dessus des cataractes de Govina.

Brue avait conçu l'importance de cette découverte pour l'intérêt de la Compagnie, & s'était proposé de la faire lui-même avec celle de tout le pays qui est aux environs: mais d'autres affaires l'ayant rappellé, il engagea quelques-uns de ses plus courageux Facteurs à tenter une si belle entreprise. Ils se rendirent du Fort Saint-Louis au Fort de Dramanet, qui avait reçu le nom de *Saint-Joseph*, sous la conduite de quelques Nègres qui connaissaient le pays. Ensuite s'étant avancés jusqu'au pied des cataractes de Felu, ils y quitterent leurs chaloupes. Les bords du Sénégal leur parurent d'une beauté admirable, mais mieux peuplés sur la droite, c'est-à-dire au Sud, que du côté du Nord. Ils furent bien reçus dans tous les lieux du passage, en se faisant des amis par leurs présens. Après avoir suivi à pied le bas de la montagne, ils arriverent à Lantu, ils visiterent l'Isle dont on a parlé, & s'étant

Sénégal.

Brue.

procuré quelques mauvais canots par l'entremise de leurs guides, ils pousserent leur navigation jusqu'au pied d'un roc, nommé *Govina* par les habitans, à quarante lieues de Lantu.

La cataracte de Govina leur parut plus haute que celle de Felu. Comme la riviere y est assez large, elle forme, en tombant avec un bruit horrible, une brume épaisse, qui des différens points d'où elle peut être observée, réfléchit différens arcs-en-ciel. Les avanturiers Français encouragés par le succès de leur route, chercherent de quel côté de la riviere ils pouvaient espérer de franchir plus facilement les montagnes qui font la cataracte. Mais les Nègres qui leur servaient de guides refuserent constamment de les accompagner plus loin, sous prétexte qu'ils étaient en guerre avec ces peuples du pays supérieur, & qu'ils n'entendaient pas leur langage. Les Facteurs se virent dans la nécessité de retourner au Fort Saint-Louis sans avoir exécuté leur dessein.

Quoique ces cataractes rendent le passage de la riviere fort difficile, elles ne mettent point d'obstacle insurmontable au commerce. Les habitans ne manquent ni de bœufs ni de chevaux pour le transport des marchandises. Ils ont aussi des chameaux en abondance ; de sorte que si ces régions étaient une fois bien connues, & l'ouverture assurée par de bons établissemens, on

pourrait entreprendre un riche commerce avec le royaume de Tombuto & les pays du même côté.

Sénégal.

Brue.

A l'Est & au Nord-Est de Galam, on trouve le royaume de Kassan, qui commence à la moitié du chemin entre les rochers de Felu & de Govina. Le Souverain s'appelle *Sagédova*. Il fait sa résidence ordinaire à Gumel, dans une grande Isle, ou plutôt une péninsule, formée par deux rivieres au Nord du Sénégal, qui après un cours de plus de soixante lieues, vont se perdre dans un grand lac du même nom que ce royaume. La plus méridionale de ces deux rivieres, qui forment l'Isle de Kassan, se nomme la riviere noire, de la couleur sombre de ses eaux, & ne prend pas sa source à plus d'une demi-lieue de celle du Sénégal; mais à moins d'une lieue de son origine, elle devient si forte qu'elle cesse d'être guéable. L'autre, qui est au Nord, porte le nom de riviere blanche, parce que la terre blanchâtre & glaireuse où elle passe, lui fait prendre cette couleur, fort différente de celle du Sénégal, d'où elle sort, à demi-lieue au plus de la source de la riviere noire.

Presqu'Isle & royaume de Kassan.

La péninsule de Kassan, qui est longue d'environ soixante lieues, n'en a guères que six dans sa plus grande largeur. Le terroir en est fertile, & bien cultivé. Elle est si peuplée & son

commerce a tant d'étendue, qu'elle doit être fort riche. Son Roi paſſe pour un Prince puiſſant, qui n'eſt pas moins reſpecté de ſes voiſins que de ſes ſujets. Galam, & la plupart des Royaumes voiſins, ſont ſes tributaires. On prétend que les Habitans de Kaſſan étaient Foulis dans leur origine, & que leur Roi poſſédait anciennement tout le Royaume de Galam, & la plupart des pays qui forment aujourd'hui les Etats du Siratik. Peut-être faut-il rapporter à cette cauſe le tribut que ces peuples lui paient encore. On aſſure qu'il a des mines d'or, d'argent & de cuivre en fort grand nombre, & ſi riches, que le métal parait preſque ſur la ſurface; de ſorte que ſi délayant un peu de terre dans un vaſe, on le vide avec un peu de précaution, ce qui reſte au fond eſt le métal pur. C'eſt ce qu'on appelle l'or de lavage.

Comme on n'a pas pénétré plus loin, à l'Eſt, que les cataractes de Govina, toutes les lumieres qu'on a ſur les richeſſes du Royaume de Kaſſan, viennent des marchands Nègres du pays, qui ont beaucoup de paſſion pour les voyages, & plus d'habileté dans les affaires que tous les autres peuples de leur couleur. Ils conviennent tous qu'il s'étend pluſieurs journées au-delà de Govina, & qu'il eſt borné à l'Eſt par un autre Royaume qui touche à celui de Tombuto, pays qu'on cherche depuis ſi long-temps.

Tombuto.

Il est certain que le Royaume de Tombuto produit beaucoup d'or ; mais on y en apporte aussi de Gago, de Zanfara, & de plusieurs autres régions ; ce qui ajoute aux avantages de la ville de Tombuto, qui est déjà riche en elle-même, celui d'être le centre du commerce pour toutes les parties de l'Afrique. Son pays a d'ailleurs en abondance toutes les nécessités de la vie. Le maïs, le ris, & toutes sortes de grains y croissent en perfection. Les bestiaux y sont en grand nombre & les fruits fort communs. Il s'y trouve des palmiers de toutes les espèces ; enfin le seul bien qui leur manque, est le sel. Comme la chaleur du climat le rend absolument nécessaire, il y est aussi cher que rare. On l'y reçoit des Marchands Mandingos, qui l'achètent des Européens & des Mores. L'Auteur regrette qu'un si beau pays soit si peu connu. On pourrait, dit-il, engager les Marchands Mandingos à prendre avec eux quelque agent Français ; mais il faudrait choisir, pour cette entreprise, un homme de savoir & d'expérience, capable de dresser une carte du pays, & de lever sur son passage le plan des villes & des routes. Il serait même à souhaiter qu'il fût versé dans la physique, la botanique & la chirurgie ; qu'il sût les langues Arabe & Mandingo, & qu'il fût excité à courir les dangers d'une si grande entreprise

Sénégal.
Brue.

par des espérances proportionnées aux difficultés du travail. On obtiendrait bientôt, par cette voie, une parfaite connaissance, non-seulement de Tombuto, mais encore de toutes les régions intérieures de l'Afrique, dont on n'a publié jusqu'aujourd'hui que des relations puériles & fabuleuses. Ces réflexions de Brue sont justes; mais quelle apparence que les Mandingos, qu'il représente comme des Négocians habiles, consentent à se donner des concurrens?

Après avoir ainsi reconnu, du moins en partie, le cours du Sénégal, Brue de retour dans ses comptoirs, tenta un voyage par terre à Cachao, pays situé sur la riviere de ce nom, qu'on nomme autrement Saint-Domingue, au Sud de la Gambra, au-delà du Cap-Rouge, par l'onzieme degré de latitude. Il traversa le pays des Flups, qui habitent près de Bintam, celui de Jéréja, où les Portugais étaient établis, & dont la fertilité le surprit. Rien n'y paraissait en friche. Les cantons bas étaient divisés par de petits canaux & semés de riz. Au long de chaque canal, l'art des Habitans avait élevé des bordures de terre pour arrêter l'eau. Les lieux élevés produisaient du millet, du maïs, & des pois de différentes espèces, particulierement une espèce noire, qui s'appelle *pois nègre*, & qui fait d'excellente soupe. Les melons d'eau de ce

Canton de Jéréja.

canton

Sénégal.

Brue.

canton ſont d'une beauté parfaite. Il s'en trouve qui peſent juſqu'à ſoixante livres. Leur graine eſt couleur d'écarlatte, & le jus en eſt extrêmement doux & rafraîchiſſant. Le bœuf du pays eſt excellent, mais le mouton eſt ſi gras qu'il ſent le ſuif. La volaille & toutes les néceſſités de la vie y ſont en abondance.

Les chauves-ſouris du pays ſont de la groſſeur de nos pigeons, avec de longues aîles pointues, qui leur ſervent à s'attacher aux arbres, où elles ſe tiennent ſuſpendues, en formant enſemble des eſpèces de gros pelotons. Les Nègres en mangent la chair, après les avoir écorchées, parce qu'ils croient que le petit duvet brun dont elles ont la peau couverte, eſt un poiſon. C'eſt le ſeul de tous les volatiles connus, à qui la Nature ait donné du lait pour la nourriture de ſes petits.

Brue ayant remarqué en chemin des pyramides de terre dans pluſieurs endroits, les avait priſes d'abord pour des tombeaux; mais l'alkade qui lui ſervait de guide, l'aſſura que c'était la retraite des fourmis, & l'en convainquit auſſitôt en ouvrant un de ces terriers, dont le dehors était uni & cimenté, comme s'il eût été l'ouvrage d'un maçon. Ces fourmis ſont blanches, de la groſſeur d'un grain d'orge, & fort agiles. Leurs demeures n'ont qu'une ſeule ouverture,

Sénégal.

Brue.

vers le tiers de leur hauteur, d'où elles descendent sous terre par une sorte d'escalier circulaire. Brue fit jeter près d'un de ces terriers, une poignée de ris, quoiqu'il ne parût aucune fourmi hors du trou; mais, dans l'instant, il en sortit une légion, qui transporterent ce trésor dans leur magasin, sans en laisser le moindre reste, & qui rentrerent dans leur asyle lorsqu'elles n'en trouverent plus. Ces espèces de ruches sont si fortes qu'il n'est pas facile de les ouvrir.

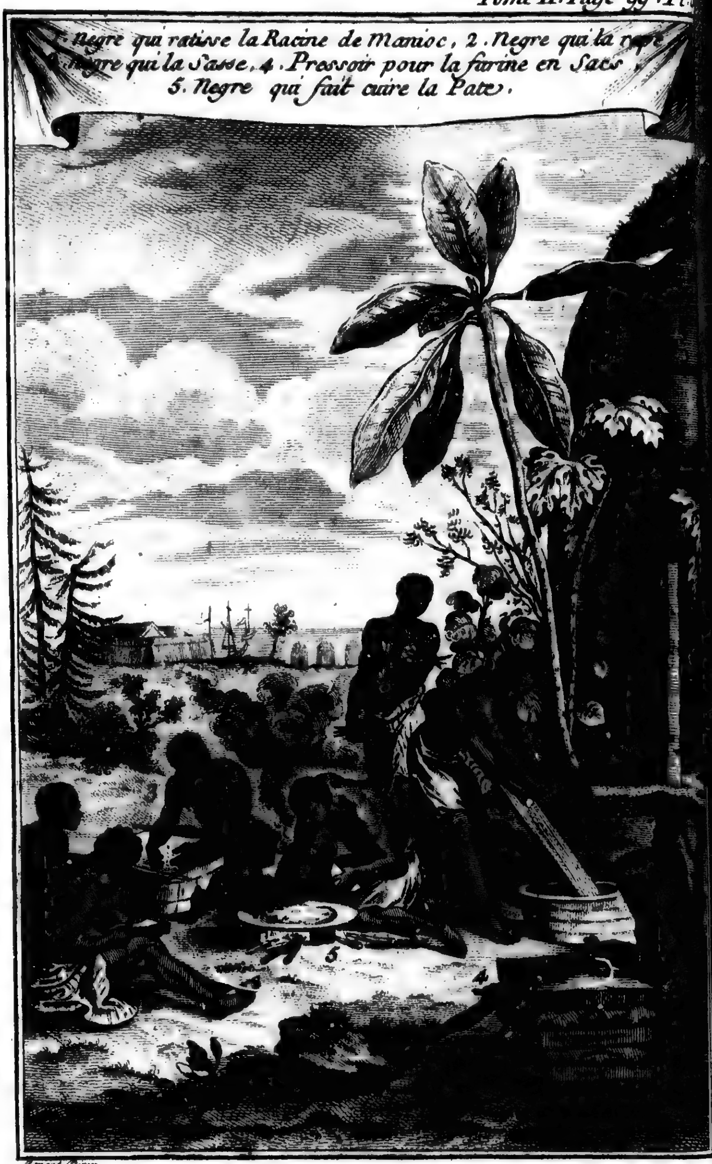
Sur la riviere de Paska, Brue admira l'adresse d'un Nègre, qui tenait son arc & ses flèches d'une main, tandis que de l'autre il conduisait un canot; s'il appercevait un poisson, il était sûr de le percer, & sur-le-champ il retirait la flèche avec sa proie. Entre les arbres qui bordent les deux rives, Brue trouva des oiseaux dont le cri répète les deux sillabes *ha, ha*, aussi distinctement que la voix humaine.

En quittant cet agréable canton, Brue voyagea, pendant deux jours, dans un pays qui n'est habité que par des Flups indépendans, qui se sont établis entre la riviere de Gambra & celle de Kachao. Ceux qui ont été subjugués par le Roi de Jéréja & les Portugais, sont assez civilisés; mais les autres, qui habitent les bords de la riviere de Kasamansa, forment une Nation sauvage qui ménage peu les étrangers. Ils ont

ALE

où elles def-
d'escalier cir-
ces terriers,
parût aucune
'instant, il en
nt ce trésor
oindre reste,
squ'elles n'en
uches sont si
uvrir.
mira l'adresse
& ses flèches
il conduisait
sson, il était
il retirait la
res qui bor-
des oiseaux
ha, ha, aussi

rue voyagea,
ys qui n'est
lans, qui se
nbra & celle
ugués par le
nt assez civi-
les bords de
une Nation
gers. Ils ont



Benard Direx.

NEGRES DE KACHAO ET DE BISSAO,
qui préparent le Manioc.

peu de commerce avec les blancs, & ne vivent pas mieux avec leurs voisins, contre lesquels ils ont perpétuellement la guerre. Les Nègres des autres Nations n'auraient pas la hardiesse de traverser le pays des Flups, s'ils ne trouvaient l'occasion des Voyageurs Européens, qui n'y passent pas sans se mettre en état de ne craindre aucune insulte.

Sénégal.

Brue.

Kachao est une ville & une colonie Portugaise, située sur la rive Sud de Rio San-Domingo, à vingt lieues de son embouchure. C'est le principal établissement que les Portugais aient dans ce pays, quoique les Habitans, qui sont distingués par le nom de Nègres *Papels*, leur portent une haine mortelle. Aussi n'ont-ils rien négligé pour se fortifier du côté de la terre. Ils y ont un rempart bien palissadé, avec une bonne artillerie.

Kachao.

Les maisons de la ville sont de terre glaise, blanchies dedans & dehors. Elles sont fort grandes, mais leur hauteur n'est que d'un étage. Pendant la saison des pluies, elles sont couvertes de feuilles de lataniers; mais dans les temps secs, on ne les couvre que d'une simple toile, qui suffit pour les garantir du soleil & de la rosée. Le climat est sujet à des rosées fort abondantes, sur-tout près d'une si grande riviere & dans un canton si marécageux. Il y a dans la ville une Eglise

Sénégal.

Brue.

Paroiſſiale & un Couvent de Capucins. La Paroiſſe eſt deſſervie par un Curé & deux Prêtres d'une ignorance égale à leur pauvreté. En 1700, le Couvent des Capucins n'en contenait que deux, qui étaient entretenus par le Roi de Portugal. Ils ſont ſoumis à l'Evêque de Saint-Jago.

L'uſage eſt de changer la garniſon tous les trois ans, terme qu'elle attend toujours avec impatience; car elle eſt ſi mal payée que la plupart des ſoldats ne font pas ſcrupule de voler pendant la nuit.

La riviere a plus d'un quart de lieue de largeur devant la ville. Elle eſt aſſez profonde pour recevoir des bâtimens de la premiere grandeur; ſi les dangers de la barre ne les arrêtaient à l'embouchure. Les deux rives ſont couvertes d'arbres; mais ceux de la rive du Nord ſont les plus beaux de toute l'Afrique, autant par l'excellence du bois, que par leur hauteur & leur groſſeur. On ferait de leur tronc un canot d'une ſeule pièce, capable de recevoir le poids de dix tonneaux & de porter vingt-cinq ou trente hommes. La marée remonte trente lieues au-deſſus de Kachao. Il y pleut avec tant d'abondance qu'on l'appelle le *pot-de-chambre* de l'Afrique, comme Rouen, dit l'Auteur, eſt celui de la Normandie.

On ne peut ſortir pendant la nuit de Kachao,

Sénégal.

Brue.

ſans courir quelque danger. L'Auteur parle ici d'une eſpèce de gens qu'il appelle des avanturiers nocturnes, & qui eſt fort remarquable. Ils portent ſur leurs habits un petit tablier de cuir, avec une bavette qui couvre une cuiraſſe ou une cotte de maille. Ce tablier, qui ne paſſe la ceinture que de quelques doigts, eſt plein de trous, auxquels ſont attachés deux ou trois paires de piſtolets de poches & pluſieurs poignards. Le bras gauche eſt chargé d'un petit bouclier. Au-deſſous pend une longue épée, dont le fourreau s'ouvre tout-d'un-coup par le moyen d'un reſſort, pour épargner la peine & le temps de la tirer. Lorſqu'ils ſortent ſans deſſein formé, & ſeulement pour ſe réjouir, ils ſont couverts, pardeſſus toute cette parure d'un manteau noir, qui pend juſqu'aux mollets. Mais s'ils ſe propoſent quelque aventure, c'eſt-à-dire, un duel à la Portugaiſe, ils ajoutent à leurs armes une courte carabine, chargée de vingt ou trente petites balles, & d'un quarteron de poudre, avec un bâton fourchu pour la poſer deſſus en tirant. Enfin, pour achever une ſi étrange parure, ils ont ſur le nez une grande paire de lunettes, qui eſt attachée des deux côtés à l'oreille. En arrivant au lieu de l'exécution, le brave commence par planter ſa carabine, rejette ſon manteau ſur le bras gauche, prend ſon épée de la main droite

Sénégal.

Brue.

& , dans cette posture , attend l'homme qu'il veut tuer & qui ne pense point à se défendre. Aussi-tôt qu'il le voit , il fait feu , en lui disant de prendre garde à lui. Il lui ferait fort difficile de le manquer ; car cette espèce d'arme à feu écarte tellement les balles qu'elle en couvrirait la plus grande porte. Si l'infortuné qui reçoit le coup n'est pas tout-à-fait mort, le meurtrier s'approche , en l'exhortant à dire *Jesus Maria* , & l'acheve à terre de quelques coups d'épée ou de poignard. Il arrive quelquefois que ces perfides assassins trouvent la partie égale , & qu'ils sont arrêtés par ceux dont ils menacent la vie ; mais ils se tirent d'embarras en protestant qu'ils se sont trompés , & qu'une autrefois ils sauront mieux distinguer leur ennemi.

Dans les visites qu'on rend aux Portugais, on se garde bien de demander à voir leurs femmes, ou même de s'informer de leur santé. Ce ferait assez pour s'exposer à quelque duel de la nature de ceux qu'on vient d'expliquer , ou pour exposer une femme au poignard ou au poison.

Bissao & Bissagos.

A quelque distance de Cachao vers le Sud , on trouve les Isles de Bissao , & celles des Bissagos, où les Portugais ont aussi un établissement. Brue visita ces Isles. Elles sont soumises à un Empereur. La principale qui donne son nom à toutes

les autres, a quarante lieues de circonférence.

Le terroir est si riche & si fécond, qu'à la grandeur du riz & du maïs, on les prendrait pour des arbustes. Il s'y trouve, avec le maïs des deux espèces, un autre sorte de grain qui lui ressemble. Il est blanc, & se réduit aisément en farine, que les Habitans mêlent avec du beurre ou de la graisse, pour en faire une pâte qu'ils nomment *fonde*. Le maïs ne leur sert pas, comme au Sénégal, à faire du pain ou du kuskus. Ils le mangent grillé. Cependant les plus curieux en forment quelquefois des gâteaux, nommés *batangos*, de l'épaisseur d'un doigt, & les font cuire dans des cercles de terre, comme la banane en Amérique.

Les Habitans de Bissao sont *Papels*. Cette Nation occupe une partie des Isles & des côtes voisines, sur-tout au Sud de Kachao. Elle est mal disposée pour les Portugais, quoiqu'elle ait emprunté un grand nombre de leurs usages. Les femmes des Papels ne portent pour habillement qu'une pagne de coton avec des bracelets de verre ou de corail Les filles sont entierement nues. Si leur naissance est distinguée, elles ont le corps régulierement marqué de fleurs & d'autres figures ; ce qui fait paraitre leur peau comme

Sénégal.

Brue.

une eſpèce de ſatin travaillé. Les Princeſſes, Filles de l'Empereur de Biſſao, étaient couvertes de ces marques, ſans autre parure que des bracelets de corail, & un petit tablier de coton.

Les Nègres de Biſſao ſont excellens mariniers, & paſſent pour les plus habiles rameurs de toute la côte. Ils emploient au-lieu de rames de petites pelles de bois qu'ils nomment *pankayes*, & le mouvement qu'ils font pour s'en ſervir, eſt ſi régulier qu'il produit une ſorte d'harmonie. Ils ont un langage qui eſt propre aux Papels, comme ils ont des uſages qui leur ſont particuliers. Le commerce n'a pas peu ſervi à les cultiver. Ils ſont idolâtres; mais leurs idées de Religion ſont ſi confuſes, qu'il n'eſt pas aiſé de les démêler. Leur principale idole eſt une petite figure qu'ils appellent *China*, dont ils ne peuvent expliquer la nature ni l'origine. Chacun d'ailleurs ſe fait une Divinité ſuivant ſon caprice. Ils regardent certains arbres conſacrés, ſinon comme des Dieux, du moins comme l'habitation de quelque Dieu. Ils leur ſacrifient des chiens, des cocqs & des bœufs, qu'ils engraiſſent & qu'ils lavent avec beaucoup de ſoin, avant que de les faire ſervir de victimes. Après les avoir égorgés, ils arroſent de leur ſang les branches & le pied de l'arbre. Enſuite ils les coupent en pièces, dont l'Empereur, les Grands,



Sénégal.

Brue.

& le peuple ont chacun leur partie. Ils n'en reſte à la Divinité que les cornes.

Il ne parait pas que l'Iſle de Biſlao eût jamais été troublée par des guerres civiles ; ce qu'on peut regarder comme une preuve de leur ſoumiſſion à leur Prince. Mais ils ſont ſans ceſſe en guerre avec leurs voiſins, qu'ils troublent, comme ils en ſont troublés, par des incurſions continuelles. Les *Biaſaras*, *les Biſſagos*, *les Balantes & les Nalus* qui les environnent de toute part, ſont des Nations fort braves, qui ſe battent avec la derniere furie. Les Traités de paix n'étant pas connus entre ces barbares, il n'y a jamais beaucoup de correſpondance entr'eux dans les intervalles même du repos. Loin de leur offrir leur médiation, les Européens trouvent leur intérêt à les voir toujours aux mains, parce que la guerre augmente le nombre des eſclaves. Mais ordinairement les incurſions, de part ou d'autre, ne durent pas plus de cinq ou ſix jours.

L'Empereur de Biſlao jouit d'une autorité fort deſpotique. Il a trouvé une voie fort étrange pour s'enrichir aux dépens de ſes Sujets, ſans qu'il lui en coûte jamais rien. C'eſt d'accepter la donation qu'un Nègre lui fait de la maiſon de ſon voiſin. Il en prend auſſitôt poſſeſſion, & le propriétaire ſe trouve dans la néceſſité de

Sénégal.
Brue.

la racheter ou d'en bâtir une autre. A la vérité, le moyen de se venger est facile, en jouant le même tour à celui de qui on l'a reçu. Mais l'Empereur n'y peut rien perdre, puisqu'il ne hasarde que de gagner deux maisons pour une. Ce pouvoir arbitraire s'étend sur tous ceux qui habitent dans l'Isle. Un jour, l'Empereur de Bissao avait confié à la garde des Portugais un esclave qui se pendit. C'était lui naturellement qui devait supporter cette perte. Mais il ordonna que le cadavre fût laissé dans le même lieu, jusqu'à ce que les Portugais lui fournissent un autre esclave. Le désagrément de voir pourrir un corps devant leurs yeux, leur fit prendre le parti d'obéir. Dans une autre occasion, deux esclaves qu'il avait vendus s'échapperent de leurs chaînes, & furent repris par ses soldats. L'équité semblait demander qu'ils fussent restitués à leur maître. Mais l'Empereur déclara qu'ils étaient à lui, puisqu'ils s'étaient remis en liberté, & les revendit sans scrupule à d'autres marchands.

A la mort des Empereurs de Bissao, les femmes qu'ils ont aimées le plus tendrement & leurs esclaves les plus familiers sont condamnés à perdre la vie, & reçoivent la sépulture près de leur Maître, pour le servir dans un autre monde. L'usage était même autrefois d'enterrer des esclaves vivans avec le Monarque mort. Mais

Auteur prétend que cette coutume commençait s'abolir. Le dernier Roi n'avait eu qu'un sclave enterré avec lui ; & celui qui régnait, araissait disposé à détruire une loi si barare.

Sénégal.

Brue.

Lorsqu'il est question de guerre, ils ont un ocsin qui sert à rassembler la milice des Nègres. porte dans cette Isle le nom de *Bonbalon.* 'est une sorte de trompette marine, mais sans orde, avec beaucoup plus de grosseur & double de longueur. Elle est d'un bois éger. On frappe dessus avec un marteau de bois ur, & l'on prétend que le bruit se fait enendre de quatre lieues. L'Empereur a plusieurs e ces instrumens au long des côtes & dans l'inérieur de l'Isle, avec une garde pour chacun ; & lorsque le sien a donné le signal, les autres répètent autant de fois les mêmes coups & sur les mêmes tons ; de sorte que ses volontés sont connues, en un moment, par la maniere de es communiquer. Si quelqu'un refuse d'obéir, il est vendu pour l'esclavage. Ce châtiment politique tient tout le monde dans la soumission ; & l'Empereur, pour qui la désobéissance est utile, se plaint quelquefois de trouver ses Sujets trop ardens à le servir.

Dans l'Archipel des Bissagos, entre la riviere de Cachao & le Cap Tumbaly, vis-à-vis le

Sénégal.

Brue.

Kazégut.

côte des Balautos, se trouvent les Isles de Kazégut.

Les Nègres de ces Isles sont grands & robustes, quoique leurs alimens ordinaires soient le poisson, les coquillages, l'huile & les noix de palmier, & qu'ils aiment mieux vendre leur riz & leur maïs aux Européens, que de les réserver pour leur usage. Ils sont idolâtres, & d'une cruauté extrême pour leurs ennemis. Ils coupent la tête à ceux qu'ils tuent dans leurs guerres; ils emportent cette proie pour l'écorcher, & faisant sécher la peau du crane avec la chevelure, ils en ornent leurs maisons comme d'un trophée. Au moindre sujet de chagrin, ils tournent aussi facilement leur furie contre eux-mêmes. Ils se pendent, ils se noient, ils se jettent dans le premier précipice. Leurs héros prennent la voie du poignard. Ils sont passionnés pour l'eau-de-vie. S'ils croient qu'un vaisseau leur en apporte, ils se disputent l'honneur d'y arriver les premiers, & rien ne leur coûte pour se procurer cette chere liqueur. Alors le plus faible devient la proie du plus fort. Dans ces occasions, ils oublient les loix de la Nature. Le pere vend ses enfans; & si ceux-ci peuvent l'emporter par la force ou l'adresse, ils traitent de même leurs peres & leurs meres.

A Kazégut, Brue reçut un singulier hom-

Sénégal.

Brue.

age. Il traitait un Seigneur Nègre sur son ord, lorsqu'on vit paraitre un canot chargé e cinq Insulaires, dont l'un étant monté à ord, s'arrêta sur le tillac, en tenant un coq une main, & de l'autre un couteau. Il se mit genoux devant Brue, sans prononcer un seul ot. Il y demeura une minute, & s'étant levé, tourna vers l'Est & coupa la gorge du coq nsuite s'étant mis à genoux, il fit tomber quelues gouttes de sang sur les pieds du Général. alla faire la même cérémonie au pied du mât de la poupe; après quoi, retournant vers le énéral, il lui présenta son coq. Brue lui fit onner un verre d'eau-de-vie, & lui demanda raison de cette conduite. Il répondit que les abitans de son pays regardaient les blancs omme les dieux de la mer; que le mât était ne divinité qui faisait mouvoir le vaisseau; & ue la poupe était un miracle, puisqu'elle faisait nonter l'eau, dont la propriété naturelle était de lescendre.

Les Habitans de Kazégut, sur-tout ceux qui ont distingués par le rang ou les richesses, se rottent les cheveux d'huile de palmier; ce qui es fait paraitre tout-à-fait rouges. Les femmes & les filles n'ont autour de la ceinture qu'une espèce de frange épaisse, composée de roseaux, qui leur tombent jusqu'aux genoux. Dans la

Sénégal.
Brue.

saison du froid elles en ont une autre qui les couvre les épaules, & qui descend jusqu'à la ceinture. Quelques-unes en ajoutent une troisieme sur la tête, qui pend jusqu'aux épaules. Rien n'est si comique que cette parure. Elles y joignent des bracelets de cuivre & d'étain aux bras & aux jambes. En général, les deux sexes ont la taille belle, les traits du visage assez réguliers, & la couleur du jais le plus brillant, sans avoir le nez plat, ni les lèvres trop grosses. L'esprit & la vivacité ne leur manquent pas; mais ils souffrent l'esclavage avec tant d'impatience, sur-tout hors de leur patrie, qu'il est dangereux d'en avoir un grand nombre à bord. Lafond, après en avoir acheté plusieurs, avait pris toutes sortes de précautions pour les tenir sous le joug, en les enchaînant deux à deux par le pied, & mettant des menottes aux plus vigoureux. Ils n'en trouverent pas moins le moyen d'arracher l'étoupe du vaisseau, & l'eau pénétra si vîte, qu'il aurait coulé à fond si le Capitaine n'eût rencontré fort heureusement une vieille voile qui servit à boucher le trou. Le naturel fier & indomptable de ces Insulaires est si connu en Amérique, qu'on ne les y achete qu'avec de grandes précautions. Il ne travaille qu'à force de coups. Ils se dérobent souvent par la fuite, & quelquefois ils se détruisent

ux-mêmes. Remarquons ici que l'Historien An-lais & son traducteur traitent de vice & d'in-olence obstinée, ce courage qui préfere la ort à la servitude; tant l'habitude des pré-gés renverse les idées naturelles.

Sénégal.

Brue.

Nous ne devons pas omettre un exemple sin-ulier de ce que peut l'autorité d'un seul omme au milieu de l'ignorance & de la bar-arie.

Roi de Cabo.

A cent cinquante lieues de son embouchure, riviere de Kasa-Mansa forme en tournant un oude qui donne le nom de *Cabo* à un grand Royaume voisin. Il était gouverné, au com-nencement de notre siécle, par un Roi Nègre, ommé *Briam-Mansare*, qui vivait avec plus le faste que tous les autres Princes de la même ôte. Sa Cour était nombreuse. Il se faisait ser-vir dans de la vaisselle d'or, dont il avait jus-qu'à quatre mille marcs. Il entretenait constam-ment six ou sept mille hommes bien armés, vec lesquels il tenait ses voisins dans la sou-mission & les forçait de lui payer un tribut. La police était si bien établie dans ses états, que les négocians auraient pu laisser sans crainte leurs marchandises sur le grand chemin. A force de loix, & par la rigueur de l'exécution, il avait corrigé dans ses sujets le penchant au vol, qui est un vice naturel aux Nègres.

Sénégal.

Brue.

Jamais les esclaves n'étaient enchaînés. Lorsqu'ils avaient reçu la marque du marchand, il ne fallait plus craindre de les perdre par la fuite, tant la garde était exacte sur les frontieres, & la discipline rigoureuse dans le Gouvernement. Ce Prince faisait, chaque année, avec les Portugais un commerce de six cens esclaves, échangés contre différentes espèces de marchandises, telles que des armes à feu, des sabres courbés avec de belles poignées, des selles de France, des fauteuils de velours, & d'autres meubles, de la fenouillette de l'Isle de Rhé, de l'eau de canelle, du rossolis, &c. Lorsqu'il recevait la visite de quelque blanc, il le faisait défrayer dès l'entrée de ses états, & ses sujets ne pouvaient rien exiger d'un étranger, sous peine d'être vendus pour l'esclavage. Il était toujours prêt à donner audience. A la vérité, on était obligé pour l'obtenir de lui faire un petit présent, de la valeur de trois esclaves; mais il rendait toujours plus qu'il n'avait reçu. Ces civilités continuaient jusqu'à ce que l'étranger eût disposé de ses marchandises. Alors si, dans son audience de congé, il demandait au Roi un présent pour sa femme, ce Prince ne manquait jamais de donner un esclave ou deux marcs d'or. Il mourut en 1705, également regretté de ses peuples & des étrangers.

On remarque

Sénégal.

Brue.

On remarque, avec étonnement, dans la riviere de San-Domingo, que les *Caymans*, ou les crocodiles, qui ſont ordinairement des animaux ſi terribles, ne nuiſent à perſonne. Il eſt certain, dit l'Auteur, que les enfans en font leur jouet, juſqu'à leur monter ſur le dos & les battre même, ſans en recevoir aucune marque de reſſentiment. Cette douceur leur vient peut-être du ſoin que les Habitans prennent de les nourrir & de les bien traiter. Dans toutes les autres parties de l'Afrique, il ſe jettent indifféremment ſur les hommes & ſur les animaux. Cependant il ſe trouve des Nègres aſſez hardis pour les attaquer à coups de poignard. Un Laptos du Fort Saint-Louis s'en faiſait tous les jours un amuſement, qui lui avait long-temps réuſſi; mais il reçut enfin tant de bleſſures dans ce combat, que ſans le ſecours de ſes compagnons, il aurait perdu la vie entre les dents du monſtre.

Les chevaux marins ſont en nombre prodigieux dans toutes ces rivieres, comme dans celles du Sénégal & de Gambra; mais ils ne cauſent nulle part tant de déſordre, qu'entre celles de Kaſa-Manſa & de Sierra-Léona. Les plantations de riz & de maïs, que les Nègres font dans leurs cantons marécageux, ſont ex-

Sénégal.
Brue.

posées à des ravages continuels, si la garde ne s'y fait nuit & jour. Cependant ils sont plus timides & plus aisés à chasser que les éléphans. Au moindre bruit, ils regagnent la riviere, où ils plongent d'abord la tête, & se relevant ensuite sur la surface, ils secouent les oreilles, & poussent deux ou trois cris si hauts, qu'il peuvent être entendus d'une lieue.

Les *flamingos* sont en grand nombre sur la riviere de Gèves, dans le pays des Biafarats, autre établissement des Portugais, près de Rio-Grandé. Nous avons déjà parlé de ces oiseaux. Les Habitans de Gèves portent le respect si loin pour ces animaux, qu'ils ne souffrent pas qu'on leur fasse le moindre mal. Ils les laissent tranquilles sur des arbres, au milieu de leur habitation, sans être incommodés de leurs cris, qui se font entendre néanmoins d'un quart de lieue. Les Français en ayant tué quelques-uns dans cet asyle, furent forcés de les cacher sous l'herbe, de peur qu'il ne prît envie aux Nègres de venger sur eux la mort d'une bête si révérée.

Dans plusieurs endroits de la côte, sur-tout aux environs de Gèves, on trouve une sorte d'oiseaux de riviere, de l'espèce des oies ou des canards : on la nomme *spatule*, parce que leur bec a beaucoup de ressemblance avec cet instru-

ment de chirurgie. Ils ont la chair beaucoup meilleure que les flamingos.

Sénégal.

Brue.

En remontant Rio-Grandé, quatre-vingt lieues au-deſſus de ſon embouchure, on arrive dans le pays des Analoux, Nègres qui ont beaucoup de paſſion pour le commerce. Leurs richeſſes ſont l'ivoire, le riz, le maïs & les eſclaves.

A ſeize lieues au-delà de Rio-Grandé, vers le Sud, en allant vers Sierra-Léona, on trouve la riviere de Nogne, ſur les bords de laquelle on fait un grand commerce d'ivoire.

Le pays, aux environs de la riviere de Nogne, produit un ſel que les Portugais eſtiment beaucoup, & qu'ils regardent comme un contre-poiſon. Ils ont l'obligation aux éléphans de leur en avoir découvert la vertu. Les Nègres qui vont à la chaſſe de ces animaux, leur tirent des fleches empoiſonnées, & lorſqu'ils les tuent, ils coupent l'endroit où la fleche a touché, & vident le corps de ſes boyaux, pour en manger la chair. Des chaſſeurs, qui avaient bleſſé un éléphant, furent ſurpris de le voir marcher & ſe nourrir, ſans aucun reſſentiment de ſa bleſſure. Ils cherchaient la cauſe de ce prodige, lorſqu'ils le virent s'approcher de la riviere & prendre dans ſa trompe quelque choſe qu'il mangeait avidement. Ils trouverent après ſon départ, que c'était un ſel blanc, qui avait le goût de l'alun.

Sénégal.

Brue.

Un autre éléphant, qu'ils blesserent encore s'étant guéri de la même maniere, les Portugais, qui sont dans une défiance continuelle du poison, firent diverses expériences de ce sel, & le reconnurent pour un des plus puissans antidotes qui aient jamais été découverts. Que le poison soit intérieur ou extérieur, une dragme de *sel de Nogne*, délayée dans de l'eau chaude, est un remède spécifique.

Brue, dans un Voyage à Cayor, fit une découverte d'un autre genre, qui doit sur-tout intéresser les femmes, que dans tous les pays le soin de leur beauté occupe plus ou moins. Il vit une Négresse qui avait les dents d'une blancheur surprenante. Brue lui demanda quelle était sa méthode pour les conserver si belles. Elle lui dit qu'elle se les frottait avec un certain bois, dont elle lui donna quelques pièces. Ce bois se nomme *ghélèle*. Il croît sur le bord de l'eau & ressemble beaucoup à notre osier ; mais il est d'un goût fort amer.

Brue, en remontant toujours le canal qui joint le lac de Cayor à la riviere du Sénégal, débarqua dans un village des Foulis, nommé *Quéda*, où il fut témoin d'une cérémonie funèbre qui l'amusa beaucoup.

Un des principaux Habitans du village mourut subitement, & sa femme n'eut pas plutôt mis

Sénégal.

Brue.

la tête à sa porte pour porter avis de sa perte par un cri, qu'il s'éleva un tumulte surprenant dans toute l'habitation. On n'entendit de toutes parts que des gémissemens. Les femmes accoururent en foule; & sans savoir de quoi il était question, commencerent à s'arracher les cheveux, comme si chacune eût perdu sa famille. Ensuite lorsqu'elles eurent appris le nom du mort, elles se précipiterent vers sa maison, avec des hurlemens qui n'auraient pas permis d'entendre le tonnerre. Au bout de quelques heures, les Marbuts arriverent, laverent le corps, le revêtirent de ses meilleurs habits, & le porterent sur son lit, avec ses armes à son côté. Alors ses parens entrerent l'un après l'autre, le prirent par la main, lui firent plusieurs questions ridicules, & lui offrirent leurs services; mais, ne pouvant recevoir aucune réponse, ils se retiraient comme ils étaient entrés, en disant gravement, il est mort. Pendant cette cérémonie, ses femmes & ses enfans tuerent ses bœufs, & vendirent ses marchandises & ses esclaves pour de l'eau-de-vie, parce que l'usage dans ces occasions est de faire un folgar, c'est-à-dire, de donner une fête après l'enterrement.

Le convoi fut précédé des Guiriots, avec leurs tambours. Tous les Habitans suivaient en silence, chargés de leurs armes. Ensuite venait le corps,

Sénégal.

Brue.

environné de tous les Marbuts qu'on avait pu rassembler, & porté par deux hommes. Les femmes fermaient la marche, en criant & se déchirant le visage comme des furieuses. Lorsque le mort est enterré dans sa propre maison, privilége qui n'appartient qu'au Prince & aux Seigneurs, la procession se fait autour du village. En arrivant au lieu destiné pour la sépulture, le principal Marbut s'approche du corps, & lui dit quelques mots à l'oreille, tandis que quatre hommes soutiennent un drap de coton qui le cache à la vue des assistans.

Enfin les porteurs le mettent dans la fosse, & le couvrent aussitôt de terre & de pierres. Les Marbuts attachent ses armes au sommet d'un pieu, qu'ils placent à la tête du tombeau avec deux pots, l'un rempli de Kuskus, l'autre d'eau. Après ces formalités, ceux qui soutenaient le drap de coton le laissent tomber; signal auquel les femmes recommencent leurs lamentations, jusqu'à ce que le principal Marbut donne ordre aux Guiriots de battre la marche du retour. Au même moment le deuil cesse, & l'on ne pense qu'à se réjouir, comme si personne n'avait fait aucune perte. Dans quelques endroits on creuse un fossé autour du tombeau, & l'on plante sur le bord une haie d'épine. Sans cette précaution, il arrive souvent que le corps est déterré par

Sénégal.

Brue.

les bêtes farouches. Dans d'autres lieux, la cérémonie funèbre dure fept ou huit jours. Si c'eft un jeune homme qu'on ait perdu, tous les Nègres du même âge courent le fabre à la main, comme s'ils cherchaient leur camarade, & font retentir le cliquetis de leurs armes lorfqu'ils fe rencontrent.

Le voyage de Brue à Ingerbel, fur la rive Nord du Sénégal, dans le pays qu'on nomme les Etats du Brak, contient des détails curieux fur le commerce des gommes, qui fe fait avec les Arabes du défert, en payant des droits au Brak.

Pendant que Brue entretenait ce Prince, on vint lui annoncer l'arrivée de *Schamchi*, Chef des Mores. Le Général lui fit quelques préfens, & fachant qu'il était venu pour le commerce des gommes, il lui indiqua le jour où l'ouverture du marché devait fe faire au défert.

Commerce des gommes du défert.

Le défert eft une plaine vafte & ftérile au Nord du Sénégal, bornée au loin par de petites collines de fable rouge, & couverte de ronces qui n'ont pas beaucoup d'épaiffeur. C'eft dans ce lieu que fe faifait depuis long-temps le commerce des gommes. Le Général, pour fe garantir de l'attaque des Mores vagabonds, fit entourer les magafins qu'il éleva au long de la riviere d'un foffé large de fix pieds & d'autant

Sénégal.

Brue.

de profondeur, défendu par une haie d'épine. Il fortifia ſoigneuſement la porte, & mit pour la garder deux laptos bien armés, avec un interprète pour examiner & pour introduire ceux qui viendraient s'y préſenter.

Le Brack & le Schamchi qui virent toutes ſes préparations, & qui n'en ignoraient pas les motifs, approuverent les précautions du Général, comme la meilleure voie pour prévenir les déſordres pendant la foire.

Le premier d'Avril, Scamchi ayant reçu avis de l'approche des caravanes, vint avertir Brue qu'il était temps de régler le prix.

Les Européens ſont obligés de pourvoir à l'entretien des Mores qui apportent des gommes. Cet engagement les expoſe à quantité de fauſſes dépenſes, parce que, ſous prétexte de commerce, il arrive une multitude de Mores, qui ne cherchent que l'occaſion de vivre quelques jours aux dépens d'autrui, ou de ſatisfaire leur inclination au larcin. Mais Brue régla tellement cet article, qu'il n'était obligé de nourrir que ceux qui auraient apporté des marchandiſes, & dans la proportion même de ce qu'ils auraient apporté. Cette nourriture fut fixée à deux livres de bœuf & autant de kuskus pour chaque portion, & tel nombre de portions pour chaque quintal. Les Commis, qui furent nommés pour

Sénégal.

Brue.

la distribution, reçurent l'ordre de la finir aussitôt que les marchandises seraient délivrées. On parvint ainsi à purger la foire des voleurs & des gens oisifs.

On commença, le 14 d'Avril, à mesurer les gommes. Cette opération se fit sans désordre, parce qu'on ne reçut les marchands que l'un après l'autre. Le Général y assista exactement, & fit veiller avec le même soin à tout ce qu'il ne pouvait éclairer par sa présence. Aussitôt que le commerce fut ouvert, on vit arriver chaque jour de nouvelles caravanes, de dix, vingt & trente chameaux, ou de voitures traînées par des bœufs & gardées par les propriétaires des gommes, & par leurs domestiques. Ces Mores ont l'apparence d'autant de sauvages. Ils n'ont pour habit que des peaux de chèvres autour des reins & des sandales de cuir de bœuf. Leurs armes sont de longues piques, des arcs & des fleches, avec un long couteau attaché à leur ceinture.

Il n'est pas besoin de sentinelles pour découvrir l'approche de ces caravanes. Les chameaux poussent des cris hideux qui les trahissent bientôt. Leurs *foulons*, c'est-à-dire, les sacs dans lesquels ils apportent les gommes, sont des peaux de bœuf sans couture. Les Mores n'ont point d'autres commodités pour renfermer leurs mar-

Sénégal.

Brue,

chandises, ni même pour le transport de leur eau. Comme on avait pris toutes sortes de soins pour empêcher qu'ils n'entrassent plusieurs à-la-fois dans l'enclos, c'était un spectacle amusant que de voir leurs efforts & leurs contorsions pour entrer l'un avant l'autre ; car les Mores sont une Nation fort bruyante.

Un More, nommé *Barikada*, fit présent au Général d'une aigle apprivoisée, de la grandeur d'un coq-d'inde. Elle n'avait rien d'ailleurs qui la distinguât des aigles ordinaires. Sa familiarité avec les hommes allait jusqu'à se laisser prendre par le premier venu, & dans peu de jours elle prit l'habitude de suivre le Général comme un chien. Mais elle fut tuée malheureusement par la chûte d'un baril, qui l'écrasa sur le tillac. Apparemment la science d'apprivoiser les animaux est fort cultivée dans ce pays ; car l'Auteur parle de deux pintades, mâle & femelle, si privées qu'elles mangeaient sur son assiette, & qu'avec la liberté de voler au rivage, elles revenaient sur la barque au son de la cloche pour le dîné & le souper. Pendant toute la foire, Brue ayant observé les jours de fête & les jeûnes de l'Eglise, & n'ayant pas manqué de faire réciter soir & matin les prieres à bord, tous les Mores le prirent pour un Marbut Français.

Le désert est infecté par une sorte de mi-

ns, que les Nègres appellent *ekufs*. Ces ani- Sénégal.
aux font fi voraces, qu'ils venaient prendre
s alimens des matelots jufques dans les Brue.
ats.

Brue, qui ne fe ménageait pas dans l'exercice de fes fonctions, gagna une colique violente pour avoir dormi à l'air après s'être extrêmement fatigué. Ses Chirurgiens avaient employé vainement toute leur habileté à le foulager, lorfqu'un More qui était venu lui rendre vifite, lui confeilla, comme un remède ordinaire à fa Nation, de faire diffoudre de la gomme dans du lait & d'avaler cette potion fort chaude. Il fuivit ce confeil, & fut guéri fur-le-champ.

La gomme s'appelle gomme du Sénégal, ou gomme arabique, parce qu'avant que les Français euffent des comptoirs au Sénégal, elle ne venait que de l'Arabie. Mais depuis que le commerce eft ouvert par cette voie, le prix en eft tellement diminué, qu'on n'en n'apporte plus d'Arabie. Cependant il en vient encore du Levant. On prétend même qu'elle eft meilleure que celle du Sénégal, par la feule raifon qu'elle eft plus chere; car au fond elles font toutes deux de la même bonté. L'artifice confifte à tirer la plus belle, c'eft-à dire la plus claire & la plus féche, & celle qui eft en gros morceaux, qu'on

Sénégal.

Brue.

fait passer hardiment pour la véritable gomme d'Arabie.

Les Médecins prétendent que cette gomme est pectorale, anodine, & rafraîchissante; qu'elle épaissit les humeurs sereuses & les empêche d'entrer dans la masse du sang pour le corrompre; qu'elle est excellente pour le rhûme, sur-tout lorsqu'elle est mêlée avec le sucre d'orge, suivant l'usage de Blois, où l'on en fabrique beaucoup; que c'est un spécifique contre la dyssenterie & le hemorrhagies les plus obstinées. On lui attribue quantité d'autres effets. Ce qui est certain, suivant le témoignage de Brue, c'est qu'un grand nombre de Nègres qui la recueillent, & les Mores qui l'apportent au marché, n'ont pas d'autre nourriture; qu'ils n'y sont pas réduits par nécessité, faute d'autres alimens; mais que leur goût les y porte, & qu'ils la trouvent délicieuse. Ils n'y emploient pas d'autre art que de l'adoucir par le mêlange d'un peu d'eau. Elle leur donne de la force & de la santé. Enfin, par sa simplicité & ses autres vertus, ils la regardent comme une diète excellente. Si elle a quelque chose d'insipide, on peut lui donner avec une teinture, l'odeur & le goût qu'on desire. Il paraît étrange, ajoute Brue, que ceux qui l'apportent, de plus de trois cens milles dans l'intérieur des terres, n'aient aucune provision de reste

Sénégal.

Brue.

rſqu'ils arrivent au marché ; mais il eſt bien lus ſurprenant qu'ils n'en aient pas eu d'autre ue leur gomme, & qu'elle ait été leur unique bſiſtance dans une ſi longue route. Cependant 'eſt un fait qui ne peut être conteſté, & ſur quel on a le témoignage de tous ceux qui nt paſſé quelque temps au Sénégal. Brue, qui vait goûté ſouvent de la gomme, la trouvait gréable. Les pièces les plus fraîches, c'eſt à-dire, elles qui ont été recueillies nouvellement, 'ouvrent en deux comme un abricot mûr. Le edans en eſt tendre & reſſemble aſſez à l'abricot ar le goût.

On fait un grand uſage de la gomme du Sénégal dans pluſieurs manufactures, particulierement dans celles de laine & de ſoie. Les teinturiers s'en ſervent beaucoup auſſi. Toute l'habileté dans le choix de cette gomme, conſiſte à choiſir la plus sèche, la plus nette & la plus tranſparente, car la groſſeur & la forme des pains n'y mettent aucune différence.

L'arbre qui la porte, en Afrique comme en l'Arabie, eſt une ſorte d'*acacia*, aſſez petit & toujours verd, chargé de branches & de pointes, avec de longues feuilles, mais étroites & rudes. Il porte une petite fleur en forme de vaſe, dans laquelle il y a des filets de la même couleur, qui environnent un piſton où la ſemence

Sénégal.
Brue.

eſt renfermée. Ce piſton eſt d'abord verd, ma en mûriſſant il prend une couleur de feui morte. La ſemence ou la petite graine dont eſt rempli, eſt dure & blanchâtre. On trou entre le Sénégal & le Fort d'Arguim, trois for qui portent quantité de ces arbres. La premie ſe nomme *Sahel ;* la ſeconde & la plus grand *Lebiar ;* & la troiſieme *Afatak.* Elles ſont peu-près à la même diſtance, c'eſt-à-dire trente lieues du déſert, qui eſt auſſi à tren lieues du Fort Saint Louis, & toutes trois el ſont entr'elles à dix lieues l'une de l'autre. D Sahel au comptoir de Portendic, on comp ſoixante lieues, & quatre-vingt juſqu'à la ba d'Arguim.

La récolte de la gomme ſe fait deux fo chaque année ; mais la plus conſidérable eſt ce du mois de Décembre, où l'on prétend qu'el eſt plus nette & plus ſéche. Celle du mois d Mars eſt plus gluante, avec moins de tranſpa rence. La raiſon en eſt ſenſible. C'eſt qu'a mois de Décembre, elle ſe recueille après le pluies, lorſque l'arbre eſt rempli d'une ſéve que la chaleur du ſoleil vient épaiſſir & perfec tionner, ſans lui donner trop de dureté. De puis cette ſaiſon juſqu'au mois de Mars, la chaleur devenant exceſſive, & ſéchant l'écorce de l'arbre, oblige d'y faire des inciſions pour

Sénégal. Brue.

en tirer cette séve; car la gomme n'étant que de la séve extravasée qui transpire par les pores de l'écorce, on est forcé, lorsqu'elle ne sort pas d'elle-même, de blesser l'arbre pour l'en tirer.

Ce commerce des gommes était du tems de Brue entre les mains de trois tribus, ou hordes indépendantes des Mores du désert. Les Chefs de ces tribus étaient Marbuts ou Marabous, nom générique des Prêtres Mahométans, qui prêchaient la religion du Prophete dans toute la Zone torride, qui ont par-tout un grand crédit & sont par-tout de grands hypocrites. Ces Mores du désert méritent d'être considérés avec quelque attention. Ils ont beaucoup de rapport avec cette fameuse nation des Arabes qui a joué si long-tems un si grand rôle dans le monde, & qui, sous la domination des Turcs, n'est plus aujourd'hui qu'un pays d'esclaves ou un ramas de brigands.

Mores du désert.

Ces Mores des environs d'Arguim & du Sénégal, conservent inviolablement les usages de leurs Ancêtres. Si l'on excepte un petit nombre, qui ont leurs cabanes sous les murs du Fort de Portendie, & vers le Sénégal, ils campent tous en pleine campagne, près ou loin de la mer ou de la riviere, suivant les saisons & les besoins du commerce. Leurs tentes & leurs

Sénégal.

Brue.

cabanes ont toutes la forme d'un cone. Les premieres ſont compoſées d'une toile groſſiere, de poil de chèvres & de chameaux, ſi bien tiſſue, que malgré la violence & la longueur des pluies, il eſt fort rare que l'eau les pénètre. Ces toiles ou ces étoffes, ſont l'ouvrage de leurs femmes, qui filent le poil & la laine, & qui apprennent de bonne heure à les mettre en œuvre. Elles n'en ſont pas moins chargées de tous les travaux domeſtiques, juſqu'à celui de panſer les chevaux, de faire la proviſion d'eau & de bois, de faire le pain & de préparer les alimens. Malgré ces aſſujétiſſemens, où leurs maris les réduiſent, ils les aiment & ne les maltraitent preſque jamais. Si elles manquent à quelque devoir eſſentiel, ils les chaſſent de leur maiſon; & les peres, les freres ou les autres parens d'une femme coupable, la puniſſent bientôt de l'opprobre qu'elle jette ſur leur famille; d'ailleurs les maris ſe font un honneur d'entretenir leurs femmes bien vêtues, & ne leur refuſent rien pour leur parure. Tout ce qu'ils gagnent par le commerce ou par le travail, eſt employé à cet uſage. Auſſi ne faut-il guères eſpérer d'obtenir d'eux l'or qu'ils apportent de leurs voyages. Ils le gardent pour en faire des bracelets & des pendans d'oreilles à leurs femmes, ou pour garnir la poignée de leurs

couteaux

couteaux & de leurs fabres. On voit que l'efprit de galanterie & de magnificence, anciennement renommé chez les Arabes, fe retrouve jufques dans les hordes vagabondes des déferts d'Afrique.

Sénégal.

Brue.

Les femmes des Mores ne paraiffent jamais fans un long voile, qui leur couvre le vifage & les mains. Les Européens ne font pas encore affez familiers avec leur nation, pour obtenir la liberté de les voir à découvert. Mais les hommes & les enfans ont généralement la taille & la phyfionomie fort belles. Quoiqu'ils ne foient pas fort hauts, ils ont les traits réguliers: leur couleur foncée vient de la chaleur du foleil, à laquelle ils font continuellement expofés. Si la beauté du teint manque auffi à leurs femmes, elle eft fort avantageufement compenfée par la prudence, la modeftie & la fidélité dans les engagemens du mariage. Elles ne connaiffent pas la galanterie; apparemment, dit Brue, parce qu'elles n'en trouvent pas l'occafion. Non-feulement elles ne fortent jamais feules, mais l'ufage des hommes eft de détourner le vifage lorfqu'ils rencontrent une femme. Ils fe rendent même le bon office de veiller mutuellement fur les femmes & les filles l'un de l'autre, & nul autre que le mari n'a la liberté d'entrer dans la tente des femmes. Un More qui ferait affez

Sénégal.

Brue.

pauvre pour n'avoir qu'une seule tente, recevrait ses visites & ferait toutes ses affaires à la porte, plutôt que d'y laisser entrer ses plus proches parens. Ce privilége n'est accordé qu'à leurs chevaux, ou plutôt à leurs jumens, qu'ils préferent beaucoup aux mâles de cette espèce, parce qu'outre l'avantage d'en tirer des poulains qui leur apportent beaucoup de profit, ils les trouvent plus douces, plus vives & de plus longue durée que les mâles. Elles couchent dans leurs tentes pêle-mêle avec leurs femmes & leurs enfans. Ils les laissent courir librement avec leurs poulains, ou du moins ils ne les attachent jamais par le col, & leur seul lien est aux pieds. Elles s'étendent par terre, où elles servent d'oreiller aux enfans, sans leur faire le moindre mal. Elles prennent plaisir à se voir baiser, caresser; elles distinguent ceux qui les traitent le mieux, & lorsqu'elles sont en liberté elles s'en approchent & les suivent. Leurs maîtres gardent fort soigneusement leur généalogie, & ne les vendent pas sans faire valoir les bonnes qualités de leurs peres, dont ils produisent un état exact qui en rehausse beaucoup le prix. Elles ne sont pas remarquables par leur grandeur ni par leur embonpoint; mais, dans une taille médiocre, elles sont bien proportionnées. L'usage des Mores n'est pas de les ferrer. Ils les nourrissent per-

Sénegal.

Brue.

lant la nuit avec du grand millet & de l'herbe un peu séchée. Au printemps, ils les mettent u verd, & les laissent un mois sans les onter.

Un *adouard* est un nombre de tentes & de abanes, où les Mores habitent, quelquefois ar tribus, quelquefois par familles. Ils les angent ordinairement en cercle, l'une fort rès de l'autre, en laissant dans le centre une lace où leurs bestiaux & leurs animaux domestiques passent la nuit. Il y a toujours une sentinelle établie pour garantir l'habitation des surprises de l'ennemi, ou des voleurs, ou des bêtes farouches. Au moindre danger, la sentinelle donne l'alarme, qui est augmentée par 'aboiement des chiens, & tout le village pense ussitôt à se défendre. Ces adouards sont mobiles & se transportent d'autant plus aisément, que les Mores ayant peu de meubles & d'ustênsiles domestiques, ils chargent en un instant tout leur équipage sur leurs bœufs & leurs chameaux. Ils placent leurs femmes dans des paniers, sur le dos de ces animaux. Cette vie errante n'est pas sans agrémens. Ils se procurent ainsi de nouveaux voisins, de nouvelles commodités, & de nouvelles perspectives. Leurs tentes sont de poil de chameau. Elles sont soutenues par des pieux, auxquels ils ne les

Sénégal.

Brue.

attachent qu'avec des courroies de cuir. Dans le temps de la sécheresse, ils approchent leurs camps des bords du Sénégal, pour y trouver de l'herbe & la fraîcheur de l'eau. Dans la saison des pluies, ils se retirent vers les côtes de la mer, où le vent les délivre de l'importunité des moucherons. C'est à la fin de cette dernière saison qu'ils font leurs plantations de millet & de maïs.

Ils n'ont pas d'autre liqueur que l'eau & le lait. Leur pain est de farine de millet; non que la Nature leur refuse d'autres grains, puisque le froment & l'orge croissent dans le pays; mais les changemens continuels de leur demeure leur ôtent le goût de l'agriculture. Ils se servent quelquefois de riz. Lorsqu'ils recueillent de l'orge ou du froment, ils l'enferment, après l'avoir fait sécher dans des puits fort profonds, qu'ils creusent dans le roc ou dans la terre. L'ouverture de ces trous n'a pas plus de largeur qu'il ne faut pour le passage d'un homme; mais ils s'élargissent par degrés, à proportion de leur profondeur, qui est souvent de trente pieds. On les nomme *matamors*. Le fond & les côtés sont garnis de paille. Les Mores y mettent leur bled jusqu'à l'ouverture, qu'ils couvrent de bois, de planches & de paille; & pardessus ils forment une couche de terre, sur laquelle ils

Sénégal.

Brue.

ſement ou plantent quelque autre grain. Le bled ſe conſerve long-temps dans ces greniers ſouterrains.

Les Mores ont des moulins portatifs, dont ils ſe ſervent avec beaucoup d'induſtrie. Ils nettoient fort ſoigneuſement leur grain pour le moudre. Leur pain ſe cuit ſous la cendre, & leur uſage eſt de le manger chaud. Ils font bouillir doucement leur riz dans un peu d'eau, & lorſqu'il eſt à demi-cuit, ils le tirent du feu & le laiſſent ainſi comme en digeſtion. Dans cet état, il s'enfle ſans ſe coaguler. N'ayant pas l'uſage des cuillers, ils ſe ſervent de leurs doigts, pour en prendre de petites parties qu'ils jettent fort adroitement dans leur bouche. Ils ne mangent que de la main droite, parce que l'autre eſt réſervée pour des exercices qui ont moins de propreté. Auſſi ne ſe lavent-ils jamais la main gauche. Leurs viandes ſont coupées en petits morceaux, avant qu'elles ſoient cuites, pour éviter la peine de ſervir des couteaux à table. Si l'on prépare des poules ou quelqu'autre pièce de volaille au riz, on les coupe en quartiers; après quoi, il n'eſt plus beſoin de couteau pour les dépecer autrement, parce que l'un en prend un quartier qu'il préſente à ſon voiſin; & celui-ci tirant de ſon côté, tandis que l'autre tire du ſien, le partage

Sénégal.

Brue.

eſt fait en un moment. Ils mangent, comme au Levant, aſſis à terre & les jambes croiſées, autour d'un cercle de cuir rouge, ou d'une natte de palmier, ſur laquelle on ſert les alimens dans des plats de bois ou dans des baſſins de cuivre. Ils mangent ſucceſſivement leur pain & leur viande; & jamais ils ne boivent qu'à la fin du repas, lorſqu'ils quittent la table pour ſe laver. Les femmes ne mangent point avec les hommes. L'uſage ordinaire eſt de manger deux fois par jour; le matin & vers l'entrée de la nuit. Les repas ſont courts & ſe font avec un grand ſilence. Mais la converſation vient enſuite, du moins entre les perſonnes de diſtinction, lorſqu'on commence à fumer, à boire du café ou du vin & de l'eau-de-vie, pour ſe procurer les amuſemens que chacun peut tirer de ſon rang & de ſes richeſſes. Les Marbuts même ne ſe refuſent pas ces plaiſirs, loſqu'ils peuvent les prendre ſecrettement & ſans ſcandale.

Les Mores de ces contrées n'ont pas de Médecins. La ſanté, qui eſt un bien commun dans leur Nation, les délivre de cette ſervitude. S'ils ſont ſujets à quelques maladies, c'eſt à la dyſſenterie & à la pleuréſie; mais ils s'en guériſſent eux-mêmes avec le ſecours des ſimples. Barbot aſſure nettement qu'ils ne ſont ſujets à

Sénégal.

Brue.

aucune maladie, & que l'air de Zara eſt ſi bon, qu'on y porte les malades comme à la ſource de la ſanté & de la vie.

Les Marbuts ſont preſque les ſeuls qui ſachent lire l'Arabe. En général, toute la Nation eſt enſévelie dans l'ignorance. Cependant il ſe trouve un grand nombre de particuliers qui connaiſſent fort bien le cours des étoiles, & qui parlent raiſonnablement ſur cette matiere. L'habitude qu'ils ont de vivre en pleine campagne, leur donne beaucoup de facilité pour les obſervations. Ils ont preſque tous l'imagination fort vive & la mémoire excellente : mais leur Hiſtoire eſt mêlée de tant de Fables, qu'il eſt difficile d'y rien comprendre. Leur habileté principale eſt pour le commerce. Ils n'ignorent rien de ce qui appartient à leurs intérêts. Ils ſont adroits & trompeurs. Sans goût pour les arts, ils ne laiſſent pas d'aimer la muſique & la poëſie. L'inſtrument qui les anime le plus reſſemble à nos guitares. Ils compoſent des vers qui ne paraiſſent pas mépriſables à ceux qui connaiſſent le génie des langues Orientales, dont la leur eſt deſcendue.

Cette partie de l'Afrique produit des chameaux d'une groſſeur & d'une force extraordinaire. Ils ne ſont pas incommodés d'un poids de douze cens livres. On les accoutume à ſe mettre

Sénégal.

Brue.

à genoux pour recevoir leurs charges ; mais, lorsqu'ils se trouvent assez chargés, ils se levent d'eux-mêmes, & ne souffrent pas volontiers qu'on augmente leur fardeau. Il y a peu d'animaux aussi faciles à nourrir. Le chameau se contente de branches d'arbres, de ronces & de joncs qu'il mâche à loisir. Il est capable de demeurer chargé pendant trente ou quarante jours, & d'en passer huit ou dix sans boire & sans manger. Sa nourriture commune est le maïs & l'avoine. Lorsqu'il est revenu de quelque long voyage, ses maîtres lui donnent la liberté de chercher à vivre dans les plaines, où il trouve toujours de quoi se nourrir. Si l'herbe est fraîche, on ne lui donne de l'eau qu'une fois en trois jours. Il boit beaucoup lorsqu'il en trouve l'occasion ; & loin d'aimer l'eau bien claire, il la trouble avec le pied pour la rendre bourbeuse.

Le chameau a le col fort long, à proportion de sa tête, qui est fort petite. Il a sur le dos une bosse assez épaisse, & sous le ventre une substance calleuse, sur laquelle il se soutient lorsqu'il plie les jambes. Ses cuisses & sa queue sont petites ; mais il a les jambes longues & fermes, & le pied fourchu comme le bœuf. La Nature l'a rendu traitable & docile, fort utile aux besoins des hommes & peu incommode pour

dépenſe. Il vit long-temps. Son naturel le orte à la vengeance ; &, s'il eſt maltraité ſans aiſon par ſes guides, il ſaiſit la premiere occa-on de leur marquer ſon reſſentiment par uelques coups de pieds, qui ſont heureu-ement peu dangereux. Il aime la muſique & le hant. La maniere de lui faire hâter ſa marche, ſt de ſiffler ou de jouer de quelque inſtrument. On aſſure que les femelles portent une année reſqu'entiere, & qu'elles ne s'accouplent qu'une ois en trois ans. Auſſitôt qu'un jeune chameau ient au monde, les Mores lui lient les quatre pieds ous le ventre, & le couvrent d'un drap, ſur es coins duquel ils mettent des pierres fort pe-ſantes. Ils l'accoutument ainſi à recevoir les plus gros fardeaux. Le lait des chameaux, eſt un des rincipaux alimens de Mores. On mange leur hair lorſqu'ils deviennent vieux, ou peu pro-res au ſervice, & l'on aſſure que, malgré ſa du-reté, elle eſt ſaine & nourriſſante. Les Mores donnent à cette eſpèce de chameau le nom de *imels*.

Ils en ont une autre eſpèce qu'ils nomment *béchets*, mais qui eſt rare en Afrique, & qui ne ſe trouve guères hors de l'Aſie. Elle eſt plus faible que la premiere, quoiqu'elle ait deux boſſes ſur le dos.

La troiſieme eſpèce ſe nomme *dromadaire*.

Sénégal.

Brue

Elle est plus faible encore que la seconde, & ne sert ordinairement que de monture. Mais, en récompense, elle est extrêmement légere à la course; sans compter qu'elle résiste fort long-temps à la soif. Aussi les Mores en font-ils beaucoup d'estime. Le mouvement de cet animal est si rapide, qu'il faut se ceindre la tête & les reins pour le supporter.

Les Chimistes attribuent beaucoup d'effets aux diverses parties du corps des chameaux. Mais sa principale vertu est dans son urine, qui étant séchée & sublimée au soleil, produit le vrai sel ammoniac, drogue fort connue, & souvent contrefaite par les Hollandais & les Vénitiens. Ce sel, lorsqu'il n'est point altéré, a tant de force & d'âcreté, qu'étant mêlé dans l'eau forte ou dans l'esprit de nitre, il dissout l'or.

L'autruche est le principal oiseau du même pays. Il est si commun, qu'on en voit souvent de grandes troupes dans les déserts qui sont à l'Est du Cap Blanc, du golfe d'Arguim, de celui de Portendie, & sur les bords de la riviere de Saint-Jean. Ils ont ordinairement six ou huit pieds de hauteur, en les prenant de la tête aux pieds; mais leur corps a peu de proportion avec leur grandeur, quoiqu'il soit assez gros, & qu'ils aient le derriere large & plat. Il semble qu'il

e soit composé que de pieds & de col. Le plus rand avantage qu'ils reçoivent de leur taille, st de voir de fort loin. Ils ont la tête fort pete & couverte d'une sorte de duvet jaune. Rien 'approche de leur stupidité. Les yeux de l'auruche sont fort grands avec de longs sourcils. es paupieres supérieures sont aussi mobiles que elles de l'homme. Elle a la vue ferme. Son bec st court, dur & pointu, sa langue est petite & ort rude. Son col est couvert de petites plunes, ou plutôt d'un poil fort doux & comme rgenté. Ses aîles sont trop petites & trop faibles our soutenir dans l'air un corps si pesant; mais lles l'aident à courir avec une vîtesse surprenante, sur-tout avec la faveur du vent; elles ui servent de voiles, & rien n'égale alors sa légereté; au-lieu que si le vent est contraire, les aîles & le corps demeurent immobiles. Si quelqu'un la poursuit, elle prend des pierres qu'elle ette derriere elle avec beaucoup de force.

Les autruches multiplient prodigieusement. Elles couvent leurs œufs plusieurs fois l'année, & jamais elle n'en couvent pas moins de quinze ou seize à-la-fois. Ce n'est point en reposant dessus qu'elles leur rendent l'office de meres. Elles le placent au soleil où la chaleur les fait éclorre; & les jeunes n'ont pas plutôt vu le jour qu'ils cherchent leur nourriture. Les œufs sont

Sénégal.

Brue.

fort gros. Il s'en trouve qui pesent jusqu'à quinze livres & qui suffisent pour rassasier sept personnes. On assure qu'ils sont de bon goût & fort nourrissans. L'écaille en est blanche, unie & fort dure, quoique d'une épaisseur médiocre. On en fait des tasses, & des ornemens pour le cabinet des curieux. Les Turcs & les Persans les suspendent à la voûte de leurs Mosquées.

Les Arabes n'estiment pas seulement l'autruche pour ses plumes, qui sont une marchandise recherchée, mais encore pour sa chair, qui toute rude qu'elle est, passe chez eux pour un mets délicat. Comme ils ont peu d'adresse à tirer, qu'ils sont mal pourvus d'armes à feu, & qu'ils n'ont pas de chiens formés à la course, ils chassent les autruches à cheval, en prenant soin de les pousser toujours à contre vent. Lorsqu'ils s'apperçoivent qu'elles commencent à se fatiguer, ils fondent dessus au grand galop, & les achevent à coups de fleches & de zagayes.

L'autruche est d'une voracité singuliere. Elle dévore tout ce qu'elle rencontre ; herbe, bled, ossemens d'animaux, jusqu'aux pierres & au fer. Mais les corps durs passent au travers de son corps avec peu d'altération. D'une infinité de vertus que les Chimistes attribuent à cet oiseau, on n'en connait pas une assez avérée pour mériter un éloge sérieux. Son principal mérite consiste

dans ses plumes. Elles sont en usage dans tous les pays de l'Europe pour les chapeaux, les dais, les cérémonies funèbres & sur-tout pour les habillemens de théatre. En Turquie, les Janissaires s'en servent pour orner leurs bonnets. On n'estime que celles qui sont arrachées à l'oiseau, tandis qu'il est vivant. Mais les Arabes en font des amas, dans lesquels ils font entrer indifféremment les bonnes & les mauvaises. Dans la difficulté de les distinguer, les Facteurs n'ont qu'une régle; c'est de presser le tuyau, qui doit rendre une liqueur rouge, semblable à du sang, lorsque les plumes sont d'une autruche vive. Autrement elles sont légeres, séches & fort sujettes aux vers.

Sénégal. Brue.

Ce fut sous les auspices de Brue qu'un de ses Facteurs, nommé Compagnon, pénétra jusques dans le Royaume de Bambouk, célèbre par ses mines, d'où les Mandingos du Royaume de Galam & les Sarakolez tiraient l'or qu'ils apportaient au Sénégal & sur les bords de la Gambra.

Bambuk ou pays de l'or.

Son premier voyage fut du Fort Saint-Joseph, en droite ligne, jusqu'à celui de Saint-Pierre sur la riviere de Falémé. Il en fit un second, en suivant la rive Est de cette riviere depuis Onnéka jusqu'à Naye. Dans le troisieme, il traversa le pays, depuis Babiokalam sur le Sénégal, jusqu'à Nettéko & Tamba-Aura, lieux qui sont

Sénégal.

Brue.

au centre de Bambuk & voisins des mines les plus riches. Ainsi, dans l'espace d'un an & demi qu'il mit à voyager dans ce Royaume, il le visita de tant de côtés différens, qu'il paraît n'avoir laissé aucun endroit à parcourir. Il porta ses observations sur tous les objets qui se présenterent dans sa route, avec l'exactitude dont son génie le rendait capable, autant pour satisfaire sa curiosité, que pour répondre aux espérances de la compagnie qui l'employait.

La sagesse de sa conduite & ses présens lui gagnerent aisément l'estime du Farim ou Chef de Kaygnure, voisin du Fort Saint-Pierre, qui le prit moins pour un Agent de la Compagnie, que pour un Artiste curieux, dont le but était de s'instruire. Il le fit conduire par son propre fils jusqu'à *Sambanura*, dans le Royaume de *Kontu*. On y fut extrêmement surpris de voir un blanc. Mais on ne le fut pas moins de la hardiesse de cet étranger, & les Nègres l'auraient fort mal reçu, s'il n'avait eu pour guide le fils du Farim de Kaygnure. Tout était à craindre de la part d'un peuple si jaloux de son or. Les plus passionnés proposerent de lui ôter la vie. D'autres plus modérés voulurent qu'il fût renvoyé, sans lui laisser le temps d'observer le pays.

Cependant le Farim de la ville, sollicité par le fils de son ami, & peut-être gagné par les

Sénégal.

Brue.

préfens de Compagnon, trouva le moyen de perfuader à fes fujets que leurs alarmes étaient mal fondées. Il les affura que ce blanc était un honnête homme, qui venait leur propofer un commerce avantageux, & qui pouvait leur fournir d'excellentes marchandifes à meilleur marché que les Négocians Mores ou Nègres, auxquels il permettaient l'entrée de leurs pays. Ces raifons, foutenues de quelques préfens qui furent répandus à propos entre les principaux Habitans & leurs femmes, produifirent un changement merveilleux. La défiance parut fe changer en affection. Le peuple accourut en foule pour admirer les armes & l'habillement de l'étranger. On lui trouva du fens & de bonnes qualités. Comme il s'accommodait à leurs maximes, il s'infinua fi heureufement dans leur eftime, qu'il fe vit bientôt autant d'amis qu'il avait eu d'abord d'ennemis & de perfécuteurs. On lui répétait de toutes parts : « Nous remercions le ciel de vous » avoir conduit ici. Nous fouhaitons qu'il ne » vous arrive aucun mal. »

Compagnon aurait remercié la fortune, s'il n'avait pas eu d'autre obftacle à furmonter. Mais il devait s'attendre aux mêmes difficultés dans chaque ville qu'il avait à traverfer. A la vérité, il n'oublia pas de fe faire accompagner, dans toute la fuite de fes voyages, par quelques Ha-

Sénégal.

Brue.

bitans du pays, qui lui avaient paru fort attachés à ses intérêts. Cependant les jalousies & les dangers renaissaient à chaque pas. Il fut obligé de répondre à mille questions ennuyeuses, d'essuyer des observations fort gênantes; &, sans l'amorce de ses présens, il aurait désespéré plus d'une fois de pouvoir pénétrer plus loin. Dans ce pays, comme dans le reste du monde, c'est le plus sûr moyen de donner de la force & du poids aux argumens. Il trouva néanmoins plusieurs villes où les présens joints aux raisons furent trop faibles pour dissiper la crainte & la défiance. Si les Habitans paraissaient disposés à ménager sa vie, ils n'en refusaient pas moins de le laisser toucher à la terre de leurs mines. Envain leur offrit-il de l'acheter au prix qu'ils y voudraient mettre, en les assurant par lui-même & par des guides, qu'il n'avait pas d'autre motif que sa curiosité, & que son dessein était d'en faire des *Cassots* ou des têtes de pipes. Après avoir écouté ses raisons, il lui déclarerent que jamais il ne leur ferait croire qu'un homme pût voyager si loin pour un motif si léger. Ils lui soutenaient qu'il était venu dans quelque mauvaise intention, celle peut-être de voler leur or, ou de conquérir leur pays après l'avoir reconnu; & la conclusion ordinaire était de le renvoyer sur-le-champ, ou de le tuer pour ôter

aux Blancs

ux blancs la penſée de ſuivre ſon exemple.

Sénégal.

Brue.

La fermeté de Compagnon ſervait ſouvent à e tirer des plus dangereux embarras. Etant à *Tarako*, il envoya un de ſes guides à *Silabali*, our lui apporter du *ghingan* ou de la *terre-lorée*, & pour inviter le peuple à lui vendre es caſſots, qu'il promettait de payer libéralement. Son meſſager fut mal reçu. Non-ſeulement n rejeta ſes demandes, mais il fut chaſſé brutalement, avec ordre de dire au Farim de Tarako, u'il fallait être fou pour ouvrir l'entrée de ſes erres à un blanc, dont l'unique intention était e voler le pays, après y avoir fait ſes obſervations. Cette réponſe fut rendue à Compagnon n la préſence du Farim; mais, ſans ſe déconcerter, il répliqua que le Farim de Silabali evait être lui-même un fou, pour s'effrayer de arrivée d'un blanc dans ſon pays, & pour refuſer quelques morceaux d'une terre dont il vait beaucoup plus qu'il n'en pouvait jamais mployer. Après ce diſcours, il paya le Nègre vec autant de libéralité que s'il eût réuſſi dans a commiſſion.

Cette humeur généreuſe fit tant d'impreſſion ſur les Habitans du pays, qu'elle devint le ſujet de tous les entretiens. Un autre Nègre offrit à Compagnon de lui aller chercher de la terre pendant la nuit. Mais, comme la politique du Fact

teur Français le portait toujours à cacher ses vues, il reçut cette offre avec beaucoup d'indifférence, en se contentant de répondre que lorsqu'il serait mieux connu, on ne ferait pas difficulté de lui vendre de la terre & des cassots.

Sénégal.

Brue.

Il parvint enfin à s'en voir apporter plus qu'il n'en desirait. Les Farims & le peuple même prirent par degrés tant de considération pour lui, qu'ils lui rendirent des présens pour les siens, & qu'à la fin il lui accorderent la liberté de choisir lui-même la terre qui lui plaisait le plus, & d'en faire autant de cassots qu'il desirait. Brue, qui continuait de commander au Fort Saint-Louis, envoya plusieurs de ces cassots à la Compagnie, avec des essais de toutes les mines, par le vaisseau la *Victoire*, qui partit du Sénégal le 28 Juillet 1716.

Les mines, qui furent ouvertes en 1716, sont marquées de plusieurs petites croix dans la carte. Ce sont celles où les Nègres du pays travaillaient alors. La plupart produisent de l'or en si grande abondance, qu'il n'est pas besoin de creuser. On gratte la superficie du terrain. On met la terre dans un vase pour en faire sortir les parties terrestres, qui laissent au fond de l'or en poudre, & quelquefois en assez gros grains. Compagnon fit lui-même l'expérience de cette méthode. Mais il remarqua que les Nègres

Sénégal.

Brue.

arrêtant ainsi à l'extrémité des rameaux d'une ine, ne parviennent jamais aux principales eines. A la vérité, ces rameaux mêmes sont fort ches, & l'or en est si pur, qu'on n'y trouve cun mélange de marcassite, ni d'autres substances minérales; il n'a pas besoin d'être fondu, tel qu'il sort de la mine il peut être mis en uvre. La terre, qui le produit, ne demande s non plus beaucoup de travail. C'est ordiirement une sorte d'argille de différentes couurs, mêlée de veines de sables ou de gravier; sorte que dix hommes feraient plus dans ce ys que cent dans les plus riches mines du Pérou du Brésil.

Les Nègres de Bambuk n'ont aucune notion des fférences de la terre, ni la moindre régle ur distinguer celle qui produit l'or de celle i n'en produit pas. Ils savent en général que ur pays en contient beaucoup, & qu'à prortion que le sol est plus sec & plus stérile, produit plus d'or. Ils grattent la terre indiffémment dans toutes sortes de lieux, & quand hasard leur fait rencontrer une certaine quanté de métal, ils continuent de travailler dans même endroit jusqu'à ce qu'ils le voient minuer ou disparaitre entierement. Alors ils urnent leur travail d'un autre côté. Ils sont ersuadés que l'or est un être malin qui se plait

Sénégal.

Brue.

à tourmenter ceux qui l'aiment, (ce qui est très vrai dans un sens moral), & que, par cette raison, il change souvent de domicile. Aussi quand, après avoir remué quelques poignées de terre, ils ne trouvent rien qui réponde à leurs espérances, ils se disent l'un à l'autre, sans aucune plainte, il est parti : ensuite ils vont chercher plus de bonheur dans un autre lieu.

Si la mine est fort riche, & que, sans beaucoup de travail, ils soient satisfaits du produit, ils s'y arrêtent & creusent quelquefois jusqu'à six, sept, ou huit pieds de profondeur. Mais ils ne vont pas plus loin ; non qu'ils craignent que le métal vienne à manquer, car ils déclarent au contraire que plus ils pénètrent, plus ils le trouvent en abondance ; mais parce qu'ils ignorent la maniere de faire des échelles, & qu'ils n'ont point assez d'industrie pour soutenir la terre & pour empêcher qu'elle ne s'écroule. Ils ont seulement l'usage de tailler des degrés pour y descendre, ce qui prend beaucoup d'espace, & n'empêche pas la terre de tomber, sur-tout dans la saison des pluies, qui est ordinairement celle de leur travail, parce qu'ils ont besoin d'eau pour séparer l'or. Lorsqu'ils s'apperçoivent que la terre menace ruine, ils quittent le trou qu'ils ont ouvert pour en commencer un autre, qu'ils abandonnent de même après l'avoir conduit à

Sénégal.

Brue.

la même profondeur. On conçoit qu'avec si peu d'industrie, non seulement ils ne tirent qu'une petite partie de l'or qui est dans la mine, mais qu'ils ne recueillent même qu'imparfaitement celui qu'ils ont tiré; car ils ne s'arrêtent qu'aux parties sensibles qui demeurent au fond du vase, tandis qu'il en sort avec l'eau & la terre une infinité de particules qui feraient bientôt la fortune d'un Européen.

Cependant les Habitans de cette riche contrée n'ont pas la liberté d'ouvrir en tout temps la terre, ni de chercher des mines quand il leur plait. Ce choix dépend de l'autorité de leurs Farims ou des Chefs de leurs villages. Ces Seigneurs font publier dans certaines occasions, soit en faveur du public, soit pour leur intérêt particulier, que la mine sera ouverte un certain jour. Ceux qui ont besoin d'or se rendent au lieu marqué, & commencent le travail. Les uns creusent la terre, d'autres la transportent, d'autres apportent de l'eau, & d'autres lavent le minéral. Le Farim & les principaux Nègres gardent l'or qui est nettoyé, & prennent garde que les ouvriers n'en détournent quelque partie. Après le travail, il est partagé, c'est-à-dire, que le Farim commence par se mettre en possession de son lot, qui est ordinairement la moitié, à laquelle il joint, par un ancien droit, tous les

Sénégal.

Brue.

grains qui surpassent une certaine grosseur. L'ouvrage dure aussi long-temps qu'il le juge à propos; & lorsqu'il est fini, personne n'a la hardiesse de toucher aux mines. Ces interruptions sont la seule cause que l'or n'est point apporté régulierement dans les mêmes saison ; car si les Nègres avaient toujours la liberté de travailler, leur paresse céderait au besoin qu'ils ont des marchandises de l'Europe, & le travail serait aussi continuel que la nécessité du commerce. Leur pays est si sec, qu'il ne produit aucune des nécessités de la vie. Les Mandingos, les Guinéas & d'autres Marchands tirent avantage de leurs besoins pour leur faire attendre les moindres secours, dans la vue de les leur faire payer plus cher. Mais si les Européens s'établissaient une fois parmi eux, on les délivrerait de la tyrannie de ces étrangers, & la connaissance qu'on leur donnerait des marchandises de l'Europe, servirait également à leur en faire consommer davantage, & à nous procurer de l'or avec plus d'abondance.

Dans cette vue, il faudrait commencer par leur fournir sur leurs frontieres toutes les commodités dont ils ont besoin, parce qu'ils ont aussi peu de disposition à sortir de leur pays, qu'à recevoir les étrangers. D'ailleurs s'ils entreprenaient de traverser celui des Sarakoles

pour ſe rendre aux établiſſemens de France ſur le bord du Sénégal, ces peuples, qui ſont pauvres, avides, méchans & de mauvaiſe foi, ne manqueraient pas, au mépris de tous les traités, de piller des paſſans qu'ils verraient chargés d'or. Ainſi, les Français ſe trouveraient engagés dans des guerres continuelles, pour ſoutenir leur commerce. L'Auteur conclut que l'intérêt de la Compagnie Françaiſe eſt d'établir des comptoirs bien fortifiés, dans un pays dont elle a tant de richeſſes à ſe promettre.

Sénégal.
Brue.

La plus riche de toutes les mines, eſt preſqu'au centre du Royaume de Bambuk, entre les villages de *Tomba-Aura* & *Nettoko*, à trente lieues de la riviere de Falémé, à l'Eſt, & quarante du Fort Saint-Pierre, ſitué près de Kaygnure, ſur la même riviere. Elle eſt d'une abondance ſurprenante, & l'or en eſt fort pur. Quoique tout le pays, à quinze ou vingt lieues, ſoit ſi rempli de mines qu'on n'aurait pu les marquer toutes dans la carte ſans y mettre trop de confuſion, il eſt certain que ce canton de Bambuk l'emporte ſur tous les autres en richeſſe.

Ces mines ſont environnées de montagnes hautes, nues & ſtériles. Les Habitans du pays n'ayant pas d'autres commodités que celles qu'ils ſe procurent avec leur or, ſont obligés d'y tra-

[redacted]
Sénégal,
Brue,

vailler avec plus d'application que leurs voisins. Le besoin sert d'aiguillon à leur industrie. On trouve, dans cet espace, des trous qui n'ont pas moins de dix pieds de profondeur; ce qui doit paraitre merveilleux pour ces peuples qui n'ont ni échelles ni machines. Ils confessent tous qu'à la profondeur où ils s'arrêtent, l'or se trouve en plus grande abondance qu'à la surface. Lorsqu'ils rencontrent quelque veine mêlée de gravier, ou de quelque substance plus dure, l'expérience leur a fait comprendre qu'il faut briser la marcassite pour en tirer l'or. Ils en lavent les fragmens, & rassemblent ainsi ce qui frappe leurs yeux. Qui ne conçoit pas qu'avec plus d'industrie ils en tireraient infiniment davantage? Ajoutons qu'ils n'ont jamais été capables de pénétrer jusqu'aux principales veines.

Toutes ces terres sont argilleuses, & de différentes couleurs; comme blanc, pourpre, verd de mer, jaune de plusieurs nuances, bleu, &c. Les Nègres de ce canton l'emportent sur tous les autres pour la fabrique des cassots ou têtes de pipe. On voit briller de tous côtés, dans la terre dont ils se servent, du sable d'or & des paillettes de diverses grandeurs; mais les paillettes sont fort minces. Ils appellent cette terre *ghingan*, c'est-à-dire, terre d'or ou dorée. Quoi-

qu'elle ait été lavée lorſqu'on l'emploie pour les caſſots, on en tirerait encore beaucoup d'or.

Sénégal.

Brue.

Outre l'or & l'argent dont la Nature eſt ſi prodigue dans la contrée de Bambuk, on trouve, dans quantité d'endroits, des pierres bleues, qu'on regarde comme des ſignes certains de quelques mines de cuivre, d'argent, de plomb, de fer & d'étain. On y a trouvé d'excellentes pierres d'aimant, dont on a pris ſoin d'envoyer pluſieurs morceaux en France. Mais l'ardeur ne doit pas être bien vive pour des biens d'une valeur médiocre, dans un pays où l'on nous repréſente l'or ſi commun.

A' l'égard du fer, ce n'eſt pas ſeulement dans les contrées de Bambuk, de Galam, de Kayne & de Dramanit, qu'il eſt en abondance & d'une excellente qualité. Il s'en trouve dans tous les autres pays en deſcendant le Sénégal, ſur-tout à Joël & Donghel, dans les Etats du Siratik, où il eſt ſi commun que les Nègres en font des pots & des marmites, ſans autre ſecours que le feu & le marteau. Auſſi n'en achetent-ils pas des Français, à moins qu'il ne ſoit travaillé.

Le royaume de Galam produit quantité de criſtal-de-roche, des pierres tranſparentes & de beau marbre. Il n'eſt pas moins riche en bois

Sénégal.

Brue.

de couleur, d'un grand nombre d'espèces, dont quelques-unes donneraient beaucoup d'éclat à la teinture de l'Europe.

La Compagnie de France s'est fait apporter, du même pays, des essais de salpêtre. Il ne demande que la peine du travail & du transport. Ce serait épargner à l'Europe l'embarras de l'apporter des Indes orientales, d'où l'on en tire beaucoup.

Brue avait formé différentes vues pour l'établissement des Français dans le royaume de Bambuk. Il les réduisit à un seul systême, qu'il soumit au jugement de la Compagnie. Il voulait d'abord qu'on n'épargnât rien pour se concilier l'affection des Farims, & pour en obtenir la permission de bâtir des Forts dans leur pays. Il proposait d'en construire deux sur la riviere de Falémé, & d'en faire un troisieme qui fût mobile, c'est-à-dire, de bois, pour le transporter de mine en mine, suivant les raisons qu'on aurait de préférer l'une à l'autre. Le Directeur, les Officiers, les Mineurs, les Soldats, & tous les gens nécessaires à l'entreprise, auraient eu, dans le Fort mobile, une retraite toujours sûre, dont la crainte des armes à feu aurait éloigné les Nègres de Bambuk. Mais ce projet entraînant des lenteurs, qui ne convenaient point à l'impatience de sa Nation, il en forma un second, qu'il présenta à la Compagnie

Sénégal.

Brue.

le 25 Septembre 1723. Il y établiſſait que douze cens hommes étaient une armée ſuffiſante pour la conquête du royaume de Bambuk, & que l'entretien de ce corps de troupes, pendant quatre ans, ne reviendraient qu'à deux millions de livres. Il comptait que quatre mille marcs d'or, à cinq cens livres le marc, rembourſeraient toute la dépenſe, & que les mines fourniraient annuellement plus de mille marcs. Mais on ne s'eſt point apperçu juſqu'à préſent que ce ſyſtême ait été goûté.

On ne peut ſe diſpenſer de donner ici quelque idée de l'étendue & de la ſituation d'un Royaume dont on a tant vanté les richeſſes. Du côté du Nord, le royaume de Bambuk s'étend dans une partie des régions de Galam & de Kaſſan. A l'Oueſt, il a la riviere de Falémé & les royaumes de Kontu & de Kombregudu; au Sud, celui de Mankanna, & les pays à l'Oueſt de Mandinga. Ses bornes orientales ſont encore peu connues. On ſait ſeulement qu'elles touchent aux pays de Gadda & de Guinée intérieure, où les Voyageurs Européens n'ont pas porté bien loin leurs découvertes.

Le pays de Bambuk, comme ceux de *Kontu* & de *Kombregudu*, n'eſt gouverné par aucun Roi, quoiqu'il porte le nom de Royaume. Peut-être avait-il autrefois des Souverains. Mais à

Sénégal.

Brue.

présent les Habitans n'ont pour Seigneurs que les Chefs des villages, qui sont nommés *Farims*, vers la riviere de Falémé, avec l'addition du lieu dont ils sont les maîtres; comme *Farim Torako*, *Farim Furbarane*. Dans l'intérieur du pays, ces Chefs s'appellent *Elemanni*, ou portent d'autres noms. Quoique leurs titres soient moins fastueux que ceux d'Empereur ou de Roi, ils ont la même autorité, & leurs sujets vivent dans la même soumission, aussi long-temps du moins qu'observant les anciens usages de cette aristocratie, ils n'entreprennent point d'innovation; car il serait dangereux d'aspirer au pouvoir arbitraire. Le moindre châtiment qui menacerait les usurpateurs, serait une honteuse déposition ou le pillage de leurs biens. Il semble que l'or du pays de Bambuk y ait combattu le despotisme dont par-tout ailleurs il a été l'instrument.

Tous ces Farims ou ces Chefs, sont indépendans l'un de l'autre; mais leur devoir les oblige de se réunir pour la défense du pays, lorsqu'il est attaqué dans le corps ou dans les membres. Les Habitans s'appellent *Malinkops*. Ils sont en fort grand nombre, comme on en peut juger par la multitude des villages qui sont à l'Est de la riviere de Falémé, quoiqu'on n'ait pu donner place dans la carte qu'aux plus considérables. Le *Sannon*, le *Guianon*, la *Mansa*, & d'autres

Sénégal.
Brue.

petites rivieres qui se rendent dans celle de Faléme ou du Sénégal, sont aussi bordées d'habitations. Mais le centre du pays n'est pas si peuplé parce que les lieux, qui n'ont pas de rivieres, sont secs & stériles. La terre n'y produit ni millet, ni riz, ni légumes. La paille même y manque pour couvrir les maisons. Cette stérilité vient de la chaleur excessive du climat, non-seulement parce qu'il est entre le douzieme & le treizieme degré de latitude du Nord, mais encore plus parce qu'étant environné de hautes montagnes, l'air n'y trouve aucun passage, & que les vapeurs qui s'exhalent sans cesse d'un fond si rempli de métaux & de minéraux, y demeurent constamment renfermées. Aussi le séjour de ce canton est-il fort mal-sain, & très-dangereux pour les Etrangers, quoique les Habitans naturels n'en souffrent aucune incommodité.

On y trouve une espèce de singes blancs, d'une blancheur beaucoup plus brillante que les lapins blancs de l'Europe. Ils ont les yeux rouges. On les apprivoise aisément dans leur jeunesse; mais, lorsqu'ils avancent en âge, ils deviennent aussi méchans que les singes des autres pays. Jusqu'à présent il n'a pas encore été possible d'en apporter un vivant au Fort Saint-Louis. Outre la délicatesse de leur constitution; ils paraissent

Sénégal.

Brue.

chagrins lorsqu'ils sortent de leur pays, & leur tristesse va jusqu'à leur faire refuser toute sorte de nourriture.

Le renard blanc est un autre animal particulier au pays de Bambuk, & qui n'est pas moins ennemi de la volaille que celui de l'Europe. Sa couleur est un blanc argenté. Les Nègres en mangent la chair, & vendent la peau aux comptoirs Français.

Les pigeons de Bambuk sont tout-à-fait verds; ce qui les fait prendre souvent pour des perroquets. On trouve, dans le même pays & dans les régions voisines, un animal extraordinaire, nommé *ghiamala*. Il se retire particulierement à l'Est de Bambuk, dans les cantons de Gadda & de Jaka. Ceux qui l'ont vu, prétendent qu'il est plus haut de la moitié que l'éléphant, mais qu'il n'approche pas de sa grosseur. On le croit de l'espèce des chameaux, avec lesquels il a beaucoup de ressemblance par la tête & le cou. Il a d'ailleurs deux bosses sur le dos comme le dromadaire. Ses jambes sont d'une longueur extraordinaire, ce qui sert encore à le faire paraitre plus haut. Il se nourrit comme le chameau de ronces & de bruyeres. Aussi n'est-il jamais fort gras. Mais les Nègres n'en mangent pas moins la chair lorsqu'ils peuvent le prendre. Cet animal pourrait devenir propre à porter les plus lourds

Sénégal.

Brue.

fardeaux, si les Nègres étaient capables de l'apprivoiser. Le pays de Bambuk ayant peu de pâturages, on n'y voit pas de troupeaux, à la réserve de quelques moutons & de quelques chèvres, qui trouvent à vivre dans les lieux les plus secs. Le ghiamala est extrêmement féroce. La Nature l'a pourvu de sept petites cornes fort droites, qui, dans leur pleine grandeur, sont longues chacune d'environ deux pieds. Il a la corne du pied noire & semblable à celle du bœuf. Sa marche est prompte & se soutient long-temps. Les Nègres trouvent sa chair excellente.

Quoique le merle blanc passe pour une chimere, il s'en trouve néanmoins de cette couleur dans le pays de Bambuk & de Galam. On y en voit aussi de marquetés. Le *monocéros* ou l'oiseau du paradis, n'y est pas rare. Sa grandeur est celle d'un coq ordinaire, & son plumage varié, sur-tout aux aîles. Son bec est crochu, comme celui de l'aigle ; ses éperons gros & robustes. Il a sur la tête deux plumes, longues de trois ou quatre pouces, qui se joignent dans un point, avec l'apparence d'une corne ; ce qui a fait croire mal-à-propos que c'en est une, & l'a fait nommer monocéros (*a*).

(*a*) Mot Grec, qui signifie *seule corne*.

Sénégal.

Brue.

L'abel mosh, nommé autrement la *graine de musc* ou *l'ambrette*, croît en abondance & sans culture dans le pays de Galam. Les Nègres n'en font aucun usage. Leurs femmes même, qui aiment beaucoup les odeurs & qui sont passionnées pour les clous de girofle, dont elles portent des paquets autour du cou, négligent cette graine, pour la seule raison, peut-être, qu'elle est fort commune; car, lorsqu'elle est cueillie doucement, elle rend une odeur de musc fort agréable. Il est vrai que cette odeur se dissipe; mais elle peut être renouvellée avec de la graine fraîche. Les marchands ne doivent pas souhaiter que l'usage s'en établisse parmi les Nègres, parce que le girofle, qu'ils achetent assez cher, leur deviendroit inutile.

Lorsque l'abel mosh se trouve dans un riche terroir, & qu'il rencontre un arbre auquel il puisse s'attacher, il s'élève jusqu'à six ou sept pieds de hauteur. Sans ce secours, il rampe sur la terre, & ne s'élève à la fin que d'environ deux pieds. Ses cosses sont rondes, blanches, tendres & couvertes d'un duvet. Les feuilles croissent deux à deux, mais d'inégale grandeur. Celles du côté supérieur sont beaucoup plus grandes que les autres. Elles sont dentelées, & quoique l'échancrure ne soit pas fort profonde, elle forme des angles si aigus qu'on les croiroit capables de piquer,

Sénégal.
Brue.

piquer. Leur couleur eſt un verd brillant au-deſſus, & plus pâle au-deſſous. On prétend que ces feuilles, bouillies dans l'eau & réduites en cataplâſmes, ſont un remède excellent pour les tumeurs, & qu'elles les font mûrir en peu de temps. Elles ne ſont pas moins eſtimées pour les contuſions & les éréſipelles. C'eſt du pied de la feuille que ſortent les fleurs, composées de cinq feuilles rondes, qui forment un grand calice. Le dehors eſt de couleur d'or fort brillante, & le dedans couleur de pourpre. Du fond du calice il s'élève pluſieurs filets, au milieu deſquels eſt un piſton blanc, qui ſe change en un fruit pyramidal, à cinq angles. Il eſt d'abord d'un verd pâle, enſuite brun & preſque noir dans ſa maturité. Ce fruit contient quantité de petites ſemences griſes, plates d'un côté, de la forme d'un oignon, & d'une odeur d'ambre qui eſt fort agréable. On prétend que cette ſemence eſt extrêmement chaude, & qu'elle eſt d'un excellent uſage dans certaines maladies. Il s'en trouve chez nos parfumeurs. On les accuſe même de s'en ſervir pour falſifier leur muſc.

Entre les curioſités du pays de Bambuk, Brue reçut des marchands Mandingos pluſieurs calebaſſes remplies d'une certaine graiſſe, qui ſans être auſſi blanche que celle du mouton, avait la même conſiſtance. On la nomme *batale* dans

Sénégal.

Brue.

le pays. Les Nègres, qui ſont plus bas ſu[r] la riviere, lui donnent le nom de *Bambuk tulu* ou beurre de Bambuk, parce qu'elle leur vien[t] de cette contrée. C'eſt un admirable préſent d[e] la Nature. Cependant on aſſure que la meilleur[e] vient de *Ghiaora*, ſur les bords du Sénégal, trois cens lieues à l'Eſt de Galam. L'arbre qu[i] produit le fruit d'où l'on tire cette graiſſe, e[ſt] d'une groſſeur médiocre. Les feuilles ſont pe-tites, rudes & en fort grand nombre. Si o[n] les preſſe entre les doigts, elles rendent un j[us] huileux. Les inciſions qu'on fait au tronc d[e] l'arbre en tirent la même liqueur, mais e[n] moindre quantité. On n'en connait pas d'autr[e] propriété, parce que les Mores & les Nègres s'a[t]-tachent plus au commerce de leur beurre qu'[à] l'étude de l'arbre qui le produit. Cependant o[n] ſait d'eux que le fruit en eſt rond, de la groſ-ſeur d'une noix & couvert d'une coque, avec une petite peau ſéche & brillante. Il eſt d'un blanc rougeâtre, & ferme comme le gland, huileux & d'une odeur aromatique. Son noyau eſt de la groſſeur d'une muſcade, & fort dur; mais l'amande qu'il contient, a le goût d'une noiſette. Les Nègres ſont paſſionnés pour ce fruit. Après en avoir ſéparé une partie, qui tient de la nature du ſuif, ils pilent le reſte & le mettent dans l'eau chaude. Il s'en forme une graiſſe qu[i]

rnage. C'eſt ce qui leur tient lieu de beurre ou de lard, avec leurs légumes & quelquefois ſans aucun mélange. Les blancs qui en mangent ſur le pain, ou dans les ſauces, ne le trouvent pas différent du lard, à la réſerve d'une petite âcreté qui n'eſt pas déſagréable. Brue parait perſuadé que l'uſage de cette graiſſe eſt fort ſain. Les Nègres l'emploient d'ailleurs avec ſuccès pour la guériſon des rhumatiſmes, des ſciatiques, des douleurs de nerfs & des autres maladies de cette nature. Ils la préfèrent beaucoup à l'huile de palmier. Leur méthode eſt d'en frotter devant le feu les parties attaquées, pour y faire pénétrer la graiſſe autant qu'il eſt poſſible; de les couvrir enſuite avec du papier gris, le plus doux, & de les tenir chaudement ſous quelque drap fort épais.

Sénégal.

Brue.

Nous joindrons à ce Chapitre un fragment hiſtorique qu'on ne lira pas ſans quelque intérêt. Ce ſont les avantures d'un Prince Nègre que le haſard fit tomber dans l'eſclavage, & dont l'hiſtoire écrite en Anglais par M. Bluet, qui avait été de ſes intimes amis en Amérique & en Angleterre, eſt confirmée par des témoignages irrécuſables. Il s'appellait *Ayub Ibn Soleyman*, ou *Job ben Salomon*. Son pere était à-la-fois Prince & *Alfa* ou grand Prêtre de Bunda; ſuivant l'uſage d'Afrique, qui réunit le plus ſouvent ces deux

Ben Salomon.

Sénégal.

qualités. Bunda est une dépendance du Royaume de Futa, situé entre la riviere de Falémé & la Gambra. Job n'eut pas plutôt atteint sa quinzieme année, qu'il assista son pere en qualité d'*Iman* ou de sous-Prêtre. Il se maria dans le même-temps à la fille de l'Alfa de Tombuto, qui n'avait alors qu'onze ans. A treize, elle lui donna un fils, qui fut nommé Adballa, & deux autres ensuite, qui reçurent le nom d'Ibrahim & de Sambo. Deux ans avant sa captivité, il prit une seconde femme, fille de l'Alfa de Tomga, de qui il eut une fille nommée Fatime. Ses deux femmes & ses quatre enfans étaient en vie, lorsqu'il partit de Bunda.

Au mois de Février 1730, le pere de Job ayant appris qu'il était arrivé un vaisseau Anglais dans la Gambra, y envoya son fils, accompagné de deux domestiques, pour vendre quelques esclaves, & se fournir de diverses marchandises de l'Europe ; mais il lui recommanda de ne pas passer la riviere, parce que les Habitans de l'autre rive sont Mandingos, ennemis du Royaume de Futa. Job ne s'étant point accordé avec le Capitaine *Pyke*, Commandant du vaisseau Anglais, renvoya ses deux domestiques à Bunda, pour rendre compte de ses affaires à son pere, & pour lui déclarer que sa curiosité le portait à voyager plus loin. Dans cette vue,

Sénégal.

il fit marché avec un Négociant qui entendait la langue des Mandingos, pour lui servir d'interprete & de guide. Ayant traversé la riviere de Gambra, il vendit ses Nègres pour quelques vaches. Un jour que la chaleur l'obligea de se rafraîchir, il suspendit ses armes à un arbre. Elles consistaient dans un sabre à poignée d'or, un poignard du même métal, & un riche carquois rempli de fleches, dont le fils du Roi, avec qui il avait été élevé, lui avait fait présent. Son malheur voulut qu'une troupe de Mandingos, accoutumés au pillage, passa dans le même lieu & le vit désarmé. Sept ou huit de ces brigands se jeterent sur lui & le chargerent de liens, sans faire plus de grace à son interprete. Ils commencerent par lui raser la tête & le menton; ce qui fut regardé de Job comme le dernier outrage, quoiqu'ils pensassent moins à l'insulter qu'à le faire passer pour un esclave pris à la guerre.

Le 27 de Février, ils le vendirent avec son interprete, au Capitaine Pyke; & le premier de Mars, ils les livrerent à bord. Pyke apprenant de Job qu'il était le même qui avait traité de commerce avec lui quelques jours auparavant, & qu'il n'était esclave que par un coup du sort, lui permit de se racheter, lui & son compagnon. Job envoya aussitôt chez un ami de son pere,

Sénégal.

qui demeurait près du comptoir Anglais de Joar, en le faisant prier de donner avis de son infortune à Bunda. Mais la distance étant de quinze journées, & le Capitaine pressé de mettre à la voile, le malheureux Job fut conduit à Maryland, dans la ville d'Anapolis, & livré à Michel Denton, Facteur de *Hunt*, riche Négociant de Londres. Il apprit ensuite, par quelques vaisseaux venus de la Gambra, que son pere avait envoyé pour sa rançon plusieurs esclaves, qui n'étaient arrivés qu'après le départ du vaisseau, & que Sambo, Roi de Futa, avait déclaré la guerre aux Mandingos, dans la seule vue de le venger.

Denton vendit Job à un marchand nommé *Tolsey*, dans un canton qui appartient à Maryland. Tolsey l'employa d'abord au travail du tabac. Mais, s'appercevant bientôt qu'il n'était pas propre à la fatigue, il rendit sa situation plus douce, en le chargeant du soin de ses bestiaux. Job, assez libre dans cet emploi, se retirait souvent au fond d'un bois pour y faire ses prieres. Il y fut apperçu par un jeune blanc, qui se fit un plaisir de l'interrompre, & souvent de l'outrager, en lui jetant de la boue au visage. Un traitement si cruel, joint à l'ignorance de la langue du pays, qui ne lui permettait pas de porter ses plaintes à

personne, le jeta dans un tel désespoir, que n'imaginant rien de plus terrible que ce qu'il éprouvait, il prit la résolution de s'échapper. Il traversa les bois au hasard, jusqu'au comté de Kent, dans la baie Delawarre, qui passe aujourd'hui pour une partie de la Pensilvanie, quoiqu'elle appartienne en effet à Maryland. Là, se présentant sans passe-port, & ne pouvant expliquer sa situation, il fut arrêté, au mois de Juin 1731, en vertu de la loi contre les Nègres fugitifs, qui est en vigueur dans toutes les Colonies de l'Amérique. Bluet alors établi dans cette contrée, & plusieurs autres marchands Anglais eurent la curiosité de le voir dans sa prison. Sur divers signes qu'ils lui firent, il écrivit deux ou trois lignes en Arabe; & les ayant lues, il prononça les mots *alla* & Mahomet, qui furent aisément distingués par les Habitans. Cette marque de sa religion, jointe au refus d'un verre de vin qui lui fut présenté, fit assez connaitre qu'il était Mahométan; mais on n'en devinait pas mieux qui il était, & comment il se trouvait dans le canton. Sa physionomie d'ailleurs, & ses manieres composées, ne permettaient pas de le regarder comme un esclave du commun.

Sénégal.

Il se trouva parmi les Nègres du pays un

L iv

Sénégal.

vieux Jalof, qui entendit enfin son langage; & qui, l'ayant entretenu, expliqua aux Anglais le nom de son maître, & les raisons de sa fuite. Ils écrivirent dans le lieu d'où il était parti. Tolsey vint le prendre lui-même, & le traita fort civilement. Il le conduisit dans son habitation, où il prit soin de lui donner un endroit commode pour ses exercices de religion, & d'adoucir plus que jamais son esclavage. Job profita de la bonté de son maître pour écrire à son pere. Sa lettre fut remise à Denton, qui devait en charger le Capitaine Pyke au premier voyage qu'il ferait en Afrique. Mais Pyke étant alors parti pour l'Angleterre, Denton envoya la lettre à M. Hunt. Pyke avait mis à la voile pour l'Afrique, lorsqu'elle fut rendue à Londres; de sorte que Hunt fut obligé d'attendre une autre occasion. Dans l'intervalle, le célèbre M. Ogléthorpe ayant vu la lettre, qui était en Arabe, & qu'il prit soin de faire traduire dans l'Université d'Oxford, fut touché d'une si vive compassion, qu'il engagea Hunt par une somme dont il lui fit son billet, à faire amener Job en Angleterre. Hunt écrivit aussitôt à son Facteur d'Anapolis, qui racheta Job de Tolsey, & le fit partir sur le *William*, commandé par le Capitaine Wright. Bluet, auteur de

Sénégal.

son histoire, fit le voyage sur le même vaisseau.

Pendant quelques semaines que Job fut en mer, il acheva d'apprendre assez d'Anglais pour se faire entendre & pour expliquer une partie de ses idées. Sa conduite & ses manieres lui gagnerent l'estime & l'amitié de tout l'équipage. En arrivant à Londres, au mois d'Avril 1733, il n'y trouva pas le généreux Oglethorpe qui était parti pour la Géorgie; mais Hunt lui fournit un logement à *Lime-House*. Bluet, qui alla passer quelque temps à la campagne, l'ayant visité à son retour, lui trouva le visage fort abattu. Quelques personnes avaient demandé à l'acheter; & la crainte que sa rançon ne fût mise à trop haut prix, ou que de nouveaux maîtres ne le fissent partir pour quelque pays éloigné, le jetait dans une vive inquiétude. Bluet obtint de Hunt de le prendre dans sa maison de Chéshunt, au comté d'Hertford, en promettant de ne pas disposer de lui sans le consentement de son maître: Job reçut beaucoup de caresses de tous les honnêtes gens du pays, qui parurent charmés de son entretien & fort touchés de ses infortunes. On lui fit quantité de présens, & plusieurs personnes proposerent de lever une somme par souscription, pour payer le prix de sa liberté.

Sénégal.

Le jour qui précéda ſon retour à Londres, il reçut une lettre qui portait ſon adreſſe, & qui étant venue ſous une enveloppe au Chevalier *Bybia-Lake*, avait été remiſe à la Compagnie d'Afrique. L'Auteur n'ajoute pas de qui elle était, quoiqu'il paraiſſe aſſez qu'elle venait de M. Oglethorpe; en conſéquence, les Directeurs de la Compagnie ordonnerent à M. Hunt de leur fournir le mémoire de toute la dépenſe qu'il avait faite pour Job. Elle montait à cinquante neuf livres ſterlings, qui lui furent payées par la Compagnie. Cependant Job n'était pas délivré de ſes craintes. Il ſe figura qu'il aurait à payer une grande rançon, lorſqu'il ſerait retourné dans ſon pays. La ſouſcription n'était pas encore commencée. Bluet ayant renouvellé cette propoſition, un homme de mérite entreprit de la faire réuſſir en ſouſcrivant le premier. Son exemple fut ſuivi avec empreſſement. Enfin la ſomme étant remplie, Job obtint ſa liberté, & la Compagnie d'Afrique ſe chargea de ſon logement & de ſon entretien juſqu'à ſon départ.

Il vécut quelque temps dans une ſituation tranquille, occupé à viſiter ſes amis & ſes bienfaiteurs. Le Chevalier Huns Sloane, qui était de ce nombre, l'employait ſouvent à traduire

Sénégal.

des manuscrits Arabes & des inscriptions de médailles. Un jour qu'il était chez lui, il marqua une vive curiosité de voir la Famille Royale. Le Chevalier lui promit de le satisfaire, lorsqu'il serait vêtu assez proprement pour paraitre à la Cour. Aussitôt les amis de Job lui firent faire un riche habit de soie, dans la forme de son pays; il fut présenté dans cet état au Roi, à la Reine, aux deux Princes & aux Princesses. La Reine lui fit présent d'une belle montre d'or; &, le même jour, il eut l'honneur de dîner avec le Duc de Montagu & d'autres Seigneurs, qui se réunirent ensuite pour lui faire présent d'une somme honnête. Le Duc de Montagu le mena souvent à sa maison de campagne, & lui montrant les instrumens qui servent à l'agriculture & au jardinage, il chargea ses gens de lui en apprendre l'usage. Lorsque Job se vit près de son départ, le même Seigneur fit faire pour lui un grand nombre de ces instrumens, qui furent mis dans des caisses & portés sur son vaisseau. Il reçut divers autres présens de plusieurs personnes de qualité, jusqu'à la valeur de cinq cens livres sterlings. Enfin, après avoir passé quatorze mois à Londres, il s'embarqua au mois de Juillet 1734, sur un vaisseau de la Compagnie, qui partait pour la riviere de Gambra.

Sénégal.

Job aborda au Fort Anglais le 8 d'Août. Il était recommandé particulièrement par les Directeurs de la Compagnie au Gouverneur & aux Facteurs du pays. Ils le traiterent avec autant de respect que de civilité. L'espérance de trouver quelqu'un de ses compatriotes au comptoir de Joar, qui n'est qu'à sept journées de Bunda, le fit partir le 23 sur la chaloupe la *Renommée*, avec Moore qui allait prendre la direction de ce comptoir. Le 26 au soir, ils arriverent à Damasensa. Job se trouvant assis sous un arbre avec les Anglais, vit passer sept ou huit Nègres de la Nation de ceux qui l'avaient fait esclave à trente milles du même lieu. Quoiqu'il fût d'un caractere modéré, il eut de la peine à se contenir ; & son premier mouvement le portait à les tuer, d'un sabre & de deux pistolets dont il était armé. Moore lui fit perdre cette pensée, en lui représentant l'imprudence & le danger de son dessein. Ils firent approcher les Nègres pour leur faire diverses questions, & leur demander particulierement ce qu'était devenu le Roi leur Maître, qui avait jeté Job dans l'esclavage.

Ils répondirent que ce Prince avait perdu la vie d'un coup de pistolet, qu'il portait ordinairement pendu au cou, & qui étant parti

par hasard, l'avait tué sur-le-champ. Il y avait beaucoup d'apparence que ce pistolet venait du Capitaine Pyke, & faisait partie des marchandises que le Roi avait reçues pour le prix de Job. Aussi Job fut-il si transporté de joie que tombant à genoux, il remercia Mahomet d'avoit détruit son ennemi par les armes même qui avaient été le prix de son crime; & se tournant vers Moore: « Vous voyez, lui dit-il, que le Ciel n'a point » approuvé que cet homme m'eût fait esclave & » qu'il a fait servir à sa punition les même armes » pour lesquelles j'ai été vendu. Cependant je » dois lui pardonner, ajouta-t-il, parce que si » je n'avais pas été vendu, je ne saurais pas la » langue Anglaise, je n'aurais pas mille choses » utiles & précieuses que je possède; je n'aurais » pas vu un pays tel que l'Angleterre, & des » hommes aussi généreux que j'en ai trouvés dans » cette contrée. » Il n'y a guères d'Européen cultivé dont la reconnaissance s'exprimât plus éloquemment.

Sénégal.

La chaloupe étant arrivée le premier de Septembre à Joar, Job depêcha le 14 un exprès à Bunda, pour donner avis de son retour à ses amis. Ce messager était un Fouli, qui se trouva de la connaissance de Job, & qui marqua une joie extrême de le revoir. C'était presque le

Sénégal.

ſeul Afriquain qu'on eût jamais vu revenir de l'eſclavage. Job fit prier ſon pere de ne pas venir au-devant de lui ; parceque le voyage était trop long, & que, ſuivant l'ordre de la Nature, c'étaient les jeunes gens, diſait-il, qui devaient aller au-devant des vieux. Il envoya quelques préſens à ſes femmes ; & le Fouli fut chargé de lui amener le plus jeune de ſes fils, pour lequel il avait une affection particuliere.

Dans l'intervalle, Job ne ceſſa point de louer beaucoup les Anglais, parmi les Nègres de ſa Nation. Il fit revenir les Afriquains de l'opinion où ils avaient toujours été, que les eſclaves étaient mangés ou tués, parce qu'on n'en voyait pas revenir un ſeul.

Quatre mois ſe paſſerent avant qu'il pût recevoir les moindres informations de Bunda. Son impatience le fit retourner à Joar le 29 de Janvier 1735. Le 14 du mois ſuivant, il vit arriver enfin le Fouli avec des lettres. Mais elles ne lui apportaient que de fâcheuſes nouvelles. Son pere était mort, avec la conſolation néanmoins d'avoir appris, en expirant, le retour de ſon fils, & le traitement qu'il avait reçu en Angleterre. Une des femmes de Job s'était remariée en ſon abſence ; & le ſecond mari avait pris la fuite en apprenant l'arrivée du premier. Depuis trois ou quatre ans,

la guerre avait fait tant de ravages dans le pays de Bunda, qu'il n'y restait plus de bestiaux. Sénégal.

Avec le messager, il était arrivé un des anciens amis de Job, qui fut charmé de le revoir, mais qui parut fort touché de la mort de son pere & des malheurs de sa Patrie. Il protesta qu'il pardonnait à sa femme, & même à l'homme qui l'avait épousée. Ils avaient raison, disait-il, de me croire mort, puisque j'étais passé dans un pays d'où jamais aucun Fouli n'est revenu. Ses entretiens avec son ami durerent trois ou quatre jours, sans autre interruption que celle des repas & du sommeil.

Lorsque Moore quitta l'Afrique, il laissa Job à Joar avec le Gouverneur Hull, prêts à partir tous deux pour *Yanimarrew*, d'où ils devaient se rendre à la forêt des gommes, qui est proche de Bunda. Job le chargea de plusieurs Lettres pour le Duc de Montagu, la Compagnie d'Afrique, Ogléthorpe & ses principaux bienfaiteurs. Elles étaient remplies des plus vives marques de sa reconnaissance & de son affection pour la Nation Anglaise.

Ses qualités naturelles étaient excellentes. Il avait le jugement solide, la mémoire facile, & beaucoup de netteté dans les idées. Il raisonnait avec beaucoup de modération & d'impartialité.

Sénégal.

Tous ſes diſcours portaient le caractere du bon ſens, de la bonne-foi, & d'un amour ardent pour la vérité.

Sa pénétration ſe fit remarquer dans une infinité d'occaſions. Il concevait ſans peine le méchaniſme des inſtrumens. Après lui avoir fait voir une pendule & une charrue, on lui en montra les pièces ſéparées, qu'il rejoignit lui-même, ſans le ſecours de perſonne.

Sa mémoire était ſi extraordinaire, qu'ayant appris l'Alcoran par cœur à quinze ans, il en fit trois copies de ſa main en Angleterre, ſans autre modèle que celui qu'il portait dans ſa tête, & ſans ſe ſervir même de la premiere copie pour faire les deux autres. Il ſouriait, lorſqu'il entendait parler d'oubli, comme d'une faibleſſe dont il n'avait pas l'idée. Cette mémoire paraîtra moins ſurprenante, ſi l'on fait réflexion qu'ayant néceſſairement peu d'idées acquiſes, celles qui ſe plaçaient dans ſa tête, s'y gravaient avec plus de facilité & moins de confuſion. C'eſt par cette raiſon que dans la premiere jeuneſſe on apprend & l'on retient plus aiſément. L'organe eſt neuf, & l'eſprit a moins de diſtractions. C'eſt quand les traces d'une infinité d'objets divers ſe ſont multipliées dans le cerveau, que leur nombre & leur variété commencent à nuire à leur ordre, qu'elles ſe confondent & s'effacent en même-temps

que

que l'organe perd de son énergie, comme la planche du graveur ne rend plus que des traits vagues & confus, lorsqu'on en a trop renouvellé les empreintes.

Sénégal.

Il avait cette sorte de compassion générale, qui rend le cœur sensible à tout. Dans la conversation, il entendait la plaisanterie. Ses inclinations douces & religieuses n'excluaient pas le courage. Il racontait que passant un jour dans le pays des Arabes, avec quatre de ses domestiques, il avait été attaqué par quinze de ces vagabonds, qui sont une sorte de bandits ou de voleurs. Il se mit en défense, & plaçant un de ses gens pour observer l'ennemi, il se disposa fierement au combat avec les trois autres. Il perdit un homme dans l'action, & lui-même il fut blessé au bras d'un coup d'épée. Mais ayant tué le Capitaine Arabe & deux de ses brigands, il força le reste de prendre la fuite. Un autre jour ayant trouvé une des vaches de son pere, à moitié dévorée, il résolut de prendre le monstre dont elle avait été la proie. Il se plaça sur un arbre, près de la vache; &, vers le soir, il vit paraitre deux lions, qui s'avancerent à pas lents, & jetant leurs regards autour d'eux avec un air de défiance. L'un s'étant approché, Job le perça d'une fleche empoisonnée, qui le fit tomber sur la place. Le second qui

Sénégal.

vint ensuite fut aussi blessé ; mais il eut la force de s'éloigner en rugissant, & le lendemain il fut trouvé mort à cinq cens pas du même lieu.

Il avait de l'aversion pour les peintures ; on eut beaucoup de peine à le faire consentir qu'on tirât son portrait. Lorsque la tête fut achevée, on lui demanda dans quels habits il voulait paraître ; & sur le choix qu'il fit de l'habillement de son pays, on lui dit qu'on ne pouvait le satisfaire sans avoir vu les habits dont il parlait, ou du moins sans en avoir entendu la description. Pourquoi donc, répliqua Job, vos Peintres veulent-ils représenter Dieu qu'ils n'ont jamais vu ?

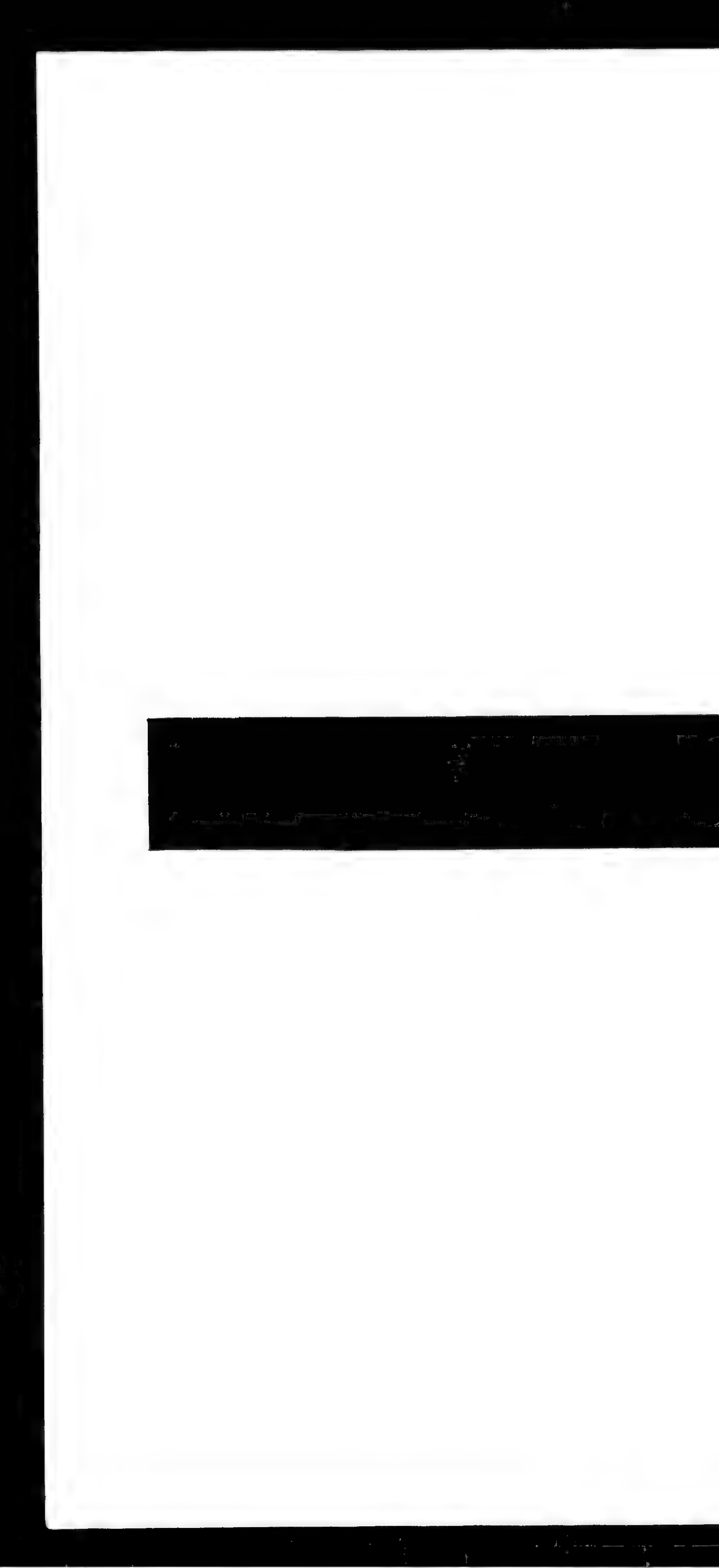
Sa Religion était le Mahométisme ; mais il rejétait les notions d'un Paradis sensuel, & d'autres Traditions qui sont reçues parmi les Turcs. Le fond de ses principes était l'unité de Dieu, dont il ne prononçait jamais le nom sans quelque témoignage particulier de respect. Les idées qu'il avait de cet Être Suprême & d'un état futur, parurent fort justes aux Anglais. Mais il était si ferme dans la persuasion de l'unité divine, qu'il fut impossible de le faire raisonner paisiblement sur la Trinité. On lui avait donné un Nouveau-Testament dans sa

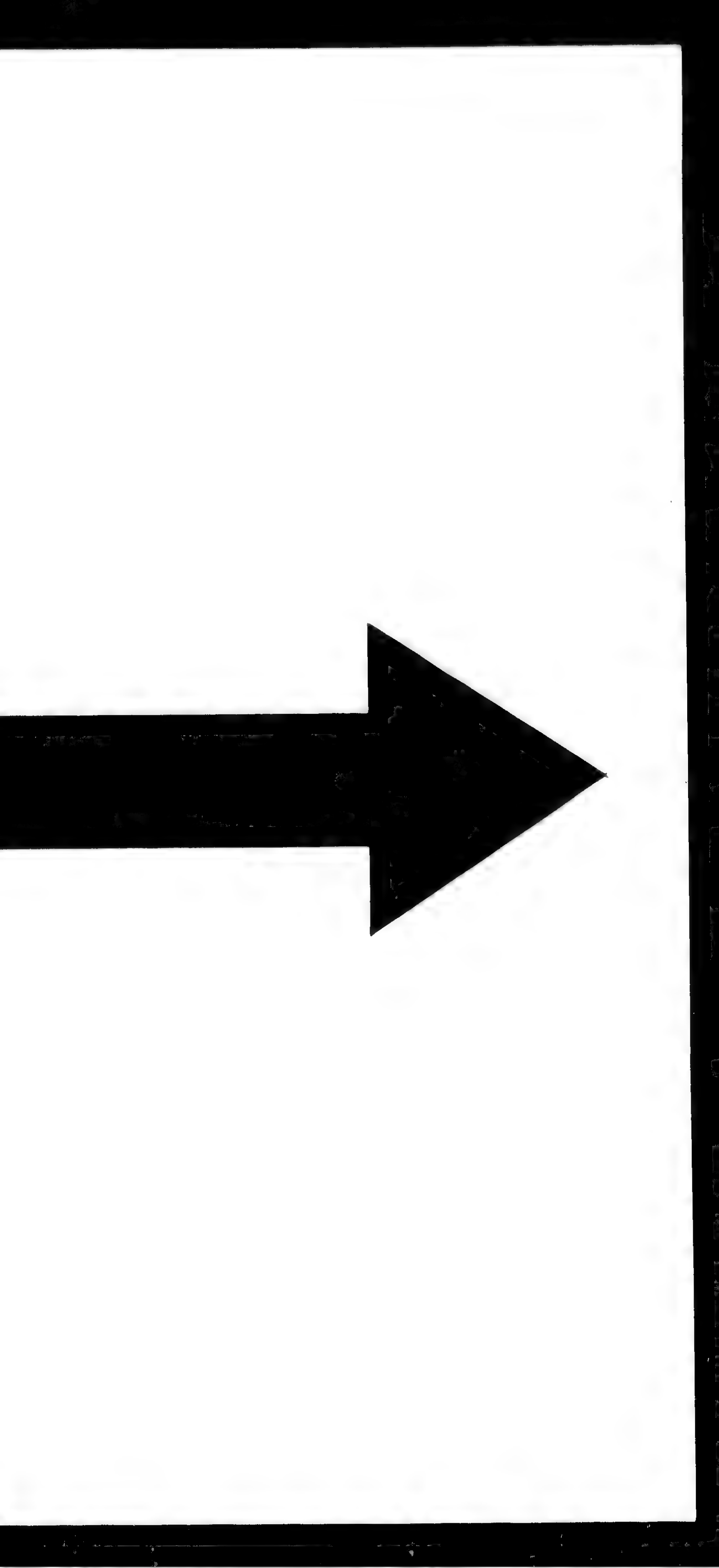
langue. Il le lut ; & s'expliquant avec respect sur ce livre, il commença à déclarer que l'ayant examiné fort soigneusement il n'y avait pas trouvé un mot d'où l'on pût conclure qu'il y eut trois Dieux.

Sénégal.

Il ne mangeait la chait d'aucun animal, s'il ne l'avait tué de ses propres mains. Cependant il ne faisait pas difficulté de manger du poisson ; mais il ne voulait jamais toucher à la chair de porc.

Pour un homme qui avait reçu son éducation en Afrique, les Anglais jugerent que son savoir n'était pas méprisable. Il leur rendit compte des livres de son pays. Leur nombre ne surpasse pas trente. Ils sont écrits en Arabe, & la Religion seule en fait la matiere. Job savait fort bien la partie historique de la Bible. Il parlait respectueusement des vertueux personnages qui sont nommés dans l'Ecriture Sainte, sur-tout de Jésus-Christ, qu'il regardait comme un Prophète, digne d'une plus longue vie, & qui aurait fait beaucoup de bien dans le monde, s'il n'eût péri malheureusement par la méchanceté des Juifs. Mahomet, disait-il, fut envoyé après lui, pour confirmer & perfectionner sa doctrine. Enfin Job se comparait souvent à Joseph, fils du Patriarche Jacob ; & lorsqu'il eut appris que pour le venger,





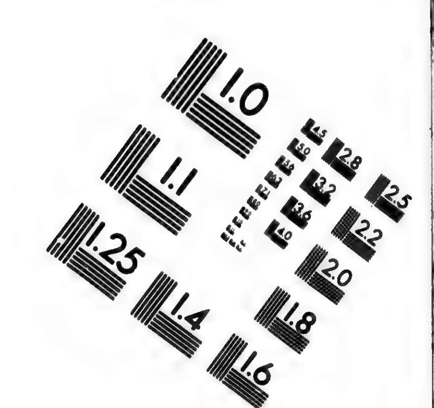
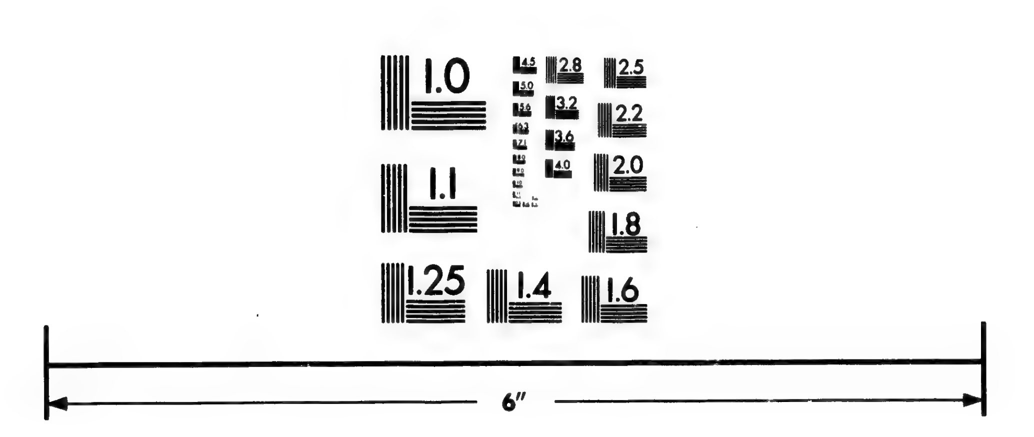
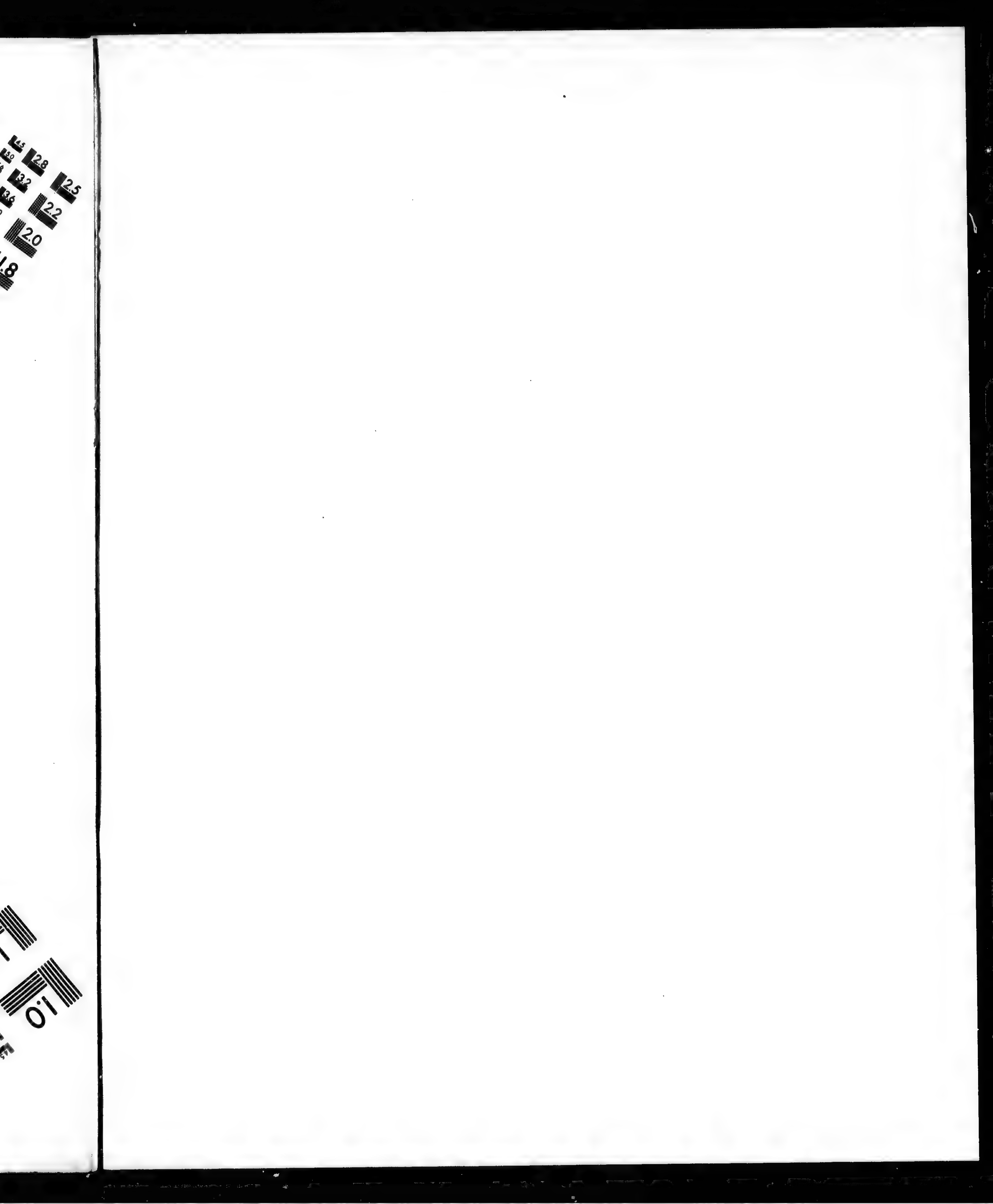


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.0

Sénégal.

Sambo, Roi de Futa, avait déclaré la guerre aux Mandingos, il protesta qu'il aurait souhaité pouvoir l'empêcher; parce que ce n'étaient pas les Mandingos, mais Dieu, qui l'avait envoyé dans une terre étrangere.

Pays de Bunda.

Son Historien joint ici quelques détails sur le pays de ce Prince.

Les Esclaves & la plus vile partie du peuple y sont employés à cultiver la terre, à préparer le bled, le pain & les autres alimens. L'agriculture est pour eux un exercice fort pénible, parce qu'ils n'ont pas d'instrumens propres à labourer la terre, ni même à couper les grains dans leur maturité. Ils sont obligés, pour faire leur moisson, d'arracher le bled avec les racines; & pour le réduire en farine, ils le broyent entre deux pierres avec les mains. Leur travail n'est pas moins violent pour transporter & pour bâtir; car tout s'exécute à force de bras.

Les personnes de distinction, qui se piquent de lecture & d'étude, n'ont pas d'autres lumiere, pendant la nuit, que celle de leur feu. Cependant c'est le temps de l'obscurité qu'ils emploient à cet exercice, parce que, dans les principes du pays, le jour est pour l'usage de ce qu'on fait, & la nuit pour s'instruire. Une partie

Ses Habitans s'occupent de la chasse, sur-tout de celle des éléphans, & font un commerce d'ivoire assez considérable. Job racontait qu'un de ses gens, accoutumé à la chasse, avait vu un éléphant surprendre un lion, le porter près d'un bois, fendre un arbre, mettre la tête de son ennemi entre les deux parties du tronc, & le laisser dans cet état pour y périr. Quoique ce récit paraisse fabuleux, il est rendu plus vraisemblable par un autre exemple, dont Job avait été témoin lui-même. Un jour qu'il était à la chasse, il vit un éléphant transporter un lion dans un endroit marécageux, & lui tenir la tête enfoncée dans la boue pour l'étouffer. En supposant la vérité de ces deux faits, il faut conclure que le lion & l'éléphant se portent une haine mortelle.

Sénégal.

Le poison dans lequel les Nègres trempent leurs fleches, est le jus d'un certain arbre dont les qualités sont si malignes, qu'en peu de temps le sang se trouve infecté par la moindre blessure, & l'animal le plus vigoureux devient stupide & perd le sentiment; ce qui n'empêche pas les Habitans de manger la chair des animaux qu'ils tuent avec leurs fleches. Aussitôt qu'ils les voient tomber, ils s'approchent & leur coupent la gorge. Cette opération faite

Sénégal.

ſortir apparemment le poiſon avec le ſang. Les hommes qui ſont bleſſés des mêmes fleches, ſe guériſſent avec une herbe, dont la vertu eſt infaillible, lorſqu'elle eſt immédiatement appliquée ſur la bleſſure. L'Auteur prend ici l'occaſion d'aſſurer, comme le fruit particulier de ſon expérience & de ſes lumieres ; 1.° Que dans tous les pays, qui produiſent des bêtes farouches, il ne s'en trouve pas qui attaquent volontairement l'homme, ſi elles trouvent le moyen de s'échapper par la fuite ; 2.° Qu'il n'y a pas de poiſon violent de quelque eſpèce qu'on le ſuppoſe, qui n'ait ſon antidote ; & que généralement la Nature a placé l'antidote près du poiſon. Cette derniere aſſertion parait plus fondée que l'autre ; je crois qu'il ſera toujours fort peu sûr de rencontrer un lion ou un tigre quand il aura faim. Le loup naturellement ti[illegible], attaque l'homme quand il n'a trouvé [illegible] proie ni nourriture, & les ſinges, quand ils ſe ſentent les plus forts, ſe jettent ſur le Voyageur par un inſtinct de férocité.

Les mariages dans le pays de Job, ſe font avec peu de formalités. Lorſqu'un pere eſt réſolu de marier ſon fils, il fait ſes propoſitions au pere de la fille. Elles conſiſtent dans

Sénégal.

l'offre d'une certaine somme, que le pere du mari doit donner à la femme pour lui servir de douaire. Si cette offre est acceptée, les deux peres & le jeune-homme se rendent chez le Prêtre, déclarent leur convention & le mariage passe aussitôt pour être conclu. Il ne reste qu'une difficulté, qui consiste à tirer l'épouse de la maison paternelle. Tous ses cousins s'assemblent devant la porte pour en disputer l'entrée, mais le mari trouve le moyen de se les concilier par des présens. Il fait paraitre alors un de ses parens, bien monté, avec la commission de lui amener sa femme à cheval. Mais à peine est-elle en croupe, que les femmes commencent leurs lamentations & s'efforcent de l'arrêter. Cependant les droits du mari l'emportent. Il reçoit celle qui doit être la compagne de sa vie. Il fait éclater sa joie par les festins qu'il donne à ses amis. Les réjouissances durent plusieurs jours. Sa femme est la seule qui n'y est point appellée. Elle n'est vue de personne, pas même de son mari, aux yeux duquel la loi veut, que, pendant trois ans, elle paraisse toujours voilée. Ainsi Job, qui n'en avait passé que deux avec la sienne, lorsqu'il tomba dans l'esclavage, & qui avait eu d'elle une

Sénégal.

fille, ne l'avait point encore vue sans voile. Pour éviter les jalousies & les querelles, les maris font un partage égal du temps entre leurs femmes; & leur exactitude à l'observer va si loin, que pendant qu'une femme est en couche, ils passent seuls dans leur appartement toutes les nuits qui lui appartiennent. Ils ont le droit de renvoyer celles qui leur déplaisent, mais en leur laissant la somme qu'elles ont reçue pour douaire. Une femme est libre de se remarier après ce divorce, & n'en trouve pas moins l'occasion; au-lieu que si c'est elle qui abandonne son mari, non-seulement elle perd son douaire, mais elle tombe dans un mépris qui lui ôte l'espérance de faire un second mariage.

Outre la Circoncision, qui est en usage pour tous les enfans mâles, il y a une sorte de baptême pour les deux sexes. Au septieme jour de la naissance, le pere, dans une assemblée de parens & d'amis, donne un nom à l'enfant, & le Prêtre l'écrit sur un petit morceau de bois poli. On tue ensuite, pour le festin, une vache ou une brebis, suivant les richesses de la famille. On la mange sur-le-champ, & le reste est distribué aux pauvres. Après quoi, le Prêtre

Sénégal.

lave l'enfant dans une eau pure, tranſcrit ſon nom ſur un morceau de papier, qu'il roule ſoigneuſement, & le lui attache autour du cou, pour y demeurer juſqu'à ce qu'il tombe de lui-même.





CHAPITRE III.

Mœurs & usages des Jalofs, des Foulis, & des Mandingos. Langage. Religion.

Sénégal.

NOUS AVONS SOUVENT PARLÉ de ces peuples dans la relation des Voyages sur les côtes où ils sont répandus. Nous voulons rassembler ici les observations les plus importantes des Voyageurs sur les trois Nations les mieux connues de cette latitude. Les Jalofs habitent le long de l'Océan, entre le fleuve du Sénégal & la Gambra. Les Foulis sont situés au Nord & à l'Est du Sénégal. Les Mandingos occupent les deux bords de la Gambra, & se mêlent par-tout aux deux autres Nations.

Jalofs.

Une des principales qualités qui se font remarquer dans les Jalofs & qui parait leur être commune avec tous les Nègres de la côte, c'est comme on l'a déja dit, le penchant au vol; mais ils ont une adresse à voler qui leur est particuliere.

Ce n'est pas sur les mains d'un voleur qu'il faut avoir les yeux ouverts, c'est sur ses pieds: comme

Sénégal.

la plupart des Nègres marchent pieds nuds, ils acquierent autant d'adresse dans cette partie que nous en avons aux mains. Ils ramassent une épingle à terre. S'ils voient un morceau de fer, un couteau, des ciseaux, & toute autre chose, ils s'en approchent, ils tournent le dos à la proie qu'ils ont en vue, ils vous regardent en tenant les mains ouvertes. Pendant ce temps, ils saisissent l'instrument avec le gros orteil, & pliant le genou, ils levent le pied parderriere jusqu'à leurs pagnes, qui servent à cacher le vol; & le prenant avec la main, ils achevent de le mettre en sûreté.

Ils n'ont pas plus de probité à l'égard de leurs compatriotes de l'intérieur des terres, qu'ils appellent montagnards : lorsqu'ils les voient arriver pour le commerce, sous prétexte de servir à transporter leurs marchandises ou de leur rendre l'office d'interpretes, ils leur dérobent une partie de ce qu'ils ont apporté.

Leur avidité barbare va bien plus loin; car il s'en trouve qui vendent leurs enfans, leurs parens & leurs voisins. Pour cette perfidie, on s'adresse à ceux qui ne peuvent se faire entendre des Français. Ils les conduisent au comptoir, pour y porter quelque chose, & feignant que ce sont des esclaves achetés, ils les vendent, sans que ces malheureuses victimes puissent s'en défier, jusqu'au moment qu'on les enferme ou qu'on les charge de

Sénégal.

chaînes. Un vieux Nègre ayant résolu de vendre son fils, le conduisit au comptoir. Mais ce fils qui se défia de ce dessein, se hâta de tirer un Facteur à l'écart & de vendre lui-même son pere. Lorsque ce vieillard se vit environné de marchands, prêts à l'enchaîner, il s'écria qu'il étoit le pere de celui qui l'avait vendu. Le fils protesta le contraire, & le marché demeura conclu; mais celui-ci retournant en triomphe, rencontra le chef du canton, qui le dépouilla de ces richesses mal acquises, & le vint vendre au même marché. Tous ces crimes sont la suite d'un plus grand, celui de les acheter.

Quantité de petits Nègres des deux sexes sont enlevés tous les jours par leurs voisins, lorsqu'ils s'écartent dans les bois, sur les chemins, ou dans les plantations, pour chasser les oiseaux qui viennent manger le millet & les autres grains. Dans le temps de la famine, un grand nombre de Nègres se vendent eux-mêmes pour s'assurer du moins la vie.

Leur pauvreté est extrême. Ils ont pour tout bien quelques bestiaux. Les plus riches n'en ont pas plus de 40 ou 50, avec deux ou trois chevaux, & le même nombre d'Esclaves. Il est très-rare qu'on leur trouve de l'or pour la valeur d'onze ou douze pistoles.

Dans quelques pays des Nègres, la couronne

Sénégal.

est héréditaire. Dans d'autres, elle est élective. A la mort d'un Prince héréditaire, c'est son frere, & non son fils, qui lui succède. Mais, après la mort du frere, le fils est rappellé au Trône & le laisse de même à son frere. Dans quelques pays héréditaires, c'est au premier neveu par les sœurs que tombe la succession, parce que la propagation du sang royal ne leur parait certaine que par cette voie, tant ils comptent peu sur la fidélité des femmes.

Dans les Royaumes électifs, trois ou quatre des plus grands personnages de la nation, s'assemblent, après la mort du Roi, pour lui choisir un successeur, & se réservent le pouvoir de le déposer ou de le bannir lorsqu'il manque à ses obligations. Cet usage devient la source d'une infinité de guerres civiles, parce qu'un Roi déposé entreprend ordinairement de se rétablir malgré les constitutions.

Il n'y a point dans l'Univers d'autorité plus absolue & plus respectée que celle de ces Monarques Nègres. Elle ne se soutient que par la rigueur. Les punitions, pour les moindres défauts de respect ou d'obéissance, sont la mort, la confiscation des biens, & l'esclavage de toute la famille des coupables. Le peuple est moins à plaindre que les grands, parce que, dans ces occasions, il n'a que l'esclavage à redouter. Barbot

Sénégal.

raconte que sous les plus légers prétextes, sans égard pour le rang, ni pour la profession, un Roi fait vendre à son gré ses sujets. L'Alkade de Rufisco vendit aux François de Gorée par l'ordre exprès du Damel, un Marbut qui avoit manqué à quelque devoir du pays. Ce malheureux Prêtre fut plus de deux mois sur le vaisseau sans vouloir prononcer une parole. Comme la volonté des Princes est une loi souveraine, ils imposent des taxes arbitraires, qui réduisent tous leurs sujets à la derniere pauvreté.

Dans le Royaume de Barsalli, il n'y a que le Roi & sa famille qui aient le droit de coucher sous des *Tendres*, espèces d'étoffes qui servent de défenses contre les mouches & les mosquites. L'infraction de cette loi est punie de l'esclavage. Un Jalof qui aurait la hardiesse de s'asseoir, sans ordre, sur la même natte que la Famille Royale, est sujet au même châtiment. L'orgueil & la tyrannie siégent donc sur des nattes comme sur la pourpre ! Mais malgré tant de hauteur, les Princes Jalofs sont des mendians si peu capables de honte, que s'ils apperçoivent à l'étranger qui les visite, quelque chose qui leur plaise, comme un manteau, des bas, des souliers, une épée, un chapeau, &c. ils demandent successivement qu'on leur permette d'en faire l'essai, & se mettent par degrés en possession de toute la parure.

Sénégal.

Les épreuves du fer chaud & de l'eau bouillante, ces anciens monumens de notre barbarie, se retrouvent dans la jurisprudence des Nègres, & la corruption, qui déshonore si souvent la nôtre, ne leur est pas étrangere.

Deux petits Rois, oncle & neveu, tous deux tributaires du Damel, étant en contestation pour les droits de leur souveraineté, résolurent de remettre la décision de leur différend au sort des armes ou à la sentence du Damel; & ce Prince leur ayant fait défendre les voies violentes, ils furent obligés de venir à celle de l'autorité. Le jour marqué pour leurs explications, ils se rendirent dans une grande place, qui est vis-à-vis du Palais Royal, tous deux accompagnés d'un nombreux cortège, qui formait deux bataillons, armés de dards, de fleches, de zagayes & de couteaux à la moresque. Ils se porterent l'un vis-à-vis de l'autre, à trente pas de distance. Le Damel parut bientôt, à la tête de 600 hommes. Il montait un fort beau cheval de Barbarie, sur lequel il alla se placer au milieu des deux rivaux. Quoiqu'ils parlassent tous la même langue, ils employerent des interpretes pour s'expliquer. Le neveu, qui étoit fils du dernier Roi, finit sa harangue en représentant que les domaines contestés devaient lui appartenir de plein droit, puisque le Ciel les avait donnés à son pere, &

Sénégal.

qu'il attendait par conséquent de l'équité du Damel la confirmation d'un titre, qui ne pouvait lui être disputé sans injustice. Après l'avoir écouté fort attentivement, le Damel lui répondit d'un air majestueux : ce que le Ciel vous a donné, je vous le donne à son exemple. Une réponse si positive dissipa aussitôt le parti opposé. Les Guiriots avec leurs instrumens & leurs tambours, célébrerent les louanges du vainqueur. Ils lui répéterent mille fois que le Damel lui avait rendu justice ; qu'il était plus beau, plus riche, plus puissant & plus courageux que son rival. Mais tandis qu'il n'était occupé que de son bonheur, il fut surpris de s'en voir dépouillé le jour suivant. Le Damel, corrompu par des présens, révoqua la sentence qu'il avoit portée, & rétablit l'oncle à la place du neveu. Ce revers de fortune fit changer d'objet aux chants des Guiriots. Toutes leurs louanges furent pour celui qu'ils avaient décrié par leurs satires (*a*).

(*a*) On a vu un exemple d'une bassesse à-peu-près semblable dans un Guiriot Français. Il adressa une Ode à un Ministre qui venait d'en faire renvoyer un autre, Ode dans laquelle le Ministre disgracié était fort maltraité ; celui-ci revint & le Guiriot lui dédia, à son tour, une autre Ode. Toutes les deux eurent la même récompense, le mépris.

Les Rois

Les Rois Nègres entreprennent la guerre sur les moindres prétextes, mais les batailles ne sont que des escarmouches. Dans tout le Royaume du Damel, à peine se trouverait-il assez de chevaux pour former deux cens hommes de cavalerie. Ce Prince n'a pas besoin de provisions de bouche, quand il est en campagne. Toutes les femmes lui fournissent des vivres sur son passage.

Sénégal.

Les armes de la Cavalerie sont la zagaye; sorte de javeline fort longue, & trois ou quatre dards de la forme des fleches, avec cette différence que la tête en est plus grosse & qu'étant dentelée, elle déchire la blessure lorsqu'on la retire après le coup. Tous les cavaliers sont si chargés de grisgris, qu'ils ne peuvent faire quatre pas s'ils sont démontés. Ils lancent assez loin leurs zagayes. Avec ces armes, ils ont un cimeterre, un couteau à la moresque, long d'une coudée sur deux doigts de largeur & un bouclier rond, composé d'un cuir fort épais. Quoique chargés de tant d'instrumens, ils ont les bras & les mains libres; de sorte qu'ils peuvent charger avec beaucoup de vigueur.

L'infanterie est armée d'un cimeterre, d'une javeline, & d'un carquois rempli de cinquante ou soixante fleches empoisonnées, dont les blessures causent infailliblement la mort, pour peu que les remèdes soient différés. Les dents de ces

Sénégal.

fleches ne causent pas des effets moins dangereux; puisque ne pouvant être retirées, il faut qu'elles traversent la partie dans laquelle elles sont entrées. L'arc est composé d'un roseau fort dur, qui ressemble au bambou. La corde est d'une autre sorte de bois, qui est jointe à l'arc avec beaucoup d'art. Les Nègres, en général, se servent de leurs arcs avec tant d'adresse que de cinquante pas ils sont sûrs de frapper un écu. Ils marchent sans ordre & sans discipline, au milieu même du pays qu'ils attaquent. Leurs Guiriots les excitent au combat par le son de leurs instrumens.

Lorsqu'ils sont à la portée de leurs armes, l'Infanterie fait une décharge de ses fleches, & la Cavalerie lance ses dards. On en vient ensuite à la zagaye. Ils épargnent néanmoins leurs ennemis, dans l'espérance de faire un plus grand nombre d'esclaves. C'est le sort de tous les prisonniers, sans exception d'âge ni de rang. Malgré les ménagemens qu'ils observent dans la mêlée, comme ils combattent nuds & qu'ils sont fort adroits, leurs guerres sont toujours fort sanglantes. D'ailleurs ils aiment mieux perdre la vie, que de s'exposer au moindre reproche de lâcheté, & ce motif les anime autant que la crainte de l'esclavage.

Si le premier choc ne décide pas de la vic-

toire, ils renouvellent ſouvent le combat pendant pluſieurs jours. Enfin lorſqu'ils commencent à ſe laſſer de verſer du ſang, ils envoient, de chaque côté, des Marbuts pour négocier la paix; & s'ils conviennent des articles, ils jurent ſur l'Alkoran & par Mahomet d'être fidèles à les obſerver. Il n'y a jamais de compoſition pour les priſonniers. Ceux qui ont le malheur d'être pris, demeurent les eſclaves de celui qui les a touchés le premier.

Sénégal.

Si l'on veut avoir une idée de ces miſérables brigands, que les Hiſtoriens appellent Rois, il n'y a qu'à voir dans le Maire & dans Moore le portrait qu'ils tracent des Princes, qui de leur temps, régnaient en Afrique.

Le Roi de Hoval, qui porte le titre de Brack, & qui gouverne la contrée que nous nommons proprement le Sénégal, eſt ſi pauvre, dit le Maire, qu'il manque ſouvent de millet pour ſe nourrir. Il aime les chevaux juſqu'à ſe priver de la nourriture pour fournir à leur entretien, comme Maître Jacques dans l'Avare. Il leur donne le grain dont il devrait ſe nourrir, & ſe contente ordinairement d'une pipe de tabac & de quelques verres d'eau-de-vie. La néceſſité le force ſouvent de faire des incurſions dans les cantons les plus foibles de ſon voiſinage, où il enlève des beſtiaux & des eſclaves,

Sénégal.

qu'il vend aux Français pour de l'eau-de-vie. Lorsqu'il voit baisser sa provision de cette liqueur, il enferme le reste dans une petite cantine dont il donne la clef à quelqu'un de ses favoris, avec ordre de la porter à vingt ou trente lieues de sa demeure, pour se mettre lui-même dans la nécessité de s'en priver. S'il exerce sa tyrannie sur ses voisins, il garde encore moins de ménagement pour ses propres sujets. Son usage est d'aller de ville en ville, avec toute sa cour, qui est composée d'environ deux cens Nègres, la plupart infectés de tous les vices des blancs, & de demeurer dans chaque lieu, jusqu'à ce qu'il en ait mangé toutes les provisions. Ceux qui ont la hardiesse de s'en plaindre, sont vendus pour l'esclavage.

Ceux des Jalofs, qui bordent immédiatement la Gambra, habitent les Royaumes de Barsalli & du bas Yani. Le Roi de Barsalli gouverne avec une autorité absolue, & sa famille est si respectée que tous ses peuples se prosternent, la face en terre, lorsqu'ils paroissent devant quelque personne de son sang. Cependant il vit dans l'égalité avec sa milice. Chaque soldat a la même part au butin de la guerre, & le Roi ne prend que ce qui est nécessaire à ses besoins. Cette Loi qu'il s'est imposée, ne lui permet guères de quitter les armes; car aussi-

Sénégal.

tôt qu'il a consommé les fruits d'une guerre, il est obligé, pour satisfaire son avidité & celle de ses gens, de chercher quelque nouvelle proie.

En 1732, c'est-à-dire, dans le temps que Moore était en Afrique, le Roi de Barsalli était un Prince d'une humeur si emportée, qu'au moindre ressentiment il ne faisait pas difficulté de tirer sur celui dont il se croyait offensé. Moore n'ajoute pas si c'était un coup de fleche ou d'arme à feu; mais cette fureur était d'autant plus dangereuse que le Roi tirait fort adroitement. Quelquefois, lorsqu'il se rendait sur une chaloupe de la compagnie, à Kobone, qui était une de ses propres villes, il se faisait un amusement de tirer sur tous les canots qui passaient, &, dans la journée, il tuait toujours un homme ou deux. Quoiqu'il eût un grand nombre de femmes, il n'en menait jamais plus de deux avec lui. Il avait plusieurs freres; mais il étoit rare qu'il leur parlât, ou qu'il les reçût même dans sa compagnie. S'ils obtenaient cet honneur, ils n'étaient pas dispensés de la loi commune, qui oblige tous les Nègres à se jetter de la poussiere sur le front, lorsqu'ils approchent de leur Roi. Cependant ils sont les héritiers de la Couronne après lui. Mais, dans le

Sénégal.

Royaume de Barſalli, elle eſt ordinairement diſputée par les enfans du Roi mort, & c'eſt au plus fort qu'elle demeure.

On peut prendre une grande idée de leur adreſſe à dompter & à manéger les chevaux, ſi l'on en juge parce que raconte Moore d'un des Princes de Barſalli qu'il nomme Haman Séaka. Il montait un cheval blanc de lait, d'une grande beauté, haut de ſeize paumes, avec la criniere longue & une des plus belles queues du monde. Les étriers de Haman étaient courts, de la largeur & de la longueur de ſes pieds; de ſorte qu'il pouvait ſe lever facilement, & s'y ſoutenir en courant à toute bride, tirer un fuſil, lancer ſon dard ou ſa zagaye, avec autant de liberté qu'à pied. Il portait toujours à la main une lance ou une demi-pique, de douze pieds de long, qu'il tenait droite, & appuyée par le bas ſur ſon étrier, entre ſes orteils; mais lorſqu'il exerçait ſon cheval, en lui faiſant faire des courbettes, il la ſecouait au-deſſus de ſa tête, comme s'il eût été prêt à combattre. Je l'ai vu pluſieurs fois, dit Moore, monté ſur ce beau cheval, auquel il faiſait faire des exercices ſurprenans. Il le faiſait quelquefois avancer quarante ou cinquante pas ſur les deux pieds de derriere, ſans toucher la

terre avec ceux de devant. Quelquefois lui faisant courber les jambes, il le faisait passer ventre à terre sous les portes des Mandingos, qui n'ont pas plus de quatre pieds de hauteur.

Sénégal.

Foulis.

On a déjà vu que les Foulis du Siratik occupent un pays fort étendu, sous le gouvernement d'un Roi qui leur est propre. Mais ceux qui habitent les deux bords de la Gambra, vivent dans la dépendance des Mandingos, parmi lesquels ils ont formé des établissemens par intervalles. Il y a beaucoup d'apparence que c'est la famine ou la guerre qui les a chassés de leur pays. Les voyageurs disent beaucoup plus de bien de ces Foulis de la Gambra que de tous les autres Nègres du même pays.

Quoiqu'ils aient quelques habitations fixes, la plupart menent une vie errante, avec leurs bestiaux qu'ils conduisent dans les cantons bas ou élevés, suivant qu'ils y sont forcés par les pluies. Lorsqu'ils rencontrent quelque bon pâturage, ils s'y établissent avec la permission du Roi, & y restent tant qu'il y a de l'herbe. La vie des hommes est fort pénible. Outre le travail de leur profession, ils ont sans cesse à se défendre contre les bêtes féroces sur la terre, & contre les crocodiles sur le bord des rivieres. La nuit, ils rassemblent leurs bestiaux au centre de leurs tentes

Sénégal.

& de leurs cabanes. Ils allument quantité de feux, & font la garde autour du troupeau. Jobson ayant eu occasion de traiter souvent avec eux pour des vaches & des chèvres, faisait avertir le Chef d'un de ces troupeaux, qui se présentait, couvert de mouches dans toutes les parties du corps, sur-tout aux mains & au visage. Quoiqu'elles fussent de la même espèce que celles qui tourmentent les chevaux en Europe, il en étoit si peu incommodé, qu'il ne prenait pas la peine de lever la main pour les chasser; tandis que Jobson, piqué jusqu'au sang, était forcé de s'en défendre avec une branche d'arbre.

Ces peuples ressemblent beaucoup aux Arabes, dont la langue s'apprend dans leurs écoles, & en général ils sont plus versés dans cette langue que les Européens dans la langue latine. Ils la parlent presque tous, quoiqu'ils aient leur propre langue qui se nomme le *Fouli*.

Ils ont des Chefs qui les gouvernent avec douceur. Ils vivent en société, & bâtissent des villes, sans être assujétis au Prince dans les terres duquel ils s'établissent. S'ils reçoivent quelque mauvais traitement de lui ou de sa nation; ils détruisent leur ville pour aller s'établir dans quelque autre lieu. La forme de leur gouvernement

se soutient sans peine, parce qu'ils sont d'un caractere doux & paisible. Ils ont des notions si parfaites de justice & de bonne-foi, que celui qui les blesse, est regardé avec horreur de toute la nation, & ne trouve personne qui prenne parti pour lui contre le Chef. Comme on n'a pas de passion dans ce pays pour la propriété des terres, & que les Foulis d'ailleurs se mêlent peu de l'agriculture, les Rois leur accordent volontiers la liberté de s'établir dans leurs Etats. Ils ne cultivent que les environs de leurs villes ou de leurs camps, pour en tirer leurs véritables nécessités. C'est du tabac, du coton, du bled d'inde ou du maïs, du ris, du bled de Guinée, avec une autre sorte de bled qui se nomme *Mansarock*.

Sénégal.

Malgré cette modération dans l'usage des terres, l'industrie & la frugalité des Foulis leur fait recueillir plus de bled & de coton qu'ils n'en consument. Mais ils le vendent à bon marché. Leur douceur naturelle leur donne beaucoup de goût pour l'hospitalité. Aussi le voisinage d'une de leurs villes passe-t-il pour une bénédiction dans le pays. Ils y ont acquis tant de considération, qu'on se déshonore en les insultant. Leur humanité n'excepte personne; mais elle redouble pour ceux de leur nation.

Sénégal.

Qu'un Fouli tombe dans l'esclavage, tous les autres se réunissent pour racheter sa liberté. comme ils ont des alimens en abondance, ils ne laissent jamais un homme de leur nation dans le besoin. Ils prennent soin des vieillards, des aveugles & des boiteux. Ils étendent même leurs secours jusqu'aux Mandingos, dont ils nourrissent un grand nombre dans les temps de famine. Les querelles sont si rares entr'eux, que Moore, pendant tout le séjour qu'il fit en Afrique, n'apprit jamais qu'un Fouli en eût insulté un autre. Cette extrême douceur ne vient pas d'un défaut de courage; car il n'y a point de nation plus brave en Afrique, ni qui sache mieux repousser une insulte. Les Jalofs mêmes n'osent les attaquer. Leurs armes sont la lance, la zagaye, l'arc & les fleches, des coutelats fort courts qu'ils appellent *Fongs*, & même le fusil dans l'occasion. Ils se servent de tous ces instrumens avec beaucoup d'adresse. On les voit chercher ordinairement à s'établir près de quelque ville des Mandingos. Ils sont rigoureusement attachés au Mahométisme. On en trouve peu qui veuillent boire de l'eau-de-vie, ou d'autres liqueurs que de l'eau & du sucre. Si ce portrait n'est pas flatté, il faut donc que nous allions chercher des modèles de police & de morale

Sénégal.

Jusques dans es hordes errantes de la Zone Torride.

Leur induſtrie eſt ſi reconnue pour élever & nourrir des beſtiaux, que les Mandingos leur abandonnent le ſoin de leurs troupeaux.

Ils ont pourtant leurs ſuperſtitions comme les autres Nègres. S'ils apprennent qu'on ait fait bouillir le lait de leurs vaches, ils s'obſtinent à n'en plus vendre, du moins à celui qui l'aurait acheté pour en faire cet uſage, parce qu'ils attribuent à l'action du feu une vertu éloignée, qui peut faire mourir leurs beſtiaux.

Les Mandingos ſeraient ſouvent expoſés à mourir de faim, ſans le ſecours des Foulis. Ils tirent d'eux par des échanges, une partie de leurs proviſions. On ne connait pas non plus d'autre peuple que les Foulis, qui ait l'art de faire du beurre ſur la riviere de Gambra. Ils le vendent pour diverſes ſortes de marchandiſes, mais ſur-tout pour du ſel.

Leur habillement n'eſt pas moins particulier à leur nation que leur commerce. Ils n'emploient pas d'autres étoffes que celles de leurs propres manufactures. Elles ſont de coton blanc, & leurs femmes ont ſoin de les entretenir avec beaucoup de propreté. Il n'y en a pas moins dans l'intérieur de leurs cabanes, où l'odorat n'a

Sénégal.

rien à souffrir, non plus que les yeux. On reconnait aussi de la régularité dans l'ordre de ces petits édifices. Il y a toujours de l'un à l'autre assez de distance, pour les garantir de la communication du feu. Les rues sont fort bien ouvertes, & les passages libres ; ce qui ne se trouve guere dans les villes des Mandingos. La plupart des habitations des Foulis sont bâties sur le même modèle.

Mandingos.

La plus nombreuse de toutes les nations qui habitent les bords de la Gambra, & toute l'étendue même de cette côte, porte le nom de Mandingos. Ils sont vifs & enjoués, passionnés pour la danse, & pourtant querelleurs. Cette nation distribuée dans toutes les parties du pays, vient de l'intérieur des terres, & du pays de Mandinga. Ils sont les plus zélés Mahométans d'entre tous les Nègres. Ils ne connaissent pas l'usage du vin & de l'eau-de-vie. Ils sont aussi les plus instruits de toutes ces régions de l'Afrique. Le principal commerce du pays est entre leurs mains.

Dans l'économie du ménage, le soin du riz est abandonné aux femmes. Après en avoir mis à part ce qui leur parait suffisant pour la subsistance de la famille ; elles ont droit de vendre le reste & d'en garder le prix, sans que les maris aient celui de s'en mêler. Le même usage

eſt établi pour la volaille, dont elles élevent une groſſe quantité.

[redacted] Sénégal.

On voit des Mandingos qui mettent leur gloire à nourrir un grand nombre d'eſclaves. Ils leur rendent la vie ſi douce, qu'on a peine quelquefois à les diſtinguer de leurs maîtres; ſur-tout les femmes qui ſont ornées de colliers d'ambre, de corail & d'argent, comme ſi l'unique ſoin de leur eſclavage était de ſe parer. La plupart de ces eſclaves ſont nés dans les familles.

Tous les Royaumes de la Gambra, ont quantité de Seigneurs particuliers, qui ſont comme les Rois des villes où ils font leur demeure. Leur principal droit eſt d'avoir en propriété tous les Palmiers & les *Siboas* qui croiſſent dans le pays; de ſorte que ſans leur permiſſion perſonne n'oſe en tirer le vin ni couper la moindre branche. Ils accordent cette liberté à quelques habitans, en ſe réſervant dans la ſemaine deux jours de leur travail. Les Blancs mêmes ſont obligés d'obtenir d'eux une permiſſion formelle pour couper des feuilles de ſiboa & de l'herbe, lorſqu'ils ont à couvrir quelque maiſon.

On compte les richeſſes des Mandingos par le nombre de leurs eſclaves. Pour en fournir aux Européens, leur méthode eſt d'envoyer une troupe de Gardes autour de quelque village,

Sénégal.

avec ordre d'enlever le nombre des Habitans dont ils ont besoin. On lie les mains derriere le dos à ces misérables victimes, pour les conduire droit aux vaisseaux ; & lorsqu'ils y ont reçu la marque du bâtiment, ils disparaissent pour jamais. On transporte ordinairement les enfans dans des sacs ; & l'on met un baillon aux hommes & aux femmes, de peur qu'en traversant les villages, ils n'y répandent l'alarme par leurs cris. Ce n'est pas dans les lieux voisins des comptoirs qu'on exerce ces violences ; l'intérêt des Princes n'est pas de les ruiner ; mais les villes intérieures du pays sont traitées sans ménagement. Il arrive quelquefois que les prisonniers s'échappent des mains de leurs gardes, & que rassemblant les Habitans par leurs cris, ils poursuivent ensemble les Ministres du Roi. S'ils peuvent les arrêter, leur vengeance est de les conduire à la Ville Royale. Le Roi ne manque jamais de désavouer leur commission ; mais, pour ne rien perdre de ses espérances & sous prétexte de justice, il vend sur-le-champ les coupables pour l'esclavage, & si les Habitans arrêtés paraissent devant le Roi pour rendre témoignage contre leurs ravisseurs, ils sont aussi vendus ; comme si le malheur qu'ils ont souffert devenait un droit sur leur liberté.

On rapporte un usage singulier du royaume

de Baul. Lorſqu'il eſt queſtion de délibérer ſur quelque affaire importante, le Roi fait aſſembler ſon Conſeil dans la plus épaiſſe forêt qui ſoit près de ſa réſidence. Là, on creuſe dans la terre un grand trou, ſur les bords duquel tous les Conſeillers prennent ſéance ; & la tête baiſſée vers le fond, ils écoutent ce que le Roi leur propoſe. Les ſentimens ſe recueillent & les réſolutions ſe prennent dans la même ſituation. Lorſque le Conſeil eſt fini, on rebouche ſoigneuſement le trou, de la même terre qu'on en a tirée, pour ſignifier que tous les diſcours qu'on y a tenus y demeurent enſévelis. La moindre indiſcrétion eſt punie du dernier ſupplice, ce qui probablement contribue, plus que la cérémonie du foſſé, à rendre les ſecrets impénétrables.

Sénégal.

L'habillement populaire, dans cette partie de l'Afrique, dont nous parlons, conſiſte dans un pagne qui couvre la ceinture. C'eſt, à-peu-près, l'habillement de toutes les Nations Nègres, avec quelques variations. Les plus riches y joignent une eſpèce de chemiſe de coton fort courte & dont les manches ſont fort larges.

Leur bonnet, quand ils en ont, reſſemble au capuchon d'un Jacobin. Le peuple marche pieds nuds ; mais les perſonnes de qualité ont des ſandales de cuir, de la forme de nos ſe-

Sénégal.

melles de fouliers, attachées au gros orteil avec une courroie. Quoique leurs cheveux foient courts, ils les ornent affez agréablement de grifgris, de brins d'argent, de cuivre, de corail, &c. Ils ont aux oreilles des pendans d'étain, d'argent & de cuivre. Ceux qui defcendent d'une race fervile, n'ont pas la liberté de porter leurs cheveux.

Les femmes & les filles font nues de la ceinture jufqu'à la tête, à moins que le froid ne les oblige de fe couvrir. Le refte du corps eft couvert d'une pagne, qui eft de toile ou d'étoffe, de la grandeur de nos fervietres d'Europe, & qui leur defcend jufqu'au mollet. Elles fe parent la tête de corail, & d'autres bagatelles éclatantes, & leurs cheveux font rangés avec affez d'art, pour fournir une efpèce de coëffure d'un demi-pied de hauteur. Les plus hautes paffent pour les plus belles. Ainfi, nos modes de Paris font aujourd'hui celles d'Afrique. Jufqu'à l'âge d'onze ou douze ans, les garçons & les filles font entierement nuds.

Les Nègres ne boivent ordinairement que de l'eau, quoiqu'ils ufent quelquefois de vin de palmier, & d'une forte de biere, qu'ils appellent *Bullo*, compofée des grains du pays. Mais ils ont une paffion fi ardente pour les liqueurs fortes des Européens, qu'ils vendent jufqu'à

leurs habits

leurs habits pour en acheter. L'exemple des hommes n'empêche pas que les femmes ne ſoient plus réſervées, & ne les autoriſe pas même à toucher l'eau-de-vie de leurs lèvres, à l'exception de quelques favorites des Princes, que leur ſituation met au-deſſus de l'uſage.

Ils n'ont pas proprement de pain. Ils mangent leurs grains cuits au lait & à l'eau. Le plus grand uſage qu'ils faſſent du bled d'inde eſt lorſqu'il eſt verd. Ils le font rôtir ſur les charbons dans les épics, & l'avalent comme des poids verds. Leur riz, ils l'emploient ordinairement à faire du pileau, ſuivant l'uſage des Turcs. Enfin ils n'avaient ni l'uſage du pain, ni celui de la pâtiſſerie; mais en ſe familiariſant avec les Européens, leurs femmes ont appris d'eux l'art d'en faire, & le pratiquent aujourd'hui avec ſuccès.

On trouve beaucoup de variations dans les Voyageurs ſur la forme du mariage des Nègres; mais il faut l'attribuer moins à l'incertitude des témoignages, qu'à l'inconſtance des uſages mêmes, qui ne ſont pas établis avec aſſez d'uniformité pour ne pas recevoir quantité de changemens & d'altérations. Jobſon nous apprend que tout Nègre eſt en droit de contracter avec une fille qui eſt en âge d'être mariée; mais que ce n'eſt jamais ſans la participation & même ſans le

Sénégal.

consentement des parens, entre les mains desquels il doit déposer le douaire dont on est convenu. Le Roi, ou le principal Seigneur du canton, tire aussi quelques droits pour la ratification du traité. Alors le mari, accompagné de quelques amis de son âge, s'approche le soir, au clair de la lune, de la maison de sa femme & cherche le moyen de l'enlever. Il y réussit toujours, malgré sa résistance & ses cris qui n'ont rien de sérieux. Elle demeure quelque-temps enfermée dans sa maison; & plusieurs mois après, elle ne sort jamais sans un voile, qui doit lui couvrir toute la tête, à l'exception d'un œil. Son douaire est réservé pour le cas où elle survivrait à son mari, parce que l'usage oblige les veuves qui se remarient, d'acheter un homme, comme elles ont été achetées pour leur premier mariage.

Quand la jeune femme est conduite à son mari, il lui offre la main, pour la recevoir dans sa maison; mais il lui ordonne immédiatement d'aller chercher de l'eau, du bois & les autres nécessités du ménage. Elle obéit respectueusement. Le mari se met à souper. Elle ne soupe qu'après lui; &, demeurant en silence, elle attend son ordre pour l'aller trouver au lit. C'est un usage constant chez les Nègres que les femmes ne mangent jamais avec eux,

On retrouve par-tout l'esclavage des femmes qui a été général dans le monde jusqu'au temps de la perfection des sociétés; & qui l'est encore dans tout l'Orient.

Sénégal.

Le douaire consiste souvent en quelques veaux, qui doivent être donnés au pere, & qui ne surpassent jamais le nombre de cinq Le mari & la femme se mettent sur-le-champ au lit. Si la femme est garantie vierge, on couvre le lit d'un drap de coton blanc, & les marques sanglantes de la virginité sont exposées aux yeux de l'assemblée. Ensuite on porte le drap en procession dans toute la ville, au son des instrumens, qui font retentir les louanges de la jeune femme & ses plaisirs. Mais si la virginité ne se déclare pas par des preuves, le pere est obligé, sur la demande du mari, de reprendre sa fille & de rendre les veaux. Cette disgrace est rare, parce qu'on prend soin d'examiner la fille avant le mariage, & qu'elle n'est demandée qu'après une parfaite conviction. D'ailleurs le malheur d'une fille n'est jamais irréparable. Si elle ne peut demeurer femme de celui qui l'avait épousée, elle devient la concubine d'un autre; & le pere est toujours sûr de trouver des marchands qui la recherchent.

Barbot observe qu'en Afrique comme en Europe, les goûts sont fort partagés, sur ce qui rend une femme aimable. Les uns veulent

Sénégal.

des vierges; d'autres comptent pour rien cette qualité.

Tous les Voyageurs conviennent qu'un Nègre peut prendre autant de femmes qu'il est capable d'en nourrir; mais qu'il n'y en a qu'une qui jouisse des privileges du mariage, & qui ne s'éloigne jamais du mari. Du temps de Jobson, les Anglais donnaient à ces véritables épouses le nom de *handwifes*, c'est-à-dire, *femmes de la main*, parce qu'ils les trouvaient sans cesse à côté de de leurs maris. Elles sont dispensées de plusieurs travaux pénibles, qui sont le partage des autres. Cependant elles ne mangent ni avec leurs maris, ni en leur présence. Jobson parle avec étonnement de la bonne intelligence qui regne entre toutes ces femmes. Elles se retirent le soir dans leurs cabanes. Elles y attendent l'ordre de leur mari commun; & le matin elles vont le saluer à genoux, en mettant la main sur sa cuisse. L'épouse légitime, c'est-à-dire, celle qui a été épousée la premiere, a l'autorité sur toutes les autres, à moins qu'elle ne soit sans enfans.

Dans le cas d'adultere, les deux coupables sont vendus pour l'esclavage étranger, sans espérance d'être jamais rachetés. Cette punition est celle des plus grands crimes; car les supplices capitaux sont rares parmi les Nègres. On prend soin que ces esclaves soient vendus aux Portugais,

parce qu'on est sûr alors qu'ils seront transportés au-delà des mers.

Sénégal.

Malgré la rigueur de ces loix, la plupart des Nègres se trouvent honorés que les blancs de quelque distinction daignent coucher avec leurs femmes, leurs sœurs & leurs filles. Ils les offrent souvent aux principaux Officiers des comptoirs. Le Maire, Jannequin, & d'autres voyageurs rendent là-dessus le même témoignage. Barbot ajoute seulement que c'est l'intérêt qui les rend si lâches, & qu'il n'y a rien de sacré qui les arrête, lorsqu'ils esperent quelque profit.

Le Maire raconte que leurs femmes ont beaucoup d'inclination pour la galanterie, qu'elles sont passionnées pour les caresses des blancs. Cependant elles ont le cœur mercénaire, & toutes leurs faveurs doivent être payées. Mais Barbot assure qu'elles se contentent d'un prix fort léger. Elles ont, dit-il, la taille belle, les yeux vifs, la couleur d'un noir fort brillant, & l'air extrêmement lascif. Cette passion qu'elles déguisent peu pour le commerce des blancs, trouble souvent la tranquillité des mariages.

Les travaux pénibles du ménage sont le partage des femmes. Non seulement elles préparent les alimens & les liqueurs ; mais elles sont chargées de la culture des grains & du tabac, de broyer le millet, de filer & de sécher le coton.

Sénégal.

de fabriquer des étoffes, de fournir la maiſon d'eau & de bois, de prendre ſoin des beſtiaux; enfin de tout ce qui appartient à l'autre ſexe dans des régions mieux policées. Tandis que les hommes paſſent le temps dans une converſation oiſive, ce ſont leurs femmes qui veillent à les garantir des mouches; & qui leur ſervent la pipe & le tabac.

Entre les Nègres Mahométans, il y a des degrés de parenté qui ôtent la liberté de ſe marier. Un homme ne peut épouſer deux ſœurs. Le Damel, qui avait violé cette Loi, reçut en ſecret la cenſure & les reproches des Marbuts.

La facilité des femmes à ſe délivrer de leur fruit dans l'accouchement, paraitrait incroyable ſi elle n'était atteſtée par tous les voyageurs. Elles ne jettent pas un cri, elles ne pouſſent pas même un ſoupir. Après le travail, elles ſe lavent long-temps. L'enfant eſt lavé avec le même ſoin. On l'enveloppe dans une pagne, ſans aucun lange qui le ſerre, dans l'opinion que cette contrainte n'eſt propre qu'à le rendre tortu ou difforme. Dès le douzieme, ou le quinzieme jour de ſa naiſſance, la mere commence à le porter ſur ſon dos & ne le quitte jamais, de quelque travail qu'elle ſoit occupée. On voit ordinairement ſortir les femmes, le jour même, ou le lendemain de leur délivrance. Chaque jour au matin, l'enfant

Sénégal.

eſt lavé dans l'eau froide & frotté, d'huile de palmier. Juſqu'au temps où la mere commence à le porter ſur le dos, on le laiſſe ramper nud ſur la terre, ſans autre attention que celle de le nourrir.

Quelques Auteurs attribuent leurs nez plats & la forme de leur ventre à cette maniere de les porter, qui les expoſe à heurter le nez contre le dos de leur mere, lorſqu'elle ſe leve ou qu'elle ſe baiſſe, & qui leur fait avancer le ventre pour reculer la tête. Moore reconnait qu'ils ne naiſſent point avec le nez plat & les groſſes lèvres. Au contraire, il aſſure qu'à l'exception de la couleur, leurs idées de beauté ſont les mêmes qu'en France, c'eſt-à-dire, qu'ils aiment de grands yeux, une petite bouche, de belles lèvres, & un nez bien proportionné. On voit des Négreſſes auſſi-bien faites & d'une taille auſſi fine que les plus belles femmes de l'Europe. Elles ont la peau extrêmement douce, & communément plus d'eſprit que les hommes.

Leur tendreſſe eſt exceſſive pour leurs enfans. Elles ne leur épargnent aucun ſoin juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de marcher ſeuls. Alors, ſans relâcher rien de leur attention pour les nourrir & les élever, elles paraiſſent s'embarraſſer peu de leur inſtruction. Ils ſe fortifient en croiſſant; & leur conſtitution devient ſi vigoureuſe, qu'ils

Sénégal.

ne connaissent gueres d'autre maladie que la petite vérole. Mais, comme ils sont élevés dans une oisiveté continuelle, ils deviennent si paresseux, que s'ils n'étaient pas pressés par la nécessité, ils ne prendraient pas la peine de cultiver leurs terres. Aussi leur travail ne surpasse-t-il gueres leurs besoins. Si leur pays n'était extrêmement fertile, ils seraient exposés tous les ans à la famine, & forcés de se vendre à ceux qui leur offriraient des alimens. Ils ont de l'aversion pour toutes sortes d'exercices, excepté la danse dont ils ne se lassent jamais.

Les jeunes filles affectent beaucoup de modestie & de réserve, sur-tout lorsqu'elles sont en compagnie. Mais prenez-les à part, vous les trouvez fort obligeantes & disposées à ne rien refuser, pour quelques brins de corail, ou pour un mouchoir de soie. Celles qui se croient de race Portugaise, & qui prétendent aussi à la qualité de chrétiennes, sont plus réservées que les Mandingos; quoiqu'elles ne se fassent pas scrupule de vivre, sans la cérémonie du mariage, avec un blanc qui est capable de les entretenir. Une femme, après avoir mis au monde un enfant, demeure privée pendant trois ans du commerce de son mari, du moins si son fruit vit aussi longtemps. Elle le sevre alors & reprend ses droits au lit conjugal. L'opinion commune est que le

lait des femmes s'altere par le commerce des hommes, & que les enfans en contractent de grandes maladies. Cependant Jobson doute que de vingt femmes, il y en ait une qui soit capable d'une si longue privation. Il en a vu soupçonner un grand nombre de manquer à la fidélité de leur état, par la seule raison que l'enfant qu'elles allaitaient, ne jouissait pas d'une bonne santé.

Sénégal.

Aussi-tôt qu'un Nègre a rendu le dernier soupir, sa famille donne avis de sa mort au voisinage, par des cris aigus & des lamentations qui attirent beaucoup de monde autour de sa cabane. Les cris des assistans se joignent à ceux de la famille. Mais, pour les funérailles, chaque canton a ses propres usages.

En général, ils y apportent tous beaucoup de formalités & de cérémonie. Un Marbut lave le corps, & le couvre des meilleurs habits qu'il ait portés pendant sa vie. Les parens & les voisins viennent faire successivement leurs lamentations, & proposer au mort plusieurs questions ridicules. L'un lui demande s'il n'était pas content de vivre avec eux, & quel tort on lui a jamais fait, s'il n'était pas assez riche; s'il n'avait pas d'assez belles femmes, &c. Ne recevant point de réponse, ils se retirent l'un après l'autre après la même céré-

Sénégal.

monie. D'un autre côté, les Guiriots chantent les louanges du mort.

L'usage général est de faire un *folgar* pour toute l'assemblée. On tue quelques veaux. On vend des esclaves, pour acheter de l'eau-de-vie. Après la fête, on ôte le toit de la cabane où le mort doit être enterré. C'est celle qui lui servait de demeure. On renouvelle les cris & les plaintes. Quatre personnes soutenant une pièce d'étoffe quarrée, qui cache le corps à la vue des assistans, le Marbut lui prononce quelques mots dans l'oreille; après quoi, il est couvert de terre, & l'on replace le toit ou le dôme de la maison, auquel on attache un morceau d'étoffe, de la couleur que les parens aiment le plus. Nous avons déjà vu que le *folgar* était le bal des Nègres. Ainsi, ces peuples pleurent leurs morts en donnant le bal & en buvant de l'eau-de-vie. C'est qu'ils aiment l'eau-de-vie & la danse, & que chez les peuples barbares, vous verrez toujours les usages conformes aux penchans.

A la mort du Roi ou d'un Grand, on fixe un temps pour les cris; c'est ordinairement un mois ou quinze jours après le décès. Ces cris ne sont pas plus une preuve de la douleur des peuples que les Oraisons funèbres parmi nous ne sont une preuve du mérite des Rois.

Sénégal.

Tous les habitans de cette partie de l'Afrique ſont paſſionnés pour la muſique & la danſe. Ils ont inventé pluſieurs ſortes d'inſtrumens, qui répondent à ceux de l'Europe, mais qui ſont fort éloignés de la même perfection. Ils ont des trompettes, des tambours, des épinettes, des luths, des flûtes, des flageolets, & juſqu'à des orgues.

Leurs tambours ſont des troncs d'arbres creuſés, & couverts du côté de l'ouverture d'une peau de chèvre ou de brebis aſſez bien tendue. Quelquefois ils ne ſe ſervent que de leurs doigts pour battre ; mais plus ſouvent ils emploient deux bâtons à tête ronde & de groſſeur inégale, & d'un bois fort dur & fort peſant, tel que le pin ou l'ébene. La longueur & le diametre des tambours ſont auſſi différens, pour mettre de la variété dans les tons. On en voit de cinq pieds de long, & de vingt ou trente pieds de diametre. Mais en général le ſon en eſt mort, & moins propre à réjouir les oreilles ou à réveiller le courage, qu'à cauſer de la triſteſſe & de la langueur. Cependant c'eſt le ſeul inſtrument favori, & comme l'ame de toutes les fêtes.

Dans la plupart des villes, les Nègres ont un grand inſtrument qui a quelque reſſemblance avec leur tambour, & qu'ils nomment *tongtong*. On ne le fait entendre qu'à l'approche de l'en-

Sénégal.

nemi, ou dans les occaſions extraordinaires; pour répandre l'alarme dans les habitations voiſines. Le bruit du tongtong ſe communique juſqu'à ſix ou ſept milles.

Les flûtes & les flageolets des Nègres ne ſont que des roſeaux percés; ils s'en ſervent comme les Sauvages de l'Amérique, c'eſt-à-dire fort mal, & toujours ſur les mêmes tons. Ils n'en tireraient pas d'autres de nos flûtes d'Europe.

Mais leur principal inſtrument eſt celui qu'ils nomment *balafo*, que Jobſon nomme *ballard*. Il eſt élevé d'un pied au-deſſus de la terre & creux pardeſſous. Du côté ſupérieur, il a ſept petites clefs de bois rangées comme celles d'une orgue, auxqu'elles ſont attachées autant de cordes & de fils d'archal de la groſſeur d'un tuyau de plume & de la longueur d'un pied, qui fait toute la largeur de l'inſtrument. A l'autre extrémité ſont deux gourdes ſuſpendues comme deux bouteilles, qui reçoivent & redoublent le ſon. Le Muſicien eſt aſſis par terre vis-à-vis le centre du balafo, & frappe les clefs avec deux bâtons d'un pied de longueur, au bout deſquels eſt attachée une balle ronde, couverte d'étoffe, pour empêcher que le ſon n'ait trop d'éclat. Au long des bras, il a quelques anneaux de fer, d'où pendent quantité d'autres anneaux qui en ſoutiennent de plus

petits, & d'autres pièces du même métal. Le mouvement que cette chaîne reçoit de l'exercice du bras, produit une eſpèce de ſon muſical, qui ſe joint à celui de l'inſtrument, & qui forme un retentiſſement commun dans les gourdes. Le bruit en doit être fort grand, puiſque Jobſon l'entendait quelquefois d'un bon mille d'Angleterre.

Sénégal.

Le balafo, ſuivant cette deſcription, doit être le même inſtrument que le Maire fait conſiſter dans une rangée de cordes de différentes grandeurs, étendues, dit-il, comme celles de l'épinette. Il jugea qu'entre des mains capables de le toucher, il ſerait fort harmonieux. Moore raconte qu'ayant été reçu à Nakkaway ſur la Gambra, au ſon d'un balafo, il lui trouva dans l'éloignement beaucoup de reſſemblance avec l'orgue. Mais la deſcription qu'il en donne, parait un peu différente. Il était compoſé, dit-il, d'environ vingt pipes d'un bois fort dur & fort poli, dont la longueur & la groſſeur allaient en diminuant. Elles étaient jointes enſemble avec de petites courroies d'un cuir fort mince, cordonnées autour de pluſieurs petites verges de bois. Sous les pipes étaient attachées douze ou quinze calebaſſes de groſſeur inégale, qui produiſaient le même effet que le ventre d'un clavecin. Les Nègres, ajoute Moore, frappent ſur cet inſtrument avec deux

Sénégal.

baguettes, couvert d'une peau fort mince de l'arbre qui se nomme siboa, ou d'un cuir léger pour adoucir le son.

Ceux qui font profession de jouer du balafo sont des Nègres d'un caractere singulier, & qui paraissent également faits pour la Poésie & pour la Musique. On les comparerait volontiers aux anciens Bardes des Isles Britanniques. Tous les Voyageurs Français, qui ont décrit le pays des Jalofs & des Foulis, les ont nommés Guiriots. Jobson leur donne le nom de *Juddies*, qu'il rend en Anglais par *Fidler*. Peut-être celui de Guiriot est-il en usage parmi les Jalofs, & celui de Juddies parmi les Mandingos.

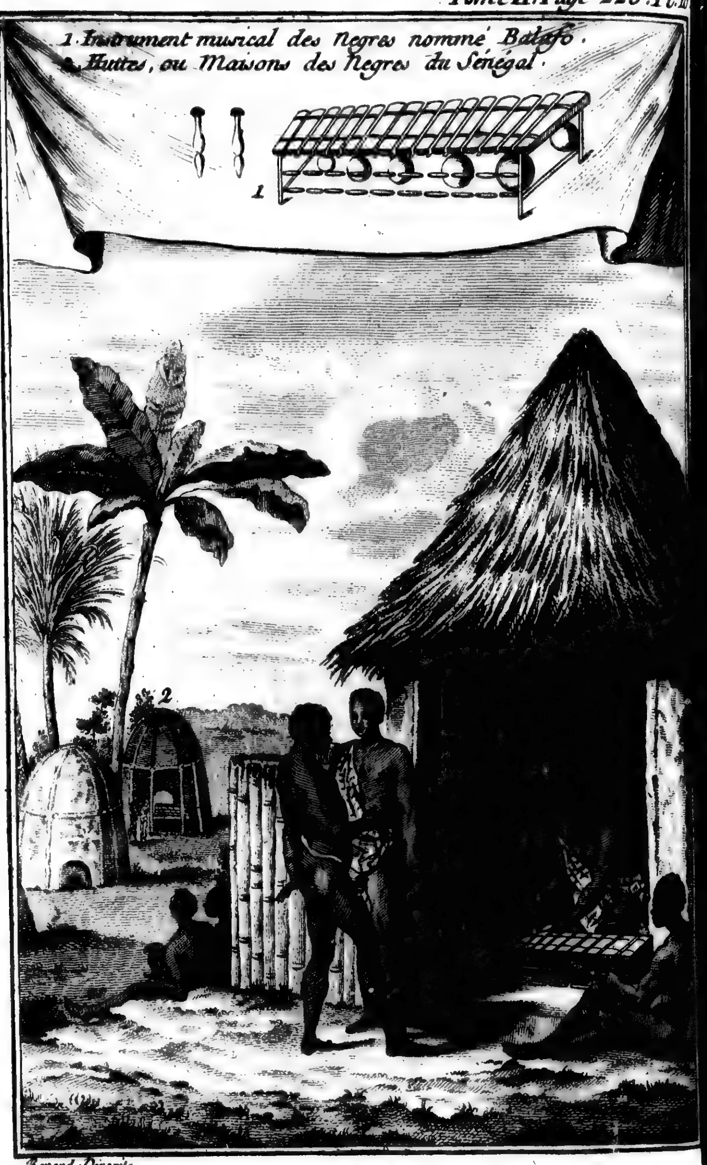
Barbot dit que, dans la langue des Nègres du Sénégal, Guiriot signifie Bouffon, & que le caractere de ceux qui sont distingués par ce nom, répond assez à cette idée. Les Rois & les Seigneurs du pays en ont toujours près d'eux un certain nombre, pour leur propre amusement & pour celui des étrangers qui paraissent à leur Cour. Jobson observe que tous les Princes & les Nègres de quelque distinction sur la Gambra, ne rendaient jamais de visite aux Anglais, sans être accompagnés de leurs Juddies ou de leur musique. Il les compare aux joueurs de harpe Irlandais. Leur usage est de s'asseoir à terre, comme eux, un peu éloignés de la compagnie.

ALE

: mince de
a cuir léger

er du balafo
lier, & qui
sie & pour
lontiers aux
s. Tous les
le pays des
és Guiriots.
dies, qu'il
re celui de
s, & celui

des Nègres
, & que le
ar ce nom,
& les Sei-
s d'eux un
amusement
ſent à leur
inces & les
a Gambra,
nglais, ſans
ou de leur
s de harpe
r à terre,
compagnie.



Benard Direxit

GUIRIOT OU NEGRE JOUANT DU BALAFO.

Sénégal.

Ils accompagnent leurs instrumens de divers chansons, dont le sujet ordinaire est l'antiquité, la noblesse & les exploits de leur Prince. Ils en composent aussi sur les circonstances; & l'espoir des moindres présens leur faisait faire souvent des impromptus à l'honneur des Anglais.

Les Guiriots ont seuls le glorieux privilége de porter *l'olamba*, tambour royal, d'une grandeur extraordinaire dans toutes ses dimensions, & marchent à la guerre devant le Roi avec cet instrument comme autrefois Tyrtée devant les Spartiates. Dans tous les tems, on a employé la louange à exciter la valeur.

Les Nègres sont si sensibles aux louanges des Guiriots, qu'ils les paient fort libéralement. Barbot leur a vu pousser la reconnaissance jusqu'à se dépouiller de leurs habits pour les donner à ces flatteurs. Mais un Guiriot qui n'obtiendrait rien de ceux qu'il a loués, ne manquerait pas de changer ses louanges en satyres, & d'aller publier dans les villages tout ce qu'il peut inventer d'ignominieux pour ceux qui ont trompé ses espérances; ce qui passe pour le dernier affront parmi les Nègres. On regarde comme un honneur extraordinaire d'être loué par le Guiriot du Roi. C'est le Poëte Lauréat du pays. On ne croit pas le récompenser trop en lui

Sénégal.

donnant deux ou trois veaux, & quelquefois la moitié de ce qu'on posséde. Il parait que chez les Nègres on doit ambitionner beaucoup l'état de Guiriot.

Les chansons & les discouts ordinaires des Guiriots, consistent à répéter cent fois, il est grand homme, il est grand Seigneur, il est riche, il est puissant, il est généreux, il a donné du sangara, nom qu'ils donnent à l'eau-de-vie, & d'autres lieux communs de la même nature, avec des grimaces & des cris insupportables. Entre plusieurs expressions de cette sorte, qu'un Musicien Nègre adressait à quelques Français, il leur dit qu'ils étaient les esclaves de la tête du Roi; & ce compliment fut regardé dans le pays comme un trait merveilleux. Quand la vanité est grossiere, le goût n'est pas fort délicat, & ces Guiriots sans être bien fins, ont pu s'appercevoir que, pour la plupart des hommes, il valait mieux répéter la louange que la varier.

Les Guiriots acquierent ainsi des richesses, qui les distinguent beaucoup du commun des Nègres. Leurs femmes sont souvent mieux parées en crystal & en pierres bleues, que les Reines & les Princesses. Mais la plupart poussent à l'excès le déréglement des mœurs. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'avec tant de passion pour la musique

Sénégal.

musique & tant de libéralité à la payer, les Nègres méprisent les Guiriots jusqu'à leur refuser les honneurs communs de la sépulture. Au-lieu de les enterrer, ils mettent leurs corps dans le trou de quelque arbre creux, où ils ne sont pas long-temps à pourrir. Ils donnent pour raison de cette conduite, que les Guiriots vivent dans un commerce familier avec le diable, que les Nègres nomment *horey*. Il est assez singulier que l'on retrouve chez les barbares du Sénégal, la même inconséquence qui porte quelques Nations de l'Europe à flétrir les talens du théâtre qui font le charme des sociétés cultivées, & à croire quelque chose de diabolique à ceux qui ont l'art d'amuser les autres. Au reste, il ne parait pas que tous les peuples d'Afrique soient dans les mêmes principes sur la profession des Guiriots; car, tandis que les Princes Jalofs se croiraient déshonorés d'avoir touché quelque instrument, les Foulis se font gloire d'en manier habilement plusieurs. Observez que les Foulis, comme nous l'avons vu, sont les plus cultivés de tous les Nègres.

La danse n'est pas moins chere aux Nègres que la musique. Dans quelque lieu que le balafo se fasse entendre, on est sûr de trouver un grand concours de peuple, qui s'assemble pour danser nuit & jour, jusqu'à ce que le Musicien

Sénégal.

ſoit épuiſé de fatigues. Les femmes ne ſe laſſent point de cet exercice. Elles ont les pieds légers & les genoux fort ſouples. Elles panchent la tête d'un air gracieux. Leurs mouvemens ſont vifs & leurs attitudes agréables. Elles danſent ordinairement ſeules, & les aſſiſtans leur applaudiſſent en battant des mains par intervalles, comme pour ſoutenir la meſure. Les hommes danſent l'épée à la main, en la ſecouant & la faiſant luire en l'air, avec d'autres galanteries dans le goût de leur Nation.

Mais, ſans le ſecours du balafo, toutes les femmes qui ont l'humeur vive & galante, prennent plaiſir à danſer le ſoir, ſur-tout aux changemens de la lune. Elles danſent en rond, en battant des mains, & chantent tout ce qui leur vient dans l'eſprit, ſans ſortir de leur premiere place, à l'exception de ceux qui ſont au milieu du cercle. Les plus jeunes, qui ſe ſaiſiſſent ordinairement de cette place, tiennent, en danſant, une main ſur la tête, & l'autre ſur le côté, jettent le corps en avant & battent du pied contre terre. Leurs poſtures ſont fort laſcives, ſur-tout lorſqu'un jeune-homme danſe avec elle. Dans ces bals fréquens, une calebaſſe ou un chaudron leur ſert d'inſtrument de muſique, car elles aiment beaucoup le bruit.

La lutte eſt une autre de leurs exercices.

Sénégal.

Les combattans s'approchent & s'efforcent de se renverser l'un l'autre avec des gestes & des postures fort ridicules. Dans ces occasions, il y en a toujours un qui fait l'office de Guiriot, & qui bat un tambour ou un chaudron pour animer les athlètes, tandis que les autres applaudissent à l'adresse & au courage.

Les exercices utiles des Nègres sont la pêche & la chasse. La plupart de ceux qui habitent les bords des rivieres, font leur unique occupation de la pêche, & forment leurs enfans au même commerce. Ils ont des canots ou de petites barques, composées d'un tronc d'arbre qu'ils ont l'art de creuser, & dont les plus grandes contiennent dix ou douze hommes. Leur longueur est ordinairement de trente pieds, sur deux pieds & demi de largeur : elles vont à rames & à voiles. Il n'est pas rare qu'un coup de vent les renverse ; mais les Nègres sont si bons nageurs qu'ils s'en alarment peu. Ils redressent aussi-tôt leur canot avec leurs épaules, sans paraitre plus embarrassés que s'ils n'avaient à se plaindre de rien. Une fleche n'est pas plus prompte que ces petites barques. Il n'y a pas de chaloupe de l'Europe qui puisse aller aussi vîte.

Lorsque les Nègres vont à la pêche, ils sont ordinairement deux dans un canot, & ne craignent

Sénégal.

pas de s'écarter jusqu'à six milles en mer. Ils n'emploient gueres que la ligne. Mais, pour le gros poisson, ils se servent d'un dard de fer, au bout d'un bâton de la longueur d'une demi-pique, & le tenant attaché avec une corde, ils n'ont pas de peine à le retirer après l'avoir lancé.

Ils font sécher le petit poisson, & mettent le grand en pièces; mais, comme ils ne le salent jamais, il se corrompt ordinairement avant que d'être sec. C'est alors qu'ils le trouvent meilleur & plus délicat. Les pêcheurs vendent ce poisson dans l'intérieur des terres, & pourraient en tirer un profit considérable, s'ils avaient moins de paresse à le transporter. Mais les Habitans & les pêcheurs redoutant également le travail, il demeure quelquefois sur le rivage, jusqu'à ce qu'il soit entierement corrompu.

Le nombre des pêcheurs est fort grand à Rufisco, & dans d'autres lieux sur les côtes voisines du Sénégal. Ils se mettent ordinairement trois dans une almadie ou un canot avec deux petis mâts, qui ont chacun deux voiles, & si le temps n'est pas orageux, ils se hasardent quelquefois quatre ou cinq lieues en mer. L'heure de leur départ est toujours le matin avec le vent de terre. S'ils ont fini leur pêche, ils reviennent à midi avec le vent de mer. Lorsque le vent leur manque,

Sénégal.

ils se servent d'une sorte de pelle pointue, avec laquelle ils ramènt si vîte, que la meilleure pinace auroit peine à les suivre.

Avec la ligne, ils ont des filets de leur propre invention, composés, comme leurs lignes, d'un fil d'écorce d'arbre. D'autres pêchent pendant la nuit, en tenant d'une main une longue pièce d'un bois combustible qui leur donne assez de jour; & de l'autre, un dard, dont ils ne manquent gueres le poisson, lorsqu'il s'approche de la lumiere. S'ils en trouvent de fort gros, ils les attachent avec une ligne à l'arriere de leur canot, & les amenent ainsi jusqu'au rivage.

Les Nègres de la riviere de Gambra, du Sénégal & du Cap-verd sont excellens tireurs, quoique la plupart n'aient pas d'autres armes que leurs dards & leurs fleches, qui leur servent à tuer des cerfs, des lievres, des pintades, des perdrix & d'autres sortes d'animaux. Ceux qui habitent plus loin dans les terres, ont beaucoup moins d'habileté pour cet exercice, & n'y prennent pas tant de plaisir. Un Facteur français de l'Isle Saint-Louis au Sénégal, eut un jour la curiosité d'aller avec eux à la chasse de l'éléphant. Ils en trouverent un qui fut percé de plus de deux cens coups de balles ou de fleches. Il ne laissa pas de s'échapper; mais, le

Sénégal.

jour ſuivant, il fut trouvé mort à cent pas du même lieu où il avoit été tiré. Les Nègres du Sénégal ſe joignent pour la chaſſe au nombre de ſoixante, armés chacun de ſix petites fleches & d'une grande. Lorſqu'ils ont découvert la trace d'un éléphant, ils s'arrêtent pour l'attendre; & le bruit qu'il fait en briſant les branches, le fait bientôt reconnaître. Alors ils ſe mettent à le ſuivre, en lui décochant continuellemt leurs fleches, juſqu'à ce que la perte de ſon ſang leur faſſe juger qu'il eſt fort affaibli. Ils s'en apperçoivent auſſi à la faibleſſe de ſes efforts contre les obſtacles qu'il trouve à ſa fuite. Quelquefois l'animal s'échappe malgré toutes ſes bleſſures; mais c'eſt ordinairement pour mourir quelques jours après dans le lieu où ſes forces l'abandonnent. C'eſt à ces accidens qu'il faut attribuer la rencontre qu'on fait ſouvent dans les forêts, de pluſieurs dents d'éléphant. La chair eſt dévorée par d'autres bêtes, ces os tombent en pourriture, & les dents ſont les dernieres parties qui réſiſtent. Cependant comme elles ne peuvent être long-temps expoſés aux injures de l'air ſans s'altérer beaucoup, elles perdent quelque choſe de leur prix.

Après l'idée qu'on a dû prendre de l'indolence naturelle des Nègres, on ne s'attendra pas à leur trouver beaucoup d'ardeur & d'habileté pour

Sénégal.

les arts. Ils n'ont pas d'autres ouvriers que ceux qui sont absolument nécessaires au soutien de la vie, tels que des forgerons, des tisserands, des potiers de terre. Le métier de forgeron, qu'ils appellent *ferraro*, est le principal, parce qu'il est le plus indispensable. Ils s'embarrassent peu de chercher dans la terre d'autre fer que celui qui leur est apporté. Le fer de l'Europe leur sert à fabriquer de courtes épées, & les têtes de leurs zagayes & de leurs dards. Ils en forment aussi la pointe barbelue de leurs fleches empoisonnées. L'ouvrage est assez propre dans la plupart de ces armes. Mais la plus grande utilité qu'ils tirent du fer, est pour l'agriculture. Ils en composent une sorte de pelle, avec laquelle ils gratent la terre plutôt qu'ils ne l'ouvrent. Jobson employa un de ses forgerons Nègres, pour briser une barre de fer en plusieurs parties de commerce. Le Nègre apporta toute sa boutique sur la rive. Elle consistait dans une paire de soufflets & une petite enclume, qu'il enfonça dans la terre sous un arbre fort touffu. Il fit un trou pour y placer ses soufflets, en faisant passer les tuyaux dans un autre trou voisin, qui était destiné à contenir le charbon. Un petit Nègre ne cessait pas de souffler. Le fer fut coupé suivant les ordres de Jobson. Mais il avertit qu'il ne faut pas perdre le forgeron de vue, si l'on

Sénégal.

ne veut pas qu'il dérobe une partie de la matiere.

Les forgerons n'ont pas d'atteliers qui méritent le nom de boutiques ni de forges. Ils portent avec eux leurs ustensiles, & se mettent sous le premier arbre pour y travailler. Ils n'ont pas d'autre instrument qu'une petite enclume, une peau de bouc qui leur sert de soufflet, quelques marteaux, une paire de tenailles & deux ou trois limes. Leur indolence parait jusqu'au milieu du travail; car ils sont assis, ils fument, ils s'entretiennent avec le premier venu. Comme leur enclume n'a que le pied en terre ou dans le sable, sans aucun secours pour la fixer, quelques coups la renversent & le temps se perd à la redresser; ordinairement ils sont trois au travail d'une même forge. L'unique occupation de l'un est de souffler continuellement. Leurs soufflets sont composés d'une peau de bouc coupée en deux, ou de deux peaux jointes ensemble, avec un passage à l'extrémité pour le tuyau. Ils n'emploient le plus souvent que du bois faute de charbon. Le Nègre dont l'emploi est de souffler, se tient assis derriere les soufflets, & les presse alternativement des coudes & des genoux. Les deux autres sont assis de leur côté avec l'enclume aux milieu d'eux, & frappent aussi négligemment sur le métal que s'ils appréhendaient de le blesser. Ils ne laissent pas de

Sénégal.

forger d'assez jolis ouvrages en or & en argent. Ils font des couteaux, des haches, des crocs, des pelles, des scies, des poignées de sabres, de petites plaques pour l'ornement de leurs fourreaux & de leurs étuis, & quantité d'autres petits ouvrages de fer auxquels ils donnent une aussi bonne trempe que les Européens. Ainsi, l'on ne peut douter qu'ils ne pussent acquérir plus d'habileté, s'ils avaient moins de paresse avec un peu plus d'instruction. Ils forgent encore l'espèce de rames ou de beches avec lesquelles ils cultivent la terre.

Après le forgeron, leur principal artisan est le *sépatero*, qui fait les grisgris, c'est-à-dire, de petites boîtes ou de petits étuis où les Nègres renferment certains caracteres écrits sur du papier par les Marbuts. Ces étuis sont de cuir en différentes formes, & passeraient dans tous les pays du monde pour un ouvrage curieux. Les mêmes ouvriers font des selles & des brides. Celles-ci, suivant le même Auteur, sont aussi bien taillées que les brides d'Angleterre, d'où l'on doit conclure qu'ils ont l'art de préparer le cuir : mais ils ne l'exercent que sur les peaux de boucs & de daims, qu'ils savent teindre aussi de différentes couleurs. Ils n'ont jamais pu parvenir à préparer les grandes peaux. Les plus ingénieux & les plus entendus s'imaginent, en ma-

Sénégal.

niant le drap d'Angleterre, qu'il eſt compoſé de leur cuir, mais qu'on ſe garde ſoigneuſement de le travailler en leur préſence, de peur qu'ils n'apprennent les ſecrets de l'Europe. Ils diſent la même choſe du papier, & de quantité d'autres marchandiſes, qu'ils croient faites de leurs dents d'éléphant. Moore aſſure qu'outre les ſelles, les brides & les étuis pour les griſgris, ils font des fourreaux d'épée, des ſandales, des boucliers, des carquois avec beaucoup de propreté; que leurs ſelles ſont couvertes de beau maroquin rouge, relevé de plaques d'argent; qu'elles ont des étriers fort courts & qu'elles ſont ſans croupiere.

Le troiſieme métier, ſuivant Jobſon, conſiſte à préparer la terre, pour faire les murs des édifices & des vaſes de différentes ſortes, à l'uſage de la cuiſine. Pour tous les autres beſoins, ils emploient des calebaſſes; excepté néanmoins pour leurs pipes, qui ſont auſſi de terre & d'une forme aſſez agréable. Ils y apportent d'autant plus de ſoin, que c'eſt un inſtrument d'uſage continuel, ſans lequel on ne voit gueres paraitre aucun Nègre de l'un ou de l'autre ſexe. La partie de terre, qui eſt la tête, peut contenir une demi-once de tabac. La longueur du col eſt de deux doigts. On y inſere un roſeau, qui a quelquefois plus d'une aune de long, & qui eſt le canal de la fumée.

Sénégal.

Jobſon ne donne que ces trois métiers aux Nègres. Mais Labat y joint les tiſſerands, & les regarde comme les premiers artiſans du pays. Il met dans cette profeſſion les femmes & les filles, qui filent le coton, qui le travaillent avec beaucoup d'adreſſe, qui le teignent en bleu ou en noir, ou qui lui laiſſent ſa blancheur naturelle. Leur art ſe borne à ces trois couleurs. Elles ne peuvent donner à leurs pièces plus de cinq ou ſix pouces de largeur. La longueur eſt depuis deux aunes juſqu'à quatre. Mais elles ſavent les coudre enſemble pour les rendre auſſi longues & auſſi larges qu'on le deſire.

Moore ne s'accorde pas ici tout-à-fait avec Labat. Les Jalofs, ſuivant ce voyageur Anglais, font les plus belles étoffes du pays. Leurs pièces ſont généralement longues de vingt-ſept aunes & n'ont jamais plus de neuf pouces de largeur. Ils les coupent de la longueur qui convient à leurs beſoins; &, pour les élargir, ils ſavent les coudre enſemble avec beaucoup de propreté. Les femmes n'emploient que la main pour nettoyer le coton qui ſort de ſa coſſe. Elles le filent avec le rouet & la quenouille. Leur maniere de le travailler eſt ſi ſimple, qu'elles ne connaiſſent pas d'autre inſtrument que la navette. Elles font des garnitures entieres, c'eſt-à-dire, tout ce qui eſt néceſſaire à l'habillement d'un homme ou

[redacted]
Sénégal.

d'une femme ; par exemple, une pièce d'environ trois aunes de long sur une aune & demie de largeur, pour couvrir les épaules & le corps, & une autre pièce à-peu-près de la même grandeur, qui sert depuis la ceinture jusqu'en bas. Ainsi, deux pièces forment tout l'habillement d'un Nègre, & peuvent servir également aux hommes & aux femmes, parce que la différence ne consiste que dans la maniere de les porter. Moore vit deux de ces pièces si bien travaillées & d'une si belle teinture, qu'elles furent évaluées trente livres sterlings. Les couleurs sont le bleu & le jaune ; pour la premiere, les Jalofs emploient l'indigo, & pour l'autre différentes écorces d'arbre. Moore ne leur a jamais vu de couleur rouge.

A l'égard des commodités qui n'entrent pas dans le commerce, Jobson dit que les Nègres n'ont pas d'autre ouvrier que leurs propres mains. Les nattes sont entr'eux d'un usage général. Elles sont l'ouvrage des femmes. C'est sur leurs nattes que les Nègres passent la moitié de leur vie, qu'ils boivent, qu'ils mangent, qu'ils se reposent & qu'ils dorment. Au marché de Mansegar, Jobson remarque qu'au-lieu d'argent, dont les Nègres sont mal pourvus, c'était des nattes qui passaient pour la monnoie courante. Ainsi, pour s'informer du prix d'une chose, on

demandait combien elle valait de nattes. Le Maire raconte que les Nègres tiennent des marchés, mais que les commodités qu'ils y étalent sont de très-petites valeur, & qu'ils viennent quelquefois de six à sept lieues pour apporter un peu de coton, quelques légumes, tels que des pois & de la vesse, des plats de bois & des nattes. Un jour il vit une femme, qui était venue de six lieues avec une seule barre de fer d'un demi-pied de long.

Sénégal.

La plupart de leurs villes sont rondes dans leur formes, & leurs maisons sons composées d'une sorte de terre rougeâtre, qui s'endurcit beaucoup par l'usage. Le pays est rempli de cette terre, qui ferait d'excellentes briques si elle etait bien travaillée. On voit des cabanes entierement bâties de roseaux, comme toutes les autres en sont couvertes. Leur forme est généralement ronde, parce qu'ils la croient plus capable de résister aux orages & aux pluies. Toutes les villes ou villages sont environnés d'une ou deux hayes de roseaux, de la hauteur de six pieds, pour servir de rempart contre les bêtes féroces; ce qui n'empêche pas que les habitans ne soient quelquefois obligés d'allumer des feux, & de battre leurs tambours en poussant de grands cris, pour chasser des ennemis si dangereux;

Sénégal.

réponſe péremptoire à celui qui prétendait tout-à-l'heure que les bêtes n'attaquaient point l'homme.

Les Mandingos ont l'uſage de bâtir leurs maiſons l'une contre l'autre ; ce qui devient l'occaſion d'une infinité d'incendies. Si vous leur demandez pourquoi ils n'y mettent pas plus de diſtance, ils répondent que c'était la méthode de leurs ancêtres, qui étaient plus ſages qu'eux. Il n'y a point de réponſe plus commune en fait d'adminiſtration, que cette réponſe des Mandingos.

Les huttes des Nègres ſe nomment *kombets*. Un kombet eſt diſtribué en pluſieurs parties, dont l'une ſert de cuiſine, l'autre de ſalle à manger, une autre de chambre de lit, avec des ouvertures pour la communication. Les maiſons des Seigneurs, ſuivant le Maire, ont quelquefois quarante ou cinquante de ces pavillons. Celle des Rois n'en a pas moins de cent, mais couverts de paille comme les plus pauvres. Le commun des Nègres en a deux ou trois. L'enclos des perſonnes de qualité eſt une paliſſade ou d'épines ou de roſeaux, ſoutenue de diſtance en diſtance par des pilliers. Leurs kombets communiquent de l'un à l'autre par des routes qui s'entrelacent en forme de labyrinthe. Dans l'intérieur de l'enclos, il ſe trouve ordinairement de fort beaux arbres, mais

Sénégal.

ſans ordre & diſperſés comme au haſard, à moins que la maiſon, comme celles de pluſieurs Princes, n'eût été bâtie exprès dans le voiſinage de quelques petits bois, dont une partie ſe trouve renfermée dans l'enclos.

Le Palais du Damel, ou du Roi de Kayor, eſt diſtingué par ſa magnificence. Avant la premiere porte de l'enclos, on trouve une grande & belle place, pour exercer ſes chevaux, quoiqu'il n'en ait pas plus de dix ou douze. Au long de l'enclos, les Seigneurs ont des huttes, qui compoſent comme l'avant-garde de celle du Roi. Une longue allée de calebaſſiers conduit de la premiere place au Palais. Des deux côtés de cette avenue, ſont les logemens des officiers & des principaux domeſtiques du Roi, entourés chacun d'une paliſſade; ce qui forme beaucoup de détours, avant qu'on arrive à ſon appartement. Mais le reſpect ſeul empêche les ſujets d'en approcher. Toutes ſes femmes ont auſſi des kombets particuliers, où elles ont cinq ou ſix eſclaves pour les ſervir. Il voit celle chez qui ſon caprice le porte, ſans autre régle que celle de ſes deſirs. Les autres n'en témoignent jamais de jalouſie. Cependant il y en a toujours une qui eſt traitée en favorite, & lorſqu'il en eſt fatigué, il l'envoie dans quelque village, en lui aſſignant les fonds néceſſaires pour ſon entretien. Sa place eſt

Sénégal.

aussi-tôt remplie. De trente femmes que ce Prince entretient, il en avait envoyé successivement la moitié dans ces demeures étrangeres.

Rien n'est si pauvre que l'ameublement des Nègres. C'est une petite armoire, pour mettre leurs habits à couvert, une natte élevée sur quelques pieux, pour leur servir de lit, une ou deux jattes qui contiennent de l'eau, quelques calebasses, deux ou trois mortiers de bois pour broyer le maïs & le riz, un panier pour l'y renfermer, & quelques plats de bois pour servir le kuskus aux heures du repas. Les Nègres de distinction ne sont jamais sans une estrade, ou une sorte de banc élevé de deux ou trois pieds, & couvert de belles nattes, sur lesquelles ils sont assis pendant le jour. Les Palais des Rois & des Princes sont un peu mieux meublés, parce qu'il y en a peu qui n'emploient à cet usage une partie des marchandises qu'ils achetent des Européens.

Jobson rapporte que l'Agriculture est l'office de tous les Nègres, sans exception de rang & de condition. Les Rois & les Chefs des Villes en sont seuls exempts. Ils se mettent l'un à la suite de l'autre pour former les sillons; de sorte que chacun levant à-peu-près la même quantité de terre, le travail n'est pénible pour personne. Ces sillons sont faits avec autant d'ordre & de

& de propreté qu'en Europe. Ils y jettent la semence & les rempliſſent auſſi-tôt de la même terre ; leur induſtrie ne s'étend pas plus loin, à l'exception du riz, qu'ils ſement d'abord dans de petites pièces de terres baſſes & marécageuſes ; & qu'ils prennent la peine de tranſplanter : auſſi croît-il en abondance. Outre le riz, ils ont cinq autres ſortes de grains, auſſi menus que la ſemence de la moutarde ; au-lieu d'en faire du pain, ils le font cuire dans l'eau, & le mangent en morceaux roulés comme le riz.

Sénégal.

Ils obſervent des ſaiſons pour ſemer leurs grains, ſur-tout pour planter le tabac, dont chaque famille cultive ſa proviſion autour de ces cabanes ; ils n'apportent pas moins de ſoins à la culture du coton, & la plupart des villages en ont des champs entiers.

Comme ils n'ont pas de pluie, depuis le mois de Septembre juſqu'à la fin de Mai, la terre eſt ſi dure dans cet intervalle, qu'ils ne peuvent la cultiver. Les pluies commencent vers la fin de Mai, & continuent dans le mois de Juin avec une grande violence, un tonnerre & des éclairs épouvantables ; & la terre ne pouvant manquer d'être aſſez amollie, c'eſt la ſaiſon du labourage. Le plus mauvais temps, c'eſt-à-dire, l'extrême violence des eaux, ſe fait ordinairement ſentir depuis le milieu

Sénégal.

de Juin jusqu'au milieu d'Août : c'est alors que les rivieres s'élevent de trente pieds perpendiculaires; mais, jusqu'à la fin de Septembre, les pluies & les eaux diminuent par degrés, comme elles ont commencé.

Pour semer le millet, les Nègres mettent un genou à terre, font des petits trous, comme on en fait en Europe pour planter des pois, y jettent trois ou quatre grains de leur semence, & bouchent chaque trou de la même terre. D'autres ouvrent des sillons en ligne droite, y jettent leur millet, & les couvrent de même; mais la premiere de ces deux méthodes est la plus commune, parce que plus le grain est enfoncé dans la terre, plus il est en sûreté contre les oiseaux, dont le nombre est incroyable.

Le temps ou les Nègres sement, est pour eux une saison de fêtes, pendant laquelle ils se traitent les uns les autres. Leurs terres sont si fertiles, que la moisson du millet se fait dès le mois de Septembre, & c'est encore l'occasion d'une infinité de réjouissances.

Les Rois étant maîtres absolus de toutes les terres, chaque famille est obligée de s'adresser à eux ou à leurs Alkades, pour se faire assigner la portion dont elle doit tirer sa subsistance. Les Nègres sont si paresseux, qu'ils ne cultivent

Sénégal.

point assez de terre pour leur usage, & que leur moisson ne suffisant pas à leurs besoins, ils vivent d'une racine noire qu'ils font sécher jusqu'à ce qu'elle ait perdu son goût naturel, & d'une autre plante, nommée *jernotte*, dont le goût tire assez sur la noix. Si leur moisson manque, ils ne peuvent éviter la plus affreuse famine, & les Européens en ont vu souvent des exemples.

Ils se laisserent séduire une fois par les promesses d'un de leurs Marbuts, de la Tribu des Arabes, qui, sous le voile de la Religion, s'était rendu maître d'un grand pays entre les États du Siratik & les Séreres. Cet imposteur trouva le moyen de leur persuader qu'il était inspiré du Ciel pour les venger de la tyrannie de leurs Princes. Il leur promit des forces miraculeuses pour les soutenir dans leur révolte, & ce qui fit sur eux encore plus d'impression, il leur garantit que leurs terres produiraient chaque année une moisson abondante, sans qu'ils prissent la peine de les cultiver. La paresse des Nègres ne résista point à des offres si flatteuses. Ils se rangerent sous les étendards du Marbut; & les Sujets du Damel, qui furent les plus ardens, parvinrent à détrôner leur Souverain. Ils attendirent pendant deux ans les miraculeuses mois-

Sénégal.

sons du Marbut; mais la famine devint si terrible que, faute d'alimens, ils furent contraints de se manger les uns les autres, ou de se livrer volontairement à l'esclavage pour éviter la mort. Une si triste expérience leur ayant fait ouvrir les yeux sur leur folie, ils chasserent l'Usurpateur, & remirent le Damel en possession de sa Couronne.

Nous avons déjà parlé de leurs armes: ils y ont moins de confiance qu'à leurs grisgris, avec lesquels, malgré l'expérience journaliere, ils s'obstinent à se croire invulnérables & supérieurs à leurs ennemis. Les Européens sont les seuls qu'ils désesperent de vaincre, parce qu'ils ont éprouvé qu'aucun grisgris n'est à l'épreuve des armes à feu, auxquels ils donnent le nom imitatif de *pouffs*.

On n'est point encore parvenu à se faire de justes idées du langage des Nègres. Les principales langues sont celles des Jalofs, des Foulis & des Mandingos. La langue la plus commune sur la Gambra est le Mandingo; avec cette clef, on peut voyager sans embarras depuis l'embouchure de la riviere jusqu'au pays des *Jonkos*, ou des Marchands auxquels on donne ce nom, parce qu'on achete d'eux un très-grand nombre d'esclaves; cet espace fait un voyage de six semaines

Sénégal.

depuis Jamesfort, principal comptoir des Anglais sur la Gambra.

Outre la langue commune, les Mandingos ont un jargon mystérieux entièrement ignoré des femmes; & dont les hommes ne font usage qu'à l'occasion du *mumbo jumbo*, dont nous parlerons plus bas. Le *créole* Portugais, qui est une corruption de la langue Portugaise, est devenu le langage ordinaire du commerce entre les Européens de la Gambra & les Nègres. Peut-être ne seroit-il pas entendu à Lisbonne, mais les Anglais l'apprennent plus facilement que la langue des Nègres, & leurs interpretes n'en emploient pas d'autres. Les Foulis & la plupart des Mahométans, qui habitent la riviere, parlent fort bien l'Arabe, quoiqu'ils soient Mandingos. Chaque Royaume ou chaque Nation, a d'ailleurs sa langue particuliere.

Les Compilateurs des Voyages ont placé ici des Tables d'un certain nombre de mots des langues Nègres. Il semble qu'une esquisse de ces jargons barbares, dans lesquels on ne peut pas même reconnoître les premiers rapports que le langage hamain a dû présenter entre les objets & les sons, ne doive pas être fort intéressante pour nous; cependant la curiosité s'étend sur tous les détails de ces peuplades lointaines;

Sénégal.

ébauches imparfaites de la Nature, & qui donnent aux Nations policées le plaisir de sentir toute leur supériorité. Le Lecteur retrouvera donc ici les mêmes Tables que dans *l'Histoire Générale des Voyages*.





TABLE PREMIERE.

Vocabulaire Jalof & Fouli.

FRANÇAIS.	JALOF.	FOULI.
AIGUILLE,	Poursa,	Messelaël.
Anana,	Ananas,	Annanas.
S'arrêter,	Guékissi,	Deradan.
S'asseoir,	Songoane,	Ghiode.
Aveugle,	Bomena,	Gomdo.
Autruche,		Nedau.
Se baigner,	Mongro-sangou.	
Un bal,	Folgar,	
La barbe,	Sekiem,	Onhare.
Barre de fer,	Barra-win,	Barra.
Barril,	Pippa.	
Beaucoup,	Barena,	Huri.
Bled *ou* maïs.	Dougoub,	Makkari.
Une boîte,	Ovachande.	
Un veau *ou* un bœuf.		Nague.
Boire,	Mangrinam,	Hiarde.
Bois,	Matte,	Leggal.
Boiteux,	Sogha,	Bossara.
Borgne,	Patte.	
La bouche,	Gueminin,	Hendouko.
Les boyaux,	Vuette,	Chabiburde.
Une branche,	Kala,	Baberou.
Branle,	Tidoap,	Lesso.

Français.	Jalof.	Foulï.
Les bras,	Smallou,	Ghiomghé.
Une brebis,		Sedre.
Un canon,	Bamborta,	Fetel.
Un canot,		Lana.
Capitaine,	Capitane,	Loamdo.
Carquois,	Smakalla.	
Chair,	Yap,	Tehan.
Chanter,	Ovayel,	Yemdi,
Un char,	Guenape,	Oulonde.
Un chaudron,	Kranghiare,	Barma.
Une chemise,	Bougtovap,	Dolanke.
Un cheval,	Farfs,	Pouskiou.
Cheveux,	Kogovar,	Soukendo.
Chèvre,	Bay,	Behova.
Un chien,	Kraf,	Rahovanden.
Chier,	Mangredouli,	Boude.
Le Ciel,	Aſlaman,	Hialla.
Une clef,	Donovachande,	Bidho.
Un clou,	Dinguetite,	Pauomgal.
Un cochon de lait,	Droai,	Babaladi.
Un coffre,	Ovachande,	Breteval.
Une corde,	Bouma,	Boghol.
Le coude,	Smainoton,	Soindon.
Couper,	Doghol,	Tay.
Un couteau,	Pakha,	Pake.
Cracher,	Toffii,	Toude.
Cravate,	Sma,	[illegible]tol.
Crocodille,	Guaſik,	Norova.
Les cuiſſes,	Loupe,	Benhall.
Cuivre,	Prum,	Hiackaovale.
Danſer,	Faike,	Hemde.

FRANÇAIS.	JALOF.	FOULI.
Demain,	Aileg akaghiam,	Soubako.
Demeure,	Gangone,	Ghiodorde.
Les dents,	Sonobenaria,	Nhierre.
Dents d'éléphans,	Gnay negnay,	Nhierre - ghiova.
Le derriere,	Tate *ou* ghir,	Rotec.
Le diable,	Guinnay,	Guine.
Dieu,	Ihalla,	Allah.
Les doigts,	Smaharam,	Sedohenda.
Dormir,		Danadi.
Eau,	Mdoch,	Diam.
De l'eau-de-vie,	Sangara,	Sangara.
Ecorcher,	Maugre fesse,	Houtonde.
Ecrire,	Binde,	Ovindove.
Un éléphant,	Gnay,	Ghiova.
Enfans des Princes,	Domeguaïbe,	Byla hamde.
Une épée,	Gnassi,	Kaffe.
Un esclave,	Gnamen,	Mokkioudou.
Eternuer,	Maugre - tesseli,	Hisseloude.
Etui de couteau.	Gangone,	Ghiodorde.
Feu,	Safara,	Ghia hingol
Une femme,	Digin,	Debo.
Le séve des femmes,	Facere *ou* fere,	Kotto.
Une femme de mauvaise vie,	Ghelarbi,	Sakke.
Une femme grosse,	Digin gohir,	Deborede.
La fièvre,	Guernama.	
Fil à coudre.	Ovin,	Gnarabi.
Une fille,	Ndaougdigin,	Soukka.
Une flèche,	Sinaklonghar.	

Français.	Jalof.	Foull.
Un fourreau,	Finan harguaisi,	Ovana.
Un fripon,		Abonde.
Un fusil,	Sochhorby,	Lossoul fetel.
Un garçon,	Ovassi,	Soukagorko.
Les genoux,	Smahoum,	Holbondon.
Glouton,		Haderors.
Gommes,		La Konde.
Le gosier.	Smanpourreh,	Dandy.
Houdron.	Sandol.	
Graisse *ou* suif,	Dirgunek,	Helere.
Grand,	Maguma,	Mahardo.
Gratter,	Hock-halma,	Nanhyadi.
Habit,	Bouboutouvap,	Dolangue.
Hameçons,	Delika,	Ovande.
Hautes-chausses,	Touap,	Tonhouka.
Herbes,	Miagh.	
Un homme,	Goourgue,	Goskomaodo.
La jambe,	Lmappaice,	Kovassongal.
Jeter,	Sanner,	Verlady.
Les joues,	Bekigg,	Kobe.
Le jour,	Lelegh,	Soubakka.
La langue,	Lamaing,	D'heingall.
Se laver les mains,	Raghen,	Lahonyongo.
Les lèvres,	Smarovin,	Fondo.
Ligne à pêcher,	Smabou,	Delingha ovande.
Un lit,	Cuntodou,	Lessen.
Un livre,	Smater gumara jank,	Torade allah.
Livre à écrire,	Smakiel gumore-bind,	Dessererre.
La lune,	Vhackiré,	Leour.

FRANÇAIS.	JALOF.	FOULI.
La main,	Leho,	Yongo.
Une maison,	Smanrig,	Souddo.
Une maîtresse,	Soumak hiore,	Medodano.
Maïs, sorte de bled,	Dougoub,	Makkarg.
Malade,	Raguena,	Ognia hui.
Les mammelles,	Ouhanie,	Enhdo.
Marc du millet,		Changle.
Marcher,	Docholl,	Medo hyassa.
Un matelas,	Entedou,	Lesso.
La mer,	Smandai,	Guéeck.
Mentir,	Namna,	Hadarime.
Mordre,	Matt,	N'hadde.
La mort,	Dehaina,	Mahyse.
Se moucher,	Niendoou,	Ngiéto.
Un mousquet,	Fairal,	Fetel.
Moi & mien,		Sman.
Le nez,	Smackbockan,	Hener.
Non,	Dhaair,	Ala.
La nuit,	Goudina,	Guiema.
Un œuf,	Nen,	Ouchirnde.
Un oiseau,	Arral,	Niolli.
Les ongles,	Huai,	Chegguen.
Orange,		Kanghe.
Les oreilles,	Smanoppe,	Noppy.
Les orteils,	Sma hua jetanks,	Pedly.
Du pain,	Bourou,	Bourou.
Papier,	Kahait,	Harkal.
Parler,	Ovache,	Hall.
Un pavillon,	Raya,	Arhait billam.
La peau,	Smagdayr,	Goure.

FRANÇAIS.	JALOF.	FOULI.
Pêcheur,	Moll,	Kiruballs.
Toiles peintes,	Calicos,	Calicos.
Perroquet,	Inkay,	Saleron.
Petit,	Nercina,	Chonkayel.
Les pieds,	Simatank,	Koſſede.
Une pierre,	Doyg,	Hayre.
Un pigeon,	Petreil[illegible]	
Pincer,	Domp,	Mouchionde.
Une pipe,	Smanan,	Hy-ardougal.
Piſſer,	Berouch,	Kaing-huye.
Pleurer,	Dgoiſe,	Ouhedde.
Plomb,	Bettaigh,	Chaye.
Plume,	Dongue,	Donguo.
La pluie,	Taon,	Tobbo.
Poiſſon,	Guenn.	Lingno.
Un pot,	Kingu,	Sahando.
Une poule,	Gnaar,	Guertpgal.
Un rat,	Guenak,	Donbrou.
Reine,	Gnache,	Gueſoulbe.
Rire,	Raihal,	Ghialde.
Rouge,	Laghovek,	Bode ghioune.
Le Roi,	Bur,	Lahamdé.
Le ſang,	Galtovap.	
Du ſel,	Sokmate,	Lambdan.
Serment,	Smabokhanabi,	Soldehama, ou Kotelyamo.

FRANÇAIS.	JALOF.	FOULI.
Serpent,	Gnaun,	Bodi *ou* gorory.
Siffler,	Ananileſte,	Honde.
Un ſinge.	Golok,	Ovandou.
Soleil,	Ghiante Sinkan,	Nahangue.
Souliers,	Dole,	Pade.
Les ſourcils,		Hiamhianke.
Sucre,	Lhom,	Lhiombry.
Tabac,	Tmagha,	Taba.
Une table,	Gangona,	Gango.
Taſſe de coco,	Taſſa,	Horde.
La terre,	Soffi,	Letudi.
La tête,	Smabab,	Horde.
Toile,	Endimon,	Chomchou.
Le tonnerre,	Denadeno.	Dherry.
Tortu,		Loko.
Touſſer,	Sokka,	Loghiomde.
Trembler,	Denalock,	Chinhoude.
Troquer *ou* échanger,	Nanvequi,	Sohade.
Trompette,	Bouſtra.	
Tuer,	Rui,	Ouharde.
Un vaiſſeau,	Manguma,	Randi.
Les veines,	Sa ditte;	Dadok.
Le vent,	Gallaon,	Hendon.

FRANÇAIS.	JALOF.	FOULI.
Le ventre,	Smahir,	Rhédo.
Vin de France,	Msangotovabb,	Chenk.
Vin de palmier,	Msangojeloffi,	Chengue.
Une voile,	Ouir,	Ougderelhana.
Les yeux,	Sinabut.	Hytere.





NOMBRES.

FRANÇAIS.	JALOF.	FOULE.
Un,	Ben,	Gou.
Deux,	Yare,	Didy.
Trois,	Yet,	Taty.
Quatre,	Yanet,	Naye.
Cinq,	Guerom,	Guieve.
Six,	Guerom-ben,	Gui-gou.
Sept,	Guerom-yare,	Guy-didy.
Huit,	Guerom-yet,	Gui-taty.
Neuf,	Guerom-yanet,	Gui-naye.
Dix,	Fuk,	Sapo.
Onze,	Fuk-ak-ben,	Sapo-gou.
Douze,	Fuk-ak-yare,	Sapo-didy.
Treize,	Fuk-ak-yet,	Sapo-haty.
Quatorze,	Fuk-ak-yanet,	Sapo-naye.
Quinze,	Fuk-ak-guerom,	Sapo-guieve.
Seize,	Fukak-guerom-ben,	Sapo-gui-gou.
Dix-ſept,	Fuk-ak-guerom-yare,	Sapo-gui-didy.
Dix-huit,	Fuk-ak-guerom-yet,	Sapo-gui-haty.
Dix-neuf,	Fuk-ak-guerom-yanet,	Sapo-gui-naye.
Vingt,	Nitte,	Sappo.
Vingt-un,	Nitte-ak-ben,	Sappo-gou.
Trente,	Fononir,	Naggash.
Quarante,	Yanet-fuk,	Chapande taty.

FRANÇAIS.	JALOF.	FOULI.
Cinquante ,	Guerom - fuk ,	
Soixante ,	Guerom-bena-fuk ,	
Soixante - & - dix ,	Guerom-yare-fuk ,	*Le Fouli s'est perdu.*
Quatre - vingt ,	Guerom-yet-fuk ,	
Quatre-vingt-dix,	Guerom - yai - fuk ,	
Cent ,	Temer ,	Temedere.
Cent un ,	Temer - ak - ben ,	Temedere - gou.
Deux cent ,	Yare - temer ,	Temedere - didy.
Trois cent ,	Yet - temer ,	Temedere - taty.
Mille ,	Gune ,	Temedere ſapo.
Mille - vingt.	Gune - ak - nitte.	Temedere - ſappo.



PHRASES FAMILIERES.

Français.	Jalof.	Fouli.
Bon jour, Monſieur,	Quarha quaihou,	Coſſe ſemba.
Comment vous portez-vous?	Ogya meſſa,	Ada hegiam.
Fort bien, Monſieur,	Guam de barés,	Samba mido.
Venez,	Calay,	Arga.
Venez manger,	Calay caek mane,	
Ne venez pas ſi près,	Bouldik,	Da rothan.
Allez vous-en,	Dock hodem,	Hia.
Montez,	Quia qua ou,	Argay.
Deſcendez,	Ova quicqua ſouf,	Hialeſſe.
Je veux,	Doinaman,	Bido hidy.
Je ne veux pas,	Bainoman,	My hida.
Donnez moi à boire,	Mamanan,	Loca hiarde.
Apportez-moi vîte une brebis.	Jaſſima ommgharg;	Addou nambalou.
Je vous remercie,	Santenala,	Medo hietoma.
Allons nous promener,	Candoch hane,	Harque Guehin hilojade.
J'y vais,		Mede Lebo.
Il fait grand vent,	Galigou harenna,	Hendou hevy.
Il pleut,	Datta ou.	
Il touſſe,	Denadeno,	Dhirry.
Il fait chaud,		Ouarn hiende.
Il fait froid,	Luina,	Ghiangol.
Je vous vois,	Gueſnala,	Medo hyma.
Taiſez-vous,	Noppil,	De you.

FRANÇAIS.	JALOF.	FOUL.
Fort matin,	Lelegentel,	Soubake allau.
Bon ſoir, Monſieur,		Fon angiam ſambe.
Je voudrais coucher avec une fille,	Pougue namate acandaonſan,	Medo leleby.
Je m'endors,	Nangretery.	
Je ne m'en ſouviens pas,	Hain amaeck,	Myſa hiacke.
Mettez-le dans les fers,	Guinguela maguiou.	Ovarguihielle caſſedo.





TABLE SECONDE.

Vocabulaire Manaingo.

L'astérisque * marque les mots qui se trouvent dans la premiere Table.

Sénégal.

FRANÇAIS.	MANDINGO.
Acheter,	Sann.
Aigre,	Akonemota.
Allez,	Ta.
Ambre,	Lambre.
Amitié,	Barnalem.
L'année *ou* une pluie,	Sanju killin.
Un arc,	Kulla.
Argent,	Kodey.
Une armoire,	Konneo.
Asseyez-vous,	Secdouma.
Une balle,	Kiddo kassi.
Un baril,	Ankoret. *
Beau,	Neemau,
Du beurre,	Tooloo.
Bien,	Kandi.
Blanc,	Qui.
Un homme blanc,	Tobauho.
Du bled,	Neo.
Boire,	Ami.
Bon,	Abetti.

Sénégal.

FRANÇAIS.	MANDINGO.
La bouche,	Dau. *
Une brebis,	Kornell.
Calebasse,	Merrug.
Caméléon,	Minnir.
Canard,	Bru.
Un canon,	Kiddo. *
Poudre à canon,	Kiddo mungo.
Un canot,	Kaloun. *
Ceci,	Ning.
Cela,	Olim.
Une chaise,	Serong. *
Chaleur,	Kandeca.
Une chambre,	Bung.
Un chameau,	Komaniung.
Une chandelle,	Kaudet.
Un chanteur,	Jelliki.
Un chat,	Neankom. *
Chaud.	Kandeka.
Un cheval,	Souho. *
Un cheval marin,	Mally.
Une chèvre,	Ha. *
Un chien,	Oulve.
Un grand chien,	Oulve dau. *
Cire,	Lekonnio.
Un coq,	Deontong *ou* Soufeki.
Collier,	Ronnun.
Une colline,	Koanko.
Comment vous portez-vous,	Animbatta montainia.
Un couteau,	Moroo. *
Un coutelas, une épée,	Fong. *
Du cristal,	Christall.

FRANÇAIS.	MANDINGO.	
		Sénégal.
Un crocodille,	Bumbo. *	
Une cuiller,	Kulear.	
Cuivre,	Taſſo.	
Un daim,	Tonkong.	
Que demandez vous ?	Laffeta munnum ?	
Dent,	Ning. *	
Dent d'éléphant,	Samma ning.	
Le diable,	Bua.	
Dieu,	Alla. *	
Doux,	Timeata.	
Un drap,	Fauno.	
Du drap rouge,	Murfée.	
La jambe droite,	Sing bau.	
La main droite,	Bulla beau.	
Dur,	A Koleata.	
Eau,	Jée ou ſi. *	
Un éléphant,	Samma.	
Enfer,	Jehonama.	
Entendre,	Amoi.	
Un eſclave,	Jong. *	
L'eſt,	Tillo vooleta.	
L'étain,	Taſroqui.	
Etoile,	Lolo.	
Etranger,	Leuntong.	
Un facteur,	Mercador.	
Faux,	Funniala.	
Une femme,	Mouza. *	
Une femme de mauvaiſe vie,	Jelli mouza. *	
Une femme mariée,	Mouza.	
Fenêtre,	Jenell.	
Fleche,	Beuna. *	

Sénégal.

FRANÇAIS.	MANDINGO.
Un fou,	Toorala.
Une fourchette,	Garfa.
Frere,	Barrin kea.
Froid,	Ninny.
Fumée,	Sizi.
La jambe gauche,	Sing nding.
La main gauche,	Bulla nding.
Grand,	Bau.
Un grand chien,	Mouve beau.*
Grande mere,	Mooza bau.
Grand-pere,	Keal beau.
Guerre,	Killy.
Un hibou, *c'eſt le même nom que diable*,	Bucca.
Un homme,	Kea. *
Une huître,	Oyſtre.
La jambe,	Sing. *
La jambe droite,	Sing bau.
Je ne ſais,	Malo.
Je ſais,	Alo.
Je veux donner,	Mſadi.
Une Iſle,	Joüio.
Une jument,	Souho mouza.
Jurement,	Tikiniani ma ma mau.
Du lait,	Nanuo.
Levez-vous,	Oully.
Un lyon,	Jatta.
Un lit,	La rong. *
Un loup,	Sillo.
La lune,	Korro. *
La main,	Bulla.
La main droite,	Bulla bau.

FRANÇAIS.	MANDINGO.	Sénégal.
La main gauche,	Bulla nding.	
Une maison,	Fu. *	
Malade,	Munkandi.	
Un marchand,	Jonko.	
Méchant,	Munbetty.	
Une médecine,	Borru.	
La mer,	Bato bau. *	
Mere,	Bau.	
Miel,	Li.	
Mort,	Sata. *	
Moi,	Mta.	
Noir,	Fin.	
Noix,	Teah.	
Un œuf,	Soufey killy. *	
Un oiseau,	Soufi.	
L'ouest,	Tillo bonita.	
Pain,	Mongo. *	
Papier,	Koyto. *	
Pareſſeux,	Narita.	
Pere,	Fau.	
Grand-pere,	Kea fau.	
Peſant,	Kuleata.	
Petit,	Nding.	
Une pintade,	Commi.	
Une pipe,	Da.	
De la pluie,	Sanju.	
Un cheval marin,	Maliy.	
Poiſſon,	Heo. *	
Une ſorte,	Dau.	
Poudre à canon,	Kiddo mundo.	
Une poule,	Soufi mouſa.	
Un pouce,	Kranki.	

Sénégal.

FRANÇAIS.	MANDINGO.
Prendre,	Amoota.
Puant,	Akoneata.
Que demandez-vous?	Laffeta munnum?
Rien du tout,	Feng o feng.
Riviere,	Bato.
Un Roc,	Barry.
Rouge,	Ouillima. *
Du drap rouge,	Murfée.
Roi,	Manſa. *
Sable,	Kenne-kenne.
Sale,	Nota.
Un Sanglier,	Seo.
Je ne ſais pas,	Malo.
Je ſais,	Alo.
Sec,	Mindo.
Sel,	Kee. *
Sentir,	Mamaung.
Serpent,	Sau. *
Vin de Siboa,	Banji.
Un ſinge,	Kanic.
Jouir,	Barrin mouſa.
Le ſoleil,	Tillo. *
Un ſorcier,	Baa. *
Sucre,	Tobauboli. *
Une table,	Meſo. *
Un taureau,	Neeſea kea.
La terre,	Banko. *
La tête,	Kung. *
Timide,	Yanimi.
Tonnerre,	Korram alla. *
Toucher,	Ametta,
Tourbillon de vent,	Sau.

Sénégal.

FRANÇAIS.	MANDINGO.
Une vache,	Neesa Moossa.
Un vaisseau,	Tobaubo kaloun.
De la vaisselle,	Prata.
Un valet,	Buttlau.
Un veau,	Neefa-nding.
Vendre,	Saun.
Venez,	Na. *
Venez-ici,	Nana re.
Vent,	Funnio.
Tourbillon de vent,	Sau.
Je veux donner,	Msadi.
Ville,	Konda.
Vin de palmier,	Tangi. *
Voleur,	Suncar.
Vous,	Itta.
Vrai,	Atoniala.
Un ivrogne,	Serrata.





NOMBRES.

Sénégal.

FRANÇAIS.	MANDINGO.
Un,	Killing.
Deux,	Foulla.
Trois,	Sabba.
Quatre,	Nani.
Cinq,	Loulou.
Six,	Oro.
Sept,	Oronglo.
Huit,	Sye.
Neuf,	Konnunti.
Dix,	Tong.
Onze,	Tong-ning-killing.
Douze,	Tong-ning-foulla.
Treize,	Tong-ning-ſabba.
Quatorze,	Tong-ning-nany.
Quinze,	Tong-ning-loulou.
Seize,	Tong-ning-ora.
Dix ſept,	Tong-ning-oronglo.
Dix-huit,	Tong-ning-ſye.
Dix-neuf,	Tong-ning-konnunti.
Vingt,	Noau.
Trente,	Noau-ning-tong.
Quarante,	Noau foulla.
Cinquante,	Noau foulla-ning-tong.
Soixante,	Noau-ſabba.
Soixante-dix,	Noau-ſabba-ning-tong.

Sénégal.

FRANÇAIS.	MANDINGO.
Quatre-vingt,	Noau-nani.
Quatre-vingt-dix,	Noau-nani-ning-tong.
Cent,	Kemmy.
Mille,	Woully.

Religion.

Les Nègres, qui habitent les deux bords du Sénégal, & qui s'étendent dans les terres à l'Est & au Sud, sont Mahométans, convertis par les Mores. Ceux du Royaume de Mandingo, dont le zèle est le plus ardent, sont depuis long-temps les Missionnaires de cette Religion. Tous les autres Nègres, du moins ceux avec qui les Européens ont des relations de commerce, depuis la Gambra jusqu'en Guinée, sont Idolâtres, à l'exception des Séreres & de quelques-autres qui n'ont aucune apparence de Religion.

On en voit beaucoup qui ne veulent pas souffrir qu'on tue les lézards autour de leurs maisons. Ils sont persuadés que ce sont les ames de leur pere, de leur mere & de leurs proches parens qui viennent faire le *folgar*, c'est-à-dire, se réjouir avec eux. On voit que l'opinion de la métempsycose leur est familiere.

Le Mahométisme établi parmi les Nègres est imparfait, autant par l'ignorance de ceux qui l'enseignent, que par le libertinage des pro-

Sénégal.

sélites. Il consiste dans la croyance de l'unité de Dieu, & de deux ou trois pratiques cérémoniales, telles que le Ramadam, ou le Carême, le Bayran ou Pâque, & la Circoncision.

Jobson observe que les Habitans naturels de la Gambra adorent un seul Dieu, sous le nom d'*Allah*, qu'ils n'ont point de peintures ni d'images à la ressemblance de la Divinité; qu'ils reconnaissent la mission de Mahomet, sans qu'ils invoquent jamais son nom: qu'ils comptent les années par les pluies, & qu'ils ont des noms particuliers pour chaque jour de la semaine, qu'ils donnent le nom de Sabbat au vendredi, mais qu'ils l'observent si peu régulierement, que leur commerce & leurs occupations ordinaires n'en reçoivent pas d'interruption.

Ils ont quelques traditions confuses de la personne de Jésus-Christ. Ils parlent de lui comme d'un Prophete, qui s'est rendu célèbre par un grand nombre de miracles. Mais ce qu'ils racontent de sa sainteté & de sa puissance, est un tissu de Fables sans vraisemblance & sans ordre. Ils lui donnent le nom de *Nale*. Ils nomment sa mere *Maria*. La sainteté, la bonté, la justice, sont des qualités qu'ils lui attribuent dans le plus haut degré; mais il leur paraît impossible qu'il soit le fils de Dieu, parce que Dieu,

Sénégal.

disent-ils, ne peut être vu par les hommes. La doctrine de l'Incarnation leur paraît scandaleuse. Elle suppose, dans leurs idées, que Dieu soit capable d'une liaison charnelle avec les femmes. Une prophétie, qui subsiste depuis long-temps dans leur Nation, leur annonçait qu'ils seraient subjugués par un peuple blanc.

Les Nègres croient aussi la prédestination, & mettent toutes leurs infortunes sur le compte de la Providence. Qu'un Nègre en assassine un autre, ils croient que c'est Dieu qui est l'auteur du meurtre. Cependant ils se saisissent du meurtrier, & le vendent pour l'esclavage.

A l'égard de leur dévotion & de la forme de leur culte, le Maire observe que le commun du peuple n'a pas de pratiques réglées qui puissent porter le nom de culte religieux; mais les personnes de distinction affectent plus de zèle & ne sont jamais sans un Marbut, qui a beaucoup d'ascendant sur leur esprit & leur conduite.

On sait que les Mahométans d'Asie font le *sala*, ou la priere cinq fois le jour & la nuit. Le vendredi, qui est le jour de leur sabbat, ils la font sept fois. Mais ceux des Nègres qui sont bons Mahométans se contentent de prier trois fois le jour, c'est-à-dire, le matin, à midi, & le soir. Chaque village a son Marbut ou son

Sénégal.

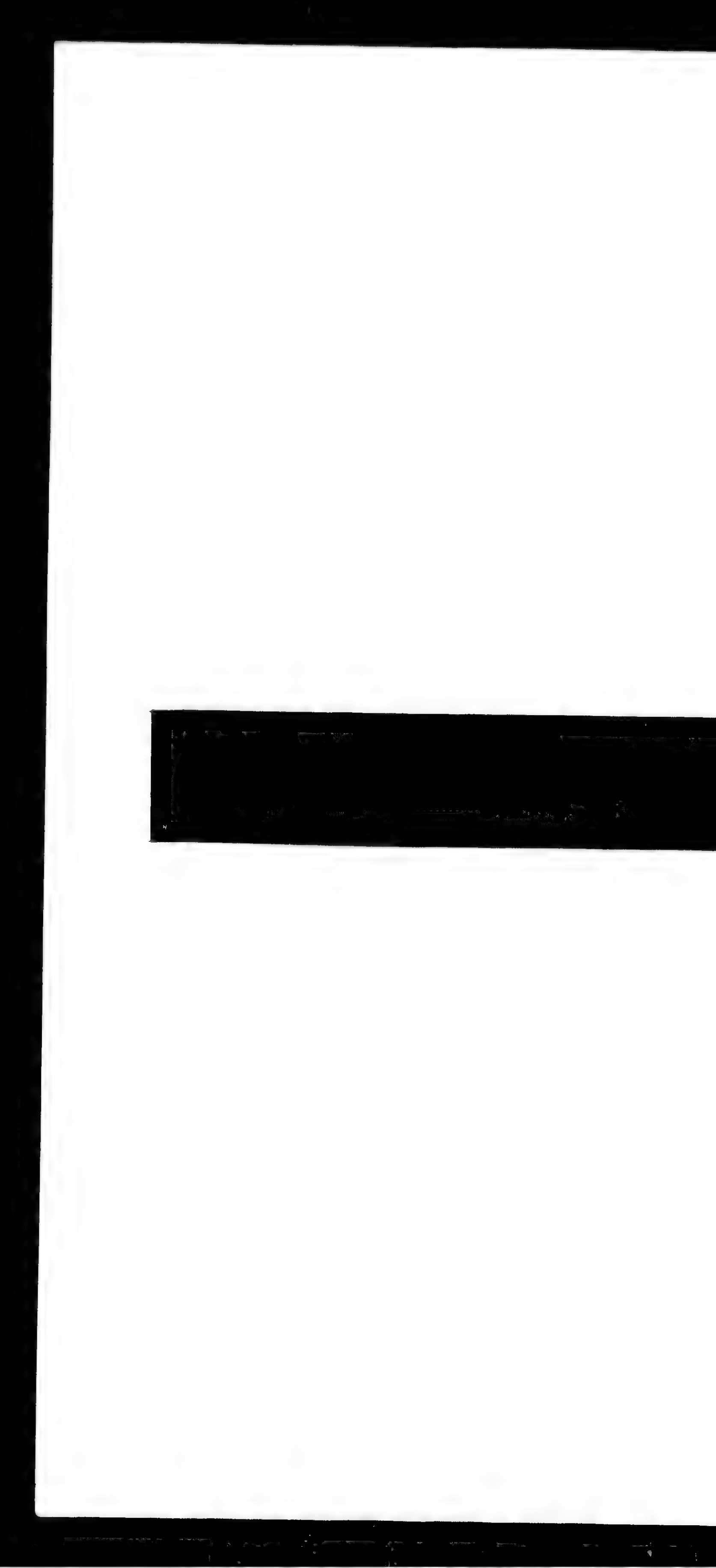
Prêtre, qui les rassemble pour ce devoir. Le lieu de leurs assemblées est un champ, qui leur sert de Mosquée. Là, après les oblations ordonnées par l'Alcoran, ils se rangent en plusieurs lignes derriere le Prêtre, dont ils imitent les mouvemens & les gestes. Ils ont le visage tourné vers l'Orient; mais lorsqu'ils sont fatigués de leur posture, ils s'accroupissent à la maniere des femmes, en tournant le visage à l'Ouest.

Le Marbut étend ses bras, répète plusieurs mots d'une voix si lente & si haute, que toute l'assemblée peut les répéter après lui, se met à genoux, baise la terre, commence trois fois cette cérémonie, & ne fait rien qui ne soit imité par tous les assistans. Ensuite il se met à genoux pour la quatrieme fois, & fait quelque-temps sa priere en silence : il se relève, & traçant du doigt, autour de lui, un cercle, dans lequel il imprime plusieurs caracteres, il les baise respectueusement; après quoi, la tête appuyée sur les deux mains, & les yeux fixés contre terre, il passe quelques momens dans une profonde méditation. Enfin il prend du sable & de la poussiere, se la jette sur la tête & sur le visage, commence à prier d'une voix haute, en touchant la terre du doigt & le levant au front; &, pendant toutes ces formalités, il répète plusieurs fois ces mots *salati Maleck*, c'est-à-dire,

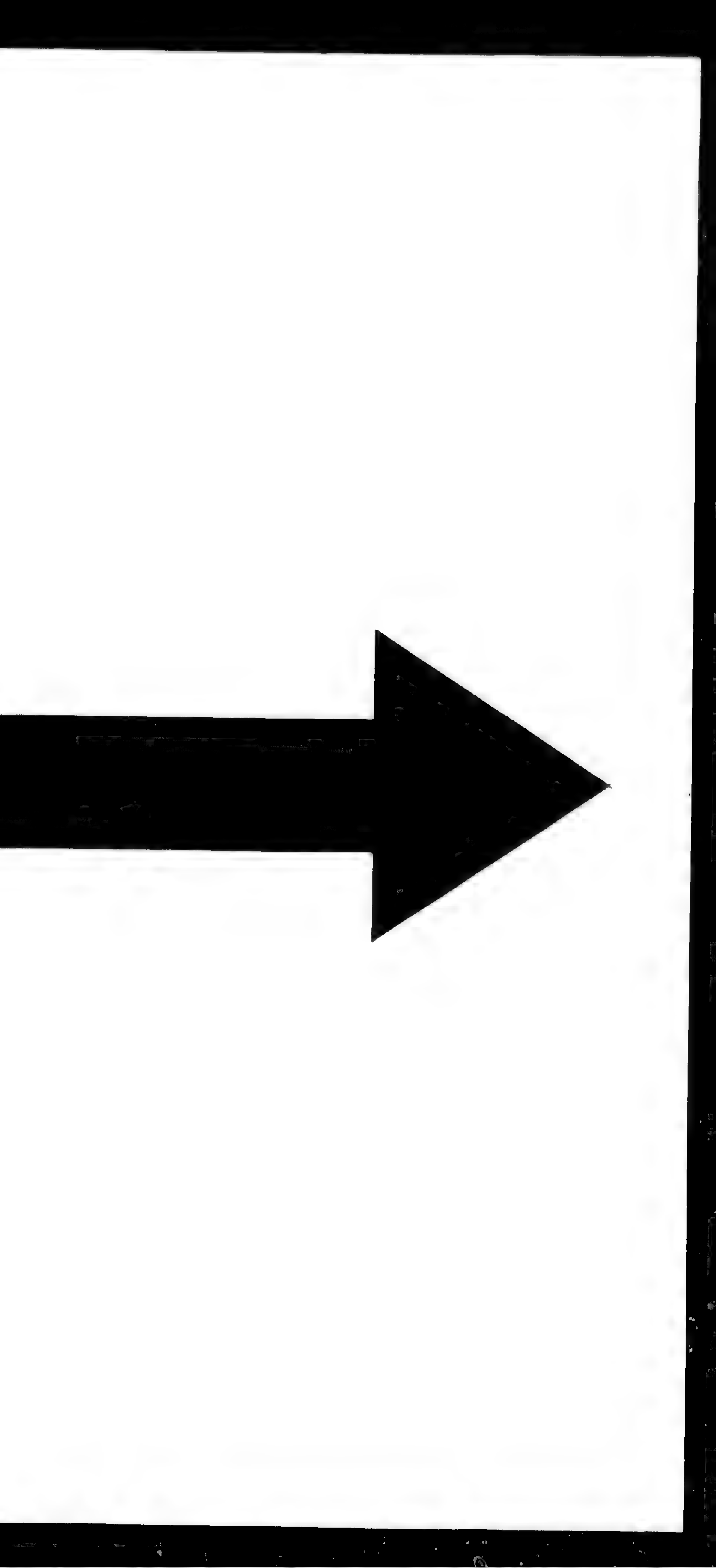
Sénégal.

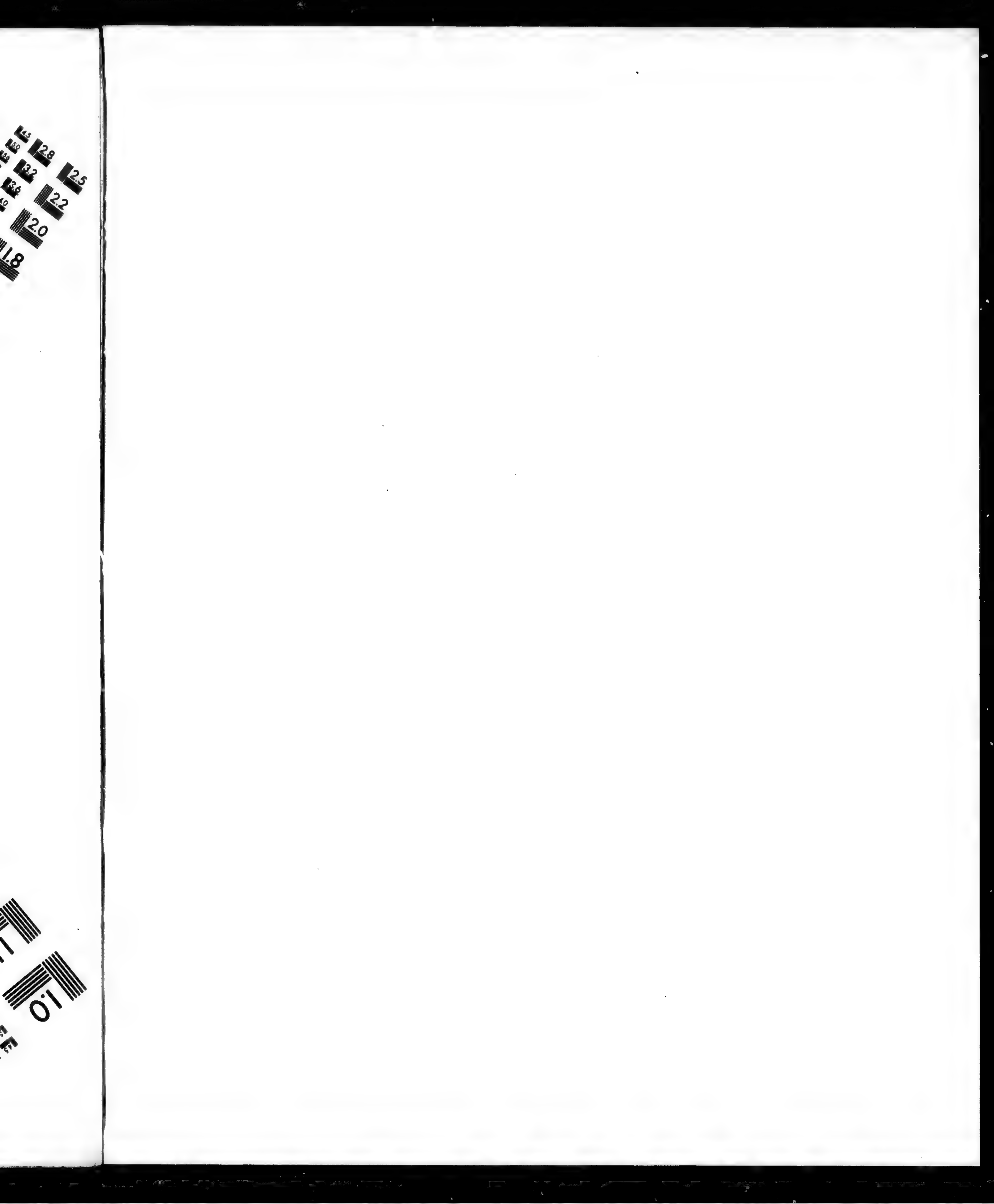
je vous salue Seigneur. Il se leve : toute l'assemblée suit son exemple, & chacun se retire. La modestie, le respect & l'attention qu'ils apportent à cet exercice, cause une juste admiration à nos Voyageurs. La priere dure une grosse demi-heure, & renouvelle trois fois le jour. Il n'y a point d'at i de compagnie qui leur en fasse oublier ps. S'ils ne peuvent assister à l'assemblée, ils rent à l'écart pour observer les mêmes pratiques ; & lorqu'ils manquent d'eau pour leur ablution, ils emploient de la terre. Brue, qui fut plusieurs fois témoin de leurs cérémonies, eut la curiosité de demander aux Marbuts quel était le sens de leurs postures & de leurs prieres. Ils lui répondirent qu'il adoraient Dieu en se prosternant devant lui ; que cette humiliation était un aveu de leur néant aux yeux du premier Etre, qu'ils le priaient de pardonner leurs fautes & de leur accorder les commodités dont ils avaient besoin, telle qu'une femme, des enfans, une moisson abondante, la victoire sur leurs ennemis, une bonne pêche, la santé, & l'exemption de toutes sortes de dangers.

Aussi tôt qu'ils voient paraître la premiere lune de l'équinoxe d'automne, ils la saluent en crachant dans leurs mains & les étendant vers le Ciel. Ensuite ils les tournent plusieurs fois autour de leur



[redacted]





Sénégal.

tête, & répétent deux ou trois fois la même cérémonie. En général, les Mahométans rendent beaucoup de respects à la nouvelle lune, la saluent aussi-tôt qu'ils la voient paraître, ouvrent leur bourse, & demandent au Ciel que leurs richesses puissent augmenter avec les quartiers de la lune.

Le Ramadan ou le Carême des Mahométans Nègres, est observé avec beaucoup de rigueur. Ils ne mangent & ne boivent qu'après le coucher du Soleil. Les dévots n'avaleraient pas même leur salive, & se couvrent la bouche d'un morceau d'étoffe de peur qu'il n'y entre une mouche. Malgré la passion qu'ils ont pour le tabac, ils ne touchent point à leur pipe. Mais lorsque la nuit arrive, ils se dédommagent de l'abstinence du jour. Les grands & les riches passent ensuite tout le jour à dormir.

Lorsque le mois du Ramadan approche de sa fin, ils proclament le *tabasket*, c'est-à-dire, la plus grande fête des Mahométans Nègres, comme des Turcs & des Persans, qui lui donnent le nom de *bayram*. Brue, qui en avait été témoin, nous a laissé la description de cette fête qui est proprement leur carnaval.

Un peu avant le coucher du soleil, on vit paraître six Marbuts, ou Prêtres Mahométans, revêtus de tuniques blanches, qui ressemblent

à nos

Sénégal.

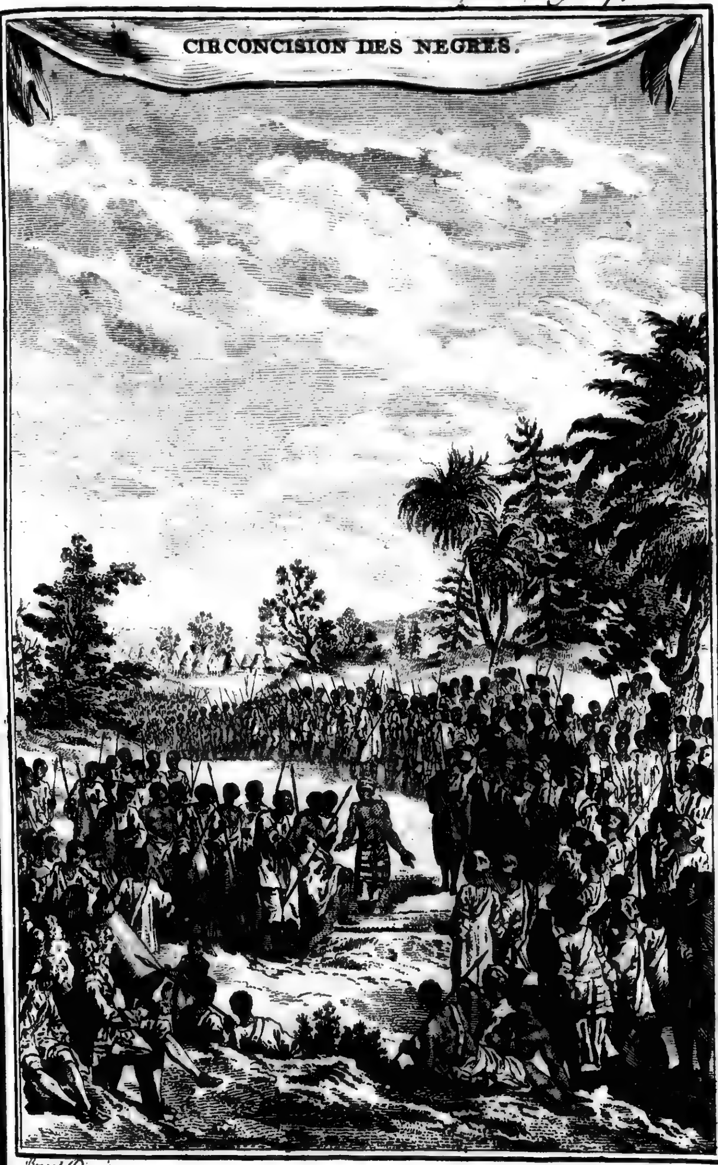
à nos surplis. Elles leur descendent jusqu'au milieu des jambes, & le bas est bordé de laine rouge. Ils marchaient en rang, avec une longue zagaye à la main, précédés de cinq grands bœufs, qui étaient couverts d'un beau drap de coton & couronnés de feuilles, chacun conduit par deux Nègres, comme on conduit dans les rues de Paris, ce qu'on appelle le *bœuf gras*. Les fêtes populaires ont partout des rapports d'un bout du monde à l'autre. Les Chefs des cinq villages dont la ville de Bucksat est composée, suivaient les Prêtres, sur une seule ligne, parés de leurs plus riches habits, armés de zagayes, de sabres, de poignards, & de boucliers. Ils étaient suivis eux-mêmes de tous les habitans, leurs sujets, cinq sur chaque rang. Lorsque la procession fut arrivée au bord de la riviere, les bœufs furent attachés à des poteaux; & le plus ancien Marbut cria trois fois à haute voix, *Sala-Maleck*, qui est l'exhortation à la priere. Ensuite mettant bas sa zagaye, il étendit le bras vers l'est. Les autres Prêtres suivirent son exemple, & commencerent la priere de concert. Ils s'éleverent & reprirent leurs armes. Alors l'ancien Marbut donna ordre aux Nègres d'amener les bœufs & de les renverser par terre; ce qui fut exécuté à l'instant. Ils les attacherent à terre par les cornes; & leur tournant la tête à l'est,

Sénégal.

ils leur couperent la gorge, avec beaucoup de précautions, pour empêcher que ces animaux ne les regardassent tandis que leur sang coulait; parce que c'est pour eux un fort mauvais présage. Ils prennent soin, pour se garantir de leurs regards, de leur jetter du sable dans les yeux. Aussi-tôt que le sacrifice est achevé, & les victimes écorchés, ils les coupent en pièces, & chaque village emporte celles de son bœuf. Après cette cérémonie, le *folgar* commence. Le Folgar fait place au festin, & les réjouissances durent trois jours.

La circoncision est une pratique rigoureusement observée parmi les mahométans Nègres. Elle se fait aux mâles, vers l'âge de quatorze ou quinze ans; pour leur donner le temps de se fortifier contre l'opération, & d'être bien instruits dans la profession de leur foi. On attend aussi pour cette sanglante cérémonie qu'il y ait un grand nombre de jeunes gens assemblés, ou que les fils de quelque Roi & d'autres grands aient atteint l'âge de la circoncision. Alors on avertit que tous les sujets du même Roi, ses alliés & ses voisins, peuvent amener leurs enfans; car l'éclat de la fête répond au nombre des acteurs, & les chefs d'une Nation souhaitent toujours que l'assemblée soit nombreuse, parce que, dans





CIRCONCISION DES NEGRES.

Benard Direxit.

tes occa
ſons &
vie.

Quoiq
cérémoni
ſaiſon de
ni le ram
à la joie
de la lu
moins d
guérir.

Brue
la cérém
Jean Ba
plus peti
obſervati

Le lieu
ble, envi
du villag
vait d'int
dont le f
devaient
endroit él
qui ſont ab
Brue ſe f
un banc
ceſſion c
riots, ou

tes occasions, les jeunes gens forment des liaisons & des amitiés qui durent autant que leur vie.

Sénégal.

Quoiqu'il n'y ait pas de temps réglé pour la cérémonie, on observe de ne jamais choisir la saison des grandes chaleurs, ni celle des pluies, ni le ramadan, qui ne sont pas des temps propres à la joie. On a soin aussi de prendre le décours de la lune, dans l'idée que l'opération est alors moins douloureuse, & la plaie plus facile à guérir.

Brue nous donne une description exacte de la cérémonie. Il y avoit assisté, dans l'Isle de Jean Barre, près du fort Saint-Louis, & les plus petits détails n'étaient point échappés à ses observations.

Le lieu de la scene était un champ fort agréable, environné de beaux arbustes à trois cens pas du village de Jean Barre, riche Nègre, qui servait d'interprete à la Compagnie Française, & dont le fils était le principal des jeunes gens qui devaient être circoncis. On choisit toujours un endroit éloigné des habitations à cause des femmes, qui sont absolument exclues de l'assemblée. Lorsque Brue se fut assis avec les gens de sa suite, sur un banc qui avait été préparé pour lui, la procession commença dans l'ordre suivant. Les Guiriots, ou les musiciens faisaient l'avant-garde,

Sénégal.

en battant une marche lente & grave, sans y joindre leur chant. Ils étaient suivis de tous les Marbuts des villages voisins, qui marchaient deux à deux en robes de coton blanc, & leur zagaye à la main. Après les Marbuts, on vit venir, à quelque distance, tous les jeunes gens qui devaient être circoncis. Ils étaient vêtus de longs pagnes de coton, croisés pardevant, mais sans hautes-chausses. Ils marchaient sur une seule ligne, c'est-à-dire, l'un après l'autre, accompagnés chacun de deux parens ou de deux amis, pour servir de témoins à leur profession de foi, ou pour les encourager à souffrir constamment l'opération. Yamsek, Nègre de distinction, qui devait être l'exécuteur, suivait immédiatement, avec Jean Barre, chef de la fête. Cette marche était fermée par un corps de deux mille Nègres bien armés. Au milieu du champ, fort près du lieu où les Français étaient assis, on avait placé une planche sur une petite élévation. Les Prêtres & les Chefs des villages se rangérent sur deux lignes, de chaque côté de la planche, & tous les candidats avec leurs parrains demeurerent au centre, dans le même ordre que celui de leur marche. Le reste des Nègres formait un cercle autour des Prêtres & des victimes.

Aussi-tôt que l'ordre & le silence furent bien établis, le principal Marbut fit le *sala* ou la

priere. Tous les aſſiſtans répétaient ſes paroles d'une voix claire & intelligible, avec autant de reſpect que d'attention. Après cet exercice, Guiopo, fils de Jean Barre, fut annoncé par ſes deux parrains, qui le firent monter ſur la planche, en le ſoutenant des deux côtés. Yamſek fit heureuſement l'opération. Guiopo deſcendit immédiatement après, ſuivi de ſes deux parrains, & branlant ſa zagaye d'un air riant. Il ſe retira derriere les Marbuts, pour laiſſer ſaigner ſa plaie, pendant que les autres jeunes gens allerent ſe préſenter ſucceſſivement à l'exécuteur.

Lorſque la bleſſure a jetté aſſez de ſang, on la lave pluſieurs fois le jour avec de l'eau fraîche, juſqu'à ce qu'elle ſe ferme d'elle-même; ce qui ne demande ordinairement que dix ou douze jours. Pendant l'opération, le Candidat doit tenir le pouce droit élevé, & prononcer la formule de foi Mahométane. Les plus fermes la prononcent d'une voix haute. Ils affectent même de la gaieté après la cérémonie. Mais il eſt aiſé de juger à leur marche qu'ils ſouffrent une vive douleur. La plupart ne peuvent ſe retirer ſans être ſoutenus par les parrains.

Quoique la circonciſion ne ſoit pas ordonnée pour les femmes, les Docteurs Mandingos les admettent à la participation de ce privilége. Ce ſont leurs propres femmes qui font l'office de

Sénégal.

Prêtresses. Mais cet usage n'est pas universel parmi les Nègres.

Moore explique la cérémonie de la circoncision en fort peu de mots; mais il y ajoute une circonstance singuliere, & qui peut donner une idée de la politique du sacerdoce Nègre. Un peu avant la saison des pluies, dit-il, on circoncit un grand nombre de jeunes gens, de l'âge de douze ou quatorze ans. Après l'opération, ils portent un habit différent de l'usage ordinaire, & chaque Royaume a le sien. Depuis la circoncision jusqu'au temps des pluies, les jeunes circoncis ont la liberté de commettre toutes sortes d'excès, sans être soumis au châtiment de la justice. Lorsque les pluies commencent, ils sont obligés de rentrer dans l'ordre & de reprendre l'habit commun de leur Nation. Cette licence accordée aux circoncis, semble faite pour perpétuer l'usage de la Circoncision & en balancer le désagrément.

Les Mandingos croient que la cause des éclipses de lune est l'interposition d'un chat, qui met sa patte entre la lune & la terre. Dans ces occasions, ils ne cessent pas de chanter & de danser à l'honneur de leur Prophete Mahomet; mais il ne parait pas que leurs mouvemens soient l'effet de la crainte.

En général, ils sont extrêmement livrés à la

superstition. Lorsqu'ils ont un voyage à faire, ils égorgent un poulet, & les observations qu'ils font sur les entrailles, leur servent de régle pour avancer ou différer leur départ. Ils n'ont pas moins d'égard pour certains jours de la semaine, qu'ils regardent comme malheureux ; rien ne serait capable de les leur faire choisir pour une entreprise d'importance. Voilà les superstitions des fameux Romains, qui se retrouvent chez les hordes noires. Ces poulets sacrés, qui nous font rire chez les Nègres, ces présages, ces jours malheureux, sont pourtant fort imposans dans vingt endroits de l'Histoire Romaine, grace au génie des Tite-Lives & des Sallustes, tant l'éloquence produit d'illusion ! Tant le nom de Rome & l'antiquité commandent à notre imagination ! Car dans le fait, l'appétit des poulets qui décidait, chez les Romains, du jour d'une bataille, est tout aussi ridicule que la patte du chat qui éclipse la lune.

Sénégal.

Moore raconte que, pendant tout le temps qu'il passa dans leur pays, ils étaient persuadés que les sorciers avaient répandu des qualités malignes dans l'air & dans les eaux, & qu'il ne mourait personne qui ne fût tué par ces ennemis publics ; à l'exception d'un misérable qu'il vit enterrer, & que tous les Nègres croyaient tué par Dieu même, pour avoir violé son serment ou son

Sénégal.

vœu. L'usage des vœux est fort commun dans toutes ces Nations. On leur voit porter autour du bras des manilles de fer, pour marque de leur engagement & pour s'en rappeller la mémoire. Celui qu'ils accusaient de parjure, avait fait vœu de ne jamais vendre un esclave dont on lui avait fait présent, & portait une manille dans la crainte de l'oublier. Mais ses besoins & ceux de sa famille l'ayant emporté sur son serment, sa mort qui arriva quelques jours après, fut regardée de tous les Nègres comme un effet signalé de la vengeance du Ciel.

Entre une infinité d'autres superstitions, la plus commune & la plus remarquable est celle des grisgris dont nous avons déja parlé. Chaque grisgris a sa vertu particuliere ; l'un contre le péril de se noyer, l'autre contre la blessure des zagayes ou la morsure des serpens. Il y en a qui doivent rendre invulnérable, aider les plongeurs & les nageurs, procurer une pêche abondante. D'autres éloignent l'occasion de tomber dans l'esclavage, procurent de belles femmes & beaucoup d'enfans. Enfin les Marbuts inventent des grisgris en faveur de tous les desirs & contre toutes les craintes. On sait d'ailleurs que sur l'article des grisgris, il n'y a guères de peuple sur la terre qui ait droit de se moquer des Nègres.

Sénégal.

Moore remarque qu'en allant à la guerre, le plus pauvre Nègre achete un grisgris des Marbuts, pour se garantir de toutes sortes de blessures. Si le charme manque de pouvoir, les Marbuts en rejettent la faute sur la mauvaise vie des Nègres, que Mahomet n'a pas jugés dignes de sa protection. Les Prophètes des Croisades se justifiaient de la même maniere, ce qui est un moyen sûr de n'avoir jamais tort. Les Marbuts se ressemblent en tout temps & en tout lieu. Moore assure qu'ils s'enrichissent tous en peu de temps. Le Maire dit que les Marbuts ruinent les Nègres, en leur faisant payer jusqu'à trois esclaves & quatre ou cinq veaux pour un grisgris, suivant les qualités qu'ils lui attribuent.

Les grisgris de la tête se portent en croix depuis le front jusqu'au cou, depuis une oreille jusqu'à l'autre. Ceux du cou se portent en forme de colliers. Les épaules & les bras n'en sont pas moins garnis; de sorte que cette religieuse parure devient un véritable fardeau. Les Rois en sont plus chargés qu'aucun de leurs sujets. Moore prétend que le poids monte souvent jusqu'à trente livres.

Au reste, ces grisgris pourraient en un sens rendre invulnérable, s'il est vrai, comme le disent les Voyageurs, que leur multitude & leur

Sénégal.

grandeur forment une cuirasse que la zagaye aurait peine à pénétrer. Les Grands en ont la tête & le corps tellement couverts, qu'étant presque incapables de se remuer, ils ne peuvent monter à cheval qu'avec le secours d'autrui. Le grisgris du dos & celui de l'estomac sont de la grandeur d'un livre *in*-4.° & d'un pouce d'épaisseur. Une main de papier est moins épaisse, & l'on assure qu'il n'y a point d'épée qui pût la percer.

Le *Mumbo-Jumbo* est une idole mystérieuse des Nègres, inventée par les maris pour contenir leurs femmes dans la soumission. Elles ont tant de simplicité & d'ignorance qu'elles prennent cette machine pour un homme sauvage; c'est ainsi que parmi nous on fait peur aux enfans en leur parlant du loup-garou. Elle est revêtue d'une longue robe d'écorce d'arbre avec une toque de paille sur la tête. Sa hauteur est de huit ou neuf pieds. Peu de Nègres ont l'art de lui faire pousser les sons qui lui sont propres. On ne les entend jamais que pendant la nuit, & l'obscurité aide beaucoup à l'imposture. Lorsque les hommes ont quelque différend avec les femmes, on s'adresse au Mumbo-Jumbo, qui décide ordinairement la difficulté en faveur des maris.

Le Nègre qui agit sous la figure monstrueuse

de Mumbo-Jumbo, jouit d'une autorité absolue, & s'attire tant de respect, que personne ne parait couvert dans sa présence. Lorsque les femmes le voient ou l'entendent, elles prennent la fuite & se cachent soigneusement. Mais si les maris ont quelque liaison avec l'acteur, il fait porter ses ordres aux femmes & les force de reparaitre. Alors il leur commande de s'asseoir, & les fait chanter ou danser, suivant son caprice. Si quelques-unes refusent d'obéir, il les fait chercher par d'autres Nègres qui exécutent ses loix, & leur désobéissance est punie par le fouet. Ceux qui sont initiés dans le mystere de Mumbo-Jumbo, s'engagent par un serment solemnel à ne le jamais révéler aux femmes, ni même aux autres Nègres qui ne sont pas de la société. On n'y peut être reçu avant l'âge de seize ans. Le peuple jure par cette idole, & n'a pas de serment plus respecté.

Sénégal.

Vers l'an 1727, le Roi de Jagra, ayant une femme curieuse, eut la faiblesse de lui révéler le secret de Mumbo-Jumbo, elle n'eut rien de plus pressé que d'en informer toutes ses compagnes. Le bruit alla jusqu'aux oreilles de quelques Seigneurs Nègres, qui n'étaient pas bien disposés pour le Roi. Ils s'assemblerent pour délibérer sur une affaire de cette importance, & ne doutant pas que leurs femmes ne devinssent

Sénégal.

fort difficiles à gouverner, si la crainte du Mumbo-Jumbo ne les arrêtait plus, ils prirent une résolution très-hardie, qui ne fut pas exécutée avec moins d'audace. Ils se rendirent à la Ville Royale avec l'idole. Là, prenant l'air d'autorité qui est propre à la Religion dans tous les pays du monde, ils firent avertir le Roi de venir parler à l'idole. Ce faible Prince n'ayant osé refuser d'obéir, Mumbo-Jumbo lui reprocha son crime, & lui donna ordre de faire paraitre sa femme. A peine eut-elle paru que, par la sentence de Mumbo-Jumbo, ils furent poignardés tous deux. Le Mumbo-Jumbo des Nègres est une terrible leçon, si l'on sait l'entendre.

Il y a peu de villes considérables qui n'aient une figure du Mumbo-Jumbo. Pendant le jour, elle demeure sur un poteau, dans quelque lieu voisin de la ville, jusqu'à l'entrée de la nuit qui est le temps de ses opérations.

Il nous reste à parler des Marbuts ou des Prêtres Nègres. Ils s'attachent sur plusieurs points à la Loi du Lévitique dont ils ont quelque connaissance. Ils ont des villes & des terres particulieres à leur Tribu, où ils n'admettent pas d'autres Nègres que leurs esclaves. Leurs mariages ne se font qu'entre les hommes & les femmes de leur race, & tous leurs enfans sont élevés pour la Prêtrise. Labat les représente

comme de ſcrupuleux obſervateurs de tous les préceptes de l'Alcoran. Ils s'abſtiennent de vin & de liqueurs ſpiritueuſes. Ils obſervent le Ramadan avec beaucoup d'exactitude. Ils ont plus de douceur & de politeſſe que le commun des Nègres. Ils aiment le commerce, & ſe plaiſent à voyager dans cette vue. Leur honnêteté & leur bonne-foi ſont généralement reconnues dans les affaires. La charité eſt une vertu qu'ils ne violent jamais entr'eux; & jamais ils ne ſouffrent qu'un homme de leur Tribu ſoit vendu pour l'eſclavage, s'il n'a mérité ce châtiment par quelque grand crime. Voilà du moins ce que les Hiſtoriens, que nous ſuivons ici, appellent charité. On peut obſerver que ſi les Marbuts ne l'exécutent qu'envers leurs confreres, ils n'ont pas ſouvent l'occaſion de la pratiquer, puiſque le commerce des griſgris, tel qu'on l'a repréſenté, doit les rendre les plus riches de tous les Nègres; & qu'eſt-ce qu'une charité qui ne reſpecte & ne ſoulage le malheur que dans celui qui a le même habit & la même doctrine que nous? Cette charité qui dérobe tous les Marbuts à l'eſclavage & à la miſere, pourrait plutôt s'appeller politique & eſprit de corps. Ce n'eſt pas là la charité de l'Evangile, ce n'eſt pas celle de nos Curés qui n'emploient les aumônes, qui ſont les revenus de l'Egliſe, qu'à les répandre dans le ſein des pauvres.

Sénégal.

Entre plusieurs bonnes qualités des Marbuts; Jobson loue beaucoup leur tempérance. A cette seule marque, dit-il, on les distingue aisément des autres Nègres. Ils se réduisent à l'eau pure, sans excepter les cas de maladie & de nécessité. Dans le voyage que l'Auteur fit sur la Gambra, un Marbut, qu'il avait pris avec lui, ayant voulu prêter la main aux gens de l'équipage pour traverser une basse, fut entraîné par un courant qui mit sa vie dans un grand danger. Il disparut deux fois dans l'eau, & les Anglais ne l'ayant remis à bord qu'avec beaucoup de peine, il y demeura quelque temps sans connaissance. Dans cet état, ceux qui le secouraient ayant porté à sa bouche un flacon d'eau-de-vie, il ferma constamment les lèvres, à la seule odeur de cette liqueur; & lorsqu'il eut rappellé ses sens, il demanda avec un mêlange de colere & d'inquiétude, s'il avait eu le malheur d'en avaler. On lui répondit qu'il s'y était opposé avec trop d'obstination. J'aimerais mieux être mort, dit-il à Jobson, que d'en avoir avalé la moindre goutte.

Cet excès de scrupule s'étend jusqu'à leurs enfans. Non-seulement ils ne leur permettent pas de toucher au vin, ni aux liqueurs fortes; mais ils ne souffrent pas même qu'on leur présente du raisin, du sucre, ni aucunes confitures.

Le même Auteur ajoute que le respect des

Rois & des Grands pour les Marbuts, ne le céde guères à celui du peuple. Si les perſonnes de la plus haute diſtinction rencontrent un Marbut en chemin, ils forment un cercle autour de lui, & ſe mettent à genoux pour faire la priere & recevoir ſa bénédiction. Le même uſage s'exerce dans la chambre du Roi, lorſqu'il y entre un Marbut. Labat dit que les Nègres en général, mais ſur-tout ceux du Sénégal, ont tant de reſpect pour leurs Prêtres, qu'ils croient que ceux qui les offenſent, meurent dans l'eſpace de trois jours. Il eſt probable que les Marbuts ne combattent pas cette opinion.

Sénégal.

Les Marbuts apprennent à lire & à écrire à leurs enfans, dans un livre compoſé d'une petite planche de bois fort uni, où la leçon eſt écrite avec une ſorte d'encre noire, & une plume en forme de pinceau. Leurs caracteres reſſemblent à ceux de la langue Hébraïque. Jobſon n'étant pas capable de les lire, en apporta pluſieurs exemples en Angleterre. Cependant il obſerve que leur religion & leurs loix ſont écrites dans une langue particuliere, & fort différente de la langue vulgaire; que les Laïcs Nègres, de quelque rang qu'ils ſoient, ne ſavent ni lire ni écrire, & qu'ils n'ont par conſéquent ni caracteres ni livres. Le grand livre de la loi eſt un manuſcrit, dont les Marbuts s'exercent à faire des copies

Sénégal.

pour leur propre usage. Les Rois Mahométans en obtiennent à grands prix, & se font un honneur de les porter, malgré la pesanteur du fardeau. Jobson a vu plusieurs Marbuts qui en étaient chargés aussi dans leurs voyages.

Quand les éleves ont lu l'Alkoran, ils passent eux-mêmes pour autant de Docteurs. Ils apprennent ensuite à écrire en arabe; car la langue du pays n'a pas de caracteres. Les Marbuts ne sont pas seulement Prêtres, ils sont marchands, & font la plus grande partie du commerce du pays.

Ceux de Sétiko firent leurs efforts pour ôter au capitaine Jobson la pensée de remonter plus loin sur la Gambra. Ils lui représenterent les difficultés & les dangers de ce voyage, avec d'autant plus d'exagération, que dans la vue de s'assurer tous les avantages de ce commerce, ils s'étaient procuré avec beaucoup de peine & de dépense une grande quantité d'ânes pour le transport de leurs marchandises. Leur méthode, en voyageant, est de suivre leurs ânes à pied & de marcher du même pas que ces animaux. Ils partent à la pointe du jour, qui dans ces climats ne précéde guères le lever du soleil. Leur marche dure trois heures, après lesquelles ils se reposent pendant la chaleur du jour. Ils recommencent à marcher deux heures avant la nuit, & la crainte des bêtes farouches ne leur permet pas de se

hasarder

hasarder dans l'obscurité, excepté pendant les clairs de lune, qui leur paraissent un temps fort commode pour les voyageurs. Ils s'arrêtent deux ou trois jours près des grandes villes ; &, déchargeant leurs marchandises qu'ils étalent sous quelques arbres, ils font une espèce de foire pour la ville voisine. Dans ces occasions, ils n'ont pas d'autre logement que leurs paquets, entre lesquels ils passent la nuit sur des nattes.

Sénégal.





CHAPITRE IV.

Sierra - Léona.

Sierra-Léona.

LA PARTIE D'AFRIQUE, que nous considérons, se termine à la Baie qui porte le nom de Sierra-Léona, nom que les Portugais lui donnerent soit à cause des lions dont les montagnes voisines sont remplies, soit plutôt à cause du bruit des flots qui, en se brisant contre les rochers de la côte, semblaient imiter le rugissement de ces animaux. Le pays est borné au Nord par le Cap de la Véga & par celui de Tagrim au Sud. Ces deux Caps forment une baie spacieuse où la riviere de Sierra-Léona vient se jetter.

Le Roi du pays fait sa résidence au fond de la Baie. Les Mores lui donnent le nom de *Boréa.* Les états du Boréa s'étendent l'espace de quarante lieues dans les terres. Ses revenus consistent dans un tribut d'étoffes de coton, de dents d'éléphans, d'un peu d'or, & dans le pouvoir de vendre ses sujets pour l'esclavage. L'usage des habitans est de s'arracher entierement les sourcils, quoiqu'ils

laissent croître leur barbe, qui est naturellement courte, noire & frisée. Leurs cheveux sont ordinairement coupés en croix & s'élevent sur la tête en petites touffes quarrées. D'autres les portent découpés en différentes formes; mais les femmes ont généralement la tête rasée.

Sierra-Léona.

Ils ont de petites idoles, mais ils n'en reconnaissent pas moins le Dieu du Ciel. Lorsqu'un Anglais leur demandait l'usage de ces petites figures de bois, ils levaient les mains au-dessus de leur tête, pour faire entendre que le véritable objet de leurs adorations était en haut.

Au Sud de la Baie, à quarante ou cinquante lieues dans les terres, on trouve une nation d'antropophages, qui inquiétent souvent leurs voisins.

Les fruits sont innombrables dans les bois de Sierra-Léona. Il se trouve des forêts entieres de limoniers, sur-tout un peu en-deçà du lieu de l'aiguade, assez près de la ville. On y voit aussi quelques orangers. La boisson commune du pays est de l'eau. Cependant les hommes sont passionnés pour le vin de palmier qu'ils appellent *may*, & le partagent rarement avec les femmes. On trouve dans le pays beaucoup de *mançanilles*

Sierra-Léona.

ou mancenilles (a), espèce de pomme vénimeuse, qui ressemble à la prune jaune, & dont le jus est si malin, que la moindre goutte qui rejaillirait dans l'œil, ferait perdre aussitôt la vue. On y voit des *beninganions*, un autre fruit nommé *beguil*, de la grosseur d'une pomme ordinaire, mais dont la chair a la couleur, le grain & le goût de la fraise. Les bois sont remplis de vignes sauvages, qui produisent un raisin dont le goût est amer. Les Nègres aiment beaucoup la noix ou la datte qui tombe du palmier, & la mangent rôtie. Ils font des amas d'une sorte de poivre, nommée cardamome, qui leur sert de remède dans plusieurs maladies, & d'assaisonnement pour leur nourriture.

Les Nègres plantent des patates, & plus loin dans les terres, ils cultivent du coton, nommé parmi eux *innumma*, dont ils font d'assez bon fil & des étoffes larges d'un quart. Ils ont un bois qu'ils nomment *kambe*, qui leur sert à teindre en rouge leurs bourses & leurs nattes. Leur limonier ressemble au pommier sauvage. Sa feuille est mince, comme celle du saule. Il

(a) C'est le fruit de l'arbre que les Européens appellent mancenillier.

Sierra-Léona.

eſt rempli de pointes, & porte une prodigieuſe quantité de fruits, qui commencent à mûrir au mois d'Août, & qui demeurent ſur l'arbre juſqu'au mois d'Octobre.

Le poivre de Guinée croît naturellement dans les bois, mais il n'y eſt pas fort abondant. Sa plante eſt petite, aſſez ſemblable à celle du *troëne*, & chargée de petites feuilles fort minces. Son fruit reſſemble à l'épine vinette. Il eſt d'abord très-verd, mais en mûriſſant il devient rouge. Quoiqu'il ne ſe réuniſſe point en grappe, il s'en trouve de côté & d'autres deux ou trois enſemble, autour de la tige. Le *pene*, dont les Nègres de ce pays composent leur pain, eſt une plante fort mince, qui reſſemble à l'herbe ordinaire, & dont les petites tiges ſont couvertes d'une graine, qui n'eſt renfermée dans aucune eſpèce d'enveloppe.

Plus loin, dans l'intérieur des terres, il croît un fruit nommé *gola* ou *kola* dans une coque aſſez épaiſſe; il eſt dur, rougeâtre, amer, à-peu-près de la groſſeur d'une noix, & diviſé par divers angles. Les Nègres font des proviſions de ce fruit, & le mâchent mêlé avec l'écorce d'un certain arbre. Leur maniere de s'en ſervir n'aurait rien d'agréable pour les Européens. Celui qui commence à le mâcher, le donne en-

Sierra-Léona.

fuite à fon voifin qui le mâche à fon tour, & qui le donne au Nègre fuivant. Ainfi, chacun le mâche fucceffivement, fans rien avaler de la fubftance. Ils le croient excellent pour la confervation des dents & des gencives. Les chevaux n'ont pas les dents plus fortes que la plupart des Nègres. Ce fruit leur fert auffi de monnoie courante, & le pays n'en a pas d'autre.

Le kola eft fort eftimé des Nègres, qui habitent les bords de la Gambra, & les Anglais ne lui donnent pas d'autre nom que celui de noix de kola. Elles reffemblent aux châtaignes de la plus groffe efpèce, mais leur coque eft moins dure. On en fait tant de cas parmi les Nègres, que dix noix de kola font un préfent digne des plus grands Rois. Après en avoir mâché, l'eau la plus commune prend le goût du vin blanc, & parait mêlée de fucre. Le tabac même en tire une douceur finguliere. On n'attribue d'ailleurs aucune autre qualité au kola. Les perfonnes âgées, qui ne font plus capables de le mâcher, le font broyer pour leur ufage. Mais ce n'eft pas le peuple qui peut fe procurer un ragoût fi délicieux ; car cinquante noix fuffifent pour acheter une femme.

Barbot décrit l'arbre qui produit cette fameufe noix; il lui donne le nom de *froglo*; il affure que la région de Sierra-Léona en eft remplie,

L E

ır, & qui le
e mâche ſuc-
ıbſtance. Ils
on des dents
ıs les dents
Ce fruit leur
e pays n'en

qui habitent
ıglais ne lui
de noix de
s de la plus
ns dure. On
e dix noix de
grands Rois.
ımune prend
ée de ſucre.
r ſinguliere.
e qualité au
ont plus ca-
r pour leur
qui peut ſe
ır cinquante
ne.
ette fameuſe
; il aſſure
eſt remplie,



Benard Direxit.

POISSONS DE SIERRA-LEONA.

qu'il est d'une hauteur médiocre; que la circonférence du tronc est de cinq ou six pieds; que le fruit ressemble aux châtaignes, & qu'il croît en pelotons de dix ou douze noix, dont quatre ou cinq sont sous la même coque, divisées par une peau fort mince; que le dehors de chaque noix est rouge, avec quelque mélange de bleu; que si elle est coupée, le dedans paroît d'un violet foncé. Les Nègres & les Portugais en demandent sans cesse, comme les Indiens ne demandent que leur arrak ou noix d'aréka, & leur bétel.

Sierra-Leona.

La Baie est remplie de poisson de toutes les espèces, telles que le *mullet*, la *raie*, la *vieille*, le *brochet*, le *gardon*, le *cavallos*, qui ressemble au maquereau, l'*épée*, dont la tête se termine en effet par une sorte d'épée dentelée des deux côtés comme une scie, le *schark* ou le *requin*, qui est le *chien* de mer, le *scharker*, qui ressemble au requin, excepté que sa tête se termine dans la forme d'une pelle; le *cordonnier*, qui a des deux côtés de la tête une espèce de barbe ou de soie pendante, & qui grogne comme un cochon, &c. Finch prit dans l'espace d'une heure six mille poissons de la forme de l'able.

La côte n'est pas moins abondante en toutes

Sierra-Léona.

ſortes d'oiſeaux dont l'eſpèce n'eſt pas connue dans nos climats. Les Nègres parlerent à Finch d'un animal fort étrange, que ſon interprete nommait *carbuncle*. On le voit ſouvent, mais toujours pendant la nuit; & ſa tête jette un éclat ſurprenant, qui lui ſert à trouver ſa pâture. L'opinion des habitans eſt que cette lumiere vient d'une pierre qu'il a dans les yeux ou ſur le front. S'il entend le moindre bruit, il couvre auſſi-tôt cette partie brillante de quelque membrane qui en dérobe l'éclat.

Les parties ſeptentrionales dépendent du Roi de Bulom, comme celles du Sud ſont ſoumiſes au Roi de Burré. Le Royaume de Bulom eſt peu connu des Français & des Hollandais. L'affection des Habitans s'eſt déclarée pour les Anglais, & pour les Portugais, dont pluſieurs y ont formé des établiſſemens.

Les ſinges ſe raſſemblent en troupes nombreuſes, & détruiſent tous les champs cultivés dont ils peuvent approcher. Leurs ravages inſpirent pour eux une haine implacable aux Habitans.

La riviere, qui eſt connue ſous le nom de Sierra-Léona, porte auſſi ceux de Mitomba & de Tagrim. Elle vient de fort loin dans les terres; &, vers ſon embouchure, elle n'a pas moins

de trois lieues de largeur ; mais, à quatorze ou quinze lieues de la mer, elle ſe reſſerre à la largeur d'une lieue.

Sierra-Léona.

Cette riviere eſt bordée de certains arbres, nommés *mangles* ou *mangliers*, dont les branches ne s'étendent jamais plus loin l'une que l'autre ; mais leurs pointes ſe courbent, & n'ont pas plutôt touché à la terre ou à l'eau, qu'y prenant racine, elles forment des haies qui ont quelquefois vingt ou trente pieds d'épaiſſeur.

Quoique les jours d'été ſoient fort chauds dans le pays plat & ouvert, les vents du Sud-Oueſt y apportent de la fraîcheur pendant l'après-midi ; mais la chaleur eſt inſupportable dans les parties montagneuſes. En général, on peut dire que c'eſt une région fort mal-ſaine pour les Européens, témoins tous les Anglais qui ſont morts dans l'Iſle de *Benſe*. La pluie & le tonnerre y regnent continuellement pendant ſix mois, avec une chaleur ſi maligne aux mois de Juin & Juillet, qu'on eſt obligé de ſe tenir renfermé dans ſes huttes. L'air corrompu par tant de mauvaiſes influences, y produit en un inſtant des vers ſur les alimens & ſur les habits ; quelquefois les tornados y jettent l'épouvante. Souvent une épaiſſe obſcurité, qui ne ſe diſſipe pas un moment dans le jour, ſemble changer la

Sierra-Léona.

face de la Nature, & rend la vie presque insupportable.

Cette riviere porte le nom de Mitomba jusqu'à vingt-cinq ou trente lieues de son embouchure, & n'est pas connue plus loin des Européens. Elle a du côté du Sud une ville nommée Las Magôas, où la permission de résider pour le commerce n'est accordée qu'aux Portugais. Les Habitans viennent seulement dans la Baie, pour y faire des échanges avec les Français & les Anglais, lorsqu'ils voient entrer leurs bâtimens.

A l'entrée de la riviere on voit plusieurs petites Isles. Les principales sont celles de Togu, de Tasso & de Bense. Dans l'Isle de Bense, qui est à neuf lieues de la rade, les Anglais ont élevé un petit Fort.

Les Portugais sont établis dans divers endroits du pays, sur-tout à *Dondermuch* ou *Domdomuch*; mais la jalousie du commerce ne leur permet pas d'entretenir beaucoup de correspondance avec les Anglais de l'Isle de Bense.

La Baie de France où l'on trouve la fontaine du même nom, est éloignée d'environ six lieues du Cap Tagrim. On la distingue aisément à la couleur brillante du sable, qui se présente sur le rivage comme une voile étendue. Aussi n'y voit-on pas de rocs, qui rendent l'accès difficile aux

Sierra-Léona.

barques & aux chaloupes. La fontaine eſt à quelques pas de la mer. C'eſt la meilleure & la plus commode de toute la côte. On y peut remplir cent tonneaux dans l'eſpace d'un jour ; elle vient du centre des montagnes de Timna, qui forment une chaîne d'environ quinze lieues, mais dont les tigres, les lions & les crocodiles ne permettent pas d'approcher. Les eaux fraîches tombent du ſommet des montagnes, & forment, en tombant, diverſes caſcades, avec un très-grand bruit. Enſuite ſe réuniſſant dans une eſpèce d'étang, leur abondance les fait déborder, pour ſe répandre ſur un rivage ſablonneux, où elles ſe raſſemblent encore dans un baſſin qu'elles ſe forment au pied des montagnes : delà elles recommencent à couler ſur le ſable, & ſe perdent enfin dans la mer. Barbot repréſente ce lieu comme un des plus beaux endroits de la contrée. Le baſſin, qui reçoit toutes ſes eaux, eſt environné de grands arbres d'une verdure continuelle, qui forment un ombrage délicieux dans les plus grandes chaleurs. Les rochers mêmes qui ſont diſperſés aux environs, contribuent à l'embelliſſement du lieu. C'était dans cette agréable retraite que Barbot prenait ſouvent plaiſir à faire ſes repas.

Les ſinges nommés *barrys* ſont d'une taille

Sierra-Léona.

monſtrueuſe ; on les accoutume dans leur jeuneſſe à marcher droit, à broyer les grains, à puiſer de l'eau dans des calebaſſes, à l'apporter ſur leur tête, & à tourner la broche pour rôtir les viandes. Ces animaux aiment ſi paſſionnément les huîtres que, dans les baſſes marées, ils s'approchent du rivage entre les rocs ; & lorſqu'ils voient les huîtres ouvertes à la chaleur du Soleil, ils mettent dans l'écaille une petite pierre qui l'empêche de ſe fermer, & l'avalent ainſi facilement. Quelquefois il arrive que la pierre gliſſe, & que le ſinge ſe trouve pris comme dans une trappe : alors ils n'échappent guères aux Nègres, qui les tuent, & qui les mangent. Cette chair & celle des éléphans leur paraiſſent délicieuſes.

Les bois ſont la retraite d'un nombre infini de perroquets, de pigeons-ramiers, & d'autres oiſeaux ; mais l'épaiſſeur des arbres ne permet guères qu'on les puiſſe tirer. La mer & les rivieres fourniſſent les mêmes eſpèces de poiſſons que celles du Cap-Verd.

Chaque habitation eſt pourvue d'une ſalle ou d'une maiſon publique, où toutes les perſonnes mariées envoient leurs filles, après un certain âge, pour y apprendre à danſer, à chanter & d'autres exercices, ſous la conduite d'un vieillard des plus nobles du pays. Lorſqu'elles ont

passé un an dans cette école, il les mene à la grande place de la Ville ou du Village; elles y dansent, elles chantent, elles donnent aux yeux des Habitans des témoignages de leurs progrès. S'il se trouve quelque jeune homme à marier, c'est alors qu'il fait choix de celle qu'il aime le mieux, sans aucun égard pour la naissance ou la fortune. Un amant n'a pas plutôt déclaré ses intentions, qu'il passe pour marié, à la seule condition qu'il soit en état de faire quelques présens aux parens de la fille & à son vieux précepteur.

Sierra-Léona.

La riviere de Sierra-Léona est fréquentée depuis long-temps par les Européens. C'est à-la-fois un lieu de commerce & de rafraîchissement dans leurs navigations à la côte d'Or & au Royaume de Juida. Les marchandises qu'ils y achetent sont des dents d'éléphans, des esclaves, du bois de sandal, une petite quantité d'or, beaucoup de cire, quelques perles, du crystal, de l'ambre gris, du poivre long, &c. Les dents d'éléphans de Sierra-Léona passent pour les meilleures de toute l'Afrique; elles sont d'une grosseur & d'une blancheur extraordinaires. Barbot en a vu qui pesaient cent livres, & qui ne se vendaient que la valeur de cent sols de France, en petites merceries fort méprisables.

Sierra-Léona.

Les Peuples de Sierra-Léona ont quelques parties de Gouvernement & de Religion qui leur ſont propres. Les Capez & les Kombas, les deux principaux Peuples de cette contrée, ont chacun leur Gouverneur ou leur Vice-Roi, qui adminiſtre la Juſtice ſuivant les Loix.

Les Avocats, qui portent le nom de Troëns, ont un habillement fort ſingulier. Ils portent un maſque ſur le viſage & des cliquettes aux mains, des ſonnettes aux jambes, & ſur le corps une ſorte de caſaque ornée de diverſes plumes d'oiſeaux. Cet habit emblématique pourrait fournir des explications plaiſantes que nous abandonnerons à la fantaiſie des Lecteurs.

Les Conſeillers ou Juges ſe nomment *Saltateſquis*. Les cérémonies qui accompagnent leur élection, ne ſont pas moins ridicules que l'habit des Troëns. Le ſujet déſigné s'aſſied dans une chaiſe de bois, ornée à la maniere du pays. Alors le Gouverneur le frappe pluſieurs fois au viſage de la freſſure ſanglante d'un bouc qu'on a tué pour cet uſage ; enſuite il lui frotte tout le corps de la même pièce ; & , lui couvrant la tête d'un bonnet rouge, il prononce le mot de *Saltateſquis*.

Le Cap de Sierra-Léona ſe reconnait à un ſeul arbre , qui ſurpaſſe tous les autres en

hauteur, & à la haute terre qui se présente parderriere.

Sierra-Léona.

Atkins, un des Voyageurs qui ont écrit sur le commerce de Sierra-Léona, a tracé un tableau de la vente des Nègres & des traitemens qu'éprouvent ces misérables victimes, qu'il faut rapporter ici pour ne pas perdre une occasion d'intéresser l'humanité en faveur des opprimés. Atkins eut occasion de visiter les esclaves que vendait un vieux Flibustier, nommé *Loadstone*.

Jusqu'au moment de la vente, les esclaves demeurent dans les chaînes; alors on les place dans des loges grillées, non-seulement pour la commodité de l'air & pour leur santé, mais encore pour faciliter à ceux qui les achetent le moyen de les mieux observer. Atkins remarqua que la plupart avaient le visage fort abattu. Il en découvrit un d'une haute taille, qui lui parut hardi, fier & vigoureux. Il semblait regarder ses compagnons avec dédain, lorsqu'il les voyait prompts & faciles à se laisser visiter. Il ne tournait pas les yeux sur les marchands; & si son maître lui commandait de se lever, ou d'étendre la jambe, il n'obéissait pas tout-d'un-coup, ni sans regret. Loadstone indigné de cette fierté, le maltraitait sans ménagement à grands coups

Sierra-Léona.

de fouet, qui faisaient de cruelles impressions sur un corps nud ; il l'aurait tué s'il n'eût fait attention que le dommage retomberait sur lui-même. Le Nègre supportait toutes ces insultes & ces cruautés avec une fermeté suprenante. Il ne lui échappait pas un cri. On lui voyait seulement couler une larme ou deux le long des joues ; encore s'efforçait-il de les cacher, comme s'il eût rougi de sa faiblesse. Quelques marchands, à qui ce spectacle donna la curiosité de le connaitre, demanderent à Loadstone d'où cet esclave lui était venu. Il leur dit que c'était un Chef de quelques villages, qui s'étaient opposés au commerce des Anglais sur la riviere Nugnez ; qu'il se nommait le Capitaine *Tomba*, & qu'il avait tué plusieurs Nègres de leurs amis, brûlé leurs cabanes & donné des marques d'une hardiesse extraordinaire ; que ceux qu'il avait traités si mal, avaient aidé les Anglais à le surprendre pendant la nuit, & l'avaient amené prisonnier depuis un mois ; mais qu'avant de tomber entre leurs mains, il en avait tué deux de la sienne.

Atkins prétend que les *alligators*, dont la riviere de Sierra-Léona est remplie, ressemblent entierement aux crocodiles du Nil & sont en effet de la même espèce. Leur forme differe peu

Sierra-Léona.

peu de celle du lésard; ils pesent jusqu'à deux cens livres. L'écaille qui les couvre est si dure, qu'elle est à l'épreuve de la balle, si le coup n'est tiré de fort près. Ils ont les gencives fort longues, armées de dents tranchantes; quatre nageoires semblables à des mains, deux grandes & deux petites; la queue épaisse & d'une grosseur continue. Ils vivent si long-temps hors de l'eau, qu'ils se vendent vivans dans les Indes orientales. Quoique le moindre bruit les éveille, ils s'effraient peu, & ne prennent pas tout-d'un-coup la fuite. Les barques, qui descendent la riviere, en sont quelquefois fort proches, avant qu'on leur voie quitter les gîtes qu'ils se font dans la vase, où ils se chauffent au soleil. Lorsqu'ils flottent sur l'eau, ils paraissent si tranquilles, qu'on les prendrait pour une pièce de bois, jusqu'à ce que les petits poissons, qui se rassemblent autour d'eux, semblent les exciter à fondre sur leur proie. Un matelot Anglais, qui avait la tête échauffée de liqueurs, entreprit de passer à gué l'extrémité de la pointe de Tagrim, pour s'épargner la peine d'en faire le tour dans son canot. Il fut saisi, en chemin, par un alligator; mais, ne manquant point de courage, il perça l'animal d'un coup d'épée. Le combat n'en fut pas moins vif, & recommença deux ou trois fois,

jusqu'à l'arrivée du canot d'où l'Anglais reçut du secours. Mais il avait les épaules, les fesses & les cuisses cruellement déchirées; &, quoique ces blessures ne fussent pas mortelles, on ne doute pas que si le monstre avait été moins jeune, le matelot n'eût péri.

Sierra-Léona.

Le pays de Sierra-Léona est si couvert de bois, qu'on ne saurait pénétrer vingt pas sur le rivage, excepté du côté de la riviere où les bâtimens prennent leur eau. Cependant les Nègres ont des sentiers qui les conduisent à leurs *lugans* ou plantations. Quoique les champs semés de millet, de riz & de maïs, ne soient pas à plus d'un mille ou deux de leur ville, ils servent de promenade ordinaire aux bêtes féroces. Atkins apperçut de tous côtés leurs excrémens. Les Nègres mettent de la différence entre les lugans & les *lollas*. Les premiers sont des champs ouverts & fort bien cultivés; mais les lollas, quoiqu'ouverts comme les lugans, demeurent sans culture, & ne servent d'habitations qu'aux fourmis.

Les hommes du pays sont bien faits & n'ont pas le nez tout-à-fait plat. Les femmes ont la taille beaucoup moins belle que les hommes; elles ont le ventre pendant & les mammelles si longues, qu'elles peuvent allaiter un enfant

derriere leurs épaules. Les travaux pénibles dont elles s'occupent continuellement, les rendent extrêmement robuſtes. Elles cultivent la terre, elles font l'huile de palmier, les étoffes de coton, &c. &, lorſqu'elles ont fini cet ouvrage, leurs indolens maris les occupent au ſoin de leur chevelure laineuſe, dont ils ſont extrêmement curieux, & leur font paſſer deux ou trois heures à cet exercice.

Sierra-Léona.

On voit ſouvent des villes entieres qui ſe tranſportent d'un canton à l'autre, ſoit par haine pour leurs voiſins, ſoit pour ſe procurer plus de commodités dans un autre lieu. Il ne leur faut pas beaucoup de temps pour défricher le terrain.

Les hommes & les femmes ne manquent pas chaque jour de s'oindre le corps d'huile de palmier, ou de civette; mais cette onction, qui n'eſt pas ſans quelque mêlange, jette une odeur forte & déſagréable.

Sur les accuſations de meurtre, d'adultere, & d'autres crimes odieux dans la Nation, les perſonnes ſuſpectes ſont forcées de boire d'une eau rouge qui eſt préparée par les Juges, & qui s'appelle l'eau de purgation. Si la vie de l'accuſé n'eſt pas réguliere, ou ſi on lui connait quelque ſujet de haine contre le mort, quoique l'évi-

Sierra-Léona.

dence manque à l'accusation, les Juges rendent la liqueur assez forte ou la dose assez abondante, pour lui ôter la vie. Mais s'il mérite de l'indulgence par son caractere, ou par l'obscurité des accusations, on lui fait prendre un breuvage plus doux, pour le faire paraître innocent aux yeux de la famille & des amis du mort. C'est une espèce de question qu'on rend plus ou moins cruelle, suivant l'opinion qu'on a de l'accusé. La nôtre est également barbare pour les innocens & pour les coupables.

Les bêtes farouches se font craindre jusqu'aux environs des villes & des villages. Les maisons mêmes sont infestées d'une multitude de rats, de serpens, de crapauds, de mosquites, de scorpions, de lésards, & sur-tout d'une prodigieuse quantité de fourmis. On en distingue trois sortes ; les blanches, les noires & les rouges. Celles-ci s'élèvent des logemens de neuf pieds de hauteur, emploient deux ou trois ans à jetter les fondemens de leur édifice, & réduisent en poudre une armoire pleine d'étoffe, dans l'espace de quinze ou vingt jours.

Le terroir est très-fertile, le riz, le millet, les pois, les féves, les melons, les patates, les

bananes & les figues, y croissent en abondance & se vendent presque pour rien. La riviere est remplie de poisson, & les Habitans en mangent beaucoup plus que de toute autre viande, quoiqu'ils ne manquent d'aucune sorte d'animaux, & qu'on les achète à leur marché. La volaille ordinaire, les pintades, les oies, les canards, les poules d'inde, les pigeons ne leur coûtent que la peine de les prendre. Leurs champs présentent de vastes troupeaux de bœufs, de vaches, de chèvres & de moutons. Les montagnes sont remplies de cerfs, de sangliers, de daims & de chevreuils. Ceux à qui le gibier manque, n'en peuvent accuser que leur paresse.

Sierra-Léona.

La bonté du pays & l'abondance du fruit y attirent une quantité incroyable de singes. On en voit de toutes les espèces, à l'exception des blancs. Ils sont en si grand nombre, que les Habitans, pour garantir leurs plantations, sont obligés de faire constamment la garde, & d'employer le poison, les pièges & les armes. Lorsqu'un Européen rapporte de la chasse cinq ou six singes qu'il a tués, il est reçu des Nègres comme en triomphe. D'un autre côté, les singes s'apperçoivent fort bien des pièges qu'on leur tend, & ne donnent pas deux fois dans le

Sierra-Léona.

même. Ils ne connaiſſent pas moins leurs ennemis. S'ils voient un ſinge de leur troupe bleſſé d'un coup de fleche, ils s'empreſſent à le ſecourir. La fleche eſt-elle barbue ? Ils le diſtinguent fort bien à la difficulté qu'ils trouvent à la tirer, & pour donner du moins à leur compagnon la facilité de fuir, ils en briſent le bois avec leurs dents. Un autre eſt-il bleſſé d'un coup de balle ? Ils reconnaiſſent la plaie au ſang qui coule, & mâchent des feuilles pour la panſer. Les chaſſeurs qui tomberaient entre leurs mains, courraient grand riſque d'avoir la tête écraſée à coups de pierres, ou d'être déchirés en pièces ; car, entre ces animaux, il s'en trouve de très-gros, & qu'il eſt dangereux d'irriter.

Le pays ne parait pas propre à la production des métaux. C'eſt le partage des régions ſeches & ſtériles telles que Bambuk. Ceux qui travaillent à la découverte des mines, prennent pour un heureux ſigne les apparences les plus contraires à la fertilité, telles que les rocs, la ſechereſſe des terres, la couleur pâle & morte des plantes & de l'herbe. Il ſemble que la Nature ne nous ait donné l'or qu'à regret, & comme un préſent funeſte. Elle l'a relégué dans des lieux où elle-même parait n'avoir plus

sa vertu productrice, ni sa richesse bienfaisaisante, où elle est comme ensévelie dans ses débris & où loin d'appeller l'homme, tout le repousse & l'effraie, si quelque chose pouvait effrayer l'avarice.

Sierra-Léona.





CHAPITRE V.

Histoire Naturelle de la Côte Occidentale d'Afrique jusqu'à Sierra-Léona.

Histoire Naturelle.

CETTE HISTOIRE NATURELLE sera divisée en cinq classes. Les végétaux, les quadrupèdes, les oiseaux & la volaille, les amphibies avec les insectes & les reptiles, enfin les poissons. Ces cinq articles seront traités successivement, dans l'ordre où l'on vient de les nommer. Mais il est à propos de commencer par quelques remarques générales des Voyageurs, sur le climat & les saisons, l'air, les maladies & le terroir de cette division de l'Afrique. Au surplus, nous devons prévenir le Lecteur qu'il ne trouvera pas ici de description complette, telle qu'il pourrait la desirer chez les Naturalistes. Nous donnerons plus ou moins de détails, selon que l'objet sera plus ou moins connu, plus ou moins intéressant. On se souviendra qu'un Abrégé n'est pas un Dictionnaire.

Climat.

Dans les parties de l'Afrique dont on traite ici l'histoire, l'année peut être divisée entre la saison

feche & la faifon humide. La premiere dure huit mois, c'eft-à-dire, depuis le mois de Septembre jufqu'au mois de Juin. La feconde depuis le mois de Juin jufqu'à celui d'Octobre exclufivement. C'eft cette derniere faifon qui fait l'hiver. Pendant celle de la fechereffe, les chaleurs font exceffives, par la rareté des pluies. A peine tombe-t-il quelques rofées dans tout cet efpace.

Histoire Naturelle.

Les pluies commencent fort doucement, & par quelques ondées paffageres, mais qui ne laiffent pas d'être accompagnées d'éclairs & de tonnerre; elles augmentent vers la fin de Juin. La chûte des eaux devient alors fi violente, avec des orages, des vents, un tonnerre & des feux fi terribles, qu'on croirait avoir à redouter la confufion des élémens. C'eft néanmoins dans cette faifon que les habitans du pays font obligés de travailler à la terre. La plus grande impétuofité des pluies, eft depuis le milieu de Juillet jufqu'au milieu d'Août.

La premiere & la derniere tempête font généralement les plus violentes. Il s'élève d'abord un vent fort impétueux, qui dure environ une demi-heure avant la chûte de la pluie; de forte qu'un vaiffeau furpris par cette agitation fubite, peut être fort aifément renverfé. Cependant les apparences du Ciel font des avertiffemens qui la font prévoir. Il fe charge quelque temps

Histoire Naturelle.

auparavant. Il devient noir & triste. A mesure que les nuées s'avancent, il en sort des éclairs qui sont capables de répandre l'effroi. Les éclairs sont si terribles en Afrique, & s'entresuivent de si près, que pendant la nuit, ils rendent la lumiere continuelle. Le fracas du tonnerre n'est pas moins épouvantable, & va jusqu'à faire trembler la terre.

Pendant la pluie, l'air est ordinairement frais. Mais à peine est-elle finie, que le soleil se montre & fait sentir une extrême chaleur. On est quelquefois porté à prendre ce temps pour se déshabiller & pour dormir. Mais, avant qu'on soit sorti du sommeil, il arrive souvent un nouveau tornado, qui fait passer le froid jusque dans les os, & dont les suites deviennent funestes. C'est ordinairement le sort des Européens, lorsqu'ils négligent les précautions; car les Naturels du pays sont à l'épreuve de ces révolutions de l'air. Dans la saison des pluies, on voit peu de vents de mer, mais à leur place, il vient au long de la riviere des vents d'est, qui sont d'une fraîcheur extrême depuis le mois de Novembre jusqu'au mois de Janvier, sur-tout pendant le jour.

Tous les Ecrivains attribuent aux pluies les débordemens du Sénégal, de la Gambra, & des autres rivieres de la même côte. Le Maire pré-

Histoire Naturelle.

tend que la cause des pluies est le retour du Soleil, qui s'éloignant alors du Tropique du Cancer fait en France le solstice d'été, & celui d'hiver dans cette partie d'Afrique. Cet astre attire une grande masse de vapeurs, qui retombent ensuite en grosses pluies, cause réguliere des inondations.

Ceux qui arrivent des climats froids, doivent s'attendre à trouver en Afrique quatre mois fort mal-sains & fort ennuyeux. Mais ils sont dédommagés de cette affreuse saison, par le retour d'un printemps de huit mois, pendant lequel ils voient continuellement les arbres couverts de fleurs & de fruits. L'air est alors d'une fraicheur charmante. Cependant il conserve une qualité particuliere, qui ne doit pas être fort saine pour le corps, puisqu'elle est capable de rouiller une clef dans la poche. Le temps des chaleurs excessives est ordinairement la fin de Mai, quinze jours ou trois semaines avant la saison des pluies.

Le Soleil se fait voir perpendiculairement deux fois l'année. Jamais la longueur du jour ne surpasse treize heures, & jamais il n'a moins d'onze heures; c'est-à-dire, depuis le lever, jusqu'au coucher du soleil; car on connait peu les crépuscules en Afrique. La lumiere n'y parait qu'avec le Soleil, & l'on se trouve dans les ténèbres aussitôt qu'il disparait. Ceux qui ont quelques

Histoire Naturelle.

notions de la ſphère, comprendront aiſément que; dans le voiſinage de l'équateur, le Soleil étant preſque perpendiculaire, doit laiſſer peu de place à ce qu'on nomme aurore & crépuſcule chez les peuples qui ont la ſphère oblique.

En général, l'air de ces côtes eſt mal ſain, ſur-tout vers les rivieres, vers les terrains marécageux, & dans les cantons couverts de bois, ſur toute la côte, depuis le Sénégal juſqu'à la Gambra. La ſaiſon des pluies eſt pernicieuſe à tous les Européens; & celle des chaleurs, qui dure depuis le mois de Septembre juſqu'au mois de Juin, ne leur eſt gueres moins funeſte, s'ils n'oppoſent beaucoup de précautions au danger.

Cette intempérie de l'air cauſe aux étrangers, qui n'y ſont pas accoutumés, pluſieurs ſortes de maladies; mais l'effet en eſt encore plus fâcheux, lorſqu'ils mangent trop avidement les fruits du pays, & qu'ils ſe livrent avec excès à l'uſage du vin de palmier & des femmes. Les maux auxquels ils doivent s'attendre ſont la fièvre, le *cholera morbus*, des ulcères aux jambes, & de fréquentes convulſions, ſuivies infailliblement de la mort ou d'une paralyſie. De toutes ces maladies, les plus fatales ſont la fièvre, qui emporte ſouvent en vingt-quatre heures l'homme du meilleur tempérament; & les vers que la

corruption de l'air produit dans les chairs, & qui ont quelquefois cinq ou six pieds de longueur. L'habitude du pays n'empêche pas que les Nègres ne soient forts sujets à cette derniere maladie. Moore rapporte l'exemple d'une jeune femme qui avait dans chaque genouil un ver long d'un aune. Avant que le ver parût, elle souffrit de violentes douleurs, & ses jambes enflerent beaucoup; mais lorsque la tumeur vint à s'ouvrir & que le ver eut commencé à se faire voir, ses souffrances diminuerent. Le ver sortait chaque jour de la longueur de cinq à six pouces. A mesure qu'il s'étendait, on le roulait doucement autour d'un petit bâton, avec la précaution de le lier d'un fil pour l'empêcher de rentrer. S'il se rompt malheureusement dans l'opération, la gangrène suit immédiatement. L'opinion des Nègres sur la cause de ces vers, est qu'ils viennent de l'épaisseur de l'eau, qualité que la saison des pluies fait prendre nécessairement à leur boisson. La même maladie est commune sur la côte de Guinée proprement dite, dans les Isles des Caraïbes, & dans plusieurs parties des Indes Orientales.

Histoire Naturelle.

Il y a sans doute beaucoup de poison dans l'air de cette contrée, soit celui qui s'exhale des végétaux infectés, comme on n'en est que trop certain, par l'usage général d'y empoisonner les

Histoire Naturelle.

fleches du ſuc des fruits & des plantes, ſoit celui qui ſort continuellement d'une infinité d'animaux vénimeux. Ce poiſon eſt retenu dans la pouſſiere & le ſable pendant la ſaiſon de la ſechereſſe; mais les premieres pluies le développent; & le Soleil venant à l'exhaler dans l'intervalle des pluies, il retombe avec elles & donne à l'air des qualités dangereuſes. Cette remarque ſemble confirmée par un effet des premieres pluies que nous avons déjà obſervées. Elles laiſſent des taches non-ſeulement ſur la peau; mais juſques ſur les habits; & pour peu qu'on les laiſſe à l'humidité, il s'y engendre des vers fort dégoûtans. Au contraire, il n'arrive rien de ſemblable après les dernieres pluies, parce qu'alors l'air eſt purgé des particules malignes dont il était infecté.

On a obſervé, ſur toute cette côte, que les nuées qui apportent la pluie, viennent toujours du Sud-Eſt. Elles ſont attirées par le Soleil dans ſa marche vers le Tropique du Nord; elles ſe réſolvent en pluie, lorſqu'elles ſont raréfiées par ſa chaleur. Son action étant encore beaucoup plus forte à ſon retour, il les rompt avec violence, les écarte & cauſe les tonnerres & les éclairs redoutables qui ſemblent menacer la Nature de ſa ruine, juſqu'à ce que les nuées étant diſſipées par degrés, l'air reprend ſa clarté, vers le temps

Histoire Naturelle.

Végétaux.

où le Soleil atteint à l'équinoxe, c'est-à-dire, à la fin de Septembre.

La variété des arbres est extrême dans cette partie de l'Afrique. En général, le bois en est doux, spongieux & n'est guères propre qu'à brûler. Mais sur les bords de Rio-Grandé & de plusieurs autres rivieres, on trouve d'excellens bois de construction pour les vaisseaux & pour d'autres usages. On a vu, près du Sénégal, des arbres d'une grosseur si extraordinaire que vingt hommes ensemble n'en pouvaient embrasser le tronc. Barbot en mesura un, près de Gorée, dont la circonférence était de soixante pieds. Il était à terre, abattu par le nombre des années & le tronc en était creux. Vingt hommes y auraient pu tenir debout. L'Auteur ne donne pas le nom de cet arbre, mais il le représente semblable au noyer. Les feuilles du moins croissent en pelotons, & l'écorce est douce & tendre.

Le plus utile & le plus commun de tous les arbres du pays, comme de tout le reste de l'Afrique, est le palmier. Les Africains en connaissent huit espèces; mais les Européens n'en comptent que quatre ou cinq, & les distinguent toujours. Les principaux sont le dattier & le cocotier, l'aréka, le cyprès & celui qui porte le vin. Nous avons déjà parlé de ce dernier. Nous ajouterons ici quelques détails sur ce don

Hiſtoire Naturelle.

précieux que la Nature a fait aux Nègres, en réſervant la deſcription des autres eſpèces de palmier pour l'article des cantons d'Afrique où elles ſont beaucoup plus communes qu'au Sénégal.

Le vin de palmier eſt une liqueur qui diſtille de l'arbre par une inciſion qu'on fait au ſommet. Il a la couleur & la conſiſtance des vins d'Eſpagne. Il petille comme le Champagne. Il joint à la douceur une forte d'acidité, qui le rend fort agréable. Il envoie des vapeurs à la tête; & les étrangers qui en boivent trop librement, ſans en avoir formé l'habitude, en reſſentent de fâcheux effets. Il eſt trop purgatif, lorſqu'il eſt fait nouvellement, quoique ce ſoit alors qu'il a plus de douceur & d'agrément; car, dans l'eſpace d'un jour ou deux, il fermente & devient auſſi fort que le vin du Rhin. Les Habitans ne ſe l'épargnent pas dans cette nouveauté, & ne trouvent pas qu'il leur ſoit fort nuiſible. Il n'eſt véritablement bon que pendant trente-ſix heures. Enſuite il s'aigrit & s'altere par degrés, juſqu'à ſe changer en vinaigre. A meſure qu'il vieillit, il devient plus capable de communiquer des vapeurs à la tête. C'eſt un puiſſant diurétique, & cette qualité explique fort bien pourquoi les Nègres ne ſont pas ſujets à la gravelle ni à la pierre. Il fermente avec tant de violence,

Histoire Naturelle.

de violence, que si l'on ne fait beaucoup d'attention aux vases qui le contiennent, il les agite & les brise. Le vin de palmier parait délicieux à quantité d'Européens, lorsqu'il sort du tronc de l'arbre. Les Nègres y mêlent quelquefois de l'eau. Ils assurent que si l'on en prend à l'excès, il enflamme les parties naturelles.

Leur méthode pour le recevoir du tronc, est, comme on l'a déjà dit, de suspendre leur gourde quelques doigts au-dessous de l'incision, pour y faite couler la sève. Ils coupent une branche, & laissent la gourde attachée au chicot. Mais il ne leur arrive guères d'en couper plus de deux, dans la crainte d'affaiblir l'arbre. Lorsque la sève a coulé trente ou quarante jours, par différentes incisions, ils couvrent de terre grasse & les ouvertures du tronc & la place des branches coupées, pour donner à l'arbre le temps de se rétablir.

Les Nègres n'emploient pas d'échelles pour grimper sur les palmiers, soit qu'ils en veuillent cueillir le fruit ou tirer du vin. Ils se servent d'une sorte de sangle d'ozier, ou de gros fil de coton, ou de feuilles seches de palmier, qui est assez grande dans sa rondeur pour renfermer l'arbre & le Nègre, qui veut y monter, en laissant entre l'homme & l'arbre l'espace d'un pied

Histoire Naturelle.

& demi. A l'aide de cette ceinture, contre laquelle un Nègre s'appuie le derriere en pressant l'arbre des pieds & des genoux, il grimpe au sommet avec une agilité surprenante. Il choisit l'endroit auquel il veut attacher sa gourde. Il s'y arrête aussi tranquillement que s'il était assis. On est effrayé de les voir suspendus si haut avec un secours si faible. Moore dit qu'ils montent à la vérité avec beaucoup de vîtesse; mais que, lâchant quelquefois prise, ils tombent du haut de l'arbre & se tuent misérablement.

Après le palmier, c'est au siboa que le premier rang semble appartenir, parce qu'il a quelque ressemblance avec lui, & qu'il est d'une hauteur extraordinaire. Ses feuilles servent aux Habitans pour couvrir leurs maisons. Ils tirent du tronc une sorte de vin, qui a beaucoup de rapport avec le vin de palmier, quoiqu'il ne soit pas si doux. Dans sa jeunesse, le tronc est aussi plein de sève que celui du palmier; mais le nombre des années le rend dur & coriace.

On peut compter entre les palmiers un arbre de la même espèce, qui croît en abondance sur le Sénégal, & que les Français ont nommé *latanier*. C'est le nom qu'il porte dans les Isles de l'Amérique. Il est droit, haut & d'une grosseur égale jusqu'au sommet. On en a vu de la hauteur de cent pieds. Sa tête est environnée d'une écorce

dure & inégale, d'où il sort trente, quarante, jusqu'à soixante branches; elles sont toutes fort droites, vertes, unies, sans nœuds & flexibles, d'une substance qui tient le milieu entre le roseau dans sa parfaite maturité & le roseau verd. Ces branches sont longues de trois ou quatre pieds, & creuses au centre; elles se fendent comme l'osier en fils de toutes sortes de grosseur, qui peuvent recevoir différentes sortes de teinture. A leur extrémité, elles produisent une feuille d'un pied de long, qui, venant à s'ouvrir, forme un éventail naturel d'environ deux pieds de largeur. On emploie ces branches à divers usages. Les Nègres en font des cribles pour leurs grains, mais sur-tout des paniers & des corbeilles, qui portent en Amérique le nom de paniers Caraïbes, parce que c'est de ces Sauvages que les Français en ont tiré l'invention. Les feuilles du latanier sont fort commodes, & pourraient être d'une grande utilité, si les Nègres avaient assez d'industrie pour les rendre molles & pliables.

Histoire Naturelle.

L'arbre que son utilité doit faire placer après les précédens, & qui croît fort communément près du Sénégal, est le cotonnier.

Il aime les cantons élevés, ce qui le met à couvert des inondations: peut-être ne devroit-il être compté qu'au rang des arbrisseaux. Quoiqu'il soit plus haut dans ce pays qu'en Amérique, les

Histoire Naturelle.

plus grands ne surpassent pas la hauteur ordinaire d'un abricotier. Le coton n'en est pas excellent, parce que les Nègres en négligent la culture.

En Amérique, on a des machines qui portent le nom de moulin-à-coton, pour séparer le coton de sa graine ou de sa semence; mais les Nègres d'Afrique se servent de leurs mains. C'est l'ouvrage de leurs femmes, qui le filent ensuite avec un simple fuseau sans rouet.

L'indigo croît naturellement dans plusieurs cantons du pays, & les Nègres en font usage pour teindre les pagnes ou leurs étoffes de coton. Ils leur donnent une couleur fort vive; mais l'art de teindre n'est pas aussi cultivé parmi eux qu'en Amérique. Barbot dit que l'indigo croît en Afrique sur un arbuste que les Portugais ont nommé *finto*, dont la hauteur est d'environ trois pieds.

Les Isles du Sénégal, & les cantons voisins, produisent quantité d'excellent tabac. Cette plante pourrait être fort avantageusement perfectionnée, si les Nègres avoient assez d'industrie pour la cultiver, & pour la travailler un peu après l'avoir recueillie. Moore observe que, sur la Gambra, les Nègres plantent le tabac près de leurs maisons; qu'ils le sement aussi-tôt qu'ils ont fait la moisson du grain; que celui qui croît près des ri-

vieres eſt très-fort, & qu'à peu de diſtance des mêmes lieux il eſt beaucoup plus faible.

Histoire Naturelle.

Dans les pays du Sénégal, il croît un arbre nommé le *ſanara*. Les terres humides ſont celles qui lui conviennent. Il eſt généralement de la hauteur & de la groſſeur du poirier. Ses feuilles reſſemblent à celles du laurier-roſe. Le bois en eſt dur, & d'autant plus propre à la conſtruction des vaiſſeaux & des barques, qu'il acquiert une nouvelle dureté dans l'eau; mais les Nègres ne ſouffrent pas volontiers qu'on abatte ces arbres, parce que les abeilles aiment à s'y réfugier, & qu'elles en tirent beaucoup de miel & de cire.

Sur les bords de la Gambra croît l'arbre nommé *locuſte* (ou ſauterelle), qui porte des pelotons de longues coſſes. Le temps de leur maturité eſt le commencement du mois de Mai. Les Habitans s'en nourriſſent, ſur-tout les jeunes gens, qui ſont paſſionnés pour ce fruit.

On trouve ſur toutes les côtes occidentales de l'Afrique le calebaſſier, que les Nègres eſtiment avec raiſon, parce qu'il leur fournit tous leurs vaſes. Cet arbre a communément trois ou quatre pieds de circonférence. Il y en a de différentes formes & de diverſes grandeurs. L'écorce en eſt mince, & ne ſurpaſſe pas l'épaiſſeur d'un écu;

mais elle eſt dure & coriace. Le bois eſt doux, & ſe polit facilement. Cet arbre porte des fleurs & des fruits deux fois l'année, ou plutôt il eſt conſtamment couvert de fruits & de fleurs. Lorſque la calebaſſe eſt mûre, on le reconnaît à ſa tige, qui ſe flétrit & devient noire. Alors on ſe hâte de la cueillir pour prévenir ſa chûte, qui ne manquerait pas de la briſer. Les Nègres en font diverſes ſortes d'uſtenſiles. Il ſe trouve des calebaſſes aſſez grandes pour contenir vingt-quatre pintes. Leur maniere de les préparer eſt de les percer à l'extrémité, pour y faire entrer de l'eau chaude, qui amollit & diſſout la chair intérieure. Ils la tirent enſuite avec un petit bâton, & mêlant du ſable avec leur eau, ils continuent de rincer & de nettoyer le dedans, juſqu'à ce que les moindres fibres en ſoient ſorties. Après cette opération, ils laiſſent ſecher la calebaſſe, qui devient propre alors à contenir du vin & d'autres ſortes de liqueurs, ſans leur communiquer aucun mauvais goût. Pour couper une calebaſſe en deux, & s'en faire des baſſins ou des plats, ils la ſerrent par le milieu avec une corde, immédiatement après l'avoir cueillie. La coque eſt alors ſi molle, qu'elle ſe diviſe aiſément.

L'arbre, qui ſe nomme *tamarin*, croît dans tous les parties occidentales de l'Afrique. Ceux

qui se trouvent au Sud du Sénégal sont d'une hauteur extraordinaire; mais communément le tamarin n'est pas plus haut que le noyer, quoiqu'il soit beaucoup plus touffu. C'est la chair & la graine séparées de la peau extérieure, & broyées en consistance, qu'on transporte en Europe, & qui est employée dans la Médecine. En Afrique, les Nègres en composent une liqueur avec de l'eau, du sucre & du miel. Ils en composent aussi des confections qu'ils conservent pour appaiser leur soif.

Histoire Naturelle.

Le *kahower* est une espèce de prunier, qui ressemble beaucoup au cerisier. *L'ape* ou l'arbre aux *singes* est assez grand. Il croît sur le bord des rivieres. C'est sur ses branches que le *kubolos* (*a*) fait son nid.

Le *bischalo* est un bois dur & bon pour la charpente. Il croît sur les rives de la Gambra. Son tronc est droit, & son feuillage donne beaucoup d'ombre. C'est sous ces arbres que les Nègres prennent le plaisir de la conversation & de la danse.

Près du lac de Kayor, il croît une multitude

(*a*) Espèce d'oiseau dont on parlera plus bas, à l'article des Volatiles.

Histoire Naturelle.

d'ébéniers, qui donnent de l'ébene de la plus belle espèce. On en trouve aussi à Donay & dans d'autres cantons du Sénégal.

Les environs de Fatatenda produisent le *pao de sangre*, d'où l'on tire la gomme adragante ou le sang de dragon. Les Habitans l'appellent *komo*. Il a si peu de hauteur & de grosseur, qu'on en trouve peu d'où l'on puisse tirer une planche de quatorze ou quinze pouces de largeur. Il rend une odeur agréable lorsqu'il est nouvellement coupé. Son bois est dur, d'un beau grain, & prend un fort beau poli. On en fait des écritoires & des ouvrages de marqueterie, dont la vermine n'approche jamais. Les Habitans s'en servent pour composer leur balafo, instrument de musique dont on a donné la description. Cet arbre aime un terroir sec, pierreux, & sur-tout le sommet des montagnes.

Les bords de la Gambra & les cantons voisins, produisent une abondance extraordinaire de *kurbaris*; arbre gros & touffu, qui sert en Amérique à plusieurs usages, mais fort négligé par les Nègres. Chaque fruit a trois ou quatre noyaux de la grosseur & de la forme d'une amande commune, durs & d'un rouge foncé, remplis d'une noix dont le goût est à-peu-près le même que celui de la noisette, mais un peu plus aigre. Les en-

fans Nègres les aiment paſſionnément & les Européens leur trouvent beaucoup de reſſemblance avec le goût du pain d'épice, auquel ils reſſemblent auſſi par la couleur. De l'écorce de l'arbre on fait des tabatieres, des boîtes à poudre, &c. Le tronc jette une gomme claire & tranſparente, qui ne ſe diſſout point aiſément & qui jette, au feu, une odeur aromatique, peu différente de l'encens.

Histoire Naturelle.

Le *polon* croît dans pluſieurs cantons, particulierement ſur la riviere de Cachao & dans les Iſles de Biſſao, où les Habitans le plantent autour de leurs maiſons. C'eſt un arbre fort haut & fort gros. Quand ſes feuilles tombent, on voit ſuccéder une coſſe verte de la forme & de la groſſeur d'un œuf de poule, mais un peu plus pointue par les deux bouts. Elle contient un duvet ou une ſorte de coton, qui n'eſt pas plus mûre qu'elle creve avec quelque bruit; & le coton ſerait emporté auſſi-tôt par le moindre vent, s'il n'était recueilli avec beaucoup de ſoin. Il eſt couleur de perles, extrêmement fin, doux & luiſant, plus court que le coton commun, mais aiſé à filer & très-propre à faire de fort beaux bas.

Le *ſoap* ou le *ſavonnier*, eſt de la groſſeur d'un noyer, & reſſemble à l'arbre qui porte le

Hiſtoire naturelle.

même nom en Amérique; auſſi eſt-il de la même eſpèce. Les Nègres écraſent le fruit entre deux pierres pour en tirer le noyau, & font uſage de la chair pour laver leur linge. Elle mouſſe & nettoie fort bien; mais elle uſe le linge beaucoup plus vîte que le ſavon.

Le *miſchéry* n'a gueres plus de vingt pieds de hauteur; ſon tronc eſt fort gros. On eſtime d'autant plus les planches de ce bois, que les vers ne s'y mettent jamais. Le miſchéry eſt fort commun ſur les bords de Rio-Grande.

Le figuier ſauvage d'Afrique eſt de vingt ou vingt-deux pieds de hauteur. Ses branches s'étendent beaucoup, & produiſent beaucoup de feuilles. On en voyait un à Albréda, ſur la riviere de Gambra, qui n'avait pas moins de trente pieds de circonférence. Le fruit en eſt inſipide. Le bois de l'arbre n'eſt pas propre à brûler, ni même à faire des planches, parce qu'il eſt fort dur; mais, comme il eſt fort blanc & fort uni, on ne laiſſe pas de l'employer pour les lambris. Par la même raiſon les Nègres en font des plats, des écuelles, des aſſiettes & des cuillers; d'autant plus que lorſqu'on le travaille verd, il n'eſt pas ſujet à ſe fendre. Les Habitans prennent plaiſir à s'aſſembler ſous ſon

feuillage, pour y tenir leurs kaldées, ou leurs assemblées.

Histoire Naturelle.

Toute la côte produit des orangers & des limoniers. A James-Fort, sur la Gambra, les Anglais en recueillent soigneusement le fruit, & n'en manquent jamais pour leur *punch*. Les orangers prosperent sur-tout dans l'Isle de Bissao. Brue en vit un dans la cour du Palais du Roi d'une si prodigieuse grandeur qu'il couvrait la cour toute entiere. Cependant Barbot assure qu'il y a beaucoup moins d'orangers sur la côte, que de limons sauvages.

Un arbre que le pays produit en abondance, est le citronnier. Celui des bords de Kasa-Mansa porte un fruit d'une espèce singuliere, rond, plein de jus, l'écorce de l'épaisseur du parchemin, & communément sans aucune sorte de pepins.

Sur le bord des rivieres, on trouve un arbuste qui a la feuille rude, & qu'on ne peut toucher sans que toute la touffe des feuilles ne se retire & ne se resserre par une espèce de simpathie. Il porte une sorte de fleur jaune, semblable à nos roses de haies. Cet arbuste est nommé par les Européens *le sensitif*.

Le *quamiay* est un arbre grand & touffu, dont le bois est fort dur. Les Nègres des environs du Cap-Verd, en font des mortiers pour

Histoire Naturelle.

piler le riz & le maïs, parce qu'il n'est pas sujet à se fendre. L'écorce est employée dans la Médecine.

Le *franc-encens* se trouve dans les pays au Sud d'Arguim, & au Nord du Sénégal ; ses branches, qui sont en grand nombre, sont menues & flexibles, couvertes d'une peau mince & serrée. Les feuilles sont longues & étroites. Elles croissent en couple, & ne perdent jamais leur verdure. La tige, qui les soutient, est rouge & forte. Elles sont molles & épaisses ; si on les broie dans la main, elles rendent un jus huileux, d'une odeur aromatique, & d'un effet astringent.

Dans le pays du Cap-Verd, on voit communément un petit arbrisseau, qui porte un fruit semblable à l'abricot, de la grosseur de la noix, & d'un goût fort agréable. Les Nègres l'appellent *mandananza*. Il passe pour mal-sain. Ses feuilles ressemblent à celles de l'if, & sont d'un verd léger.

Barbot nomme quantité d'arbres, qui se trouvent aux environs de Sierra-Léona.

Le *Bissy* est ordinairement haut de dix-huit ou vingt pieds. Son écorce est d'un rouge brunâtre & sert à la teinture de la laine. Les Nègres l'emploient aussi à faire des canots.

Le *Katy* est un grand arbre, dont le bois

est fort dur, & sert à faire des canots qui sont à l'épreuve des vers. Ses feuilles & son écorce sont médicinales.

Histoire Naturelle.

Le *billagoh*, plus grand encore que le katy, communique aussi à ses feuilles une vertu purgative.

Le *boſſy* est un arbre doux au tact, qui porte une prune longue & jaune, d'un goût fort amer, mais très-saine. Les Nègres emploient l'écorce à faire des cendres pour leurs lessives.

Le *bonde* est un arbre gros & touffu de sept ou huit brasses de tour. L'écorce en est épineuse, & le bois fort doux. On s'en sert pour la construction des canots, & de sa cendre, mêlée avec du vin de palmier, on fait du savon.

Le *millé* est gros, & coriace. C'est le bois que les Nègres emploient pour leurs conjurations.

Le *dombok* produit un fruit qui ressemble aux cormes, & dont les Nègres mangent beaucoup. L'écorce, trempée dans de l'eau, cause le vomissement. Le bois est rouge & sert à la construction des canots.

Le *kolack* est un grand arbre, qui porte une espèce de prune fort bonne à manger. L'écorce en est purgative.

Le *duy* est fort touffu. Son fruit ressemble à la pomme, & plaît beaucoup aux Nègres. Ils

Histoire Naturelle.

s'en servent en infusion, comme d'un cordial & d'un restauratif.

L'écorce du *naukony*, lorsqu'elle est coupée, a le goût du poivre.

Le *dongah* est commun au long des côtes, & produit un fruit qui ressemble à nos glands.

Le *jaajah* se trouve en abondance dans tous les endroits marécageux, aux bords des lacs & sur les rivieres. Les Hollandais lui ont donné le nom de *mangelaer*, & les Français celui de mangle & de palétuvier. Il n'est pas moins commun dans les cantons marécageux de l'Amérique, & l'on s'y fait un amusement de monter sur les branches, qui s'étendent sur l'eau, pour y prendre les huîtres qui s'y attachent en grand nombre. Ces mêmes branches se courbent vers la terre ou vers l'eau, y prennent facilement racine & se mêlent avec si peu d'ordre, qu'il devient impossible de distinguer le véritable tronc. Un même arbre s'étend ainsi fort loin sur les bords d'une riviere, ou sur le rivage de la mer. Tous les Voyageurs conviennent que c'est un passe-temps fort agréable de manger des huîtres au lieu même où elles se prennent. Les branches inférieures servent à s'avancer sur la surface de l'eau; celles du milieu offrent des siéges pour s'y reposer, & celles d'en haut donnent de l'ombre: ordinairement les huîtres tiennent si fort aux branches

basses, que sans une hache, ou quelque autre instrument de fer, il est impossible de les arracher. Elles sont plates, grandes comme la main, & d'un goût assez amer; mais on les trouve bonnes dans le pays, parce qu'ils n'y en a pas de meilleures.

Histoire Naturelle.

Le bananier se trouve en Asie, en Afrique & en Amérique. L'Inde en est remplie; ce fruit qui ne le céde qu'au cocos, est, après lui, le plus utile & le meilleur fruit de cette grande région. Le pays, qui est entre Gorée & le Sénégal, en produit un nombre infini. Sur la Gambra, il ne s'en trouve qu'à l'embouchure. Son tronc ne consiste qu'en feuilles enveloppées l'une par l'autre, à-peu-près comme la tige de l'artichaux. On dit du bananier qu'il est trop tendre pour être regardé comme un arbre, & trop gros pour être réduit au nombre des plantes.

Ne produisant point de semence, il ne se perpétue que par ses rejetons. Dans sa maturité, il n'a pas moins de dix pieds de hauteur, & ses feuilles ont deux aunes de long & un pied de large. On s'en sert pour couvrir les maisons, & leur pellicule extérieure est d'un usage admirable pour nettoyer les ulceres.

Lorsque le rejeton commence à sortir de la terre, il a l'apparence de deux feuilles roulées ensemble, qui, venant à s'ouvrir, donnent passage

Histoire Naturelle.

à deux autres, & celles-ci aux suivantes, jusqu'à ce que l'arbre ou la plante ait atteint l'âge de neuf mois. Alors elle pousse de son centre une tige d'un pouce & demi de diamètre, & longue de trois ou quatre pieds. Les bourgeons dont elle est chargée, sont remplacées par des fruits qui s'inclinent vers la terre par leur propre poids. Ils sont mûrs quatre mois après que les bourgeons ont commencé à se faire voir, & continuent depuis trente jusqu'à cinquante ou soixante bananes, suivant la bonté de la plante & du terroir; ces pelotons sont assez lourds. Comme ils croissent en cercle autour de la tige, & que leur nombre est ordinairement de cinq, les Nègres les appellent dans leur langue une *patte de bananas*.

Chaque banane peut avoir un pouce & demi de diamètre, sur dix ou douze pouces de longueur. La chair ressemble parfaitement à du beurre. Le goût de la banane est un mêlange de la poire de coin & de celle du bon-chrétien. Elle est saine & nourrissante.

Lorsque le fruit est cueilli, on coupe aussi l'arbre ou la plante, pour ne laisser que la racine, qui, dans l'espace d'un mois, produit un nouvel arbre & de nouveaux fruits; de sorte que le bananier porte du fruit chaque mois de l'année.

Les Auteurs

Histoire Naturelle.

Les Auteurs ne sont pas plus d'accord sur la nature de l'ananas ou de la pomme de pin que sur celle de la banane. Est-ce le fruit d'un arbre ou d'une plante? On en trouve en abondance près du Sénégal, & sur toute la côte, en tirant vers le Sud. A Sierra-Léona, c'est ce fruit qui tient le premier rang. Il est d'un beau verd jaune, ferme, & plein d'eau comme le melon; il se mange avec du vin & du sucre.

Les melons d'eau, que les Français appellent *pasteques*, sont fort communs dans les mêmes parties de l'Afrique. Nous en avons déjà parlé. La chair est d'un rouge luisant, & le jus fort doux & fort rafraîchissant. On reconnait le tems de leur maturité en les touchant avec une petite baguette, qui les fait retentir comme un arbre creux.

L'*igname* ou l'*yam* est une plante qui ressemble à la *betterave*, & qui demande un terrain gras & profond. La racine en est grosse, rude, inégale & pleine de petits cordons. Au-dehors, sa couleur est un violet foncé. Le dedans a la consistance d'une betterave, & soit cuit ou crud, il est d'un blanc sale, tirant sur la couleur de chair. L'igname est fade, avant que d'être bouillie; mais le feu lui donne du goût, la rend nourrissante & facile à digérer. Elle peut servir de pain si on la mange avec de la chair.

Histoire Naturelle.

Le maniok croît fort abondamment en Guinée; mais, comme c'eſt une production particuliere de l'Amérique, nous en remettrons la deſcription à l'endroit de notre Abrégé qui regarde cette partie du Monde.

On diſtingue ici trois ſortes de patates, les rouges, les blanches & les jaunes. Elles s'entretiennent par les rejetons. Les unes mûriſſent dans l'eſpace de ſix ſemaines; d'autres qui paſſent pour les meilleures, ont beſoin de quatre mois. Ce légume eſt bon, ſain & nourriſſant. La couleur de la chair eſt la même que celle de la peau, c'eſt-à-dire, rouge, blanche ou jaune. Le goût en eſt délicieux.

Au commencement de la ſaiſon des pluies, le pourpier croît naturellement, & ſur les bords de la Gambra, il eſt, non-ſeulement fort bon, mais tout-à-fait ſemblable au nôtre. On trouve auſſi une herbe nommée *kollilu*, qui reſſemble à l'épinard, & qui ſert aux mêmes uſages. Le pays produit une variété infinie d'autres bonnes herbes; mais les Nègres ont peu de goût pour les ſalades, & s'étonnent de voir manger de l'herbe aux Européens, comme aux chevaux & aux vaches. Ils n'ont pas plus d'inclination ni de curioſité pour les fleurs.

Ce qu'on appelle mill ou millet ſur le Sénégal, porte le nom de maïs en Amérique,

de bled de Turquie en France, & de grand-turc en Italie. On en distingue de deux sortes; le petit & le grand. Dans le pays des Foulis, le grand millet se seme à la fin d'Octobre, & se recueille au mois de Mars & d'Avril. Dans le Royaume de Hoval, le temps de semer est la fin de Décembre, & celui de la moisson est aux mois de Mai & de Juin.

Histoire Naturelle.

A l'égard du petit millet, il se seme par-tout après les premieres pluies, c'est-à-dire, au mois de Juin pour être recueilli aux mois de Novembre & de Décembre.

Il se consomme, parmi les Nègres, une prodigieuse quantité de ces deux sortes de millet. Ils le conservent en le suspendant en faisceaux, par la tige, dans des lieux secs. Il dure ainsi des années entieres. Leur maniere de le préparer, est de le broyer dans un mortier, & de le passer dans un crible pour séparer le son.

On distingue deux sortes de bled de Guinée. Le plus gros est rond, à-peu-près de la grosseur de nos petits pois. On le seme de la main, comme nous semons le froment & l'orge. Il croît à la hauteur de neuf ou dix pieds, sur un petit tuyau. Le grain est au sommet dans une assez grosse touffe. La séconde sorte, qui est la plus petite, a reçu des Portugais le nom de mansatoke. Elle se seme comme l'autre, & s'élève à la

Hiſtoire Naturelle.

même hauteur, mais la tige en eſt plus groſſe. Le grain n'eſt pas beaucoup plus gros que le millet de Cananor, & lui reſſemble pour la forme.

Les Nègres font leur moiſſon avec des inſtrumens de fer aſſez ſemblable à nos ſerpes; &, après avoir laiſſé ſécher pendant un mois le bled dans l'épi, ils le renferment dans des huttes bâties pour cet uſage. Ils le battent enſuite comme nous battons notre bled.

Le kuskus, qui eſt l'aliment le plus commun des Nègres, eſt une compoſition de farine. Après en avoir fait une pâte, ils la mettent ſur le feu dans un pot de terre ou de bois, percé d'un grand nombre de trous comme nos couloirs; &, l'arroſant d'eau bouillante, ils la remuent continuellement pour l'empêcher de s'épaiſſir. A force de mouvement, elle ſe diviſe en petites boules, ſeches & dures, qui ſe gardent long-temps lorſqu'on prend ſoin de les garantir de l'humidité. Pour en faire uſage, on les arroſe d'eau chaude; ce qui les fait enfler comme le riz. Cette nourriture eſt ſaine, du moins s'il en faut juger par les Nègres, qui ſont ordinairement gras & pleins de ſanté.

Le ſanglet eſt la ſimple farine du maïs. C'eſt l'aliment le plus commun des pauvres Habitans. Il ſe vend en épis ou en grains.

Histoire Naturelle.

Dans plusieurs cantons, sur-tout aux environs du Cap-Verd, il croît un grain nommé *jernotte*, qui ressemble au maïs, avec cette différence qu'il est plus petit, & qu'il vient sans culture. La Nature l'a renfermé dans une cosse rouge, qui contient une substance blanche, solide & de fort bon goût. Ses épis ont deux pouces & un quart de long. Les Nègres le préparent comme le maïs.

Le riz croît fort abondamment sur les bords & dans les Isles du Sénégal, sur la Gambra & dans les autres parties de la côte, sur-tout dans les lieux qui sont sujets aux inondations des rivieres. Le commerce du riz est considérable sur les côtes voisines de Cachao, & au Sud de Bissao.

On seme le riz dans les terres basses. Il croît de la hauteur du froment. Du sommet de la tige il pousse d'autres petits tuyaux qui soutiennent les épis. Sa multiplication est si extraordinaire qu'un boisseau en produit souvent jusqu'à quatre-vingt. Cependant la paresse des Nègres les met quelquefois dans le cas d'en manquer. Moore dit que le riz se seme dans des petites rigoles, comme on plante les pois en Angleterre; qu'il croît dans les terres humides, & que ses épis ressemblent à ceux de l'avoine.

Histoire Naturelle.

Il n'y a point de champs ni de bois, qui ne soient ornés d'une grande variété de fleurs sauvages, tout-à-fait différentes de celles de l'Europe, mais d'une beauté fort médiocre. On en distingue une, qui est d'un fort beau cramoisi, & qui ressemble pour la figure à celle que les Français nomment *belle de nuit*. Elle est du plus beau cramoisi du monde, mais les Nègres n'ont aucun goût pour les fleurs.

Ils ont une sorte de lys, qu'ils appellent *bunning*, d'un goût fort âcre dont les Anglais se servent dans leurs sauces.

Animaux sauvages & privés.

Cette vaste partie du continent de l'Afrique, qui est depuis le Cap Blanc jusqu'à Sierra-Léona, contient des animaux de toutes les espèces, sur tout une infinité de bêtes de proie, qui vivent en sûreté dans cette retraite. Donnons le premier rang au lion, puisqu'il l'a toujours obtenu.

Il semble que l'Afrique soit le pays naturel de cette noble créature, non-seulement parce qu'il n'y a point de régions connues où les lions soient en si grand nombre, mais encore parce qu'ils y sont d'une taille & d'une fierté terribles. Cependant on remarque que ceux du Mont-Atlas n'approchent point de ceux du Sénégal & de la Gambra pour la hardiesse & la grosseur.

Histoire Naturelle.

Quelques Naturalistes ont remarqué que la face du lion a quelque ressemblance avec le visage humain. Il a la tête grosse & charnue, couverte de longues boucles d'un crin fort rude. Son front est quarré & comme sillonné par de profondes rides, sur-tout lorsqu'il est en fureur. Ses yeux sont vifs & perçans, ombragés d'épais sourcils qu'il fait mouvoir d'une maniere effrayante. Il a le nez long, large & ouvert, la mâchoire épaisse & garnie de muscles, de tendons & de nerfs d'une force singuliere. Il a, de chaque côté, quatorze dents, quatre tranchantes, quatre de l'œil & six molaires. Sa langue est fort grosse, rude & couverte de plusieurs pointes aussi dures que de la corne, longues de trois ou quatre lignes & tournées vers le gosier. Cette étrange superficie de sa langue rend ses léchemens si dangereux qu'ils écorchent aussi-tôt la peau; & pour peu qu'il sente le sang, il ne pense plus qu'à dévorer. Le domestique d'un Français ayant souffert qu'un lion privé, qui couchait dans la chambre de son maître, prit l'habitude de le caresser & de le lécher, fut averti souvent du danger où il s'exposait. Mais, se fiant à la douceur & à la familiarité de cet animal, il négligea les avertissemens. Son maître, réveillé par quelque bruit, jeta les yeux dans sa chambre, & ne fut pas peu effrayé de voir la tête de son

Histoire Naturelle.

valet entre les griffes du lion, qui avoit déjà dévoré le corps. Il se leva aussi-tôt, & gagnant son cabinet, il appella au secours quelques autres Français, qui tuerent le monstre à coup de fusil.

Quoique le cou du lion soit d'une bonne longueur, il est d'une roideur étonnante. Aristote s'est trompé lorsqu'il l'a cru composé d'un seul os. Il consiste en plusieurs vertèbres mobiles, qui ne laissent pas d'être parfaitement jointes. Celui du mâle est couvert d'une longue & rude criniere, qui se dresse lorsqu'il est en furie. La femelle est sans criniere, mais on la croit plus féroce encore & plus terrible que le mâle.

Le lion a les jambes courtes, osseuses & fort souples. Sa marche est lente & majestueuse, excepté lorsqu'il poursuit sa proie, car il court alors avec une vîtesse extraordinaire. Il a les pieds gros & larges. Ceux de devant sont divisés en cinq griffes, bien articulées. Ceux de derriere en quatre, toutes armées d'ongles forts & pointus. Sa queue est longue, vigoureuse, couverte d'un poil rude & court, jusqu'à l'extrémité, qui est frisée & qui se termine en touffe.

On sait quelle est la fierté & la hardiesse de cet animal formidable. Son intrépidité est telle

Histoire Naturelle.

que, soit hommes ou bêtes, il ne parait jamais effrayé du nombre de ses ennemis. S'il ne pense point à l'attaque, il passe dédaigneusement & continue sa marche avec lenteur. Si la faim le presse, il se jette indifféremment sur tout ce qui se présente, & la résistance ne fait qu'augmenter sa rage. Aussi est-il fort dangereux de le blesser sans l'abattre. Quelque inégal que puisse être le combat, il ne tourne jamais le dos. S'il est forcé de se retirer, il recule lentement, jusqu'à ce qu'il ait gagné quelque retraite assurée.

Un Gentilhomme Florentin avait une mule si vicieuse, que non-seulement elle rendait peu de service, mais que, se révoltant contre les valets & les palfreniers, elle maltraitait des dents & des pieds tous ceux qui s'approchaient. Son Maître, après avoir employé inutilement toutes sortes de moyens pour la dompter, résolut de l'exposer aux bêtes féroces de la ménagerie du Grand-Duc. On lâcha un lion dont le rugissement aurait d'abord effrayé tout autre animal. Mais la mule, sans paraitre alarmée, se retira prudemment dans un coin de la cour, où elle ne pouvait être attaquée que parderriere, c'est-à-dire, du côté de sa principale force : dans cette situation elle attendit, son ennemi, l'observant du coin de l'œil, & lui présentant la croupiere.

Hist. Naturelle.

Le lion, qui parut sentir la difficulté de l'attaque, employa toute son adresse pour prendre ses avantages. Enfin la mule trouva le moment de lui lancer une si furieuse ruade, qu'elle lui brisa neuf ou dix dents dont on vit sauter les fragmens en l'air. Le roi des animaux s'apperçut qu'il n'était plus en état de combattre. Il ne ne pensa qu'à se retirer en arriere jusques dans sa loge, en laissant la mule maîtresse du champ de bataille.

Suivant l'opinion de quelques Naturalistes, le lion a constamment la fièvre ou du moins une violente inflammation dans la masse du sang. Le célèbre Duverney a remarqué que la vésicule du fiel de cet animal, a divers replis, d'où il conclut qu'il abonde en bile. Sa proie ordinaire est une multitude de petits animaux, excepté lorsqu'étant pressé par la faim, il n'épargne rien. Il ne faut pas croire ce que dit Paul Lucas, & Labat après lui, que les lions respectent les femmes & prennent la fuite à leur vue. Paul Lucas raconte que, près de Tunis, il a vu les femmes du pays sans autres armes que des bâtons & des pierres, poursuivre des lions pour leur faire quitter leur proie, & ces fiers animaux l'abandonner plutôt que de se défendre. C'est une chimère. L'empire des femmes ne s'étend pas sur les monstres.

Histoire Naturelle.

Le lion supporte long-temps la soif. On prétend qu'il ne boit qu'une fois en trois ou quatre jours, mais qu'il boit beaucoup lorsqu'il en trouve l'occasion. C'est une erreur vulgaire que de le croire épouvanté du chant des coqs. On a vérifié au contraire qu'il fait peu d'attention à la volaille ; mais il n'est pas moins vrai qu'il redoute les serpens. La ressource des Mores, lorsqu'ils sont poursuivis par un lion, est de prendre leur turban, de le remuer devant eux dans la forme d'un serpent. Cette vue suffit pour obliger l'ennemi à précipiter sa retraite. Comme il arrive souvent aux mêmes peuples de rencontrer des lions dans leurs chasses, il est fort remarquable que leurs chevaux, quoique célèbres par leur vîtesse, sont saisis d'une terreur si vive qu'ils deviennent immobiles, & que les chiens, non moins timides, se tiennent rampans aux pieds de leur maître ou de son cheval. Le seul expédient pour les Mores, est de descendre, d'abandonner une proie qu'ils ne peuvent défendre. Mais si le ravisseur est trop près, & qu'on n'ait pas le temps d'allumer du feu, seul moyen de l'effrayer, il ne reste qu'à se coucher par terre dans un profond silence. Le lion, lorsqu'il n'est pas tourmenté par la faim, passe gravement, comme s'il étoit satisfait du respect qu'on a pour sa présence.

Histoire Naturelle.

Le lion eſt d'une taille aſſez haute, ſouple & bien priſe. Ceux d'Afrique ne ſont pas moins gros qu'un cheval-barbe. Quoique la lionne n'ait que deux mammelles, elle porte ſouvent quatre lionceaux & quelquefois davantage. On aſſure qu'ils naiſſent les yeux ouverts. Lorſque les Mores en trouvent dans quelque antre, ils ne manquent jamais de les porter aux Européens, qui s'empreſſent ordinairement de les acheter. Si la lionne revient aſſez tôt pour courir après les raviſſeurs, ils lui jettent un de ſes petits & tandis qu'elle le porte à ſa caverne, ils ne perdent pas un moment pour s'échapper avec les autres.

Nos Hiſtoires, ainſi que celles des Anciens, offrent quantité d'exemples de la généroſité & de la clémence du lion. Labat en rapporte deux, qu'il avoit appris de pluſieurs témoins. Le Pere Joſeph Colombet, Religieux Jacobin, étant dans l'eſclavage à Mequinez, réſolut avec un de ſes compagnons, de ſe mettre en liberté par la fuite. Comme ils connaiſſaient aſſez le pays, ils eſpéraient de pouvoir ſe rendre à *Larathe*, place qui appartient aux Portugais ſur cette côte. Ils trouverent le moyen de s'échapper & ne marchant que la nuit, ils ſe repoſaient pendant le jour dans les bois, où ils ſe couvraient de feuilles & de ronces pour ſe défendre de l'ardeur du

Histoire Naturelle.

Soleil. Après deux jours de marche, ils arriverent près d'un étang, seule eau qu'ils eussent rencontrée depuis leur départ; & le premier objet qui frappa leur vue fut un lion, qui étoit fort près d'eux, & qui paraissait garder le bord de l'eau. Un moment de conseil sur un danger si pressant, leur fit prendre le parti de se mettre à genoux devant ce terrible voisin; &, d'une voix touchante, ils lui firent le récit de leur infortune. Le lion parut touché de leur humiliation. Il s'éloigna volontairement à quelque distance, & leur laissa la liberté de boire. Le plus hardi ne balança point à s'approcher de l'étang, où il remplit son flacon, tandis que l'autre continuait ses prieres. Ils passerent ensuite à la vue du lion, sans qu'il fit le moindre mouvement pour leur nuire; &, le jour d'après, ils arriverent heureusement à Larathe.

La seconde avanture était arrivée à Florence. Un lion du Grand-Duc étant sorti de la ménagerie, entra dans la ville, & y répandit beaucoup d'épouvante. Entre les fugitifs, il se trouva une femme qui portait son enfant dans ses bras, & qui, dans l'excès de sa crainte, le laissa tomber. Le lion s'en saisit, & paraissait prêt à le dévorer; lorsque la mere transportée du plus tendre mouvement de la Nature, retourna sur ses pas, au

Histoire Naturelle.

mépris du danger; se jetta aux pieds du lion, & lui demanda son enfant. Il la regarda fixement. Ses cris & ses pleurs semblerent le toucher. Enfin il mit l'enfant à terre, & se retira sans lui avoir fait le moindre mal. Si ces deux histoires sont vraies, comme en effet elles sont possibles, le malheur & le désespoir ont donc une expression qui se fait entendre des monstres les plus farouches! Mais ce qu'il y a sans doute de plus admirable, c'est ce mouvement aveugle & sublime qui précipite la mere sur les pas de l'animal féroce devant qui tout fuit, cet oubli de toute raison bien au-dessus de la raison même, & qui fait recourir cette femme désespérée à la pitié du monstre même qui ne respire que la mort & le carnage. C'est bien là l'instinct des grandes douleurs, qui semblent toujours se persuader qu'on ne peut pas être inflexible.

Les Français du Fort Saint-Louis avaient une belle lionne, qu'ils gardaient enchaînée pour l'envoyer en France. Cet animal fut atteint d'un mal à la mâchoire, qu'on prétend aussi dangereux pour son espèce, que l'hydropisie de poitrine pour la race humaine. N'étant plus capable de manger, il fut bientôt réduit à l'extrémité; & les gens du Fort qui le crurent désespéré, lui ôterent sa chaîne & jetterent son corps dans un champ voisin. Il

Histoire Naturelle.

était dans cet état, lorsque le sieur Compagnon, Auteur *du Voyage de Bambuck*, l'apperçut à son retour de la chasse ; ses yeux étaient fermés, sa gueule ouverte, & déjà remplie de fourmies. Compagnon prit pitié de ce pauvre animal ; &, s'imaginant lui trouver quelque reste de vie, il lui lava le gosier avec de l'eau, & lui fit avaler un peu de lait. Un remede si simple eut des effets merveilleux. La lionne fut rapportée au Fort. On en prit tant de soin qu'elle se rétablit par degrés ; mais, n'oubliant pas à qui elle était redevable d'un si grand service, elle conçut tant d'affection pour son bienfaiteur, qu'elle ne vouloit rien prendre que de sa main ; & lorsqu'elle fut tout-à-fait guérie, elle le suivait dans l'Isle avec un cordon au cou, comme le chien le plus familier.

Tandis que le sieur Brue était Directeur de la Compagnie Française au Sénégal, on apporta dans l'Isle de Saint-Louis un troupeau entier de chèvres qu'on avoit acheté des Mores. Il y avait dans le Fort un beau lion, qu'on y nourrissait soigneusement depuis plusieurs années. La vue de ce terrible animal inspira tant de frayeur aux chèvres, qu'elles prirent toutes la fuite à la réserve d'une seule, qui, le regardant avec audace, fit un pas en arriere, & s'avança vers lui les cornes baissées. Cette attaque fut répétée plusieurs fois. Le lion,

Histoire Naturelle.

pour éviter cet adverſaire incommode, ſe mit comme un chien entre les jambes du Directeur. Mais il pouvait y avoir dans ce mouvement plus de pitié que de crainte; car comment une chèvre pourrait-elle effrayer un lion ?

On nomme quelques animaux qui ne craignent pas de meſurer leurs forces avec lui, tel que le tigre & le ſanglier. L'éléphant, quoique redoutable par ſa groſſeur, devient ſouvent ſa proie. En 1695, dans un marais rempli de roſeaux, proche de Maroc, on trouva un lion & un ſanglier expirans des bleſſures qu'ils avaient reçues l'un de l'autre dans le même lieu. Les roſeaux étaient abattus aux environs & teints de leur ſang.

L'attaque du lion parait toujours délibérée. Il ne s'avance pas directement vers ſa proie; mais faiſant un circuit, & rampant même pour s'approcher, il s'élance enſuite, lorſqu'il eſt à portée de fondre deſſus d'un ſeul ſaut. Malgré cette férocité naturelle, les lions s'apprivoiſent facilement dans leur jeuneſſe. Il s'en trouve d'auſſi doux & d'auſſi careſſans que des chiens.

Les Mores emploient la peau des lions pour faire des couvertures de lits. En Europe, on s'en ſert pour les garnitures de ſelles & les ſiéges de caroſſe.

Quelques Voyageurs aſſurent que le lion eſt ordinairement

Histoire Naturelle.

ordinairement accompagné d'un autre animal, qui va pour lui à la chasse & qui lui rapporte sa proie. C'est une espèce de chien sauvage que les Anglais nomme jackal. Nous l'avons vu à Paris, mais il n'est ni prouvé ni vraisemblable qu'il chasse pour un autre que pour lui. Il est d'une férocité qui ne le céde qu'à celle du tigre; il dévore tout ce qui se présente, hommes, animaux sur-tout les vaches, les chevaux & les moutons. Au Fort d'Akra, sur la côte d'Or, il vient pendant la nuit jusque sous les murs, y enlève des porcs, des brebis, & il pénétre quelquefois jusques dans l'étable. Pour détruire ces bêtes carnacieres, on a trouvé le moyen de disposer plusieurs fusils bien chargés, de maniere qu'une corde qui soutient une pièce de viande, ne peut être ébranlée sans faire partir trois ou quatre coups, qui mettent autant de balles dans la tête de l'animal. Ce piége manque rarement. En 1700, Bosman vit un jackal qui avait été tué dans le même lieu, & sa grosseur était celle d'un mouton; mais il avait les jambes plus longues & d'une épaisseur proportionnée. Son poil était court & marqueté, sa tête grosse & plate, avec des dents dont la moindre était plus grosse que le doigt. Ses griffes n'étaient pas moins terribles; de sorte que toute sa force parait consister dans ses griffes & ses dents.

Histoire Naturelle.

Un de ces animaux étant entré pendant la nuit près d'Akra, dans la cabane d'un Nègre, enleva une jeune fille qu'il chargea sur son dos, en se servant d'une patte pour la tenir ferme dans cette situation, tandis qu'il marchait légerement sur les trois autres. Mais les cris de sa proie ayant éveillé quelques Nègres, elle fut délivrée par ceux qui se hâterent de la secourir. On ne lui trouva qu'une petite meurtrissure dans l'endroit où le jackal l'avait serrée de sa patte.

Les tigres sur cette côte d'Afrique, sont de la taille d'un grand lévrier. On prétend qu'ils sont beaucoup plus grands dans l'Abyssinie. Leur peau forme un spectacle agréable pour la variété de ses taches & de ses couleurs. Le poil en est doux & luisant. Ils ont la tête semblable à celle du chat, les yeux jaunes & féroces, le regard cruel & malin, les dents fort pointues, la langue aussi rude qu'une pierre, & les muscles fort longs. Tous leurs mouvemens sont vifs & agiles, comme ceux du chat. Ils ont la queue longue, couverte d'un poil fort court, les jambes bien proportionnées, souples & fortes, & les pieds armés de griffes aigues. Ils sont très-voraces; &, dans leur faim, ils attaquent avec adresse les animaux beaucoup plus gros qu'eux, tels que l'éléphant & le taureau. Le tigre d'Afrique est beaucoup plus féroce que celui d'Asie

& de la nouvelle Eſpagne. Les Nègres mangent ſa chair & la trouvent bonne.

Brue, après avoir employé toutes ſortes de moyens pour adoucir la férocité d'un tigre, qu'il avait fait élever au Fort Saint-Louis, eut un jour la curioſité d'éprouver comment un porc ſerait capable de ſe défendre contre cet animal. Il en prit un des plus forts, & le tigre fut lâché contre lui. Après une courte eſcarmouche, le porc ſe retira dans un angle des murs du Fort, où ſon ennemi fut long-temps ſans pouvoir prendre ſur lui le moindre avantage. Enfin, ſe trouvant ſerré de plus près, il ſe mit à pouſſer des cris ſi furieux, que tout le troupeau de porcs qu'on avait pris ſoin d'éloigner, accourut à ce bruit ſans que rien fût capable de l'arrêter; & tous enſemble ils fondirent ſi bruſquement ſur le tigre, qu'il n'eut pas d'autre reſſource pour ſe mettre à couvert, que de ſauter dans le foſſé du Fort, où les porcs n'oſerent le ſuivre.

On a remarqué que les tigres d'Afrique n'attaquent jamais les blancs, c'eſt-à-dire, les Européens, quoiqu'ils dévorent fort avidement les Nègres. Ils ſont plus cruels & plus voraces que les lionnes. Lorſqu'ils ſont preſſés par la faim, ils entrent dans les villages, ils enlèvent le premier animal qu'ils rencontrent, à la vue même des

Histoire Naturelle.

habitans qu'ils dévorent quelquefois eux-mêmes. Il est difficile de se procurer des tigres vivans, parce que les Nègres les tuent avec des fleches empoisonnées, & que dans les piéges mêmes où ils trouvent quelquefois le moyen de les prendre, ils ne peuvent ou n'osent s'en saisir qu'après les avoir tués à coups de fleches. Un tigre mortellement blessé ne laisse pas de fuir avec beaucoup de vîtesse, & n'expire ordinairement que dans sa fuite.

Il se trouve sur la côte d'Or des tigres aussi gros que des buffles. On en distingue de quatre ou cinq sortes dont la différence consiste dans leur grandeur & la disposition de leurs taches. Le nombre de ces animaux est incroyable dans cette contrée. Lorsqu'ils trouvent assez de bêtes pour rassasier leur faim, ils n'attaquent point les hommes, sans quoi le pays de la côte d'Or serait bientôt sans habitans. Avec cette étrange férocité, on ne laisse pas de les apprivoiser dans leur jeunesse; & l'on en voit d'aussi familiers que les chiens & les chats de l'Europe. Bosman en vit six de cette espèce à Elertina. Mais il observe que tôt ou tard ils reviennent à leur férocité, & qu'il ne faut jamais s'y fier sans précaution.

Le chat tigre tire son nom de ses taches noires & blanches, qui lui donnent beaucoup de ref-

Histoire Naturelle.

ſemblance avec le chat. Il eſt de la forme des chats de l'Europe, mais trois ou quatre fois plus gros & naturellement vorace. Il mange les rats, les ſouris, &c. & ſi l'on excepte la groſſeur, il eſt fort peu différent du tigre. M. le Duc de Choiſeul en avait un enchaîné dans une de ſes anti-chambres.

Le léopard eſt agile & cruel. Cependant il n'attaque jamais les hommes à moins qu'il ne ſe trouve dans quelque lieu ſi étroit qu'il craigne de ne pouvoir s'échapper. Dans ces occaſions, il ſe jette ſur l'ennemi qu'il redoute, il lui déchire le viſage avec ſes griffes; il continue de lui arracher autant de chair qu'il en peut trouver, juſqu'à ce qu'il le voie mort & ſans mouvement. Il porte aux chiens une haine mortelle, & s'expoſe à tout pour dévorer ceux qu'il rencontre.

La panthere d'Afrique eſt de l'eſpèce des léopards. Sa peau eſt marquetée de fort belles taches. Elle eſt vive & légere. Elle a la taille d'un lévrier, la tête ronde, le goſier large, & les dents tranchantes. Son regard n'a rien de farouche; cependant elle eſt vorace, & ſans ceſſe autour des villages, pour ſurprendre les beſtiaux ou la volaille. Il eſt rare qu'elle attaque les hommes & les enfans. Cet animal eſt ſi hardi, que, dans l'obſcurité, il s'approchait quelquefois de la cabane

que Jobſon avait fait élever ſur le rivage. Un chien qui faiſait la garde, rentrait alors avec des marques de frayeur, & ſe cachait derrière le dos de ſes maîtres, qui étaient obligés d'allumer des feux pour effrayer le monſtre & le mettre en fuite. Voyez dans M. de Buffon l'éloquente deſcription du tigre.

Les loups reſſemblent entierement à ceux de France; mais ils ſont un peu plus gros & beaucoup plus cruels.

Il n'y a point de quadrupède connu qui puiſſe le diſputer à l'éléphant pour la groſſeur. On en trouve peu au nord du Sénégal; mais les régions du ſud en ſont remplies. Sa tête eſt monſtrueuſe, ſes oreilles longues, larges & épaiſſes, ſes yeux, quoique fort grands, paraiſſent d'une petiteſſe extrême dans cette maſſe d'énorme groſſeur. Son nez eſt ſi épais & ſi long qu'il touche à terre. On l'appelle *proboſcide* ou *trompe*. Il eſt charnu, nerveux, creuſé en forme de tuyau, flexible, & d'une force ſi ſinguliere qu'il lui ſert à briſer ou à déraciner les petits arbres, à rompre les branches des plus gros, & à ſe frayer le paſſage dans les plus épaiſſes forêts. Il lui ſert auſſi à lever de terre ſur ſon dos les plus lourds fardeaux. C'eſt par ce canal qu'il reſpire & qu'il reçoit les odeurs. Le nez de l'éléphant va toujours en diminuant depuis la tête juſqu'à l'ex-

trémité, où il se termine par un cartilage mobile, avec deux ouvertures qu'il ferme à son gré. Sans ce présent de la Nature, il mourrait de faim; car il a le cou si épais & si roide, qu'il lui est impossible de le courber assez pour paître comme les autres animaux. Aussi périt-il bientôt lorsqu'il est privé de cet utile instrument par quelque blessure. Sa bouche est placée au-dessus de sa trompe, dans la plus basse partie de sa tête, & semble jointe à sa poitrine. Sa langue est d'une petitesse, qui n'a point de proportion avec la masse du corps. Il n'a, dans les deux mâchoires, que quatre dents pour broyer sa nourriture; mais la Nature l'a fourni pour sa défense, de deux autres dents qui sortent de la mâchoire supérieure, & qui sont longues de plusieurs pieds. Il se sert furieusement de ces deux armes. Ce sont les dents qui s'achetent & qui sont mieux connues sous le nom d'ivoire. Leur grosseur est proportionnée à l'âge de l'animal. La partie qui touche la mâchoire est creuse. Le reste est solide & se tourne en pointe. Comme les Européens paient ces dents assez cher, c'est un motif qui arme continuellement les Nègres contre l'éléphant. Ils s'attroupent quelquefois pour cette chasse, avec leurs fleches & leurs zagayes. Mais leur méthode la plus commune, est celle des fosses qu'ils creusent dans les bois, & qui leur

Histoire Naturelle.

réussissent d'autant mieux, qu'on ne peut guères se tromper à la trace des éléphans.

La chair de ces animaux est un mets délicieux pour les Nègres, sur-tout lorsqu'elle commence à se corrompre. Un bon éléphant en fournit presque autant que quatre ou cinq bœufs. La mesure ordinaire de ceux d'Afrique est de neuf ou dix pieds de long, sur onze ou douze de hauteur. On en distingue plusieurs sortes, mais cette différence vient moins de leur forme que des lieux qu'ils habitent. Les éléphans qui se retirent dans les cantons déserts & montagneux, sont plus farouches & plus adroits que les autres. Ceux qui vivent dans les plaines sont moins intraitables, parce qu'ils sont accoutumés à la vue des hommes. Ceux du Sénégal ne s'éloignent guère des habitations & des terres cultivées, & seraient encore plus familiers, si les fréquentes attaques des Nègres ne les rendaient inquiets & défians. Cependant il n'arrive gueres qu'ils insultent les hommes, s'ils ne sont insultés les premiers.

Quoique la grosseur des éléphans fasse juger qu'ils doivent être pesans dans leur marche & dans leur course, ils marchent & courent fort légerement. Leur pas ordinaire égale celui de l'homme le plus agile. Leur course est beaucoup plus prompte; mais il est rare de voir un éléphant courir. Avec un ventre pendant, un dos courbé,

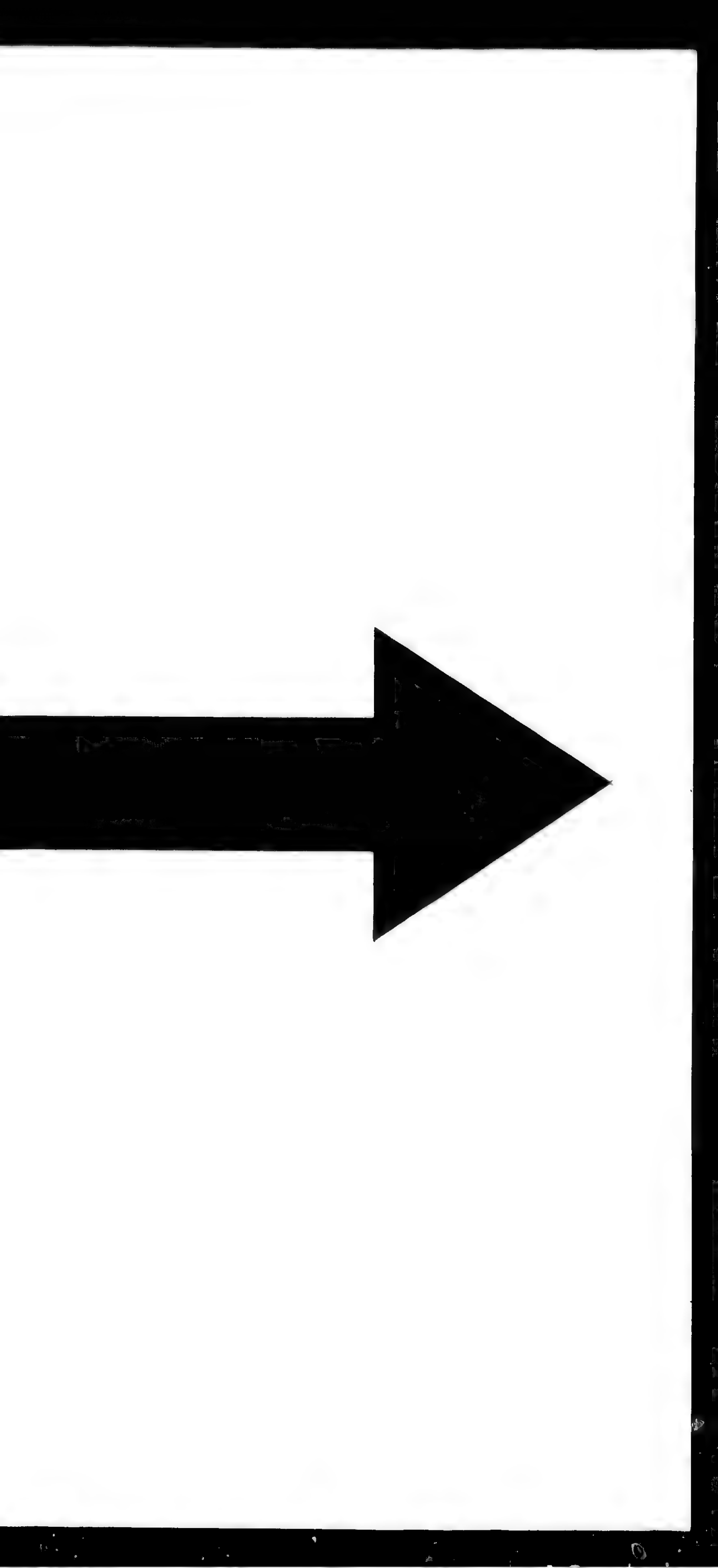
Histoire Naturelle.

des jambes fort épaisses & des pieds de douze ou quinze pouces de diamètre, ils ne peuvent aimer beaucoup le mouvement. Leurs pieds sont couverts d'une peau dure & épaisse, qui s'étend jusqu'à l'extrémité de leurs [illegible]es. L'éléphant d'Afrique est presque noir, comm[illegible] de l'Asie. Sa peau est dure & ridée, [illegible]elques poils longs & roides, qui sont répa[illegible] intervalle & sans aucune continuité. Sa queue est longue & semblable à celle du taureau, mais nue à l'exception de quelques poils qui se rassemblent à l'extrémité, & qui lui servent à se délivrer des mouches. Sa peau est, en beaucoup d'endroits, à l'épreuve de la balle. On s'est persuadé faussement qu'il n'a point de jointure aux pieds, & qu'il lui est impossible par conséquent de se lever & de se coucher. Cette erreur vulgaire est détruite par le témoignage de tous les Voyageurs. Mais il a un défaut moins connu, qui est de se tourner difficilement de la droite à la gauche. Les Nègres, qui l'ont reconnu par des expériences fréquentes, en tirent beaucoup d'avantages pour l'attaquer en plein champ.

Plusieurs Naturalistes assurent que les femelles de ces animaux portent leurs petits dix-huit mois, d'autres trente-six : mais rien n'est plus incertain, & l'on ne peut espérer d'en être aisément informé, parce que les éléphans privés



[redacted]



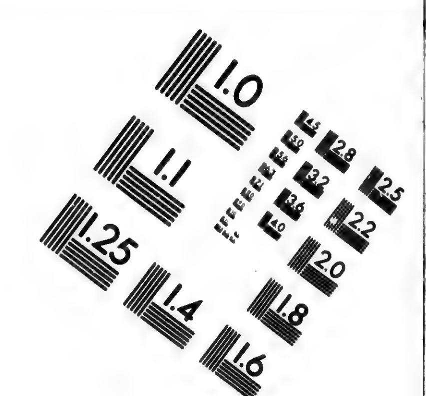
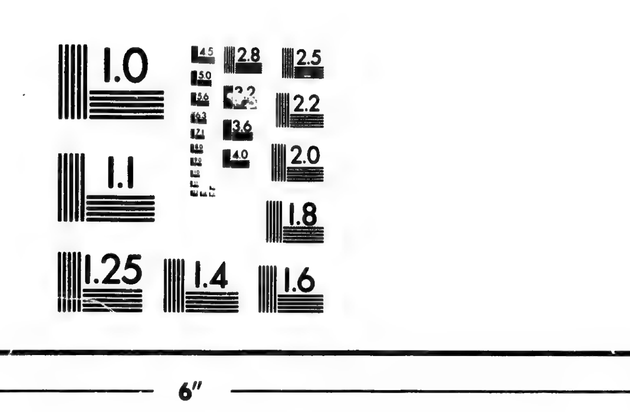


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"

Hiftoire Naturelle.

ne produifent point. D'autres affurent auffi que les éléphans voient & marchent auffi-tôt qu'ils font nés, & que les femelles les nourriffent de leur lait pendant fept à huit ans ; fimples conjectures, qui n'ont aucune autorité pour fondement.

L'éléphant a peu d'embarras pour fa nourriture. Il fe nourrit d'herbe comme les taureaux & les vaches. Si l'herbe lui manque, il mange des feuilles & des branches d'arbres, des rofeaux, des joncs, toutes fortes de fruits, des grains & des légumes. Dans une faim preffante, il mange quelquefois de la terre & des pierres ; mais on a remarqué que cette nourriture lui caufe bientôt la mort. D'ailleurs il fouffre patiemment la faim, & l'on affure qu'il peut paffer huit ou dix jours fans aucun aliment. Cependant il mange beaucoup lorfqu'il eft dans l'abondance, témoins les dommages qu'il caufe aux plantations des Nègres. Un feul de ces animaux confume dans un jour ce qui fuffirait pour nourrir trente hommes pendant une femaine fans compter les ravages qu'il fait avec fes pieds. Auffi les Nègres n'épargnent-ils rien pour les éloigner de leurs champs. Ils y font la garde pendant le jour. Ils y allument des feux pendant la nuit. Le tabac enivre quelquefois les éléphans, & leur fait faire des mouvemens fort comiques.

Quelquefois leur ivresse va jusqu'à tomber endormis. Les Nègres ne manquent point ces occasions de les tuer, & se vengent sur leur cadavre de tous les maux qu'ils en ont reçus. Les éléphans boivent de l'eau ; mais ils ne manquent jamais de la troubler avec les pieds comme le chameau.

Histoire Naturelle.

Ils ont quantité d'ennemis, qui les exposent à des combats fréquens, & dont ils deviennent fort souvent la proie. Le principal est le *rhinocéros*, mais Labat prétend qu'il ne s'en trouve point en Afrique, quoique Barbot assure qu'on en voit sur le Sénégal : les autres ennemis de l'éléphant sont les lions, les tigres & les serpens, sans compter les Nègres. Le plus redoutable est le tigre ; il saisit l'éléphant par la trompe & la déchire en pièces.

Les éléphans s'attroupent ordinairement au nombre de cinquante ou soixante. On en rencontre souvent des troupeaux dans les bois ; mais ils ne nuisent à personne, lorsqu'ils ne sont point attaqués.

Ils sont en si grand nombre au long de la Gambra, qu'on apperçoit, de tous côtés, leurs traces. Les roseaux & les bruyeres, où ils aiment à se retirer, laissent voir ordinairement la moitié de leur corps à découvert. Les deux dents, qui nous donnent l'ivoire, sortent de la mâ-

Histoire Naturelle.

choire d'en haut, quoique les Peintres nous les représentent dans la situation opposée. C'est avec ces puissantes armes que les éléphans arrachent les arbres. Mais il arrive aussi quelquefois qu'elles se brisent ; delà vient qu'on trouve si souvent des fragmens d'ivoire dispersés dans les terres. Suivant quelques Auteurs, les éléphans changent de dents comme les cerfs de cornes & les serpens de peau. On prétend qu'ils sont si légers à la course, qu'un éléphant blessé de trois coups de fusil & qu'on trouva mort le jour d'après dans les bois, ne laissa pas de surpasser la vîtesse des chevaux.

Il ne faut jamais attaquer l'éléphant dans un lieu où il a la liberté de se tourner. Sa trompe est terrible, & l'ennemi qu'il saisit dans sa fureur, ne peut éviter d'être écrasé. La femelle porte souvent trois jeunes à-la-fois, & les nourrit avec de l'herbe & des feuilles. éléphans entrent souvent dans les villages pendant la nuit ; s'ils rencontrent quelques Nègres, ils ne passent pas moins tranquillement ; mais quand le hasard les fait heurter contre les cabanes, ils les renversent sans peine.

Il est très-difficile de les blesser mortellement, à moins qu'ils ne soient frappés entre les yeux & les oreilles ; encore la balle doit-elle être de fer ; car la peau de l'éléphant résiste au plomb comme

un mur, & contre l'endroit même que le fer perce, une balle de plomb tombe entierement applatie. Histoire Naturelle.

Les Nègres assurent que jamais l'éléphant n'insulte les passans dans un bois, mais que, s'il est tiré & manqué, il devient furieux.

Au mois de Décembre 1700, à six heures du matin, un éléphant s'approcha de Mina, sur la côte d'Or, marchant à pas mesurés au long du rivage, sous le mont de Saint-Jago. Quelques Nègres allerent au-devant de lui sans armes, pour le tromper par des apparences tranquilles. Il se laissa environner sans défiance, & continua de marcher au milieu d'eux. Un Officier Hollandais, qui s'était placé sur la pente du mont, le tira d'assez près, & le blessa au-dessus de l'œil. Cette insulte ne fit pas doubler le pas au fier animal. Il continua de marcher les oreilles levées, en paraissant faire seulement quelques menaces aux Nègres, qui continuaient de le suivre, mais entre les arbres qui bordaient la route. Il s'avança jusqu'au jardin Hollandais, & s'y arrêta. Le Directeur-Général, accompagné d'un grand nombre de Facteurs & de domestiques, se rendit au Jardin, & le trouva au milieu des cocotiers, dont il avait déjà brisé neuf ou dix, avec la même facilité qu'un homme aurait à renverser un enfant. On lui tira aussi-tôt plus de cent balles, qui le firent saigner comme un bœuf qu'on aurait égorgé.

Histoire Naturelle.

Cependant il demeura ſur ſes jambes ſans s'émouvoir. La confiance qu'on prit à cette tranquillité, coûta cher au Nègre du Directeur. S'étant imaginé qu'il pouvait badiner avec un animal ſi doux, il s'approcha de lui parderriere, & lui prit la queue; mais l'éléphant punit ſa hardieſſe d'un coup de trompe, & l'attirant à lui, il le foula deux ou trois fois ſous ſes pieds. Enſuite, comme s'il n'eût point été ſatisfait de cette vengeance, il lui fit dans le corps, avec ſes dents, deux trous où le poing d'un homme aurait pu paſſer. Après lui avoir ôté la vie, il tourna la tête d'un autre côté, ſans marquer d'attention pour le cadavre; & deux autres Nègres s'étant avancés pour l'emporter, il leur laiſſa faire tranquillement cet office.

Il paſſa plus d'une heure dans le jardin, jetant les yeux ſur les Hollandais, qui étaient à couvert ſous des arbres, à quinze ou ſeize pas de lui. Enfin la crainte d'être forcés dans cette retraite leur fit prendre le parti de ſe retirer; heureux de n'être pas pourſuivis hors du jardin par l'animal, contre lequel ils n'auraient pu trouver la moindre reſſource. Ils avaient à ſe reprocher de n'avoir point apporté d'autre poudre & d'autres balles que la charge de leurs fuſils. Mais le haſard conduiſit l'éléphant par une autre porte, qu'il renverſa dans ſon paſſage, quoiqu'elle fût

Histoire Naturelle.

d'une double brique. Il ne sortit pas néanmoins par l'ouverture ; mais forçant la haie du jardin, il gagna lentement la riviere, pour laver le sang dont il était couvert, ou pour se rafraîchir. Ensuite retournant vers quelques arbres, il y brisa plusieurs tuyaux d'un acqueduc, & quelques planches destinées à la construction d'une barque. Les Hollandais avaient eu le tems de se rassembler avec des munitions. Ils renouvellerent leur charge, & le firent tomber à force de coups. Sa trompe qui fut coupée aussi-tôt, était si dure & si épaisse, qu'il fallut plus de soixante-&-dix coups pour la séparer du corps. Cette opération dut être fort douloureuse pour l'éléphant ; car, après avoir essuyé tant de balles sans pousser un seul cri, il se mit à rugir de toute sa force. On le laissa expirer sous un arbre où il s'était traîné avec beaucoup de peine ; ce qui confirme l'opinion établie parmi les Nègres, que les éléphans, à l'approche de leur mort, se retirent, s'il le peuvent, sous un arbre ou dans un bois.

Aussi-tôt qu'il fut mort, les Nègres tomberent en foule sur son cadavre, & couperent autant de chair qu'ils en purent emporter. On trouva que d'un si grand nombre de coups, il en avait reçu peu de mortels. Quantité de balles étaient restées entre la peau & les os. On cite pourtant l'exemple d'un Anglais qui tirant un éléphant de

Histoire Naturelle.

ſon canot, ſur le bord de la Gambra, le tua d'une ſeule balle de plomb; mais cet exemple rare prouverait ſeulement qu'il y a dans l'éléphant, comme dans preſque tous les animaux, tel endroit où la bleſſure eſt facilement mortelle. Dans ceux que la Nature a le mieux cuiraſſés, on peut trouver le défaut des armes.

L'éléphant n'eſt pas moins admirable par ſa docilité & ſon intelligence, que par ſa groſſeur. Il vit l'eſpace de cent cinquante ans. Sa couleur s'embellit en vieilliſſant.

On raconte pluſieurs preuves de l'eſprit des éléphans. Conſultez l'Hiſtoire Naturelle de M. de Buffon.

Le buffle eſt un autre animal des mêmes contrées. Il eſt plus gros que le bœuf. Son poil eſt noir, court & fort rude, mais ſi clair qu'on découvre aiſément la peau. Elle eſt brune & poreuſe. La tête du buffle eſt petite à proportion du corps, maigre & pendante. Ses cornes ſont longues, noires, courbées, avec la pointe ordinairement tournée en-dedans. Il eſt dangereux, ſur-tout dans ſa colere, & lorſqu'il eſt irrité par quelque inſulte. Comme ſa courſe eſt fort prompte, s'il atteint la perſonne qu'il pourſuit, il la foule aux pieds, il l'écraſe, juſqu'à ce qu'il ne lui trouve plus de reſpiration. Pluſieurs Nègres ont échappé à ſa fureur en ſe contraignant long-tems

temps pour retenir leur haleine. Il a les yeux grands & le regard terrible, les jambes courtes, le pied ferme; son mugissement est capable d'effrayer. Il mange peu, & travaille beaucoup. On s'en sert en Italie pour labourer la terre & pour tirer les voitures. Son tempérament est si chaud, qu'au milieu de l'hiver il cherche l'eau & s'y plaît beaucoup. Sa chair est coriace & peu estimée, ce qui n'empêche pas qu'elle ne se vende dans les boucheries de Rome.

Histoire Naturelle.

Dans plusieurs parties du continent, sur-tout dans les bois & les montagnes, on voit des vaches sauvages, qui craignent beaucoup l'approche des hommes. Elles sont ordinairement de couleur brune, avec de petites cornes noires & pointues. Elles multiplient prodigieusement, & le nombre en serait infini, si les Européens & les Nègres ne leur faisaient sans cesse la guerre.

Jobson nous apprend qu'outre les buffles, on trouve une quantité de sangliers sur la Gambra. Leur couleur est un bleu foncé. Ils sont armés de larges défenses, & fournis d'une longue queue touffue, qu'ils tiennent presque toujours levée. Les Habitans parlent beaucoup de leur hardiesse & de leur férocité. Ils les tuent pour prendre leur peau, qu'ils apportent aux comptoirs An-

Histoire Naturelle.

glais. Jobſon en vit une de quatorze pieds de longueur, brune & rayée de blanc.

On trouve ſur le Sénégal & ſur la Gambra, de grands troupeaux de gazelles ou d'antilopes. Cet animal a la queue, la tête & le poil du chameau, le corps de la biche, & le cri des chèvres. Par les jambes, qu'il a plus courtes pardevant que parderriere, il reſſemble au lièvre; auſſi a-t-il plus de facilité à monter qu'à deſcendre. Dans un terrain uni, ſa légereté eſt médiocre. Il tient les oreilles levées au moindre bruit; ſes cornes ſont droites, mais à un pouce de la pointe elles ſe tournent en-dedans. Il eſt d'un naturel doux, qui s'apprivoiſe aiſément. Autour de l'œil, il a un cercle noir comme le chameau.

Les cerfs & les biches ne ſont pas moins communs dans le même pays. Ils viennent en troupeaux fort nombreux des régions qui ſont au Nord du Sénégal, pour chercher des pâturages au Sud de cette riviere. Les Nègres leur font payer ce ſecours bien cher. Ils attendent que l'herbe commence à ſécher, ce qui arrive au mois de Mars ou d'Avril, & mettant le feu à ces eſpèces de forêts, ils contraignent tous ces animaux dont elles ſont remplies de gagner le bord de la riviere pour ſe ſauver à la nage. Là, d'autres Nègres les attendent en grand nombre,

& ne manquent pas d'en faire une ſanglante boucherie. Ils font ſécher la chair après l'avoir ſalée, & vendent les peaux aux Européens.

Parmi les Séreres, qui ſont voiſins du Cap-Verd, on trouve un autre animal que les Habitans nomment *bomba*, & les Européens *capiverd.* Il eſt fort commun au Bréſil. On en voit d'auſſi gros qu'un porc d'un an; ſon poil eſt blanchâtre, court, menu & roide. Ses pieds ſont armés d'ongles fort pointus, qui lui ſervent à monter ſur les arbres & à deſcendre; il s'y aſſied ſur les branches & mange le fruit. Sa tête reſſemble beaucoup à celle de l'ours. Ses yeux ſont petits, mais vifs; ſon goſier fort large, & ſes dents pointues. Il eſt amphibie, juſqu'à vivre auſſi facilement dans l'eau que ſur terre. Les Nègres lui font ordinairement la guerre, & mangent ſa chair qu'ils trouvent excellente.

Les ſinges de différentes eſpèces ſont innombrables au long de la Gambra. Ils paraiſſent en troupe de trois ou quatre mille, raſſemblés chacun dans leur eſpèce. On prétend qu'ils forment des républiques où la ſubordination eſt fort bien obſervée, & qu'ils voyagent en bon ordre ſous certains chefs, qui ſont de la plus groſſe eſpèce; que les femelles portent leurs petits ſous le ventre quand elles n'en ont qu'un, mais que ſi elles en ont deux, elles chargent

Histoire Naturelle.

le ſecond ſur le dos, & que leur arriere-garde eſt toujours composée d'un certain nombre des plus gros. Il eſt certain qu'ils ſont d'une hardieſſe extrême. Jobſon voyageant ſur la riviere, était ſurpris de leur témérité à ſe préſenter ſur les arbres, à ſecouer les branches, & à menacer les Anglais avec des cris confus, comme s'ils euſſent été fort offenſés de les voir. Pendant la nuit, on entendait quantité de voix, qui ſemblaient parler toutes enſemble, & qu'une voix plus forte, qui prenait le deſſus, réduiſait enſuite au ſilence. Jobſon remarqua auſſi, dans quelques endroits fréquentés par ces animaux, une ſorte d'habitations, composées de branches entrelacées, qui pouvaient ſervir du moins à les garantir de l'ardeur du Soleil. Les Nègres mangent fort avidement la chair des ſinges.

Le Maire diſtingue pluſieurs eſpèces de ſinges, au long du Sénégal & des côtes. Il appelle *guenons*, ceux qui ont la queue fort longue, & *magots*, ceux qui ſont abſolument ſans queue; mais il n'en vit aucun de la ſeconde eſpèce. Ceux de la premiere ſont par-tout en grand nombre, & paraiſſent de trois ſortes; l'une petite, qui eſt peu nuiſible, & qui s'appelle *beſſailers* ou *pleureurs*, parce que leur cri reſſemble à celui des enfans; les deux autres ſont à-peu-près de la taille des magots. Ils ont non-ſeulement des

mains & des pieds, mais quelque chose dans les gestes & dans la contenance, qui ressemble beaucoup à la figure humaine. Ils ne sont propres qu'à mordre & à déchirer. Aussi les Nègres du Sénégal, qui voient les Français rechercher ces animaux, leur apportent des rats en cage, en les assurant qu'ils sont plus méchans encore, & qu'ils mordent mieux que les singes.

Histoire Naturelle.

On ne peut s'imaginer les ravages que ces pernicieux animaux causent dans les champs des Nègres, lorsque le millet, le riz & les autres grains sont dans leur maturité. Ils se joignent quarante ou cinquante pour entrer dans un lugan. Un des plus vieux se place en sentinelle au sommet de quelque arbre, tandis que les autres font la moisson; s'il apperçoit quelque Nègre, il se met à pousser des cris furieux. Toute la troupe avertie par ce signal, se retire avec son butin, en sautant de branche en branche avec une merveilleuse agilité. Les femelles chargées de leurs petits n'en sont pas moins légeres. Froger ajoute que les singes enlèvent souvent de jeunes filles de huit ou neuf ans, & qu'il est fort difficile de les délivrer d'entre leurs mains. Ils les transportent sur des arbres d'une grande hauteur. La vengeance des Nègres contre ces cruels ennemis, est d'en tuer un grand nombre & de manger

Histoire Naturelle.

leur chair. Les jeunes s'apprivoisent aisément. La plus sûre méthode pour les prendre, est de les blesser au visage, parce qu'y portant les mains, dans le premier sentiment de la douleur, ils lâchent la branche qui les soutient, & tombent ordinairement au pied de l'arbre. On s'engagerait dans un détail infini, si l'on voulait décrire toutes les différentes espèces de singes qui se trouvent depuis Arguim jusqu'à Sierra-Léona. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'elles ne se mêlent point, & qu'on n'en voit jamais de deux sortes dans le même quartier.

Ceux qui ne quittent point les bois sont ou gris ou blancs, ou marquetés de gris, de blanc & de rouge. Ils ont le visage noir, mais les extrémités de la joue blanches, & une petite barbe pointue au bas du menton. Il y en a d'autres qui sont beaucoup plus laids & dont la figure est même effrayante.

On connait une autre espèce de singe, que les Portugais nomment *elselvago* ou le sauvage, & les Nègres *quoja vorau.* On le nomme autrement *orang outang* ou *chimpaneze.* Il a cinq pieds de longueur. Sa figure est hideuse. Il a la tête, le corps & les bras d'une grosseur extraordinaire; mais il est docile. On lui fait apprendre à mar-

cher droit sur ses pieds, à porter de l'eau, dans un bassin, sur sa tête, & à rendre d'autres services. Sans éducation, il est méchant & si fort, qu'il attaque un homme, le renverse, lui arrache les yeux. Ces singes se battent entr'eux. Ils mettent en pièces, avec leurs dents & leurs ongles, les filets les plus forts. Aussi ne peut-on les prendre que dans leur jeunesse. Ils ont la face & les oreilles de l'homme, mais le nez fort plat. Leurs femelles ont la gorge pleine comme les femmes, & le ventre rond, avec le nombril fort enfoncé. Les jointures du bras & de la main, les jambes & le talon, ont une parfaite ressemblance avec les nôtres. Ils marchent souvent droit sans avoir été instruits, & portent d'un lieu à un autre des fardeaux fort pesans.

Histoire Naturelle.

Il se trouve des porcs-épics & des civettes sur la Gambra, & ces espèces d'animaux font une guerre cruelle à la volaille. Les civettes ou les chats musqués, sont en grand nombre entre le Sénégal & le Mont-Atlas, aussi-bien que dans le Royaume de *Quoja* au-dessus de Sierra-Léona. La civette a le museau pointu, de petits yeux & de petites oreilles, des moustaches comme celles du chat, une peau marquetée de blanc & noir, entremêlée de quelques raies jaunes, une queue longue & touffue comme celle du renard. Elle est farouche, vorace & cruelle. Ses

Histoire Naturelle.

monstres sont fort dangereuses. On prend les civettes au piége & dans des trappes. On les garde dans des cages de bois, & pour nourriture on leur donne de la chair crue bien hachée.

Le prix de cet animal consiste dans une matiere épaisse & huileuse qui se ramasse dans une petite bourse. Les mâles l'ont entre le *scrotum* & le *penis*, & les femelles entre le *pudendum* & *l'anus*. Elle est profonde d'environ trois doigts, & large de deux & demi. Elle contient plusieurs glandes, qui renferment la matiere odoriférente, qu'on fait sortir en la pressant. Pour la tirer, on agite l'animal avec un bâton, jusqu'à ce qu'il se retire dans un coin de la cage. On lui saisit la queue, qu'on tire assez fort au travers des barreaux. L'animal se roidit, en pressant la cage de ses deux pieds de derriere. On le prend dans cette posture, pour lui passer au-dessous du ventre un bâton qui le rend immobile. Il est aisé alors de faire entrer une petite cuiller dans l'ouverture du sac, & pressant un peu la membrane, on en fait sortir le musc qu'il contient.

Cette opération ne se renouvelle pas tous les jours, parce que la matiere n'est pas assez abondante, sur-tout lorsque l'animal est renfermé. On y revient seulement une fois ou

deux en trois jours, & l'on en tire chaque fois une dragme & demie de musc, ou deux dragmes au plus. Dans les premiers momens, il est d'un blanc grisâtre; mais il prend bientôt une couleur plus brune. L'odeur en est douce & agréable à quelque distance, mais trop forte de près, & capable même de nuire à la tête. Aussi les parfumeurs sont-ils obligés de l'adoucir par des mêlanges.

On voit quantité de ces animaux en Hollande, & c'est de-là que la plus grande partie du musc passe en France & en Angleterre. On nourrit la civette d'œufs & de lait; ce qui rend le musc beaucoup plus blanc que celui d'Afrique & d'Asie, où elle ne vit que de chair. Au Caire, comme en Hollande, ce sont les Juifs qui se mêlent particulierement de ce commerce.

Les lièvres & les lapins des mêmes contrées, ressemblent entierement à ceux d'Europe, & n'y sont pas moins en abondance.

Les Mores & les Nègres, qui vivent entre le Sénégal & la Gambra, sont fort bien pourvus de chevaux. On voit aux Seigneurs du pays, des barbes d'une beauté extraordinaire & d'un grand prix. Les Mores entendent parfaitement ce commerce. Au-lieu d'avoine ils nourrissent leurs chevaux avec de l'herbe & du maïs broyé. S'ils

Hiftoire Naturelle.

veulent les engraiffer, ils réduifent le maïs en farine, dans laquelle ils mêlent du lait. Ils les font boire rarement. Le grand défaut de leurs chevaux eft de n'avoir pas de bouche.

Le Sénégal & le pays de la Gambra, produifent beaucoup d'ânes. Toutes fortes de beftiaux y font dans la même abondance. Les bœufs y font gros, robuftes, gras & de très-bon goût. Les vaches font petites, mais charnues & fortes. Elles donnent beaucoup de lait; &, dans plufieurs cantons, elles fervent de monture. A Biffao, elles tiennent lieu de chevaux, & leur pas eft fort doux.

Les moutons font auffi en très-grand nombre. On en diftingue deux fortes; les uns couverts de laine, comme ceux de l'Europe, mais avec des queues fi groffes, fi graffes & fi pefantes, que les bergers font obligés de les foutenir fur une efpèce de petit charriot, pour aider l'animal à marcher. Lorfqu'on les a déchargées de leur graiffe extérieure, elles paffent pour un aliment fort délicat. Les moutons de la feconde forte font revêtus de poil comme les chèvres. Ils font plus gros, plus forts & plus gras que les premiers. Quelques-uns ont jufqu'à fix cornes, de différentes formes. Leur chair eft tendre & de bon goût.

Les chiens sont ici fort laids, la plupart sans poil, avec des oreilles de renard. Ils n'aboient jamais. Leur cri est un véritable hurlement; & les chiens étrangers qu'on amene dans le pays, prennent peu-à-peu la même voix. Les Nègres mangent leur chair, & la préferent à celle de tout autre animal, mais ils n'apportent aucun soin pour les faire multiplier.

Histoire Naturelle.

Le *guana*, qui est une espèce de lézard, est fort commun sur le Sénégal & la Gambra. Il ressemble au crocodile, mais il est beaucoup plus petit, & sa grandeur est rarement de plus d'une aune. Les Nègres le mangent. Plusieurs Européens, qui en ont fait l'essai, le trouvent aussi bon que le lapin. Barbot rapporte que non-seulement cet animal fréquente les kombets ou les huttes des Nègres, mais qu'il leur est fort incommode pendant la nuit, & que, dans leur sommeil, il prend plaisir à leur passer sur le visage. On prétend que sa morsure est dangereuse, non qu'il ait une qualité vénimeuse, mais parce que l'animal ne quitte jamais prise jusqu'à la mort, & qu'il n'est pas aisé de le tuer par les moyens ordinaires. Cependant l'expérience en a fait découvrir un qui est facile & sans danger. Il suffit de lui enfoncer dans les narines un tuyau de paille. On en voit sortir

Reptiles & Insectes.

Histoire Naturelle.

quelques gouttes de ſang, & l'animal levant la mâchoire d'en-haut expire auſſi-tôt. Ses pieds ſont armés de cinq griffes aigues, qui l i ſervent à grimper ſur le arbres avec une agilité ſurprenante. S'il eſt attaqué, il ſe défend avec ſa queue. Quand ſa chair eſt bien préparée, on ne la diſtinguerait pas de celle d'un poulet, ni pour la couleur ni pour le goût. Les Nègres le ſurprennent lorſqu'il eſt endormi ſur quelque branche d'arbre, & s'en ſaiſiſſent avec un lacet qu'ils attachent au bout d'une gaule.

Jannequin dit que le léſard de ces contrées eſt de la groſſeur d'un petit enfant. Les ſerpens y ſont d'une taille monſtrueuſe. Mais il ne nomme particulierement que le baſilic, le ſcorpion, le crocodile & une autre eſpèce de petit reptile dont les Nègres ignorent le nom; ce qui lui donne lieu de conclure, à l'exemple de Pline, que l'Afrique produit tous les jours quelques nouveaux monſtres, inconnus même à ſes Habitans.

Les Hollandais rencontrerent dans la Guinée un léſard long de ſix pieds & de la groſſeur d'un homme, couvert d'écailles blanches de la forme de celles des huîtres. Après s'être laiſſé voir l'eſpace d'un quart d'heure, il s'enfonça dans le bois, avec le bruit d'un daim qui

prendrait la fuite au travers des feuillages.

Histoire Naturelle.

On trouve des caméléons dans les pays qui bordent le Sénégal & la Gambra. Cet animal se nourrit de mouches & d'insectes. Les anciens Naturalistes le faisaient vivre de l'air. Il darde une langue de sept à huit pouces, c'est-à-dire, de la longueur de son corps. Elle est couverte d'une matiere glutineuse, qui arrête tout ce qui la touche. Lorsqu'il est endormi, il parait presque toujours d'un jaune luisant. Il a les yeux très-beaux, & placés de maniere que de l'un il peut regarder en haut & de l'autre en bas. Les caméléons ordinaires ne sont pas plus gros que la grenouille, & sont généralement couleur de souris. Mais il y en a de beaucoup plus gros.

Le *Bruyn*, dans ses Voyages au Levant, a donné la plus parfaite description qu'on ait encore vue du caméléon, avec une figure de la même exactitude. Il trouva l'occasion à Smyrne de se procurer quelques-uns de ces animaux; &, voulant découvrir combien de temps ils peuvent vivre, il en gardait soigneusement quatre dans une cage. Quelquefois il leur laissait la liberté de courir dans sa chambre, & dans la grande salle de la maison qu'il habitait. La fraîcheur du vent de mer semblait leur donner plus de viva-

Histoire Naturelle.

cité. Ils ouvraient la bouche pour recevoir l'air frais. Jamais le Bruyn ne les vit boire ni manger, à la réserve de quelques mouches qu'ils semblaient avaler avec plaisir. Dans l'espace d'une demi-heure, il voyait leur couleur changer trois ou quatre fois, sans aucune cause extraordinaire à laquelle il crut attribuer cet effet. Leur couleur habituelle est le gris ou plutôt un souris pâle, mais les changemens les plus fréquens sont en un beau verd, tacheté de jaune. Quelquefois le caméléon est marqué de brun sur tout le corps & sur la queue. D'autres fois, c'est de brun qu'il parait entierement couvert. Sa peau est fort mince, & probablement transparente. Mais c'est une erreur de s'imaginer qu'il prenne toutes les couleurs qui se trouvent près de lui. Il y a des couleurs qu'il ne prend jamais, telles que le rouge. Cependant le Bruyn confesse qu'il lui a vu quelquefois recevoir la teinture des objets les plus proches. Il lui fut impossible de conserver plus de cinq mois en vie ceux dont il voulait éprouver la durée. La plupart moururent dès le quatrieme mois.

Si le caméléon descend de quelque hauteur, il avance fort soigneusement un pied après l'autre, en s'attachant de sa queue à tout ce qu'il rencontre en chemin. Il se soutient de cette maniere

Histoire Naturelle.

aussi long-temps qu'il trouve quelque assistance ; mais, lorsqu'elle lui manque, il tombe aussi-tôt à plat. Sa marche est fort lente.

Bosman trouva de la différence entre les caméléons de Smyrne & ceux de Guinée. Dans le second de ces deux pays, ils vivent autant d'années que de mois dans le premier. A la vérité, ceux qui lui servirent à vérifier cette expérience, étaient souvent mis dans le jardin sur un arbre, où ils demeuraient quelque temps à l'air. On sait d'ailleurs qu'on en a apporté de vivans en Europe.

Le même Auteur ajoute sur ses propres observations, que tous les animaux ovipares, tels que le lésard, le caméléon, le guana, les serpens & les tortues, n'ont pas leurs œufs couverts d'une écaille, mais d'une peau épaisse & pliable.

Les insectes sont en fort grand nombre dans tous les cantons de l'Afrique. Des armées de sauterelles infestent souvent l'intérieur des terres, obscurcissent l'air dans leur passage, & détruisent tout ce qu'il y a de verd dans les lieux où elles s'arrêtent, sans laisser une seule feuille aux arbres. Elles sont ordinairement de la grosseur du doigt, mais plus longues, & leurs dents sont fort pointues. Leur peau est rouge & jaune ; quelquefois tout-à-fait verte. Les Mores & les Nègres s'en nourrissent. Mais cet aliment ne les dédommage

Hiſtoire Naturelle.

pas de la famine qu'elles apportent ſouvent dans les pays qu'elles ravagent.

On voit quantité de mouches d'une forme extraordinaire. Dans la ſaiſon des pluies, il s'en forme des multitudes, que les Nègres nomment *getle*. Elles ont la tête groſſe & large, ſans aucune apparence de bouche. Les Nègres les mangent, car les Nègres mangent tout.

Les pays qui bordent la Gambra, ſont infectés d'une eſpèce particuliere de vermine que les Anglais ont nommé *bugabugs*. C'eſt une ſorte de punaiſes, qui cauſent de grands ravages. On n'eſt pas moins incommodé d'une prodigieuſe multitude de fourmis blanches, qui ſe répandent par des voies ſingulieres. Elles s'ouvrent ſous terre une route imperceptible & voûtée avec beaucoup d'art, par laquelle des légions entieres ſe rendent, en fort peu de temps, au lieu qui renferme leur proie. Il ne leur faut que douze heures pour faire un tuyau de cinq ou ſix toiſes de longueur. Elles dévorent particulierement les draps & les étoffes. Mais les tables & les coffres ne ſont pas plus à l'épreuve de leurs dents; & ce qu'on aurait peine à croire ſi on ne le vérifiait tous les jours, elles trouvent le moyen de ronger l'intérieur du bois ſans altérer la ſuperficie; de ſorte que l'œil eſt trompé aux apparences. Le ſoleil eſt leur ennemi. Non ſeulement elles fuient

Histoire Naturelle.

elles fuient sa lumiere; mais elles meurent lorsqu'elles y sont exposées trop long-temps. La nuit leur rend toute leur force. Les Européens, pour conserver leurs meubles, sont obligés de les élever sur des piédestaux, de les enduire de goudron, & de les faire souvent changer de place.

Il y a dans les bois une grosse mouche verte, dont l'aiguillon tire du sang comme une lancette. Mais la plus grande peste du pays, est une espèce de *cousins*, que les Portugais nomment *mosquites*, qui se répandent dans l'air à millions vers le coucher du Soleil. Les Nègres sont obligés d'entretenir constamment du feu dans leurs huttes pour chasser ces incommodes animaux par la fumée. Les mosquites ressemblent aux cousins de l'Europe.

Les bois sont remplis de fourmis d'une grosseur extraordinaire. Elles bâtissent leurs nids, ou leurs ruches de terre grasse en forme pyramidale, les élevent à la hauteur de six ou sept pieds, & les rendent aussi fermes qu'un mur de plâtre. Ces animaux sont blancs. Ils ont le mouvement fort vif. Leur grosseur ordinaire est celle d'un grain d'avoine, & leur longueur à proportion. La plupart de leurs édifices ont quatorze ou quinze pieds de circonférence, avec une seule entrée, qui est à-peu-près au tiers de

Histoire Naturelle.

ſa hauteur. La route pour y monter eſt tortueuſe. A quelque diſtance on les prend pour de petites cabanes de Nègres. Sur le Sénégal, il ſe trouve de petites fourmis rouges d'une nature fort venimeuſe.

Il n'y a point de pays, ſur-tout vers la Gambra, qui ne ſoit peuplé d'abeilles. Auſſi le commerce de la cire eſt-il conſidérable parmi les Nègres. Ils nomment *komobaſſe* les mouches qui produiſent le miel. Ces petits animaux habitent le creux des arbres, & s'effrayent peu de l'approche des hommes.

Moore dit que les Mandingos, ſur la Gambra, ont des ruches de paille, comme celles d'Angleterre; qu'ils y mettent un fond de planche, & qu'ils les attachent aux branches des arbres. Lorſqu'ils veulent recueillir ce qu'elles contiennent, ils étouffent les abeilles, ils prennent les gauffres, les preſſent pour en tirer le miel, dont ils font une ſorte de vin, font bouillir la cire & la coulent pour en faire des pains, qui peſent ordinairement depuis vingt, juſqu'à cent-vingt livres. C'eſt le pays de Cachao, qui en produit la plus grande quantité. Ces Mandingos étouffant les abeilles dont ils recueillent la cire, font l'image des mauvais Rois.

Les grenouilles de la Gambra ſont beaucoup plus groſſes que celles d'Angleterre. Dans la

saison des pluies, elles font, pendant la nuit, un bruit qui ressemble dans l'éloignement à celui d'une meute de chiens. On trouve, dans les mêmes lieux, des scorpions fort gros, dont la blessure est mortelle si le remède est différé. En 1733, Moore vit à Bruko un scorpion long de douze pouces.

Histoire Naturelle.

Entre plusieurs espèces de serpens, il y en a dont la morsure est sans remède; ce ne sont pas les plus gros qui sont les plus dangereux. Dans le Royaume de Kayor, ils vivent si familierement parmi les Nègres, que, sans nuire même aux enfans, ils viennent à la chasse des rats & des poulets, jusque dans les rues. S'il arrive qu'un Nègre soit mordu, un peu de poudre à tirer, brûlée aussi-tôt sur la blessure, est un reméde qui réussit toujours. On voit des serpens de quinze ou vingt pieds de longueur, & d'un pied & demi de diamètre. Il y en a de si verds qu'il est impossible de les distinguer de l'herbe. D'autres sont tout-à-fait noirs, ils passent pour les plus venimeux. On en trouve de marquetés. Les Nègres assurent qu'il y en a de rouges, dont la blessure est mortelle. La Nation des Séreres les mange avec quelques précautions. Les aigles en font aussi leur proie. Sur la riviere de Kurbali on voit des serpens de trente pieds, qui seraient capables, dit-on, d'avaler un bœuf entier. Les

Histoire Naturelle.

Nègres de la Gambra parlent de quelques ſerpens qui ont une crête ſur la tête & qui chantent comme le coq.

Les chenilles du pays ſont auſſi larges que la main, d'une figure extrêmement hideuſe. On y voit deux ſortes de vers, également incommodes. Les premiers ſe nomment *chiques*, & pénétrent ou s'engendrent dans les mains, & dans la plante des pieds. S'ils y font une fois des œufs, il devient impoſſible de les extirper. Les autres ſont produits par le mauvais air, & ſe logent dans la chair, en divers endroits du corps. Ils y acquierent ſouvent juſqu'à cinq pieds de longueur. Nous en avons déjà parlé.

Oiſeaux.

L'air quoique ſujet à des chaleurs ſi exceſſives & troublé par tant de révolutions, n'a pas moins d'habitans en Afrique, que la terre & les rivieres. Il n'y a point de pays où les oiſeaux ſoient en plus grand nombre ni dans une plus grande variété. On a déjà décrit les *autruches*, le *quatr'ailes*, la *ſpatule*, l'*aigle*, le *flamingo*, le *monoceros*, à l'occaſion des cantons où chacune de ces eſpèces ſe trouve plus particulierement. Il reſte à parler de ceux qui ſont communs à toutes les parties de cette diviſion, & qu'on n'a fait que nommer ſans aucune deſcription.

Celui qui ſe préſente le premier eſt le *pélican*, oiſeau aſſez commun ſur les bords du Sénégal

& de la Gambra. C'eſt l'*onocrotalus* des Anciens. Les Français du Sénégal lui ont donné le nom de *grand-goſier*. Il a la forme, la groſſeur & le port d'une groſſe oie, avec les jambes auſſi courtes. Ce qui le diſtingue le plus, eſt un ſac qu'il a ſous le cou. Lorſque ce ſac eſt vide, à peine s'apperçoit-il; mais lorſque l'animal a mangé beaucoup de poiſſon, il s'enfle d'une maniere ſurprenante, & l'on aurait peine à croire la quantité d'alimens qu'il contient. La méthode du pélican eſt de commencer d'abord par la pêche. Il remplit ſon ſac du poiſſon qu'il a pris; &, ſe retirant, il le mange à loiſir. Quelques Voyageurs prétendent que ce ſac bien étendu peut contenir un ſeau d'eau. Le Maire lui donne le nom de jabot, & raconte que le pélican avale des poiſſons entiers de la groſſeur d'une carpe moyenne.

Histoire Naturelle.

On trouve de tous les côtés des faucons; auſſi gros que nos *gerfauts*, qui ſont capables, ſuivant le récit des Nègres, de tuer un daim, en s'attachant ſur ſa tête, & le battant de leurs aîles juſqu'à ce que les forces lui manquent. On voit auſſi une ſorte d'aigles bâtards, & pluſieurs eſpèces de milans & de buzes. La peau d'une eſpèce particulière de buze, jette une odeur de muſc comme celle du crocodile.

Histoire Naturelle.

Vers le Sénégal, on trouve un oiſeau nommé *l'autruche volante*, quoiqu'il ait fort peu de reſſemblance avec l'animal qu'on a déjà décrit ſous ce nom. Il eſt de la taille d'un coq d'inde; ſes jambes & ſon cou reſſemblent à ceux du même animal. Sa tête eſt groſſe & ronde, ſon bec court, épais, fort. Il eſt couvert de plumes brunes & blanches. Ses ailes ſont larges & fermes. Il a quelque peine à prendre l'eſſor; mais, lorſqu'une fois il s'élève, il vole fort haut, & fort long-temps.

Près de Buckſar, ſur le Sénégal, on voit un oiſeau qui ſe nomme *combbird*, ou le *peigné*. Il eſt de la grandeur d'un coq d'inde, ſon plumage eſt gris, rayé de noir & de blanc. Il a de fort grandes aîles, dont il fait peu d'uſage, parce que leur force apparemment ne répond point à leurs poids. Il marche auſſi gravement que les Eſpagnols, en levant pompeuſement ſa tête, qui eſt couverte, au-lieu de plumes, d'une ſorte de poil doux de la longueur de quatre ou cinq doigts. Cette chevelure deſcend des deux côtés: la pointe en eſt friſée, ce qui a fait donner le nom de *peigné* à l'animal. Mais ſa plus grande beauté eſt dans ſa queue, qui reſſemble à celle d'un coq d'inde. Lorſqu'il fait la roue, la partie ſupérieure eſt d'un noir de jais

fort brillant, & le bas aussi blanc que l'ivoire. On en fait des éventails naturels.

Histoire Naturelle.

On trouve deux sortes de perroquets; les uns petits, tout-à-fait verds; les autres beaucoup plus gros, avec la tête grise, le ventre jaune, les ailes vertes, & le dos mêlé de gris & de jaune: ceux-ci n'apprennent jamais à parler; mais les petits ont l'organe clair & agréable, & prononcent distinctement tout ce qu'on prend la peine de leur répéter.

On trouve au long de la riviere le héron nain, que les Français nomment l'*aigrette*.

La *nonette* est un oiseau blanc & noir. Il a la tête revêtue d'une touffe de plumes qui a l'apparence d'un voile; sa taille est celle d'un aigle; il se nourrit de poissons; il fréquente les bois, & s'apprivoise difficilement.

Les cormorans & les vautours sont semblables à ceux de l'Europe. Entre ces derniers il s'en trouve d'aussi gros que les aigles; ils dévorent les enfans, lorsqu'ils peuvent les surprendre à l'écart.

Près du désert, au long du Sénégal, on trouve un oiseau de proie de l'espèce du milan, auquel les Français ont donné le nom d'*écouffe*. C'est une espèce d'aigle bâtard, de la forme & de la hauteur d'un coq ordinaire; sa couleur est brune,

Histoire Naturelle.

avec quelques plumes noires aux ailes & à la queue; il a le vol rapide, les serres grosses & fortes, le bec courbé, l'œil hagard, & le cri fort aigu. Sa proie ordinaire est le serpent, les rats & les oiseaux; mais tout convient à sa faim dévorante; il n'est point épouvanté des armes à feu. La chair cuite ou crue le tente si vivement, qu'il enlève les morceaux aux Matelots dans le temps qu'ils les portent à la bouche.

Le paon d'Afrique ou de Guinée, que d'autres appellent l'*oiseau impérial*, ou la *demoiselle de Numidie*, est de la taille du coq d'inde : son plumage au dos & sur le ventre est d'un violet foncé, & variable comme le tabis, suivant les différentes réflexions de la lumiere; il paroît quelquefois d'un noir luisant, quelquefois d'un violet clair ou pourpre, & comme doré. Froger dit que les plumes de sa queue sont d'un violet ordinaire, & que, sur la tête, il a deux touffes, l'une sur le devant, d'un beau noir, l'autre couleur d'aurore ou de flamme: ses jambes & son bec sont assez longs, & sa marche fort grave; il aime la solitude, & fait une guerre mortelle à la volaille. Sa chair est nourrissante & de bon goût. Cet oiseau, suivant la description que l'Académie Royale des Sciences de Paris en a donnée sous le nom *de demoiselle de Numidie*, est remarquable par

ſa démarche & ſes mouvemens, qui ſemblent imités de ceux des femmes, & par la beauté de ſon plumage.

On a vu pluſieurs de ces oiſeaux dans le Parc de Verſailles, où l'on admirait leur figure, leur contenance & leurs mouvemens. On prétendait trouver dans leurs ſauts beaucoup de reſſemblance avec la danſe Bohémienne. Il ſemble qu'ils s'applaudiſſent d'être regardés, & que le nombre des ſpectateurs anime leurs chants & leurs danſes.

Dans l'Iſle Biſeſcha, près de l'embouchure du Sénégal, on trouve un grand nombre d'oiſeaux que les Français appellent *ſuce-bœufs*, de la groſſeur d'un merle, noirs comme lui, avec un bec dur & pointu. Cet oiſeau s'attache ſur le dos des beſtiaux, dans les endroits où leur queue ne peut le toucher, & de ſon bec il leur perce la peau pour ſucer leur ſang. Si les Bergers & les Pâtres ne veillent pas ſoigneuſement à le chaſſer, il eſt capable à la fin de tuer l'animal le plus vigoureux.

Nous avons déjà décrit l'oiſeau qui porte le nom de *quatr'ailes*, & qui le tire moins du nombre de ſes ailes, puiſqu'il n'en a que deux, que de la diſpoſition de ſes plumes. Mais Jobſon en vit un, qui a réellement quatre ailes diſtinctes & ſéparées. Cet oiſeau ne paraît jamais plus d'une

Hiſtoire Naturelle.

heure avant la nuit. Ses deux premieres ailes ſont les plus grandes ; les deux autres en ſont à quelque diſtance, de ſorte que le corps ſe trouve placé entre les deux paires.

Brue remarqua dans le même pays un oiſeau d'une eſpèce extraordinaire. Il eſt plus gros que le merle : ſon plumage eſt d'un bleu céleſte fort luiſant ; ſa queue groſſe & longue d'environ quinze pouces ; il la déploie quelquefois comme le paon. Un poids ſi peu proportionné à ſa groſſeur rend ſon vol lent & difficile. Il a la tête bien faite & les yeux fort vifs : ſon bec eſt entouré d'un cercle jaune. Cet oiſeau eſt fort rare.

Près de la riviere de Paſquet, au Sud de la Gambra, on voit une ſorte d'oiſeau à gros bec, qui reſſemble beaucoup au merle. Sa chair eſt fort bonne. Son cri eſt remarquable par la répétition qu'il fait de la ſyllabe *ha, ha,* avec une articulation ſi nette & ſi diſtincte, qu'on prendroit ſa voix pour celle d'un homme.

Le *kurbalos* ou *pêcheur* ſe nourrit de poiſſon. Il eſt de la taille du moineau, & ſon plumage eſt fort varié ; il a le bec auſſi long que le corps entier, fort & pointu, armé au-dedans de petites dents qui ont la forme d'une ſcie ; il ſe balance dans l'air & ſur la ſurface de l'eau avec un mouvement ſi vif & ſi animé, que les yeux en ſont éblouis. Les deux bords de la riviere en ſont remplis,

Histoire Naturelle.

ſur-tout vers l'Iſle du Morfil, où il s'en trouve des millions. Leurs nids ſont en ſi grand nombre ſur les arbres, que les Nègres leur donnent le nom de villages. Il y a quelque choſe de fort curieux dans la mécanique de ces nids. Leur figure eſt oblongue, comme celle d'une poire; leur couleur eſt griſe; ils ſont compoſés d'une terre dure, mêlée de plumes, de mouſſe & de paille ſi bien entrelacées, que la pluie n'y trouve aucun paſſage; ils ſont ſi forts, qu'étant agités par le vent, ils s'entreheurtent ſans ſe briſer; car ils ſont ſuſpendus par un long fil à l'extrémité des branches qui donnent ſur la riviere. A quelque diſtance, il n'y a perſonne qui ne les prît pour le fruit de l'arbre. Ils n'ont qu'une petite ouverture, qui eſt toujours tournée à l'Eſt, & dont la diſpoſition ne laiſſe point de paſſage à la pluie. Les kurbalos ſont en ſûreté dans ces nids contre les ſurpriſes des ſinges, leurs ennemis, qui n'oſent ſe riſquer ſur des branches ſi faibles & ſi mobiles, & contre les attaques des ſerpens.

Il y a, ſur la Gambra, une ſorte de chouettes que les Nègres croient ſorcieres, & pour leſquelles ils ont tant d'averſion, que s'il en paraît une dans le village, tous les Habitans prennent l'alarme, & lui donnent la chaſſe.

Jobſon parle du *Wake*, oiſeau qu'on nomme

Histoire Naturelle.

ainſi, parce qu'il exprime ce bruit en volant. Il aime les champs ſemés de riz, mais c'eſt pour y cauſer beaucoup de ravage; il eſt gros, & d'un fort beau plumage. On admire ſur-tout la forme de ſa tête, & la belle touffe qui lui ſert de couronne. En Angleterre, elle fait quelquefois la parure des plus grands Seigneurs. Il eſt de la taille du paon : ſon plumage a la douceur du velours.

Le plus grand oiſeau de ces contrées ſe nomme le *ſtatker* ou la cigogne d'Afrique ; mais il ne tire cet avantage que de ſon cou & de ſes jambes, qui le rendent plus grand qu'un homme : ſon corps a la groſſeur d'un agneau.

D'une infinité de petits oiſeaux, dont la couleur eſt charmante, & le chant délicieux, le plus extraordinaire eſt celui qui n'a pour jambes, comme l'oiſeau d'Arabie, que deux filets, par leſquels il s'attache aux arbres, la tête pendante, & le corps ſans mouvement : ſa couleur eſt ſi pâle & ſi ſemblable à la feuille morte, qu'il eſt fort difficile à diſtinguer dans le repos.

Poiſſons & Monſtres marins.

Le marſouin d'Afrique eſt de la groſſeur du ſchark ou du requin ; on vante la bonté de ſa chair : on en fait du lard, mais d'aſſez mauvais goût.

Les baleines ſont d'une grandeur prodigieuſe

dans toutes leurs dimenſions; elles paraiſſent quelquefois plus groſſes qu'un bâtiment de vingt-ſix tonneaux : cependant on n'a point d'exemple qu'elles aient jamais renverſé un vaiſſeau, ni même une barque ou une chaloupe; mais, pour les nacelles des pêcheurs, on n'y eſt point avec la même ſûreté.

Histoire Naturelle.

Le *ſouffleur* a beaucoup de reſſemblance avec la baleine, mais il eſt beaucoup plus petit; s'il lance de l'eau comme la baleine, c'eſt par un ſeul paſſage, qui eſt au-deſſus du muſeau; au-lieu que la baleine en a deux.

Les *ſcharks*, que les Portugais nomment *tuberones*, & les Français *requins*, paraiſſent ordinairement dans les temps calmes. Ils nagent lentement à l'aide d'une haute nageoire qu'ils ont ſur la tête; leur principale force conſiſte dans leur queue, avec laquelle ils frappent violemment; & dans leurs ſcies tranchantes, car on ne peut donner d'autre nom à leurs dents, qui coupent la jambe ou le bras d'un homme auſſi nettement que la meilleure hache. Ces terribles animaux ſont toujours affamés. Ils avalent tout ce qui ſe préſente, de ſorte qu'on leur a trouvé ſouvent des crochets & d'autres inſtrumens de fer dans les entrailles. Leur chair eſt coriace & de mauvais goût.

On regarde le requin comme le plus vorace

Histoire Naturelle.

de tous les animaux de mer. Labat parait persuadé que c'est un véritable chien de mer, qui ne differe de ceux des mers de l'Europe que par la grandeur. On en a vu sur les côtes d'Afrique, où il est fort commun, & même dans les rivieres, de la longueur de vingt-cinq pieds & de quatre pieds de diamètre, couverts d'une peau forte & rude. Le requin a la tête longue, les yeux grands, ronds, fort ouverts & d'un rouge enflammé ; la gueule large, armée de trois rangées de dents à chaque mâchoire. Elles sont toutes si serrées & si fermes que rien ne peut leur résister. Heureusement cette affreuse gueule est presqu'éloignée d'un pied de l'extrémité du museau, de sorte que le monstre pousse d'abord sa proie devant lui, avant que de la mordre. Il la poursuit avec tant d'avidité, qu'il s'élance quelquefois jusques sur le sable. Sans la difficulté qu'il a pour avaler, il dépeuplerait l'Océan. Avec quelque légereté qu'il se tourne, il donne le temps aux autres poissons de s'échapper. Les Nègres prennent ce moment pour le frapper. Ils plongent sous lui, & lui ouvrent le ventre. Il est d'ailleurs assez facile à tromper, parce que sa voracité lui fait saisir toutes sortes d'amorces. On le prend ordinairement avec un crochet attaché au bout d'une chaîne, auquel on lie un morceau de lard ou d'autre viande.

Histoire Naturelle.

Il eſt fort dangereux de ſe baigner dans les rivieres qui portent des requins. En 1731, une petite eſclave de James-Fort, ſur la Gambra, fut emportée tandis qu'elle était à ſe laver les pieds. Une barque de Weymouth, remontant la même riviere en 1731, il y eut un requin aſſez affamé pour s'en approcher, malgré le bruit qui s'y faiſait, & pour ſe ſaiſir d'une rame qu'il briſa d'un ſeul coup de dents.

Sur la côte de Juida, où la mer eſt toujours fort groſſe, un canot fut renverſé en allant au rivage, avec quelques marchandiſes. Un des matelots fut ſaiſi par un requin, & la violence des flots les jetta tous deux ſur le ſable. Mais le monſtre, ſans lâcher un moment ſa proie, attendit le retour de la vague, & regagna la mer, avec le matelot qu'il emporta.

Si quelqu'un a le malheur de tomber dans la mer, il faut déſeſpérer de le revoir, à moins qu'alors il ne ſe trouve point de requin aux environs du vaiſſeau; ce qui eſt extrêmement rare. Si l'on jette un cadavre dans la mer, on voit avec horreur quatre ou cinq de ces affreux animaux, qui ſe lancent vers le fond pour ſaiſir le corps, ou qui le prenant dans ſa chûte, le déchirent en un inſtant. Chaque morſure ſépare un bras ou une jambe du tronc; tout eſt dévoré, dit-on, en moins de temps qu'il ne faut

Hiſtoire Naturelle.

pour compter vingt. Si quelque requin arrive trop tard pour avoir part à la proie, il ſemble prêt à dévorer les autres ; car ils s'attaquent entr'eux avec une violence incroyable ; on leur voit lever la tête & la moitié du corps hors de l'eau, & ſe porter des coups ſi terribles qu'ils font trembler la mer. Lorſqu'un requin eſt pris & tiré à bord, il n'y a point de matelot aſſez hardi pour s'en approcher. Outre ſes morſures, qui enlèvent toujours quelque partie du corps, les coups de ſa queue ſont ſi redoutables, qu'ils briſent la jambe, le bras & tout autre membre à ceux qui ne ſe hâtent pas de les éviter.

Ce qui paraît difficile à accorder avec tant de voracité, c'eſt ce que les Voyageurs diſent du requin, qu'il eſt ordinairement environné d'une multitude de petits poiſſons qui ont la gueule & la tête plate. Ils s'attachent au corps du monſtre; &, lorſqu'il s'eſt ſaiſi de quelque proie, ils ſe raſſemblent autour de lui pour en manger leur part, ſans qu'il faſſe aucun mouvement pour les chaſſer.

On compte dans ce cortége du requin, un petit poiſſon de la grandeur du hareng, qui ſe nomme le *pilote*, & qui entre librement dans ſa gueule, en ſort de même, s'attache à ſon dos, ſans que le monſtre lui nuiſe jamais.

Le *zigene* ou le *pantoufflier*, nommé par les Anglais

Anglais *hammerfish* ou le marteau, eſt un poiſſon fort & vorace, preſque auſſi dangereux que le requin.

Histoire Naturelle.

La vache de mer, que les Eſpagnols appellent *manatée*, & les Français lamentin, eſt ordinairement longue de ſeize ou dix-huit pieds ſur quatre ou cinq de diamètre.

La manatée aime l'eau fraîche. Auſſi ne s'éloigne-t-elle guères des côtes. Comme elle s'endort quelquefois, la gueule ouverte au-deſſus de l'eau, les pêcheurs Nègres la ſurprennent dans cette ſituation, & lui font perdre tant de ſang, qu'il leur devient aiſé de la tirer au rivage. La chair de ces animaux eſt ſi délicate, qu'elle eſt comparable au veau de riviere.

On trouve un poiſſon ſur les côtes, dont la mâchoire d'en haut s'avance de la longueur de quatre pieds, avec des pointes aigues, rangées, de chaque côté, à des diſtances égales. C'eſt *l'épée* ou *l'empereur*, l'ennemi déclaré de la baleine; qu'il bleſſe quelquefois ſi dangereuſement qu'elle fuit juſqu'au rivage, où elle expire, après avoir perdu tout ſon ſang. On nomme auſſi ce poiſſon *l'eſpadon*.

Les gens de mer ont donné le nom de *ſpontons* à d'autres animaux marins, dont la tête eſt armée auſſi d'un os fort long; mais uni &

Histoire Naturelle.

pointu, qui ressemble à la corne fabuleuse de la licorne. Les Français l'appellent Naruval. Il est capable de percer un bâtiment, & d'y faire une voie d'eau. Mais il y brise quelquefois son os, qui sert de cheville pour boucher le trou.

Les *vieilles*, grande espèce de *morues*, sont dans une singuliere abondance au long de cette côte occidentale, sur-tout près du Cap Blanc & de la Baie d'Arguim. Il s'en trouve qui pesent jusqu'à deux cens livres. La chair en est blanche, tendre, grasse, ferme & se détache en flocons. La peau est grise, épaisse, grasse, couverte de petites écailles. C'est un poisson fort vorace, & que son avidité fait prendre aisément. Comme il a beaucoup de force, il fait des mouvemens prodigieux pour s'échapper.

De tous les animaux qui nagent, il n'y en n'a point d'une espèce plus surprenante que la *torpede*, nommée par les Anglais *numbfish*, ou poisson qui a la vertu d'engourdir. Kolben, qui lui donne le nom de *crampe*, vérifia, par sa propre expérience, ce qu'on lit dans plusieurs Auteurs, qu'en touchant la torpede avec le pied ou la main, ou seulement avec un bâton, le membre qui prend cette espèce de communication avec l'animal, s'engourdit tellement qu'il devient immobile, & qu'en même temps

Histoire Naturelle.

on reſſent quelque douleur dans toutes les autres parties du corps. En un mot, Kolben éprouva une eſpèce de convulſion ; mais, après une ou deux minutes, l'engourdiſſement diminue par degrés.

Lorſque ce poiſſon eſt pris nouvellement, il agit plus ſouvent & d'une maniere plus ſenſible ; mais, après avoir été quelques heures hors de l'eau, ſa vertu languit & diminue par degrés. Kempfer croit avoir remarqué qu'elle eſt plus violente dans la femelle que dans le mâle. On ne peut toucher la torpede femelle avec les mains, ſans reſſentir un horrible engourdiſſement dans les bras & juſqu'aux épaules. On ne ſaurait marcher deſſus, même avec des ſouliers, ſans éprouver la même ſenſibilité dans les jambes, aux genoux & juſqu'aux cuiſſes. Ceux qui la touchent des pieds, ſont ſaiſis d'une palpitation de cœur encore plus vive que ceux qui ne l'ont touchée qu'avec la main.

Au reſte, cet engourdiſſement ne reſſemble point à celui qui ſe fait quelquefois ſentir dans un membre, lorſqu'ayant été preſſé long-temps, la circulation du ſang & des eſprits s'y trouve contrainte. C'eſt une vapeur ſubite, qui, paſſant au travers des pores, pénètre en un moment dans tout le corps, & agit ſur l'ame par une véritable dou-

Hiſtoire Naturelle.

leur. Les nerfs ſe contractent tellement, qu'on s'imagine que tous les os, ſur-tout ceux de la partie affectée, ſont ſortis de leurs jointures. Cet effet eſt accompagné d'un tremblement de cœur, & d'une convulſion générale, pendant laquelle on ne ſe trouve plus aucune marque de ſentiment. Enfin l'impreſſion eſt ſi violente, que toute la force de l'autorité & des promeſſes, n'engagerait pas un matelot à reprendre le poiſſon dans ſa main, lorſqu'il en a reſſenti l'effet. Cependant Kempfer rend témoignage qu'en faiſant ces obſervations, il vit un Africain qui prenait la torpede ſans aucune marque de frayeur, & qui la toucha quelque-temps avec la même tranquillité. Kempfer ayant remarqué un ſi ſingulier ſecret, apprit que le moyen de prévenir l'engourdiſſement, était de retenir ſoigneuſement ſon haleine. Il en fit auſſi-tôt l'expérience. Elle lui réuſſit, & tous ſes amis, à qui il ne manqua point de la communiquer, la tenterent avec le même ſuccès. Mais lorſqu'ils recommençaient à laiſſer ſortir leur haleine, l'engourdiſſement recommençait auſſi à ſe faire ſentir.

Amphibies.

La tortue verte, ou de mer, eſt commune, pendant toute l'année, aux Iſles & dans la Baie d'Arguim. Elle n'eſt pas ſi groſſe que celle des

Isles de l'Amérique ; mais elle n'est pas moins bonne.

Histoire Naturelle.

La tortue fait des œufs sur le sable du rivage. Elle marque soigneusement le lieu ; & dix-sept jours après, elle retourne pour les couver. Elle a quatre pattes, ou plutôt quatre nageoires, au-dessous du ventre, qui lui tiennent lieu de jambes, mais courtes, avec une seule jointure qui touche au corps. Ces pattes ou ces nageoires, étant un peu dentelées à l'extrémité, forment une espèce de griffes, qui sont liées par une forte membrane, & fort bien armées d'ongles pointus. Quoiqu'elles aient beaucoup de force, elles n'en ont point assez pour supporter le corps de l'animal, de sorte que son ventre touche toujours à terre. Cependant la tortue marche assez vîte lorsqu'elle est poursuivie, & porte fort bien deux hommes sur son dos.

Lorsque la tortue a fait sa ponte, & couvert ses œufs, elle laisse au Soleil à les faire éclorre ; & les petits ne sont pas plutôt sortis de l'écaille qu'ils courent à la mer. Les Mores les prennent, soit avec des filets, soit en les tournant sur le dos lorsqu'ils peuvent les surprendre sur le sable ; car une tortue, dans cette situation, ne saurait se retourner. Son huile fondue se garde fort bien, & n'est guères inférieure à l'huile

Histoire Naturelle.

d'olive & au beurre, sur-tout lorsqu'elle est nouvelle.

Sur *la pointe de Barbarie*, à l'embouchure du Sénégal, on trouve un grand nombre de petites crabbes, que les Français appellent *tourlouroux*; on les croit d'une nature dangereuse. C'est une fort petite espèce de crabbes de terre, qui ressemblent, pour la forme, à nos écrevisses de mer. Elles ont une faculté surprenante; c'est de pouvoir se défaire de leurs jambes aussi facilement que si elles ne tenaient au corps qu'avec de la glue : de sorte que si vous en saisissez une, vous êtes surpris qu'elle vous reste dans la main, & que l'animal ne laisse pas de courir fort vîte avec le reste, &, dans la saison suivante, il lui revient une autre jambe. Mais ce qui est fort étrange dans cette espèce de crabbes, c'est qu'elles dévorent celles qui sont estropiées ainsi par quelque accident.

Le crocodile, qui est regardé comme la plus grande espèce de lésard, est d'un brun foncé. Sa tête est plate & pointue, avec de petits yeux ronds, sans aucune vivacité. Il a le gosier large & ouvert d'une oreille à l'autre, avec deux, trois ou quatre rangées de dents, de forme & de grandeur différente, mais toutes pointues ou tranchantes. Ses jambes sont courtes & ses

Histoire Naturelle.

pieds armés de griffes crochues, longues & pointues. Ceux de devant en ont quatre & ceux de derriere cinq. C'eſt avec cette arme terrible qu'il ſaiſit & qu'il déchire ſa proie. Il eſt couvert d'une peau dure, épaiſſe, chargée d'écailles & garnie de tous côtés d'un grand nombre de pointes, qu'on prendrait pour autant de clous. Pluſieurs parties de ſon corps, telles que la tête, le dos & la queue, dans laquelle conſiſte ſa principale force, ſont d'une dureté impénétrable à la balle. Cependant il eſt facile à bleſſer ſous le ventre & ſous une partie du goſier. Auſſi n'expoſe-t-il guères ces endroits faibles au danger. Sa queue eſt ordinairement auſſi longue que le reſte de ſon corps; elle eſt capable de renverſer un canot; mais hors de l'eau, il eſt moins dangereux que dedans.

Quoique le crocodile ſoit une lourde maſſe, il marche fort vîte dans un terrain uni, où il n'eſt pas obligé de tourner; car ce mouvement lui eſt fort difficile. Il a l'épine du dos fort roide & compoſée de pluſieurs vertèbres ſi ſerrées l'une contre l'autre, qu'elle eſt immobile. Auſſi ſe laiſſe-t-il entraîner par le fil de l'eau comme une pièce de bois, en cherchant des yeux les hommes & les animaux qui peuvent venir à ſa rencontre. Il

a jusqu'à vingt ou trente pieds de longueur.

Histoire Naturelle.

Cet animal est terrible jusqu'après sa mort. On rapporte qu'un Nègre employé par les Français pour en écorcher un, le démusela lorsqu'il fut à la tête, dans la vue de conserver sa peau plus entiere. Le crocodile emporta un doigt au Nègre. Ceux qui racontent ce fait, assurent pourtant que le crocodile était mort. Il faut donc supposer qu'un reste d'esprits animaux donnait encore à la tête du monstre cette espèce de mouvement dont on a observé des effets dans des têtes d'hommes récemment coupées.

Malgré la férocité du crocodile, les Nègres se hasardent quelquefois à l'attaquer, lorsqu'ils peuvent le surprendre sur quelque basse où l'eau n'ait pas beaucoup de profondeur. Ils s'enveloppent le bras gauche d'un morceau de cuir de bœuf; & prenant leur zagaye de la droite, ils se jettent sur le monstre, le percent de plusieurs coups au gosier & dans les yeux, & lui ouvrent enfin la gueule qu'ils l'empêchent de fermer en la traversant de leurs zagayes. Comme il n'a point de langue, l'eau qui entre aussi-tôt n'est pas long-temps à le suffoquer. Un Nègre du Fort Saint-Louis, faisait son exercice ordinaire d'attaquer tous les crocodiles qu'il pouvait surprendre. Il avait ordinairement le bonheur de les tuer & de les amener au rivage; mais

Hiſtoire Naturelle.

ſouvent il ſortait du combat couvert de bleſſures. Un jour, ſans l'aſſiſtance qu'il reçut d'un canot, il n'aurait pu éviter d'être dévoré. Atkins fait le récit d'une lutte dont il fut témoin à Sierra-Léona, entre un matelot Anglais & un crocodile. Le ſecours des Nègres délivra l'Anglais du danger; mais il en ſortit miſérablement déchiré.

Cependant il y a des pays où les crocodiles paraiſſent beaucoup moins féroces. Près d'un village nommé *Lebot*, vers l'embouchure de la riviere de Saint-Domingo, ils ſont ſi doux & ſi familiers qu'ils badinent avec les enfans & reçoivent d'eux leur nourriture.

Tous les Voyageurs rendent témoignage que cet animal jette une forte odeur de muſc, & qu'il la communique aux eaux qu'il fréquente. Navarette aſſure qu'on lui trouve entre les deux pattes de devant, contre le ventre, deux petites bourſes de muſc pur. Colins prétend que c'eſt ſous les ouies.

L'Afrique produit un autre animal amphibie que les Grecs nommaient *hippopotamos*, & qui eſt aujourd'hui connu ſous le nom de cheval marin. Il s'en trouve beaucoup dans les rivieres de Gambra & de Saint-Domingue. Le Nil & toutes les côtes, depuis le Cap Blanco juſqu'à la mer Rouge, n'en ſont pas moins remplis. Cet animal vit également dans l'eau & ſur la terre.

Histoire Naturelle.

Dans sa pleine grosseur, il est plus gros d'un tiers que le bœuf, auquel il ressemble d'ailleurs dans quelques parties, comme dans d'autres il est semblable au cheval. Sa queue est celle d'un cochon, à l'exception qu'elle est sans poil à l'extrémité. Il se trouve des chevaux marins qui pesent douze ou quinze cens livres.

Outre les dents mâchelieres qui sont grosses & creuses vers le milieu, il a quatre défenses comme celles du sanglier, deux de chaque côté, c'est-à-dire, une à chaque mâchoire, longues de sept ou huit pouces & d'environ cinq pouces de circonférence à la racine. Celle d'en bas sont plus courbées que celles de la mâchoire supérieure. Elles sont composées d'une substance plus dure & plus blanche que l'ivoire. L'animal en fait sortir des étincelles, lorsqu'étant en furie il les frappe l'une contre l'autre, & les Nègres s'en servent comme d'un caillou pour allumer le feu.

On recherche beaucoup ces grandes dents, pour en composer d'artificielles, parce qu'avec plus de dureté que l'ivoire, leur couleur ne se ternit jamais.

Il faut qu'il ait beaucoup de force dans le cou & dans les reins. Car un Voyageur raconte qu'une vague ayant jetté & laissé à sec, sur le dos d'un cheval marin, une barque Hollandaise, chargée de quatorze tonneaux de vin, sans compter les

Histoire Naturelle.

gens de l'équipage, cet animal attendit patiemment le retour des flots qui vinrent le délivrer de ſon fardeau, & ne fit pas connaître, par le moindre mouvement, qu'il en fût fatigué.

Lorſqu'il eſt inſulté dans l'eau, ſoit qu'il dorme au fond de la riviere, ou qu'il ſe leve pour hennir, ou qu'il nage ſur la ſurface, il ſe jette furieuſement ſur ſes ennemis, & quelquefois il emporte, avec les dents, des planches de la meilleure barque. Mais ce qui eſt encore plus dangereux, c'eſt que la prenant par le bas, il la fait quelquefois couler à fond. On en trouve quantité d'exemples dans les Voyageurs.

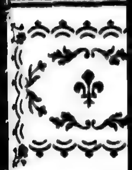
En 1731, un Facteur de la Compagnie d'Angleterre, nommé *Galand*, & le Contre-maître d'un vaiſſeau Anglais, furent malheureuſement noyés dans la Gambra, par un accident de cette nature. Sur la riviere du Sénégal, un de ces animaux ayant été bleſſé d'un coup de balle, & ne pouvant gagner le côté de la barque d'où le coup était parti, la frappa d'un coup de pied ſi furieux, qu'il briſa une planche d'un pouce & demi d'épaiſſeur, & fit une voie d'eau qui faillit de faire périr la barque. Celle de Jobſon fut frappée trois fois par des chevaux marins, dans ſes différentes navigations ſur la Gambra. Un de ces animaux la perça d'un coup de dent, juſqu'à faire une voie d'eau fort dangereuſe. On ne put

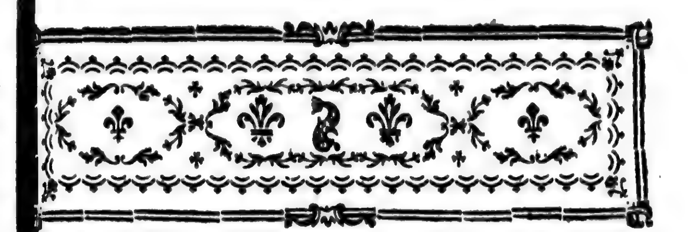
Histoire Naturelle.

l'éloigner pendant la nuit que par la lumiere d'une chandelle, qu'on mit sur un morceau de bois & qu'on abandonna au cours de l'eau. Le même Auteur trouva les chevaux marins encore plus féroces, lorsqu'ayant des petits ils les portent sur le dos en nageant. Il observe que le cheval marin s'accorde fort bien avec le crocodile, & qu'on les voit nager tranquillement l'un à côté de l'autre.

Cet animal est plus souvent sur la terre que dans l'eau. On prétend que, ne pouvant demeurer plus de trois quarts d'heure au fond de la riviere, il remonte pour humer l'air; après quoi, il replonge, & demeure tranquille pendant le même temps. Il lui arrive souvent d'aller dormir entre les roseaux, dans les marais voisins de la riviere. Il serait inutile d'employer des filets pour le prendre; d'un coup de dent il briserait toutes les cordes. Lorsque les pêcheurs le voient approcher de leurs filets, ils lui jettent quelque poisson dont il se saisit, & la satisfaction qu'il ressent de cette petite proie le fait tourner d'un autre côté. On en voit dans les rivieres des troupeaux de trois à quatre cens. Ils ne sont pas si nombreux dans celle du Sénégal.

Fin du troisieme Livre.





ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

LIVRE IV.

Voyages sur la côte de Guinée. Conquêtes de Dahomay.

CHAPITRE PREMIER.

Voyages de Villault, de Philips & de Loyer. Description du Pays d'Issini.

AVANT d'entrer dans la description générale de la Guinée, nous placerons dans ce Livre

quelques Voyages qui n'ont eu d'autre but que le commerce, & nous y joindrons une digreſſion ſur les victoires du Conquérant de Juida & d'Ardra, nommé le Roi de Dahomay.

Villault.

Un des premiers Voyageurs qui ſe préſentent dans cette partie de la collection dont nous donnons l'abrégé, eſt un Français nommé Villault de Bellefonds, Contrôleur d'un bâtiment de la Compagnie Françaiſe des Indes en 1666. Nous en tirerons peu de choſe, les pays qu'il a parcourus ayant été beaucoup mieux obſervés.

Cap monté.

Il parle avec admiration des environs du Cap Monté, le premier qu'on rencontre après Sierra-Léona. En deſcendant ſur la côte on a la vue d'une belle plaine, qui eſt bordée de toutes parts par des bois toujours verds, dont les feuilles reſſemblent beaucoup à celles du laurier. Du côté du ſud, la perſpective eſt terminée par la montagne du Cap, & du côté du nord par une vaſte forêt, qui couvre de ſon ombre une petite Iſle à l'embouchure de la riviere. Du côté de l'eſt, l'œil ſe perd dans la vaſte étendue des prairies & des plaines qui ſont revêtues d'une verdure admirable, parfumées de l'odeur qui s'en exhale ſans ceſſe, & rafraîchies par un grand nombre de petits ruiſſeaux qui deſcendent de l'intérieur du pays. Le riz, le millet & le maïs, ſont ici

plus abondans que dans aucune partie de la Guinée. Villault.

Les Nègres de cette côte sont généralement bien faits & robustes. Comme ils portent tous le nom de quelque saint, Villault voulut être informé de l'origine de cet usage; il apprit qu'au départ de tous les vaisseaux dont ils avaient reçu quelque bienfait, ils avaient demandé les noms des Officiers & de tous les gens de l'équipage, pour les faire porter à leurs enfans par un sentiment de reconnaissance. Charmé de ce récit, il donna deux couteaux au Nègre qui le lui avait fait, pour lui témoigner le plaisir qu'il avait pris à l'entendre. Ce pauvre Africain surpris de cette générosité, lui demanda son nom, & lui promit de le faire porter au premier enfant mâle qu'il aurait de sa femme, qui était prête d'accoucher.

L'autorité des Portugais sur les Nègres, a tant de force qu'ils les conduisent à leur gré, sans qu'on les ait jamais vus se révolter contre eux, comme il leur est arrivé tant de fois à l'égard des autres Nations de l'Europe. Enfin les Portugais sont si absolus dans cette grande contrée, qu'ils se font quelquefois servir à table par les enfans des Rois du pays. Un de ces Portugais se trouvant à Sierra-Léona, pour le commerce, dit à Villault qu'il faisait tous les ans un voyage

Villault.

au Sénégal, c'est-à-dire à deux cens lieues de son séjour ordinaire, & que si les commodités lui manquaient pour faire ce voyage par eau, il se faisait porter par des Nègres, lui & toutes ses marchandises.

Philips.

Le voyage du Capitaine Anglais Philips à l'Isle de Saint-Thomas & au Royaume de Juida en Guinée (Royaume dont nous parlerons dans la suite de ce recueil) n'a rien d'intéressant & d'instructif que ce qui regarde la traite des Nègres. Ce commerce était l'objet d'un voyage qu'il fit sur le vaisseau *l'Annibal*, qu'il commandait pour des Marchands associés, & qu'accompagnait un autre navire commandé par le Capitaine Clay. On aura de quoi frémir plus d'une fois en lisant les récits qu'il fait de la meilleure foi du monde, & sans croire avoir le moindre reproche à se faire.

Il essuya dans sa route un *tornado*, espèce d'ouragan qui est fort commun sur les côtes d'Afrique. Dans l'espace d'une demi-heure, l'aiguille fit le tour entier du quadran; & le tonnerre accompagné d'éclairs terribles fit du Ciel & de la terre une scene d'horreur & d'épouvante. Des traces de soufre enflammé qui paraissaient de tous côtés dans l'air, firent craindre à Philips que le feu ne prît au vaisseau; cependant il s'accoutuma par degrés à ces affreux phénomènes; &, dans la suite,

en ayant

en ayant éprouvé beaucoup d'autres, il se contenta, lorsqu'il était menacé de l'orage, d'amener toutes ses voiles, & d'attendre patiemment que le feu du Ciel, les flots & les vents eussent exercé leur furie; ce qui dure rarement plus d'une heure, & même avec peu de danger, sur-tout près des côtes de Guinée, où les tornados viennent généralement du côté de la terre. On les regarde comme un signe que la côte n'est pas éloignée.

Philips.

A l'arrivée des deux vaisseaux, le Roi envoya au Comptoir Anglais deux de ses Kabaschirs ou de ses Nobles, chargés d'un compliment pour les Facteurs. Philips & Clay, qui étaient déjà débarqués, firent répondre au Monarque qu'ils iraient le lendemain lui rendre leurs devoirs. Cette réponse ne le satisfit pas. Il fit partir sur-le-champ deux autres de ses Grands, pour les inviter à venir le même jour, & les avertir non-seulement qu'il les attendait, mais que tous les Capitaines qui les avaient précédés, étaient venus le voir dès le premier jour. Sur quoi, dans la crainte de l'offenser, les deux Capitaines accompagnés de Pierson & de leurs gens, se mirent en chemin pour la ville Royale.

Ils furent reçus à la porte du Palais par plusieurs Kabaschirs, qui les saluerent à la mode

Philips.

ordinaire des Nègres du pays, c'eſt-à-dire, en faiſant d'abord claquer leurs doigts & leur ſerrant enſuite les mains avec beaucoup d'amitié. Lorſqu'ils eurent traverſé la cour, les mêmes Seigneurs ſe jetterent à genoux près de l'appartement du Roi, firent encore claquer leurs doigts, toucherent la terre du front, & la baiſerent trois fois; cérémonie d'uſage lorſqu'ils s'approchent de leur Maître. S'étant levés, ils introduiſirent les Anglais dans la chambre du Roi, qui était remplie de Nobles à genoux; ils s'y mirent comme tous les autres, chacun dans ſon poſte, & s'y tinrent conſtamment pendant toute l'audience. C'eſt la ſituation dans laquelle ils paraiſſent toujours devant le Roi.

Sa Majeſté Nègre, qui était cachée derriere un rideau, ayant jetté les yeux ſur les Anglais par une petite ouverture, leur fit ſigne de s'approcher. Ils s'avancerent vers le Trône, qui était une eſtrade d'argille, de la hauteur de deux pieds, environnée de vieux rideaux ſales qui ne ſe tirent jamais, parce que le Monarque n'accorde point à ſes Kabaſchirs l'honneur de le voir au viſage. Il avait près de lui deux ou trois petits Nègres qui étaient ſes enfans. Il tenait à la bouche une longue pipe de bois, dont la tête aurait pu contenir une once de tabac. A ſon côté, il avait une

bouteille d'eau-de-vie, avec une petite taſſe d'argent aſſez mal-propre. Sa tête était couverte, ou plutôt liée d'un calico fort groſſier ; &, pour habit, il portait une robe de damas rouge. Sa garde-robe était fort bien garnie de caſaques & de manteaux de drap d'or, & d'argent, de brocard, de ſoie, & d'autres étoffes à fleurs, brochées de grains de verre de différentes couleurs ; préſens qu'il ſe vantait d'avoir reçus des Capitaines blancs que le commerce avait amenés dans ſes Etats, & dont il prenait plaiſir à faire admirer le nombre & la variété. Mais de toute ſa vie il n'avait porté de chemiſe, ni de bas ni de ſouliers.

Philips.

Les Anglais ſe découvrirent la tête pour le ſaluer. Il prit les deux Capitaines par la main, & leur dit d'un air obligeant, qu'il avait eu beaucoup d'impatience de les voir, qu'il aimait leur Nation ; qu'ils étaient ſes freres, & qu'il leur rendrait tous les bons offices qui dépendraient de lui. Ils le firent aſſurer, par l'interprête, de leur reconnaiſſance perſonnelle, & de l'affection de la Compagnie Royale d'Angleterre, qui, malgré les offres qu'elle recevait de pluſieurs pays où les eſclaves étaient en abondance, aimait mieux tourner ſon commerce vers le Royaume de Juida, pour y faire apporter toutes les commodités dont

Philips.

il avait besoin. Ils ajouterent qu'avec de tels sentimens, ils se flattaient que Sa Majesté ne ferait pas traîner en longueur leur cargaison d'esclaves, principal objet de leur voyage, & qu'elle ne souffrirait pas que ses Kabaschirs leur en imposassent sur le prix. Enfin ils promirent qu'à leur retour en Angleterre, ils rendraient compte à leurs Maîtres de ses faveurs & de ses bontés.

Il répondit que la Compagnie Royale d'Afrique était un *fort honnête-homme*, qu'il l'aimait sincerement, & qu'on traiterait de bonne foi avec ses Marchands. Cependant il tint mal sa parole, ou plutôt malgré les témoignages de respect qu'il recevait de ses Kabaschirs, il fit voir par sa conduite qu'il n'osait rien faire qui leur déplût. Contraste assez ordinaire dans toute espèce de despotisme, où l'on voit souvent les esclaves faire trembler par leur férocité le Maître qu'ils corrompent par leur bassesse.

Dans cette premiere audience, il ne manqua rien à ses politesses. Après avoir fait asseoir les Anglais près de lui, il but à la santé de son frere le Roi d'Angleterre, de son *ami* la Compagnie Royale d'Afrique & des deux Capitaines. Ses liqueurs favorites étaient l'eau-de-vie, & le *pitto*. Celle-ci est composée de bled d'Inde, long-

Philips.

temps infusé dans l'eau. Elle tire sur le goût d'une espèce de biere que les Anglais nomment *ale*. Il y en a de si forte qu'elle se conserve trois mois, & que deux bouteilles sont capables d'enivrer. On apporta bientôt devant le Roi une petite table quarrée, sur laquelle un vieux drap tenait lieu de nappe, garnie d'assiettes & de cuilliers d'étain. Il n'y avait ni couteaux ni fourchettes, parce que l'usage du pays est de déchirer les viandes avec les doigts & les dents. On servit ensuite un grand bassin d'étain, de la même couleur, dit Philips, que le teint de Sa Majesté, rempli de poules étuvées dans leur jus, avec un plat de patates bouillies, pour servir de pain. Les poules étaient si cuites qu'elles se dépeçaient d'elles-mêmes. Toute l'argenterie royale se réduisait à la petite tasse qui lui servait à boire de l'eau-de-vie. Le Roi saluait souvent les Anglais par des inclinations de tête, baisait sa propre main, & poussait quelquefois de grands éclats de rire. Lorsqu'ils eurent cessé de manger, il prit, dans le bouillon, quelques pièces de volaille qu'il donna à ses enfans. Le reste fut distribué entre ses Nobles, qui s'avancerent en rampant sur le ventre, comme autant de chiens. Leurs mains leur servirent de cuilliers pour prendre la viande dans le bouillon. Ils la mangeaient ensuite avec beaucoup d'avidité.

Philips.

A peine Philips se trouva-t-il capable d'aller jusqu'au marché des esclaves, sans être soutenu, & la mauvaise odeur du lieu lui causait quelquefois des évanouissement dangereux. Cette halle, que les habitans appellent *trunk*, était un vieux bâtiment, où l'on faisait passer la nuit aux esclaves, dans la nécessité d'y faire tous leurs excrémens. Trois ou quatre heures, que Philips était obligé d'y passer tous les jours, ruinerent tout-à-fait sa santé.

Les esclaves du Roi furent les premiers qu'on offrit en vente, & les Kabaschirs exigerent qu'ils fussent achetés, avant qu'on en produisît d'autres, sous prétexte qu'étant de la Maison Royale ils ne devaient pas être refusés, quoiqu'ils fussent non-seulement les plus difformes, mais encore les plus chers. Mais c'était une des prérogatives du Roi, à laquelle on était forcé de se soumettre. Les Kabaschirs amenaient eux-mêmes ceux qu'ils voulaient vendre, chacun selon son rang & sa qualité. Ils étaient livrés aux observations des chirurgiens Anglais, qui examinaient soigneusement s'ils étaient sains, & s'ils n'avaient aucune imperfection dans leurs membres. Ils leur faisaient étendre les bras & les jambes. Ils les faisaient sauter, tousser. Ils les forçaient d'ouvrir la bouche & de montrer les dents, pour juger de leur âge; car, étant tous rasés avant que de paraître aux

yeux des Marchands, & bien frottés d'huile de palmier, il n'était pas aisé de distinguer autrement les vieillards de ceux qui étaient dans le milieu de l'âge. La principale attention était à n'en point acheter de malades, de peur que leur infection ne devînt bientôt contagieuse. La maladie qu'ils appellent *yaws*, est fort commune parmi ces misérables. Elle a presque les mêmes simptomes que le mal vénérien, ce qui oblige le Chirurgien d'examiner les deux sexes, avec la derniere exactitude. On tient les hommes & les femmes séparés par une cloison de grosses barres de bois, pour prévenir les querelles. Philips.

Après avoir fait le choix de ceux qu'on veut acheter, on convient du prix & de la nature des marchandises. Mais la précaution que les Facteurs avaient eu de commencer par cet article, leur épargna les difficultés qui naissent ordinairement. Ils donnerent aux propriétaires des billets signés de leurs mains, par lesquels ils s'engagerent à délivrer les marchandises en recevant les esclaves. L'échange se fit le jour d'après. Philips & Clay firent marquer cette misérable troupe, avec un fer chaud à la poitrine & sur les épaules, chacun de la premiere lettre du nom de son bâtiment. La place de la marque est frottée auparavant d'hulie de palmier ; trois ou quatre jours suffisent pour

Philips.

fermer la plaie & pour faire paraître les chairs fort saines.

A mesure qu'on a payé pour cinquante ou soixante, on les fait conduire au rivage. Un Kabaschir, sous le titre de Capitaine d'esclaves, prend soin de les embarquer & de les rendre sûrement à bord. S'il s'en perdait quelqu'un dans l'embarquement, c'est le Kabaschir qui en répond aux Facteurs, comme c'est le Capitaine du trunk ou du marché qui est responsable de ceux qui s'échaperaient pendant la vente, & jusqu'au moment qu'on leur fait quitter la ville. Dans le chemin, jusqu'à la mer, ils sont conduits par deux autres Officiers que le Roi nomme lui-même, & qui reçoivent de chaque vaisseau pour prix de leur peine, la valeur d'un esclave en marchandises. Tous les devoirs furent remplis si fidèlement que de treize cens esclaves, achetés & conduits dans une espace si court, il ne s'en perdit pas un.

Il y a aussi un Capitaine de terre, dont la commission est de garantir les marchandises du pillage & du larcin. Après les avoir débarquées, on est quelquefois forcé de les laisser une nuit entiere sur le rivage, parce qu'il ne se présente pas toujours assez de porteurs. Malgré les soins & l'autorité du Capitaine, il est difficile de mettre

Philips.

tout à couvert. Il l'eſt encore plus d'obtenir la reſtitution de ce qu'on a perdu.

Lorſque les eſclaves ſont arrivés au bord de la mer, les canots des vaiſſeaux les conduiſent à la barque longue, qui les tranſporte à bord. On ne tarde point à les mettre aux fers deux à deux, dans la crainte qu'ils ne ſe ſoulevent ou qu'ils ne s'échappent à la nage. Ils ont tant de regret à s'éloigner de leur pays, qu'ils ſaiſiſſent l'occaſion de ſauter dans la mer, hors du canot, de la barque ou du vaiſſeau, & qu'ils demeurent au fond des flots juſqu'à ce que l'eau les étouffe. Le nom de la Barbade leur cauſe plus d'effroi que celui de l'enfer. On en a vu pluſieurs dévorés par les requins au moment qu'ils s'élançaient dans la mer. Ces animaux ſont ſi accoutumés à profiter du malheur des Nègres, qu'ils ſuivent quelquefois un vaiſſeau juſqu'à la Barbade, pour faire leur proie des eſclaves qui meurent en chemin, & dont on jette les cadavres à la mer.

Les deux vaiſſeaux perdirent douze Nègres, qui ſe noyerent volontairement, & quelques autres qui ſe laiſſerent mourir par une obſtination déſeſpérée à ne prendre aucune nourriture. Ils ſont perſuadés qu'en mourant ils retournent auſſitôt dans leur patrie. On conſeillait à Philips de faire couper à quelques-uns les bras & les jambes

Philips.

pour effrayer les autres par l'exemple. D'autres Capitaines s'étaient bien trouvés de cette rigueur. Mais il ne put se résoudre à traiter, avec tant de barbarie, de misérables créatures qui étaient comme lui l'ouvrage de Dieu, & qui n'étaient pas, dit-il, moins cheres au Créateur que les blancs. Il les avait pourtant fait marquer d'un fer chaud, comme des criminels, & les amenait enchaînés. Croyait-il ce traitement plus légitime aux yeux du Créateur ?

Philips, qui avait entendu vanter tant de fois les poisons des Nègres, & l'art avec lequel ils en infectent leurs fleches, eut la curiosité de prendre là-dessus des informations. Mais, pour les rendre plus certaines, il engagea un Kabaschir à le visiter dans le magasin. Là, il commença par lui faire avaler plusieurs verres de liqueurs fortes, & le voyant échauffé par le plaisir de boire, il lui marqua une vive affection, il lui fit divers présens : enfin il le pressa de lui apprendre de bonne-foi comment les Nègres empoisonnaient les blancs, quel était leur secret pour communiquer le poison jusqu'à leurs armes, & s'ils avaient quelque antidote, dont l'effet fût aussi sûr que celui du mal ? Tout l'éclaircissement qu'il put tirer fut que les poisons en usage dans le pays, venaient de fort loin & s'achetaient fort cher ; que la quantité nécessaire pour empoison-

ner un homme, revenait à la valeur de trois ou quatre esclaves; que la méthode ordinaire pour l'employer, était de le mêler dans l'eau ou dans quelque autre liqueur, qu'il fallait faire avaler à l'ennemi dont on voulait se défaire; qu'on se mettait la dose du poison sous l'ongle du petit doigt où elle pouvait être conservée long-temps, ne pénétrant point la peau, & qu'adroitement on trouvait le moyen de plonger le doigt dans la calebasse ou la tasse qui contenait la liqueur; qu'au même instant le poison ne manquait pas de se dissoudre, & que son action était si forte, lorsqu'il était bien préparé, qu'il n'y avait point d'antidote qui pût être assez-tôt employé. Le Kabaschir ajouta que les empoisonnemens n'étaient pas si communs daus le Royaume de Juida que dans les autres pays Nègres, non que les haines y fussent moins vives, mais à cause de la cherté du poison. Philips avait prié le Roi, dès sa premiere audience, de ne pas permettre que les Anglais fussent exposés au poison. Ce Prince avait ri de cette priere, & l'avait assuré que ce barbare usage n'était pas connu dans ses Etats. Cependant Philips observa qu'il refusait de boire dans la même tasse dont les Anglais & ses Kabaschirs s'étaient servis, & que, si on lui présentait une bouteille de liqueur, il voulait que celui dont il l'avait reçue

Philips.

Philips.

en essayât le premier. Au contraire, les Kabaschirs avalaient, sans précaution, tout ce qui leur venait de la main des Anglais.

Dans l'Isle de Saint-Thomas, les Portugais sont des empoisonneurs si habiles, que, si l'on s'en rapporte aux informations de Philips, en coupant une pièce de viande, le côté qu'ils veulent donner à leur ennemi sera infecté de poison sans que l'autre s'en ressente; c'est-à-dire, que le couteau n'est empoisonné que d'un côté. Cependant l'Auteur fait remarquer avec soin qu'il n'en parle que sur le témoignage d'autrui, & qu'en relâchant dans l'Isle de Saint-Thomas, ni lui, ni ses gens, n'en firent aucune expérience.

A peu de distance de la Ville Royale de Juida, on trouve trente ou quarante gros arbres qui forment la plus agréable promenade du pays. L'épaisseur des branches, ne laissant point de passage à la chaleur du Soleil, y fait régner une fraîcheur continuelle. C'était sous ces arbres, que Philips passait la plus grande partie du temps. On y tenait un marché. Entre plusieurs spectacles bizarres, il eut celui d'une table publique, ou auberge nègre, qu'il a cru digne d'une description. Le Nègre, qui avait formé cette entreprise, avait placé au pied d'un des plus gros arbres, une grande pièce de bois de trois

ou quatre pieds d'épaiſſeur. C'était la table ; elle n'était ſoutenue ſur la terre que par ſon propre poids. Les mets étaient du bœuf & de la chair de chien bouillis, mais enveloppés dans une peau crue de vache. De l'autre côté, on voyait, dans un grand plat de terre, du *kanki*, eſpèce de pâte molle, compoſée de poiſſon pourri & de farine de maïs, pour ſervir de pain. Lorſqu'un Nègre avait envie de manger, il venait ſe mettre à genoux contre la table, ſur laquelle il expoſait huit ou neuf coquilles ou *kowris*. Alors le Cuiſinier coupait fort adroitement de la viande pour le prix. Il y joignait une pièce de kanki, avec un peu de ſel. Si le Nègre n'avait pas l'eſtomac aſſez rempli de cette portion, il donnait plus de coquilles & recevait plus de viande. Philips vit tout-à-la-fois, autour de la table, neuf ou dix Nègres, que le Cuiſinier ſervait avec beaucoup de promptitude & d'adreſſe, & ſans la moindre confuſion. Ils allaient boire enſuite à la riviere ; car l'uſage des Nègres eſt de ne boire qu'après leur repas.

Philips.

Philips parle d'un Roi Nègre qui s'était fait accompagner de deux de ſes femmes. Elles l'avaient ſuivi chez les Anglais ; &, ſuivant l'uſage du pays, où l'on n'a pas honte d'être chargé de vermine, elles lui nettoyaient ſouvent la tête

Philips.

en public, & prenaient plaisir à manger ses poux.

La mer est toujours si grosse au long de la côte, que les canots n'allaient jamais du bord Anglais au rivage, sans qu'il y en eût quelqu'un de renversé. Mais l'habileté des rameurs Nègres est surprenante. D'ailleurs ils nagent & ils plongent avec tant d'adresse, que leurs amis n'ont presque rien à risquer avec eux. Au contraire, ils laissent périr impitoyablement ceux qu'ils ont quelque sujet de haïr.

Tous les Capitaines achetent leurs canots sur la côte d'Or, & ne manquent point de les fortifier avec de bonnes planches, pour les rendre capables de résister à la violence des flots. Ils sont composés d'un tronc de cotonnier. Les plus grands n'ont pas plus de quatre pieds de largeur, mais ils en ont vingt-huit ou trente de longueur, & contiennent depuis deux jusqu'à douze rameurs. Ceux qui conviennent le plus à la côte de Juida, sont à cinq ou six rames.

Philips portait en Europe un jeune tigre, qui trouva le moyen de sortir de sa cage, & saisissant une femme à la jambe, lui emporta le mollet dans un instant. Un matelot Anglais, qui accourut aussi-tôt, lui donna quelques petits

coups qui le firent ramper comme un épagneul; & , le prenant entre ses bras , il le porta sans résistance jusqu'à sa cage. On a remarqué que le tigre, qui peut s'apprivoiser quand il est très-jeune , reprend ensuite sa férocité naturelle quand il a toute sa force. Mais jamais rien n'adoucit sa haine pour les Nègres. Philips.

On éprouva à la fin du Voyage combien il fallait peu se fier à l'espèce de docilité que ce tigre avait montrée. On avait coutume de jouer avec lui à travers les barreaux de sa cage, comme avec un chat, & avec aussi peu de danger. Un Jeune Anglais, qui était accoutumé à ce badinage, se blessa un jour la main dans la cage contre la pointe d'un clou qui fit sortir quelques gouttes de sang. L'animal n'eut pas plutôt vu le sang, qu'il sauta sur la main & la déchira en un instant jusqu'au poignet. Il parait qu'on ne doit pas plus se fier à la familiarité des tigres qu'à celle des despotes.

L'équipage de Philips fut cruellement ravagé par la maladie. Il en prend occasion de s'étendre sur les désagrémens du commerce des esclaves quand la contagion se met parmi eux. Quel embarras, dit-il, à leur fournir régulierement leur nourriture, à tenir leurs logemens dans une propreté continuelle ; & quelle

Philips.

peine à ſupporter non-ſeulement la vue de leur miſere, mais encore leur puanteur, qui eſt bien plus révoltante que celle des Blancs! Le travail des mines, qu'on donne pour exemple de ce qu'il y a de plus dur au monde, n'eſt pas comparable à la fatigue de ceux qui ſe chargent de tranſporter des eſclaves. Il faut renoncer au repos, pour leur conſerver la ſanté & la vie, & ſi la mortalité s'y met, il faut compter que le fruit du Voyage eſt abſolument perdu, & qu'il ne reſte que le cruel déſeſpoir d'avoir ſouffert inutilement des peines incroyables. Il pouvait y joindre le remord d'un crime inutile. Mais qui pourrait être tenté de plaindre les malheurs de l'avarice & de la tyrannie?

Le Pere Loyer Jacobin.

Le Pere Loyer, Jacobin de l'Annonciation de Rennes en Bretagne, nommé par le Pape, Préfet des Miſſions Apoſtoliques, pour la côte de Guinée, partit, en 1700, ſur un vaiſſeau Français qui reportait en Afrique un prétendu Prince Nègre, nommé Aniaba, dont l'hiſtoire eſt aſſez ſinguliere.

Un Roi d'Iſſini avait donné au Pere Conſalve, autre Miſſionnaire, deux petits Nègres pour les faire élever dans le Chriſtianiſme. Conſalve, apparemment dans l'envie de ſe faire valoir, envie ſi naturelle à qui vient de loin, fit paſſer

fit paſſer ces deux Nègres, lorſqu'il fut de retour en France, pour les fils du Roi d'Iſſini. Ils ſe nommaient Aniaba & Rianga. Rianga mourut. Aniaba fut baptiſé par le célèbre Boſſuet; il reçut en France l'éducation qu'on croyait convenable à un jeune Prince. Louis XIV fut ſon parrain. On lit dans un Mercure de France imprimé en 1701, que cet Aniaba reçut l'Euchariſtie des mains du Cardinal de Noailles, & offrit un tableau à la Vierge pour mettre tous ſes Etats ſous ſa protection, avec un vœu ſolemnel d'employer, à ſon retour en Afrique, tous ſes ſoins & ſes efforts à la converſion de ſes Sujets. En débarquant ſur la côte, il fut reconnu pour le fils d'un Kabaſchir d'Iſſini. Il retourna à ſa Religion & ſe moqua des Français.

Loyer.

Le Lecteur, dit le P. Loyer, ſera ſurpris de trouver ici des Royaumes, dont les Monarques ne ſont que des payſans; des villes qui ne ſont bâties que de roſeaux; des vaiſſeaux compoſés d'un tronc d'arbre, & ſur-tout un peuple qui vit ſans ſoins, qui parle ſans régle, qui fait des affaires ſans le ſecours de l'écriture & qui marche ſans habit; un peuple dont une partie vit dans l'eau comme les poiſſons, un autre dans des trous comme des vers, auſſi

Loyer.

nud & presque aussi stupide que ces animaux. Mais le Lecteur est assez avancé dans l'Histoire d'Afrique, pour n'être pas surpris de ces singularités sauvages que nous avons déjà vues par-tout.

Pays d'Issini.

Loyer nous a donné la description du petit canton d'Issini, qu'il appelle Royaume, & qui tire son nom de la riviere d'Issini, qui tombe dans la mer par plusieurs embouchures, dans le voisinage de la côte d'Yvoire. Elle est navigable pour les grandes barques l'espace de soixante lieues, jusqu'à ce qu'on se trouve arrêté par une chaîne de rocs qui interrompt le cours de la riviere. Cette chûte d'eau est fort roide, & forme une cascade admirable dont le bruit se fait entendre à plusieurs lieues. Des deux côtés, les Nègres ont ouvert des sentiers, par lesquels ils tirent leurs canots, & les lançant ensuite au-dessus de la cataracte, ils assurent qu'ils peuvent remonter la riviere pendant trente jours, sans être arrêtés par le moindre obstacle. Si l'on doit s'en rapporter à leur témoignage, & s'il est vrai, comme ils le prétendent aussi, que le cours de la riviere est quelquefois, Nord, ou Nord-Est, ou Nord-Ouest, elle peut venir du Niger.

Les bois, qui couvrent les campagnes du

Royaume d'Issini, servent de retraite à des légions innombrables d'animaux, dont les Nègres même ne connaissent pas tous les noms. Le principal est l'éléphant. Les Nègres lui font la guerre pour sa chair & ses dents. Ils font servir ses oreilles à couvrir leurs tambours. Mais ils ne pensent point à l'apprivoiser, quoiqu'ils pussent en tirer beaucoup d'utilité. Les bois sont remplis de toutes sortes de bêtes fauves, qui seraient en beaucoup plus grand nombre, si les lions, les tigres, les pantheres & d'autres bêtes de proie ne les détruisaient. Elles sont si redoutables que les Habitans du pays sont forcés d'allumer des feux pendant la nuit, pour les éloigner de leurs huttes. Quelque temps avant l'arrivée du Pere Loyer, elles avaient dévoré un Nègre en plein jour. Pendant le séjour qu'il fit dans le pays, un tigre entra dans une maison d'Assoko, Ville Capitale, & tua huit moutons qui appartenaient au Roi Akasini. Les Français n'étaient pas plus en sûreté dans leur Fort, car le 7 de Mars 1702, un tigre leur enleva une chienne qu'ils employaient à la garde de la place. Le 17, à la même heure, un de ces furieux animaux sauta pardessus les palissades, quoiqu'elles eussent dix pieds de haut, tua deux brebis, & un bélier qui se défendit long-temps avec ses cornes : enfin, s'appercevant qu'on avait

Pays d'Issini.

Pays d'Issini.

pris l'alarme au Fort, il se retira; mais quelques heures après, il revint avec la même audace par le bastion du côté de la mer, attaqua la sentinelle, & ne prit la fuite qu'en voyant accourir toute la garnison.

Les civettes sont communes dans le Royaume d'Issini. Loyer en vit plusieurs qui s'apprivoisaient parfaitement entre les mains des Français & qui vivaient de rats & de souris. Elles ont le cri & les autres propriétés des chats. Les endroits qu'elles fréquentent dans les bois se reconnaissent à l'odeur de musc: car, en se frottant contre les arbres, elles y laissent de petites parties de cette précieuse drogue, que les Nègres ramassent & qu'ils vendent aux Européens. On trouve aussi dans les bois quantité de porc-épics, dont la chair est d'un excellent goût; des *agaties*, qui sont une espèce de lièvres; des *assomanglies*, qui, ressemblant au chat par le corps, ont la tête du rat, & la peau marquetée comme le tigre. Les Nègres racontent que cet animal est le mortel ennemi du tigre.

Il y a peu de pays où les singes soient en plus grande abondance, avec plus de variété dans leur grandeur & dans leur figure. La plus jolie espèce est de ceux qu'on nomme *sagouins*. Ils ne sont pas plus gros que le poing. Les uns ont le dos noir & le ventre blanc, avec de

Pays d'Issini.

longues barbes. D'autres sont gris, sans aucun poil au visage ni aux mains, & de la grosseur d'un chien médiocre. D'autres sont d'une grosseur extraordinaire, furieux & capables de se défendre contre les Nègres, lorsqu'ils en sont attaqués. Les Issinois les appellent des hommes sauvages. Ces étranges animaux se bâtissent des cabanes dans les bois, & s'assemblent en troupes pour ravager les champs des Nègres. Au mois de Janvier 1702, le matelot du Fort, qui était en même-temps le chasseur de la garnison, blessa un de ces gros singes & le prit Le reste de la troupe, quoiqu'effrayé par le bruit d'une arme à feu, entreprit de venger le prisonnier, non-seulement par ses cris, mais en jetant de la boue & des pierres en si grand nombre, qu'il fut obligé de tirer plusieurs coups pour les écarter. Enfin il amena au Fort le singe blessé, & lié d'une corde très-forte. Pendant quinze jours, il fut intraitable, mordant, criant & donnant des marques continuelles de rage. On ne manquait pas de le châtier à coups de bâton & de lui diminuer chaque fois quelque chose de sa nourriture. Cette conduite l'adoucit par degrés, jusqu'à le rendre capable de faire la révérence, de baiser la main & de réjouir toute la garnison par ses souplesses & son badinage. Dans l'espace de deux ou trois mois il devint si familier,

Pays d'Issini.

qu'on lui accorda la liberté, & jamais il ne marqua la moindre envie de quitter le Fort. Battre & nourrir, c'est ainsi qu'on fait des esclaves.

On admire beaucoup de petits oiseaux un peu plus gros que la linote & blancs comme l'albâtre, avec une queue rouge, tachetée de noir. Leur musique rend la promenade délicieuse dans les bois. Les moineaux sont plus rouges que ceux de l'Europe, & ne sont pas en moindre nombre. Les poules, que les Habitans nomment *amoniken*, sont moins grosses que celles de France; mais la chair en est plus tendre, plus blanche & de meilleur goût.

Les huîtres & les moules sont d'une monstrueuse grosseur. Depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Janvier, les tortues de mer viennent pondre sur cette côte. On suit leurs traces sur le sable, pour découvrir leurs œufs, dont le nombre, pour une seule tortue, monte à cent cinquante & quelquefois jusqu'à deux cens. Ils sont ronds & de la grosseur des œufs de poules; mais au-lieu d'écaille, ils ne sont couverts que d'une pellicule fort douce. Le goût n'en est point agréable; cependant ils valent mieux que les œufs des tortues de rivieres, qui ne sont pas moins communes dans le pays. On y trouve aussi des veaux marins & des *caïmans*. Ces derniers sont une espèce de crocodiles ou

de grands lésards d'eau, qui, loin d'attaquer les hommes, prennent la fuite à leur vue.

Pays d'Issini.

Le nombre des rats & des souris est incroyable. Les sauterelles font un bruit étrange dans les campagnes, & même au sommet des maisons. Cette musique, jointe à celle des grillets, des mosquites & des cousins, qui sont encore plus redoutables par leur aiguillon, ne laisse aucun repos la nuit & le jour, sur-tout si l'on y ajoute la piquure des *millepedes*, qui cause pendant vingt-quatre heures une inflammation très-douloureuse. On trouve aussi de tous côtés des araignées chevelues & de la grosseur d'un œuf, & des scorpions volans, dont on assure que la piquure est mortelle: enfin les mites, les tignes, les cloportes, les fourmis de terre & les fourmis ailées, sont des engeances pernicieuses qui détruisent les étoffes, le linge, les livres, le papier, les marchandises, & tout ce qu'elles rencontrent, malgré tous les soins qu'on apporte à s'en garantir.

Les abeilles, qui sont en abondance dans le Royaume d'Issini, donnent d'excellente cire & du miel délicieux. Le 9 d'Avril 1702, un essaim de ces petits animaux vint s'établir au Fort Français dans un baril vide, qui avait contenu de la poudre. Non-seulement ils le remplirent de miel & de cire, mais ils produisirent d'autres

Pays d'Issini.

essaims, qui auraient pu multiplier à l'infini s'ils eussent été ménagés soigneusement.

Le Royaume d'Issini connu autrefois sous le nom *d'Asbini*, est habité par deux sortes de Nègres, les *Issinois* & les *Véteres*. Les Habitans naturels sont les Véteres, dont le nom signifie *Pêcheurs de la riviere*. On raconte que les *Ezieps*, Nation voisine du *Cap Apollonia*, qui était gouvernée par un Prince nommé *Fay*, se trouvant fort mal, il y a plus de cent ans, du voisinage des peuples d'*Axim*, abandonnerent leur pays pour se retirer dans le canton d'Asbini, qui appartenait aux Véteres. Ceux-ci prirent pitié d'une malheureuse Nation, lui accorderent un asyle avec des terres pour les cultiver, & ne mirent plus de différence entre eux-mêmes & ces nouveaux hôtes. Cette bonne intelligence se soutint pendant plusieurs années; mais les Ezieps, qui étaient d'un caractère turbulent, s'étant enrichis par leur commerce avec les Européens, commencerent bientôt à mépriser leurs Bienfaiteurs. Ils joignirent l'oppression au mépris & la tyrannie fut portée si loin, que les Véteres se repentant de leurs anciennes bontés, résolurent de chasser les ingrats. Mais c'était une entreprise difficile. Ils ignoraient l'usage des armes à feu, & les redoutaient beaucoup, tandis que les Ezieps en étaient bien fournis, & n'étaient pas moins

exercés à s'en servir; aussi furent-ils obligés d'attendre une occasion de vengeance qui ne se présenta qu'en 1670.

Pays d'Issini.

Une autre Nation, nommée les *Oschins*, qui habitait la contrée d'Issini, dix lieues au-delà du Cap Appollonia, prit querelle avec les peuples de *Ghiamo* ou *Ghiomray*, Habitans de ce Cap. Les Issinois ou les Oschims, après plusieurs batailles, dans lesquels ils furent maltraités, résolurent d'abandonner leur pays pour chercher une autre retraite. Ils jetterent les yeux sur le canton des Véteres, dont la bonté s'était fait connaitre pour les Ezieps, dans les mêmes circonstances. Zenan, leur Roi ou leur Chef, était de la famille des *Aumouans*, qui était celle des anciens Rois des Véteres. Une raison si forte leur fit espérer d'obtenir ce qui avait été accordé gratuitement aux Ezieps. C'était le temps où les Véteres, irrités contre leurs premiers hôtes, s'affligeaient d'être trop faibles pour faire éclater leur ressentiment. Ils reçurent les Issinois à bras ouverts, leur accorderent des terres, & leur communiquerent tous leurs projets de vengeance. Les intérêts de ces deux Nations devenans les mêmes, elles traiterent les Ezieps avec un dédain qui produisit bientôt une guerre ouverte. Comme les Issinois étaient pourvus d'armes à feu, il fut impossible aux Ezieps de résister long-temps à

Pays d'Issini.

deux puissances réunies. Après avoir été défaits plusieurs fois, ils se virent forcés de se retirer dans un lieu de la côte d'Ivoire, ou du pays des Quaquas, sur la rive Ouest de la riviere de Saint-André. Ils s'y sont établis, quoiqu'ils y soient souvent exposés aux incursions des Issinois, leurs mortels ennemis, qui ne reviennent guères sans avoir emporté quelque butin. Depuis cette révolution, le pays d'Asbini qu'occupaient les Ezieps, après l'avoir obtenu des Véteres, & la riviere du même nom étant passés entre les mains des Issinois, ont pris le nom d'Issini de leurs nouveaux possesseurs; & l'ancien territoire des Issinois, qu'on nomme encore le *Grand-Issini*, pour le distinguer de l'autre, dont il n'est éloigné que de dix lieues, est demeuré sans Habitans. On voit que ces peuplades Nègres ont été souvent refoulées les unes sur les autres, & qu'un même lieu a souvent changé d'Habitans comme autrefois notre Europe. Quiconque possède peu, change aisément de demeure. Ce sont les richesses & la police qui fixent une Nation.

La pierre d'aigris, qui tient lieu de monnoie, parmi les barbares, est fort estimée d'eux, quoiqu'elle n'ait ni lustre ni beauté. Les *Kompas*, Nation voisine, la brisent en petits morceaux qu'ils percent fort adroitement, & qu'ils

passent dans de petits brins d'herbe, pour les vendre aux Véteres. Chaque petit morceau est estimé deux liards de France. Il se trouve peu d'or sur cette côte.

Pays d'Issini.

Les Véteres se bornent à la pêche de la riviere, parce qu'ils n'ont pas la hardiesse de s'exposer aux flots de la mer, sur une côte qui est ordinairement fort orageuse. Ils se font des réservoirs, où le poisson entre de lui-même & dans lesquels il prend plaisir à demeurer. Ce sont de grands enclos de roseaux, soutenus par des pieux, dans les endroits où la riviere a moins de profondeur. Ils n'y laissent qu'une ouverture, qui sert de porte au poisson pour entrer. S'ils ont besoin de quelque mêts extraordinaire, ils vont dans ces lieux, avec de petits filets, & choisissent ce qu'ils desirent, comme nous le faisons en Europe dans nos réservoirs.

Les Kompas bordent le pays des Véteres. C'est une Nation gouvernée en forme de République, ou plutôt d'Aristocratie, car ce sont les Chefs des villages qui discutent les intérêts publics, & qui en décident à la pluralité des voix. Leur pays est composé d'agréables collines, que les Habitans cultivent soigneusement, & qui produisent tous les grains qu'on y seme, tandis que le terroir des côtes, qui n'est qu'un sable sec & brûlé, demeure éternellement stérile. Les

Pays d'Issini.

Véteres & les Issinois ne subsisteraient pas long-temps sans le secours des Kompas. Ils reçoivent d'eux leurs principales provisions, & leur rendent en échange, des armes à feu, des pagnes, & du sel, dont les Kompas sont absolument dépourvus. C'est d'eux encore que les Issinois tirent l'or qu'ils emploient au commerce. Les Kompas le retirent d'une autre Nation qui habite plus loin dans les terres. On peut observer que c'est toujours dans l'intérieur de ces contrées & loin de la mer que se trouve l'or que le commerce apporte sur les côtes.

Ils ont grand soin d'entretenir leur noirceur, en se frottant tous les jours la peau d'huile de palmier, mêlée de poudre de charbon, ce qui la rend brillante, douce & unie comme une glace de miroir. On ne leur voit jamais un poil ni la moindre saleté sur le corps. A mesure qu'ils vieillissent, leur noirceur diminue, & leurs cheveux de coton deviennent gris. Ils donnent quantité de formes différentes à cette chevelure. Leurs peignes, qui sont de bois ou d'ivoire à quatre dents, y sont toujours attachés. L'huile de palmier mêlée de charbon, qui leur sert à se noircir la peau, leur tient aussi lieu d'essence pour la tête. Ils parent leur cheveux de petits brins d'or & de jolies coquilles. Ils n'ont pas d'autres rasoirs que leurs couteaux; mais ils

ſavent les rendre fort tranchans. Les uns ne ſe raſent que la moitié de la tête, & couvrent l'autre moitié d'un petit bonnet retrouſſé ſur l'oreille. D'autres laiſſent croître pluſieurs touffes de cheveux, en différentes formes, ſuivant leur propre caprice. Ils ſont paſſionnés pour leur barbe. Ils la peignent régulierement, & la portent auſſi longue que les Turcs. Le goût de la propreté du corps eſt commun à toute la Nation d'Iſſini. Ils ſe lavent à tous momens les mains, le viſage & la tête entiere. L'habitude qu'ils ont d'être nuds (ils ſont très-voiſins de la Ligne), fait qu'ils n'y trouvent ni peine ni honte. Il n'y a que leurs *Brembis* & leurs *Bahumets*, différente eſpèce de Kabaſchirs, qui ſoient tout-à-fait vêtus.

Pays d'Iſſini.

Les Iſſinois ont cela de commun avec les anciens Spartiates, que le vol n'eſt jamais puni parmi eux. Ils font gloire de raconter leurs exploits dans ce genre. Le Roi même les y encourage. Si quelqu'un de ſes ſujets a fait un vol conſidérable & craint d'être découvert, il s'adreſſe au Roi, en lui offrant la moitié du butin, & l'impunité eſt certaine à ce prix.

Ils ſont ſi défians dans le commerce, qu'il faut toujours leur montrer l'argent ou les marchandiſes d'échange, avant qu'ils entrent dans aucun traité. S'il eſt queſtion de vous rendre quelque ſervice, ils veulent être payés d'avance, &

Pays d'Illini.

souvent ils disparaissent avec le salaire. Il est rare qu'ils remplissent jusqu'à la fin tous leurs engagemens, à moins que les *daschis* ou les présens d'usage ne soient renouvellés plusieurs fois. Cependant lorsqu'ils achetent quelque chose, on est obligé de se fier à leur bonne-foi pour la moitié du prix ; ce qui expose toujours les marchands de l'Europe à quelque perte. Ces fripponneries sont communes à toute la Nation, depuis le Roi jusqu'au plus vil esclave.

Leur avarice va si loin, que s'ils tuent un mouton, ils le regrettent jusqu'aux larmes pendant huit jours ; quoique ces excès de générosité ne leur arrivent gueres que pour traiter quelque Européen de distinction, dont ils reçoivent dix fois la valeur de leur dépense. S'ils élevent de la volaille, ce n'est que pour la vendre & pour en conserver le prix Ils se retranchent tout ce qui n'est point absolument nécessaire à la vie : où l'avarice va-t-elle se placer ?

Autour de la ceinture, les femmes se plaisent à porter quantité d'instrumens de cuivre, d'étain & sur-tout des clefs de fer, dont elles se font une parure, quoique souvent elles n'aient pas dans leurs cabanes une boîte à fermer. Elles suspendent aussi à leur ceinture plusieurs bourses de différentes grandeurs, remplies de bijoux, ou du moins de bagatelles qui en ont l'apparence

pour se faire une réputation de richesse, sur-tout aux yeux des Européens. Leurs jambes & leurs bras sont moins ornés que chargés de bracelets, des chaînes, & d'une infinité de petits bijoux de cuivre, d'étain & d'ivoire. Le P. Loyer en vit plusieurs qui portaient ainsi jusqu'à dix livres en clincailleries; plus fatigués, dit-il, sous le poids de leurs ornemens, que les criminels de l'Europe ne le sont sous celui de leurs chaînes. La vanité fait donc par-tout des victimes volontaires!

Pays d'Issini.

Le jour qu'elles mettent au monde un enfant, elles le portent à la riviere, le lavent, se lavent elles-mêmes & retournent immédiatement à leurs occupations ordinaires. Nous avons déjà vu la même chose dans d'autres contrées d'Afrique, d'où il faut nécessairement conclure que, dans les pays très-chauds, l'accouchement est très-peu pénible.

La porte des maisons, ou des huttes, est un trou d'un pied & demi quarré, par lequel on ne passe qu'en rampant, avec assez de difficultés. Elle est fermée d'un tissu de roseaux, attaché intérieurement avec des cordes, pour servir de défense contre les tigres. Pendant la nuit, on allume du feu au centre des huttes, & comme elles sont sans cheminée, il y régne toujours une fumée épaisse. Les Nègres s'y couchent

Pays d'Iſſini.

ſur des nattes, ou des roſeaux, les pieds contre le feu. Leurs femmes habitent des cabanes ſéparées, où elles mangent & couchent à part; rarement du moins avec leurs maris. Toutes ces huttes ſont environnées d'une paliſſade ou d'une haie de roſeaux, qui forme une cour dont la porte ſe ferme toutes les nuits. Cette cour & le fond des cabanes, qui n'eſt que de ſable, ſont nettoyés dix fois le jour par les femmes & les filles, dont l'office eſt d'entretenir l'ordre & la propreté.

C'eſt une coutume immémoriale parmi les Iſſinois, d'avoir pour chaque village, à cent pas de l'habitation, une maiſon ſéparée qu'ils appellent *Burnamon*, où les femmes & les filles ſe retirent pendant leurs infirmités lunaires. On a ſoin de leur y porter des proviſions, comme ſi elles étaient infectées de peſte. Elles n'oſent déguiſer leur ſituation, parce qu'elles riſqueraient beaucoup à tromper leurs maris. Dans la cérémonie du mariage, on les fait jurer par leur fétiche, d'avertir leur mari auſſi-tôt qu'elles s'apperçoivent de leur état, & de ſe rendre ſur-le-champ au Burnamon.

De toutes les maladies auxquelles ils ſont ſujets, il n'y en a point de plus épidémique que celle que nous nommons vénérienne. Ils en ſont tous infectés plus ou moins. On en voit quelques-uns

quelques-uns tomber en pourriture, pour avoir négligé le mal dans son origine. Ce mal ne les empêche pas de mettre tout leur bonheur dans le commerce des femmes. Ils sont fort affligés aussi par des maux d'yeux, qui vont souvent jusqu'à leur faire perdre entierement la vue, & qu'on attribue à la réflexion des rayons du Soleil sur des sables d'une blancheur & d'une secheresse extrême.

Pays d'Islini.

Pour les blessures, ils emploient une herbe dont le jus, mis sur la plaie avec le marc, produit des cures si merveilleuses, qu'ils comptent pour rien une blessure de cinq pouces de profondeur, où l'os même est endommagé, & qu'il sont sûrs de la guérir en trois semaines. Loyer en vit des exemples si surprenans, qu'il se dispense de les rapporter, parce qu'on les prendrait pour des fables.

Les Nègres sont fort soigneux, pendant leur vie, d'acheter & de préparer tout ce qui doit servir à leur enterrement. C'est un beau drap rayé de coton, pour les envelopper; un cercueil, & des bijoux d'or ou d'autres matieres pour l'orner, dans l'opinion que l'accueil qu'on leur fera dans l'autre monde, répondra aux ornemens de leur sépulture. Un Nègre, qui voyagerait parmi nous, serait fondé à croire que nous avons la même opinion, en voyant l'émulation de

Pays d'Issini.

faste & de vanité qui régnent dans nos enterremens.

On a représenté la Religion de ces Nègres avec de fausses couleurs. Villault, par exemple, s'est fort trompé en rapportant qu'ils adorent les Fétiches comme leurs Divinités. Ils désavouent eux-mêmes la doctrine qu'il leur attribue : suivant le P. Loyer, ils reconnaissent un Dieu Créateur de toutes choses, & particulierement des Fétiches, qu'il envoie sur la terre pour rendre service au genre-humain. Cependant leurs notions sont fort confuses sur l'article des Fétiches. Les plus vieux Nègres paraissent embarrassés lorsqu'on les interroge. Ils ont appris seulement, par une ancienne tradition, qu'ils sont redevables aux Fétiches de tous les biens de la vie, & que ces êtres, aussi redoutables que bienfaisans, ont aussi le pouvoir de leur causer toutes sortes de maux. Nous traiterons dans la suite l'Article des Fétiches.

Chaque jour au matin, ils vont se laver à la riviere, & se jettent sur la tête une poignée d'eau, à laquelle ils mêlent quelquefois du sable pour exprimer leur humilité, ils joignent les mains, les ouvrent ensuite, & prononcent doucement le mot *d'Ecksavais*. Après quoi, levant les yeux au Ciel, ils font cette priere : *Anghiumé*, *mamé enaro*, *mamé orié*, *mamé skiché e okkori*, *mamé akana*, *mamé brembi*, *mamé angnan e awnsan* ;

ce qui signifie : mon Dieu, donnez-moi aujourd'hui du riz & des ignames ; donnez-moi de l'or & de l'aigris ; donnez-moi des esclaves & des richesses ; donnez-moi la santé, & accordez-moi d'être prompt & actif. C'est à cette priere que se réduisent toutes leurs adorations. Ils croient Dieu si bon, qu'il ne peut, disent-ils, leur faire du mal : il a donné tout son pouvoir aux Fétiches, & ne s'en est pas réservé.

Pays d'Issini.

On peut se reposer sans défiance sur le serment des Nègres, lorsqu'ils ont juré par leur Fétiche, & sur-tout lorsqu'ils l'ont avalé. Pour tirer la vérité de leur bouche, il suffit de mêler quelque chose dans de l'eau, d'y tremper un morceau de pain, & de leur faire boire ce Fétiche en témoignage de la vérité. Si ce qu'on leur demande est tel qu'ils le disent, ils boiront sans crainte. S'ils parlent contre le reproche de leur cœur, rien ne sera capable de les faire toucher à la liqueur, parce qu'ils sont persuadés que la mort est infaillible pour ceux qui jurent faussement. Leur usage est de raper un peu de leur Fétiche qu'ils mettent dans de l'eau ou qu'ils mêlent avec quelque aliment. Un Nègre qui s'engage, par cette espèce de lien, trouve plus de crédit parmi ses compatriotes, qu'un Chrétien n'en trouve parmi nous en offrant de jurer sur les Saints Evengiles.

Pays d'Iſſini.

Les Nègres d'Iſſini n'ont point de temples ni de Prêtres, ni d'autres lieux deſtinés aux exercices de Religion, que les Autels publics & particuliers de leurs Fétiches. Ils ne laiſſent pas d'avoir une ſorte de Pontife, qu'ils nomment *Oſnon*, & dont l'élection appartient aux Brembis & aux Bahumets. Lorſque l'Oſnon meurt, le Roi convoque l'aſſemblée de ſes Kabaſchirs, qui ſont entretenus aux frais publics pendant le cours de cette cérémonie. Leur choix eſt libre, & tombe ordinairement ſur un homme de bon caractère, mais verſé ſur-tout dans l'art de compoſer des Fétiches. Ils le revêtent des marques de ſa dignité, qui conſiſtent dans une multitude de Fétiches joints enſemble, qui le couvrent depuis la tête juſqu'aux pieds. Dans cet équipage, ils le conduiſent en proceſſion par toutes les rues, après avoir néanmoins commencé par lui donner huit ou dix bandes d'or, *(a)* levées ſur le public. Un Nègre le précède dans cette marche ſolemnelle, & diſant à haute voix que tous les habitans doivent apporter quelque offrande au nouvel Oſnon, s'ils veulent participer à ſes prieres. On attache à l'extrémité de chaque village un plat d'étain pour recevoir les aumônes. L'Oſnon eſt le ſeul Prêtre du pays. Son offre conſiſte à faire

(*a*) Environ cent piſtoles de France.

les grands Fétiches publics, & à donner ses conseils au Roi, qui n'entreprend rien sans son avis & son consentement; s'il tombe malade, on lui envoie communiquer les délibérations. Dans un froid excessif, ou dans les temps d'orage & de pluies violentes, le peuple s'écrie qu'il manque quelque chose à l'Osnon; &, sur-le-champ, on fait pour lui une quête, à laquelle tout le monde contribue suivant ses forces.

Pays d'Issini.

La Doctrine de la transmigration des ames est si bien établie parmi les Nègres d'Issini, que n'espérant rien de réel & de permanent dans ce monde ni dans l'autre, ils bornent tous leurs vœux à jouir, autant qu'il leur est possible, des richesses & des plaisirs qui leur conviennent. Leur parle-t-on de l'enfer & du Ciel, ils éclatent de rire. Ils sont persuadés que le monde est éternel & l'ame immortelle; qu'après le trépas l'ame doit passer dans une autre région, qu'ils placent au centre de la terre, pour y recevoir un nouveau corps dans le sein d'une femme; que les ames de cette région passent de même dans celle-ci; de sorte que, suivant leurs principes, il se fait un échange continuel d'habitans entre les deux mondes. Ils placent le souverain bien de l'homme dans les richesses, dans la puissance, & dans le plaisir d'être servi & respecté.

Le pouvoir du Roi est absolu sur les pauvres

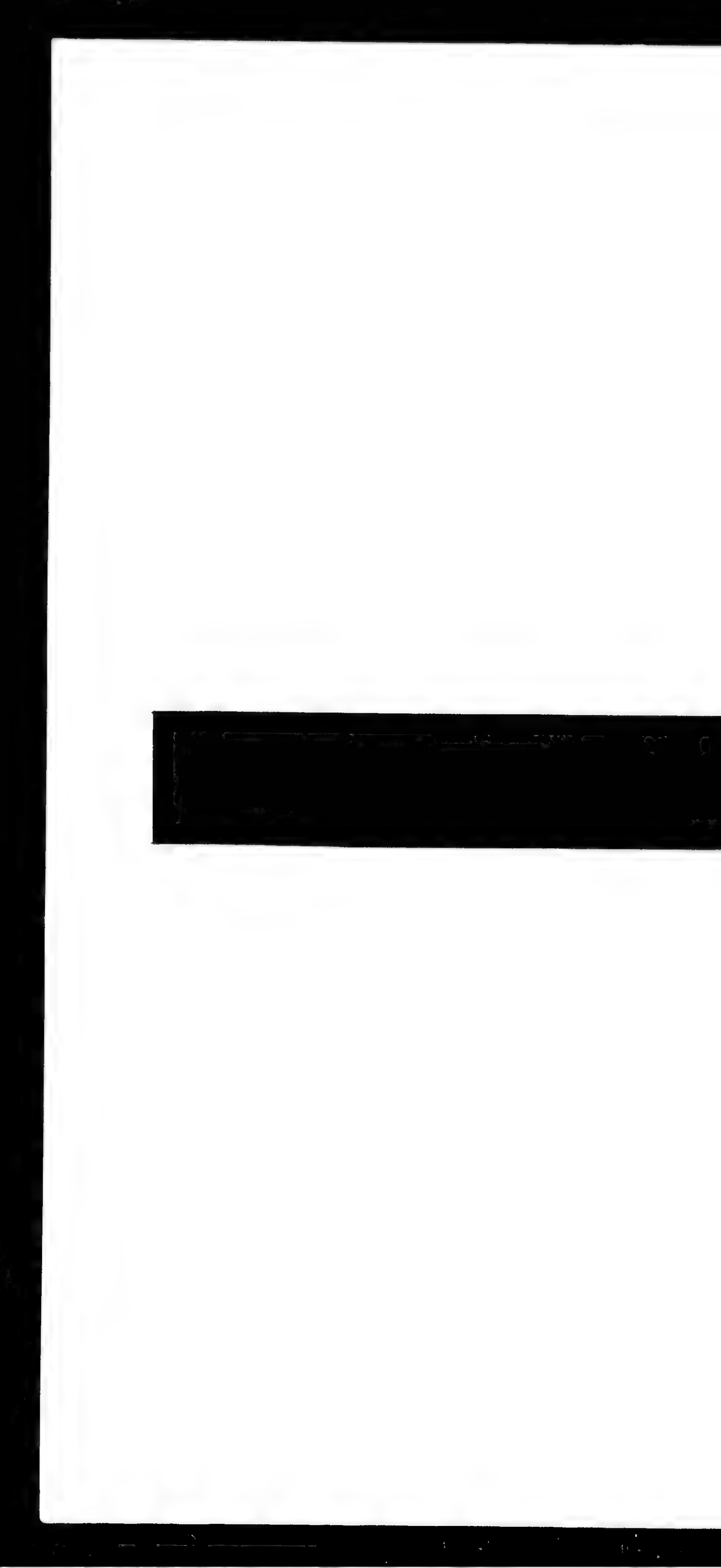
Pays d'Iſſini.

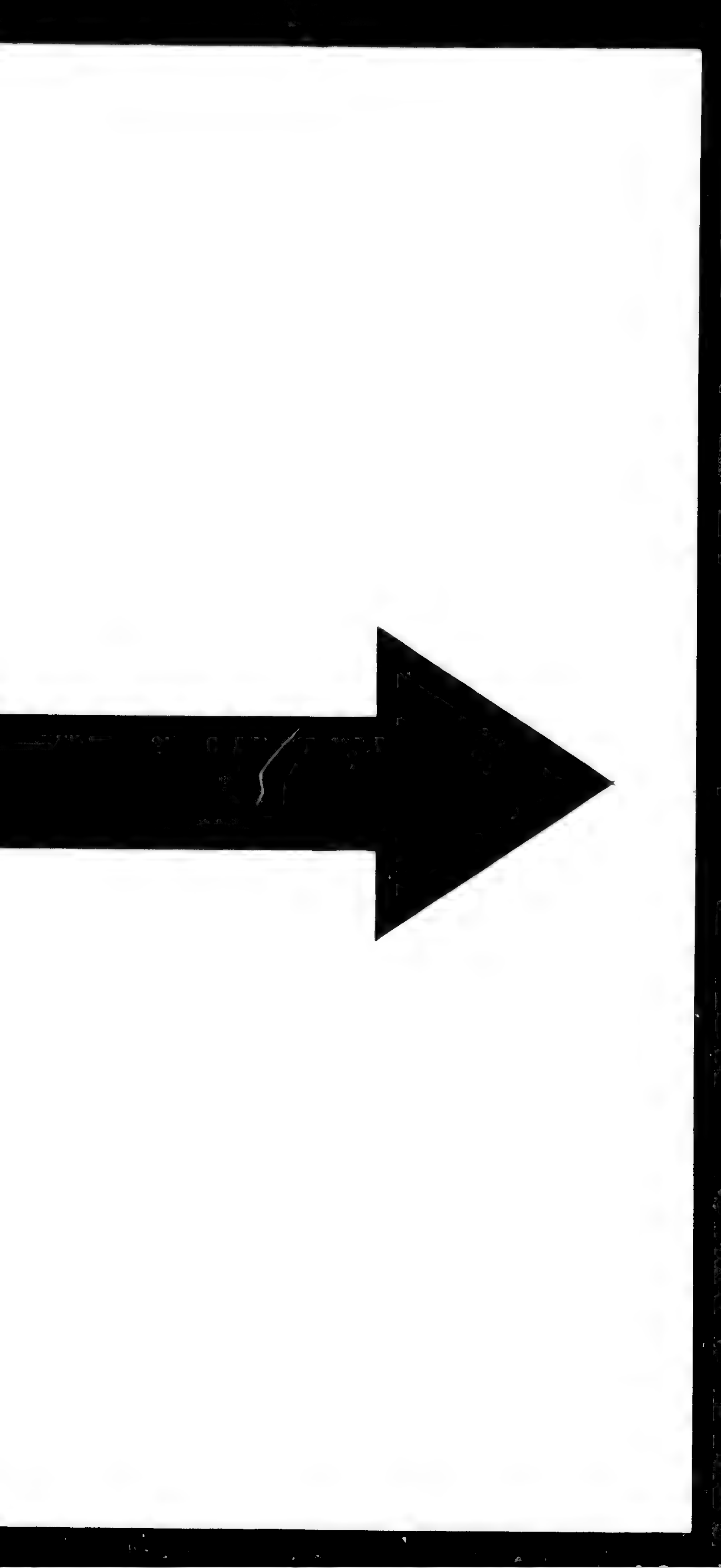
& ſur les eſclaves. Mais les Kabaſchirs, ſur-tout ceux qui paſſent pour riches, & qui ont un grand nombre d'eſclaves, ſont fort éloignés de cette rigoureuſe ſoumiſſion. Leur dépendance ſe borne à ſe rendre aux *palaveres*, c'eſt-à-dire, aux conſeils publics, & à ſecourir le Roi de leurs forces, lorſqu'il eſt queſtion de la ſûreté publique. Rien ne reſſemble plus à notre ancien Gouvernement Féodal.

La ſucceſſion, dans le Royaume d'Iſſini, tombe au plus proche parent du Roi, à l'excluſion de ſes propres enfans. La Loi ne lui permet pas même de leur laiſſer une partie de ſes richeſſes; de ſorte qu'ils n'ont pour leur ſubſiſtance & leur établiſſement, que ce qu'ils ont acquis pendant la vie de leur pere. Cependant il les aide pendant ſon regne, à faire des proviſions pour l'avenir. Il leur fait même apprendre quelque art ou quelque commerce, qui puiſſe leur ſervir après ſa mort. Les enfans du Roi ne laiſſent pas d'être reſpectés pendant qu'il eſt ſur le trône. Ils ont des gardes qui ne ceſſent pas de les accompagner. Mais à la mort de leur pere, toute leur grandeur diſparait, & s'ils ne s'attirent quelque diſtinction par leur mérite & leurs bonnes qualités, ils ne ſont pas plus conſidérés que le commun des Nègres. Leur unique portion conſiſte dans quelques eſclaves. Tout le reſte de l'hé-

ritage paffe au nouveau Roi. Au refte, dans les contrées Nègres, où la Royauté eft héréditaire, il eft rare qu'elle le foit en ligne directe. Elle appartient le plus fouvent au frere du Roi, ou au fils de fa fœur. La fucceffi[illegible] par les femmes leur parait, non fans raifon, plus [illegible] plus prouvée que toutes les autres. Pays d'Iffini.

Les Nobles & les Grands [illegible] contrée, font diftingués, comme on l'a vu, par les titres de *brembis* & de *bahumets*, qui fignifient dans leur langue, les riches & les Commandans. Dans la langue du commerce, qu'on appelle *lengua-fiama*, on les confond fous le nom de *Kabafchirs* ou de *capcheres*, fans que l'origine & le fens de ce mot foient mieux connus. C'eft à ces Grands qu'appartient le privilége du commerce, c'eft-à-dire, le droit d'acheter ou de vendre, à l'arrivée des vaiffeaux de l'Europe. Tout autre Nègre, qui ferait furpris dans un trafic actuel, verrait fes effets confifqués. De-là vient que les Kabafchirs font les feuls riches, & que tout l'or du pays tombe entre leurs mains. Leur nombre eft ordinairement de quarante ou cinquante, quoiqu'il ne foit pas fixé. Le refte des Iffinois eft fi pauvre, que les plus aifés ont à peine un miférable pagne pour fe couvrir, & ne vivent qu'avec le fecours des Kabafchirs. Ils fe louent à leur fervice pour fe procurer de quoi nourrir leurs enfans, &





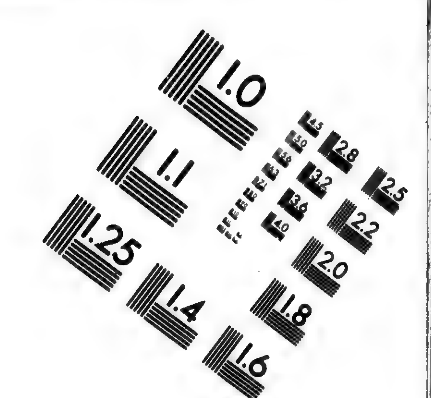
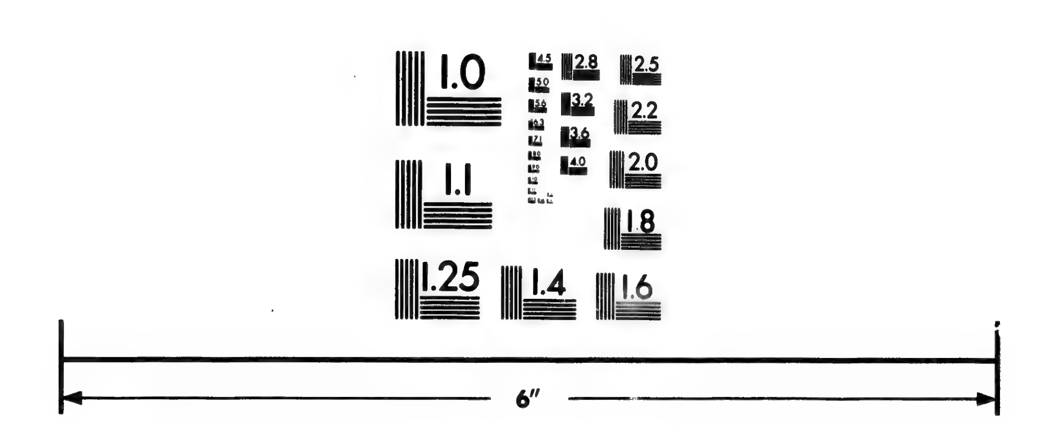
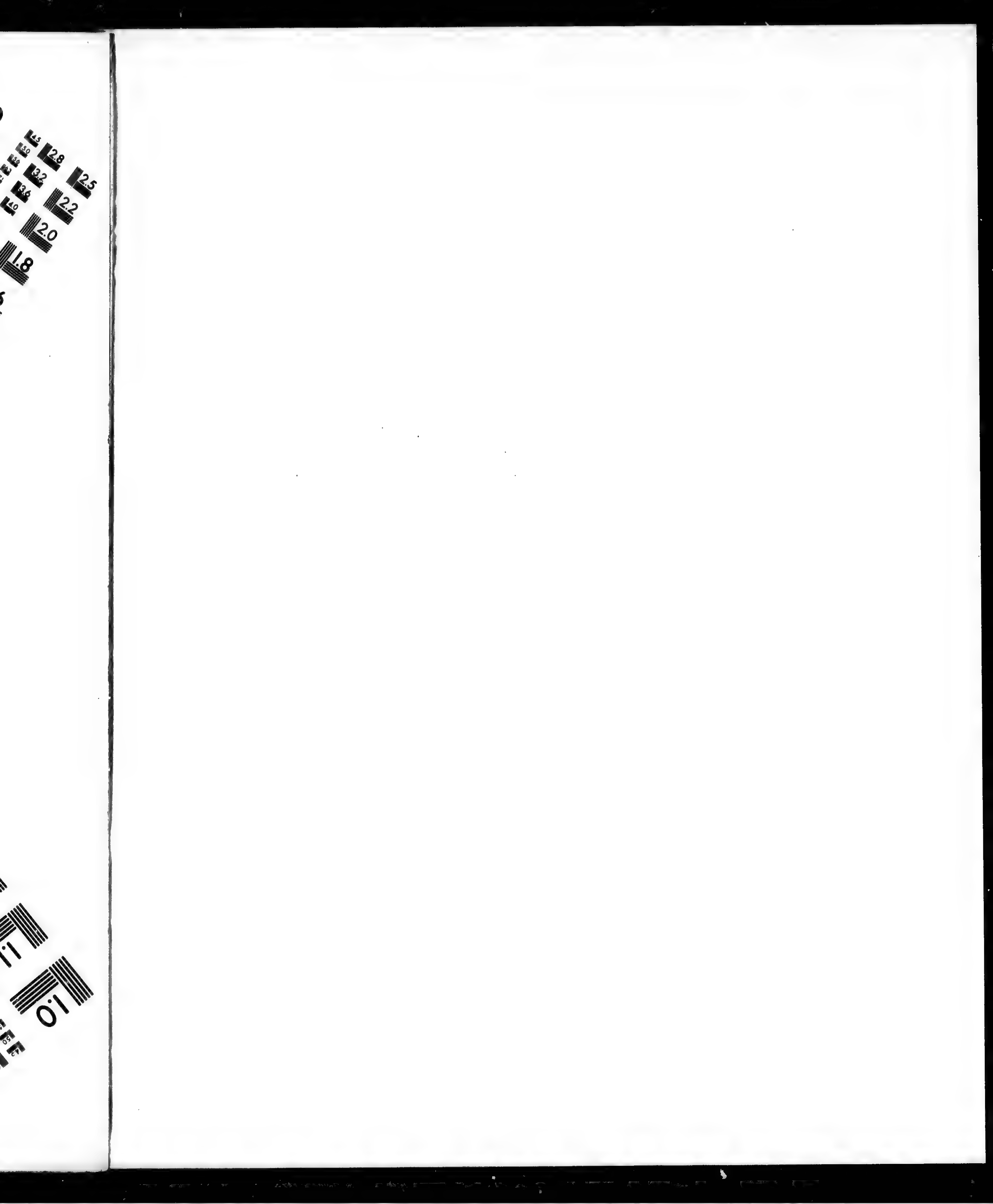


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




4.5
5.0
2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
4.0
2.0
1.8
1.1
1.0

Pays d'Issini.

quelquefois ils sont obligés de se vendre, pour le soutien de leur vie. Cependant lorsqu'il s'en trouve, quelqu'un qui à force d'industrie & de travail, est parvenu à amasser un peu de bien & qui a pu cacher ses richesses avec assez de soin pour les conserver, il emploie sous main ses amis à la Cour & parmi les Kabaschirs, pour s'élever à la qualité de marchand ou de noble. Si sa demande est approuvée, le Roi & les Brembis indiquent un jour où l'on se rend au bord de la mer pour cette cérémonie. Le Candidat commence par payer les droits royaux, qui sont huit écus en poudre d'or. Ensuite le Roi déclare, devant ses Kabaschirs, qu'il reçoit un Nègre de tel nom pour Noble & pour Marchand. Après quoi, se tournant vers la mer, il défend aux flots de nuire au nouveau Kabaschir, de renverser ses canots & & de nuire à ses marchandises. Il finit l'installation en versant dans la mer une bouteille d'eau-de-vie, pour gagner ses bonnes graces. Alors le nouveau Noble s'approche du Roi, qui lui prend les mains, les serre d'abord l'une contre l'autre, les ouvre ensuite, & souffle dedans en prononçant doucement le mot *akschuc*; c'est-à-dire, *allez en paix*. Tous les Kabaschirs répétent cette cérémonie après le Roi. Il ne reste pour conclusion que de se rendre au festin, où le Candidat a pris soin de faire inviter tous les Nobles; & lorsqu'ils en

ſont ſortis, il eſt regardé de toute la Nation, comme Marchand, comme Noble, comme Brembis & Kabaſchir, avec le droit de vendre & d'acheter des eſclaves. S'il accompagne le Roi à la guerre, il a part aux dépouilles de l'ennemi. Enfin il entre en poſſeſſion de tous les priviléges attachés à ſon titre. Ainſi, l'on achete la Nobleſſe ſur les côtes d'Afrique comme parmi nous. Il n'y a de différence que dans le prix & dans le titre, & par-tout les priviléges de cette Nobleſſe tiennent plus ou moins à l'oppreſſion des faibles. Tout rappelle le proverbe Italien, *tutto il mundo è fatto come la noſtra famiglia*. Ce qui ſuit en eſt encore une preuve.

Pays d'Iſſini.

Lorſqu'un créancier ſe laſſe du délai, & qu'il prend la réſolution de ſe faire payer, il s'adreſſe au Roi, qui, ſur ſa demande, fait avertir le débiteur. Un eſclave chargé de cet ordre, ſe préſente le ſceptre ou plutôt le bâton Royal à la main, & déclare au débiteur qu'il eſt appellé par le Roi. Si le cas eſt preſſant, il l'oblige ſur-le-champ de le ſuivre. Alors le procès commence par un préſent de huit onces d'or, que le créancier eſt obligé de faire au Roi, pour acheter de l'eau-de-vie. Il doit dépoſer en même-temps un tiers au moins de la ſomme qu'il demande; & ce tiers eſt diſtribué entre le Roi & les courtiſans, qui doivent être ſes juges. Enſuite il jure en avalant

Pays d'Issini.

le Fétiche, que telle somme lui est dûe par celui qu'il a cité. On écoute le débiteur : si les juges ne sont pas satisfaits de ses raisons, il est condamné à payer la dette dans un certain temps, & forcé de s'y engager par un serment solemnel, qu'il prononce en touchant la tête du Roi. Le procès finit sans autre formalité. S'il manque d'un seul jour à l'exécution, il est obligé de payer une bande au Roi, ou deux bandes s'il est riche, pour avoir violé son serment. On lui donne ensuite une autre trêve, mais avec de nouvelles dépenses de la part du créancier. S'il manque à sa promesse, après l'avoir renouvellée plusieurs fois, il court risque à la fin d'être déclaré insolvable ; après quoi, il est vendu pour l'esclavage.

La sorcellerie, ou du moins le crime auquel les Issinois donnent ce nom, est punie par l'eau ; c'est-à-dire, que le coupable est noyé solemnellement, avec diverses marques de l'exécration publique. Ceux qui révélent les secrets du Conseil, sont décapités sans cérémonie, & sans espérance de grace. Les esclaves, ou les prisonniers de guerre, qui entreprennent de s'échapper, sont présentés au Conseil du Roi & des Brembis, qui examinent d'abord les circonstances du crime. S'il parait bien prouvé, le coupable est condamné à mort. Après lui avoir déclaré sa Sentence, on lui lie les mains derriere le dos, on lui met dans

Pays d'Ilini.

la bouche un baillon, attaché par les deux bouts avec une corde qui se lie derriere la tête. Un Esclave du Roi, qui reçoit pour son salaire huit écus en poudre d'or, portant sur la tête un des Fétiches du Roi, court dans toutes les rues de la ville comme un insensé, en faisant pencher le Fétiche de côté & d'autre, comme s'il voulait le faire tomber. Lorsqu'il arrive à la place où l'on a déjà conduit le criminel, il perce la foule, en demandant au Fétiche sur qui doit tomber la fonction d'exécuteur ? Ensuite le premier jeune-homme qu'il touche de l'épaule, est celui qu'on suppose nommé par le Fétiche. Cependant il recommence à demander si c'est assez d'un seul. Quelquefois le nombre des exécuteurs nommés monte ainsi jusqu'à dix. Enfin l'esclave fugitif est placé près du Fétiche, auquel il doit être sacrifié. On prend soin de lui faire étendre le cou au-dessus de l'idole. Celui qui se trouve nommé le premier pour l'exécution, tire son poignard, & lui perce la gorge, tandis que les autres tiennent la victime, dont ils font couler le sang sur le Fétiche. L'exécuteur accompagne cette action d'une priere qu'il prononce à haute voix : O Fétiche ! Nous t'offrons le sang de cet esclave. Aussi-tôt qu'il est mort, on coupe son corps en pièces ; & l'on ouvre, aux pieds du Fétiche, un trou dans lequel toutes les

Pays d'Issini.

parties sont enterrées, à l'exception de la mâchoire qu'on attache au Fétiche même. Les exécuteurs sont sensés impurs pendant trois jours, & se bâtissent une cabane séparée à quelque distance du village : mais, dans cet intervalle, ils ont le droit de courir comme des furieux & de prendre tout ce qui tombe entre leurs mains. Volailles, bestiaux, pain, huile, tout ce qu'ils peuvent toucher leur appartient, parce que les autres le croient souillé, & n'oseraient plus s'en servir. A la fin des trois jours, ils démolissent leur cabane, dont ils rassemblent toutes les pièces. Le premier exécuteur prend un pot sur sa tête, & conduit ses compagnons jusqu'au lieu où le criminel a reçu la mort. Là, ils l'appellent trois fois par son nom. Le premier exécuteur brise son pot sur la terre. Les autres y laissent les pièces de la cabane. Tous ensemble prennent la fuite, & retournent chez eux, où, se revêtant de leur meilleur pagne, ils vont rendre visite aux Brembis & aux Bahumets, qui leur donnent une certaine quantité de poudre d'or. Il n'y a personne dans la Nation qui refuse cet emploi, quand il est nommé par le Fétiche. Les fils même du Roi ne feraient pas difficulté de l'accepter. Il rend les exécuteurs infâmes pendant trois jours; mais il passe ensuite pour un

Pays d'Illini.

ſujet de gloire. Leur uſage eſt d'arracher une dent au criminel, qui eſt mort par leurs mains, & plus ils en peuvent montrer, plus ils donnent d'éclat à leur réputation.

Coutume, opinion, Reines de notre ſort,
Vous réglez des humains & la vie & la mort!

Fin du ſecond Volume.



TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

Fin de la Table des Chapitres.

ERRATA DU SECOND VOLUME.

Page 43, ligne 2, longue; *lisez*, longues.
Page 70, ligne 9, la Cour de Siratik; *lisez*, du Siratik.
Idem, ligne 24, François; *lisez*, Français.
Page 103, ligne 24, une pagne; *lisez*, un pagne.
Page 123, ligne derniere, & celle qui est en gros morceaux; *rayez ces mots.*
Page 127, ligne 25, Portendie; *lisez*, Portendic.
Page 137, ligne 17, aliment de Mores; *lisez*, des Mores.
Page 138, ligne 23, Portendie; *lisez*, Portendic.
Page 139, ligne 23, pas moins de quinze; *effacez* pas.
Idem, ligne 16, elles le placent; *lisez*, elles les placent.
Page 195, ligne 27, foibles; *lisez*, faibles.
Page 196, ligne 22, paroissent; *lisez*, paraissent.
Page 200, ligne 10, étoit; *lisez*, était.
Page 222, ligne premiere, couverte; *lisez*, couvertes.
Page 226, ligne 18, de ceux; *lisez*, de celles.
Page 230, ligne 23, exposés; *lisez*, exposées.
Page 274, ligne 8, écorchés; *lisez*, écorchées.
Page 323, ligne 26, devroit; *lisez*, devrait.
Page 324, ligne 23, avoient; *lisez*, avaient.
Page 327, lig. 7, qui est employez; *lis.*, qui sont employées.
Page 335, ligne 9, au cocos; *lisez*, au coco.
Page 336, ligne 7, remplacées; *lisez*, remplacés.
Page 340, ligne 6, semblable; *lisez*, semblables.
Page 348, ligne 18, avoit; *lisez*, avait.
Page 349, ligne 4, étoit; *lisez*, était.
Page 351, ligne 13, vouloit; *lisez*, voulait.
Page 371, lignes 27 & 28, leurs petits, *lisez*, leur petit.
Page 382, ligne 7, il crut; *lisez*, il put.
Page 392, ligne 15, paroît; *lisez*, paraît.
Page 394, ligne 19, prendroit; *lisez*, prendrait.
Page 423, ligne 27, d'hulie; *lisez*, d'huile.
Page 428, ligne 25, a cru; *lisez*, a crue.
Page 445, ligne 14, différente espèce; *lisez*, différentes espèces.

